

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE 1834.

BRUXELLES,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1834.

COMPIÈGNE.

LES TROIS CAMPS. — 1698. — 1739. — 1834.

§ Ier.

En 1698, 60,000 hommes formèrent un camp à Compiègne. Le roi témoigna qu'il comptait que la tenue des troupes serait belle. Si le roi n'avait pas témoigné ce désir, peut-être, au lieu d'une armée habillée à neuf, propre, luisante, n'eût-il trouvé qu'un ramas de recrues en guenilles. Aujourd'hui, la discipline, l'esprit national, la masse du régiment, cette incroyable comptabilité qui s'exerce à perte de vue sur des fractions de centimes, ne laissent pas aux rois la peine de désirer. L'armée fut magnifique. Les officiers se ruinèrent en bagages, en uniformes somptueux, qui auraient pu figurer dans les fêtes de la cour; des colonels, des capitaines, tenaient table ouverte. Six lieutenans-généraux et quatorze maréchaux-de-camp s'illustrèrent par une folle dépense. Mais par l'abondance et le bon goût de la chère, par la magnificence et la politesse du service, le maréchal de Boufflers obtint au camp cette supériorité que les idées militaires de 1834 accordent au meilleur *manœuvrier*. Les vins français et étrangers, le gibier, la venaison, encombraient les offices du maréchal; les côtes de Normandie, de Hollande, d'Angleterre et de Bretagne, étaient dévalisées, et les poissons les plus monstrueux venaient se rencontrer dans des *timbres* à glace, tandis que de petites voitures de poste, échelonnées sur la route, apportaient..... devinez? de l'eau de Sainte-Reine, de la Seine et des sources les plus estimées; quelle injure pour l'Oise! Des maisons de bois somptueuses comme les hôtels de Paris, des tentes magnifiques, avec circonstances et dépendances, des cuisines, des sommelleries, formaient un spectacle où l'intel-

ligence du tapissier et du maître queux déprimaient singulièrement le génie militaire.

Les soins du maréchal de Boufflers ne furent pas perdus. Deux rois, qu'il eut l'honneur de servir lui-même à table, dînèrent dans sa tente, et son beau-père, le duc de Grammont, l'assistait dans cet hommage rendu à Louis XIV et au roi d'Angleterre. Ce fut sa récompense. J'oubliais un présent de 100,000 livres. Une goutte d'eau dans un puits desséché!

A l'imitation du magnifique courtisan, les officiers et les corps de troupes vidèrent leur épargne. Nos soldats, avec leur paie de 48 centimes par jour, dont 11 pour la masse, 32 pour l'ordinaire, 5 pour la poche, et nos sous-lieutenans avec leur solde de 112 fr. par mois, ne rivalisent plus que de tenue, de discipline et de précision à l'exercice. Autres temps! autres sous-lieutenans!

Nos camps modernes sont des foyers d'instruction, des cours de perfectionnement, des rendez-vous de régimens qui viennent se connaître, fraterniser, manœuvrer par brigades et par divisions; l'oisiveté, les caquetages de cour, les bruits de ruelle, remplissaient les trois mois d'un camp au dix-septième siècle, dans ce temps où des armées en présence s'abouchaient à l'amiable pour prendre des quartiers d'hiver. Un beau jour, au petit lever, les courtisans (il y en avait alors) disaient : *Si nous formions un camp!* comme ils auraient pu dire : *Si nous faisions une grande chasse à courre*! Un officier s'y rendait avec ses gens et toute sa garde-robe, ses dentelles, ses aiguillettes, ses bas de soie et ses gants bouffans; la livrée occupait l'antichambre de sa coquette baraque; et le matin, les yeux gros des fatigues d'un bal, la tête pleine de vapeurs et chargée de trois cents papillotes, un colonel recevait, en pantoufles et en bonnet de coton, l'ordonnance qui lui portait une invitation à dîner, ou les messages ambrés qu'il glissait dans les plis de sa robe de chambre en damas. Ces mœurs parfumées étaient celles de l'Europe entière. On s'entendait d'ennemi à ennemi pour être paresseux et brave. Depuis on a pu dire de tous les peuples du continent ce que Voltaire écrivait sur les Moscovites. « Ce sont des hommes infatigables formés à la plus grande » discipline; ils couchent en plein champ, couverts d'un man» teau, et souvent sur la neige : » les raffinemens militaires ne profitent à aucun parce qu'ils sont imités par tous. Quand nous aurons des fusils Robert, les Allemands auront le fusil Hermann

ou Schneider, les Russes le fusil Basiloff. Qu'aura-t-on gagné?

Comme il y avait à Compiègne un grand nombre de dames, Louis XIV voulut montrer ce qui se faisait en guerre. D'après son ordre, et sous les yeux de la reine, la reine de fait, Mme de Maintenon, de Mme la dauphine et de Mmes les bâtardes du roi, on simula le siége de Compiègne, avec tranchées, sapes et batteries. Le roi ne préside pas à cheval, le harnais sur l'épaule, aux jeux de sa chaleureuse noblesse; il se trouve plus à son aise, non pour voir les mouvemens des troupes, mais pour causer avec la veuve Scarron, sur un vieux rempart de plain-pied avec son appartement. Au fort de l'action, M. de Crénan expédie vers le roi M. de Canillac, colonel de Rouergue, pour prendre un ordre de sa majesté. Le colonel escalade le rempart, il est sur la plate-forme. A la vue de ce jardin de femmes, émaillé de riches parures, parsemé de broderies et suspendu sur ce donjon démantelé, le militaire poudreux, qui croit se trouver face à face avec son roi, entouré de ses maréchaux, la lorgnette braquée sur la plaine, reste béant et sans voix.—Parlez donc, Canillac, dit Louis XIV. — L'œil fixe et la bouche ouverte, Canillac ne répond pas.—Allez, monsieur.— Canillac ne se le fait pas dire deux fois et disparaît; le roi reprend paisiblement sa causerie avec Mme de Maintenon, qui, mollement reposée dans sa chaise à porteurs, voyait le roi de France, le grand roi, se tenir chapeau bas à sa portière, frapper souvent contre la glace pour la faire ouvrir, et se baisser pour expliquer un détail stratégique. A coup sûr, il y avait dans l'émotion muette de Canillac autre chose que de l'étonnement.

Ce siége simulé fut suivi de l'image d'une bataille. Le premier lieutenant-général du camp, M. Rose, commandait une ligne; l'autre était sous les ordres de M. de Boufflers. La chance du combat, réglée à l'avance par le roi, désignait Rose comme vaincu: il fallait plier; trois sommations ne purent déterminer Rose, qui voulait tenir; un ordre du roi seul le fit obéir, mais de fort mauvaise grâce. Le lieutenant-général Rose n'a pas donné seul l'exemple d'un tel dépit. De nos jours encore, une petite guerre ne se termine pas sans de vifs débats: aussi l'usage s'en perd-il; et quand le camp de Compiègne sera levé, M. le duc d'Orléans, dont l'avis est partagé par toutes les capacités militaires, n'aura pas essayé de ces amusemens sans utilité, mais non sans danger pour l'amour-propre et la vie des combattans.

C'était le dimanche 21 septembre 1698, les carrosses de la cour se rendaient au champ de manœuvre, écrasés de dorures et de laquais, traînés par des chevaux espagnols, à la crinière flottante, à la queue cocardée, écumans sous leurs bricoles de maroquin rouge; des têtes de femmes apparaissaient derrière les glaces de leurs portières sculptées, et s'encadraient dans ces riches bordures comme des miniatures de Petitot. Le bruit des clairons déchire l'air : à travers un voile de poussière on distingue bientôt les banderolles des trompettes, relevées en broderies aux armes du roi ; c'est un premier détachement des gendarmes dauphins qui arrive au grand trot ; puis viennent les grands chapeaux chenillés de plumes blanches, les casaques larges et galonnées, les bottes fortes et les mousquets de la deuxième compagnie de la maison du roi. Sur toute la ligne, les troupes prennent les armes, formant ces singuliers pelotons, ces masses carrées, dont l'art moderne a simplifié la profondeur. Partout du mouvement, du bruit, puis du silence, de l'immobilité; on bat aux champs : — C'est le roi!

Louis XIV, avec une grâce infinie (il était convenu que tous les rois de France avaient de la grâce), montait un andalous bouillant, rhéteur de manège, qui jouait l'impatience et feignait de dévorer son mords pour attester l'adresse de son noble cavalier. Le roi, ayant à son côté M. le maréchal de Boufflers, passa devant le front des troupes, salua les étendards, et rentra. C'était la revue d'adieu. Le lundi, 22 septembre, on sonna le boute-selle aux gendarmes de Flandre et à messieurs de la troisième compagnie. Sa majesté s'en alla avec sa même *carrossée* à Chantilly, resta le mardi, et le mercredi se reposait à Versailles.

Louis XIV avait amusé sa cour, ses ducs, ses femmes, le roi d'Angleterre, Ferreiro, l'ambassadeur de Savoie, ruiné ses officiers et leurs troupes, et s'était ennuyé.

§ II.

Un jour, Louis XV, toujours attentif à rendre ses amusemens utiles, résolut de joindre aux plaisirs de la chasse quelques exercices militaires : en conséquence, il ordonna à plusieurs corps de troupes de se rendre à Compiègne. Tel était le motif de la formation du camp. On voit ici que la grosse bête est le principal, le

camp l'accessoire : déjà, cependant, la science de la guerre est devenue assez sérieuse, pour qu'il soit un peu moins question de carrosses, de chaises à porteurs, de turbots et de vins d'Espagne, un peu plus d'exercices militaires. Le bataillon royal d'artillerie étant arrivé le 29 avril 1739, aidé par la milice de Soissons et de Senlis, commença par construire, dans la plaine, un front d'hexagone, et tout fut préparé pour un siége en règle. Le roi, parti de Chantilly, arriva le 10 juin à Compiègne, et le 17, sur les six heures du soir, monta à cheval pour visiter le camp, pendant que messieurs de l'artillerie prenaient les alignemens des capitales des pièces qu'on devait attaquer. Cependant les bonnes traditions n'étaient pas absolument perdues, et M. le comte d'Fu donna chez lui un grand souper. Voici ce qu'il faut entendre par le *chez lui* de M. le comte d'Eu :

Deux corps-de-garde veillaient à l'entrée des parterres de fleurs séparés par une allée qui conduisait à un grand pavillon formé de trois compartimens ; c'était le lieu des grandes réceptions et des conseils ; là se traitaient les affaires militaires du camp. Après avoir traversé ce pavillon, on entrait dans une grande allée bordée d'arbres en caisses, de pots à fleurs et de deux plates-bandes de gazon. Au bout de cette grande allée, coupée par deux autres de douze pieds de large et deux pelouses d'avoines, s'élevait au milieu de magnifiques orangers et d'arbustes rares, la tente proprement dite ; or, ce n'était pas un sévère cabinet d'étude, jonché de compas, de lunettes, criblé d'outils mathématiques, tapissé d'atlas ; on n'y voyait pas, empilés sur des rayons, errans sur des tables, les traités militaires anciens et modernes ; mais c'était bien une vaste et confortable chambre, dans tout l'éclat d'un luxe de grand seigneur, avec ses glaces, ses épais et riches tapis, ses porcelaines, et jusqu'à ses magots ; à droite et à gauche, deux dépendances de la tente principale, sans lesquelles le séjour d'un camp n'était pas supportable, une salle à manger et un salon. Le corollaire de ces dispositions arrive tout seul ; c'est un monstrueux développement de cuisines qui, à elles seules, occupent cinq tentes sans compter celles des buffets : un grand nombre de barraques pour les gens, les écuries et remises formaient l'arrière-partie de tout cet ensemble qu'on appelait *le quartier de S. A. S. M. le comte d'Eu*.

Le roi soupa donc chez M. le comte d'Eu, et ce soir-là, les par-

terres et les guérites furent illuminés ; on avait aussi, de quatre pieds en quatre pieds, placé des goudrons sur le bord du petit fossé qui ceignait le quartier.

Quoique M. le duc de Biron n'eût pas déployé autant de splendeur, il eut aussi l'honneur de recevoir sa majesté, qui remplissait ses heures en amusemens de toute sorte et surtout en parties de chasse, but principal de son voyage, comme il ne faut pas l'oublier. Pendant ce temps, les mineurs, arme déjà très-appréciée, travaillaient à la construction du fortin, et messieurs de l'artillerie faisaient de fréquens exercices à feu auxquels un jour vint se mêler un capucin nommé frère Philibert. Avec une aisance surprenante, le moine brisa d'un coup de canon le bras d'un homme de bois, et jeta une bombe à une toise seulement du but, en ligne directe.

Enfin, les fortifications terminées, l'armée assiégeante arrive. Ce sont les détachemens des régimens de Gondrin, Blaisois et Bourbonnais ; ils campent entre royal artillerie et la forêt et dressent leurs tentes en présence même du roi et du dauphin. Il y avait dans cette partie du camp 400 hommes de Gondrin, 200 de Blaisois et 600 de Bourbonnais. Le roi les passe en revue ainsi que son régiment composé de 2040 hommes.

Les troupes s'étant mises en bataille entre *Marigny* et *Venette*, le roi vint devant le front avec la reine, le dauphin et le cardinal de Fleury ; il avait convié à cette fête le prince de *Lichtenstein*, les ambassadeurs d'Espagne et d'Angleterre. Sa majesté, dit-on, fut particulièrement frappée des moustaches énormes que portaient les grenadiers de son régiment, revenus d'Italie.

Dans ce temps, où tout ce qui émanait de la royauté était rimé, peint, chanté, mis en musique, où l'on dessinait le plan et la coupe d'une salle de bal provisoire, où la vue des feux d'artifice de la cour était magnifiquement gravée, on conçoit quelle importance devait s'ajouter à ce siége simulé en présence du roi. Les traditions de l'époque parlent avec une gravité comique du courage qui fut déployé par les assiégeans et les assiégés, disant que le regard du roi les animait et leur donnait une chance égale. Pour rendre plus complète la parodie d'un assaut, on fit jouer des mines qui jetaient en l'air des bras, des têtes, des jambes d'hommes... de bois — rassurez-vous. Le besoin d'illusion était poussé si loin, que les assiégés n'obtinrent merci qu'au moyen d'une capitulation conservée au procès-verbal du camp, et que je reproduis ici comme

un chef-d'œuvre d'enfantillage, comme un joujou royal échappé aux outrages du temps.

« Le gouverneur de la place fit battre la chamade et planter un » drapeau blanc sur l'angle flanqué du bastion. Un officier s'en ap- » procha aussitôt et demanda de quoi il s'agissait. On lui fit ré- » ponse que c'était pour capituler; ensuite on proposa des otages, » et on se mit en état d'en faire l'échange. La place donna deux » officiers; les assiégeans leur en envoyèrent un pareil nombre. » Voici quelle fut la capitulation :

« Nous, gouverneur, ayant considéré l'état de notre place, » l'avantage des assiégeans, nulle espérance d'être secouru, avons » assemblé un conseil de guerre, dans lequel, après avoir consi- » déré notre situation, il a été délibéré que nous rendrions la » place aux conditions suivantes, savoir :

» 1° Que les bourgeois de la place ne seront molestés pour » quelque sujet que ce soit; qu'on les laissera libres dans les » exercices de leur religion, et qu'on ne leur ôtera aucun des pri- » viléges dont ils ont toujours joui, et dans lesquels nos rois les » ont toujours autorisés;

» 2° Que plusieurs bâtimens privilégiés, tels qu'hôpitaux, » églises, maisons de ville, qui ont été détruits par les assié- » geans, seront rétablis à leurs dépens;

» 3° Que les déserteurs ne seront point recherchés;

» 4° Que tous les prisonniers faits de part et d'autre, pendant » les sorties, seront rendus sans avoir égard au nombre;

» 5° Que les malades, de quelque nature que soient leurs ma- » ladies, seront soignés par les assiégeans;

» 6° Qu'il sera accordé quatre chariots couverts pour emporter » les meubles et autres effets des assiégés, sans qu'il soit permis » d'y regarder;

» 7° Qu'il sera fourni quatre carrosses pour plusieurs dames de » condition, qui se sont trouvées enfermées dans notre place, » dans le temps du blocus, et que l'on n'a pas voulu laisser sor- » tir, quoique nous l'ayons demandé;

» 8° Que nous sortirons accompagné de notre garnison, avec » tous les honneurs de la guerre, c'est-à-dire tambours battant, » mèches allumées, drapeaux déployés, le fusil sur le bras, le » pouce sur le chien, balle en bouche, huit pièces de canon, huit » mortiers, armes et bagages.

» Promettons, sur notre parole, qu'il sera fourni au comman-
» dant du détachement qui fera notre escorte un sauf-conduit dû-
» ment signé pour se retirer en toute sûreté sur les terres de la do-
» mination des vainqueurs.

» *Signé* le chevalier D'ALLEMANT, gouverneur,

» Et CHARLES DE BOURBON, comte D'EU. »

La plaisanterie ne s'arrête pas là. Sur cette demande de capitulation, un débat très-vif s'engage, débat tranché par l'arbitrage royal. Les assiégés demandent huit pièces de canon: le roi en accorde quatre; ils demandent huit mortiers: le roi en accorde deux. Quel mimodrame!

A Compiègne, on joua aux soldats, comme dans le hameau de Chantilly on jouait pendant trois jours au berger, à la bergère, au meunier, à la laitière. Rousseau vint à son tour, qui proposait à son siècle de jouer à l'animal et de marcher à quatre pattes.

§ III.

Cinq lieues à l'avance, le Parisien qui fait le voyage de Dieppe tire la manche du conducteur pour lui demander la mer. Dès les premiers arbres de la forêt de Compiègne, je cherchais un camp. A gauche de la route, un revers de colline m'apparut, couronné d'objets blancs, qui de loin ne ressemblaient pas mal à un troupeau de moutons; je ne pouvais croire que là fût le but de mon voyage: je l'appris le lendemain. Pour le premier jour, je vécus sur les souvenirs des deux camps fastueux de Louis XIV et de Louis XV; et mes impressions, que je voulais rendre exclusivement militaires, furent, dans cette soirée lardée d'impatience, purement historiques et municipales; car j'avais pris logement à côté de l'Hôtel-de-Ville. Ce monument, un des plus coquets du vieux temps, excite médiocrement les esprits à recherches: il est si voisin de Paris! Indifférent aux gens de l'endroit, négligé par les visiteurs, le pauvre édifice en est réduit, pour obtenir un regard d'attention, à implorer l'assistance de trois Jaquemarts qui frappent rudement sur les timbres de son horloge. Ces automates traduisent les divisions du temps en sonneries larmoyantes et mul-

tipliées à l'excès. Pour un quart d'heure, trois coups en *la bémol*, — pour la demi-heure, six, — pour les trois quarts, neuf, — sans compter le nombre de coups nécessaires à l'heure elle-même. Celle-ci gémit sa complainte sur un autre ton. Quel abus du carillon ! Louis II et Louis V furent inhumés dans la belle abbaye de Saint-Corneille. L'abbaye est rasée, la cendre des rois dispersée.

Au reste, les rois de la première et de la seconde race ne connaissaient pas l'usage des camps en pleine paix ; ils n'ont rien à faire ici.

Il ne faut pas croire néanmoins que la vie militaire soit circonscrite à Compiègne dans l'enceinte du camp. Le soir même quelques abeilles s'échappent de la ruche et viennent bourdonner sur les places et dans les lieux publics. Mouvement vif et rapide où se choquent de jeunes épaulettes et des graines d'épinards, des patrouilles, des diligences, et même des fiacres apportant des voyageurs de Paris qui viennent se disputer des chambres de rouliers et s'arracher des manches de gigot. Le secret de Jésus-Christ qui nourrit quatre mille hommes avec cinq pains a été retrouvé par les aubergistes de Compiègne ; ils ont fractionné à l'infini le logement et la nourriture. Jusqu'à minuit ce branle-bas agite la ville ; les cafés, illuminés de punch, sont livrés aux frénésies de la poule et du domino. Tournez la tête c'est le choc d'un carambolage : jetez l'œil vers cette fenêtre, il y a là un sublime effet de queue. Puis allez dormir s'il plaît à Dieu et aux Jaquemarts.

Les camps sont comme les jolies femmes ; c'est le matin qu'il faut les voir pour connaître à fond la beauté de l'humeur du soldat ; l'enveloppe garance et bleue, qui prend le fantassin de la tête aux pieds et constitue le défenseur de la patrie, ne laisse pas deviner cette nature à part, ces mœurs qui modifient la figure, la démarche, le langage et l'ame d'un paysan raide comme un canon de fusil.

Il est curieux de surprendre ces secrets de toilette, de compter ces ficelles qui rassemblent les élémens de propreté, depuis les cordons de chaussette (quand chaussette il y a), jusqu'à la bretelle en lisière qui soutient le pantalon. Les premiers sons de la diane font tressaillir huit mille têtes enfouies dans la paille, le tambour fait rafle de tous les rêves, bons ou mauvais. Le corps du soldat n'étant pas son exclusive propriété, il doit à l'état de soigner avant tout cet individu dont la possession ne lui reviendra nette et

libre que dans huit ans. Lavez-vous, mes braves, peignez-vous, la patrie le demande. Au premier appel, cette fourmilière d'hommes est sur pied. Chacun bientôt passe en revue les articles importans de sa tenue. Le fantassin possède un habit, une capote, une veste, trois chemises, deux cols, deux paires de souliers, une paire de guêtres noires, deux *idem* de blanches, un caleçon, une calotte de coton pour la nuit, une trousse garnie, trois mouchoirs, un livret, quatre brosses, un martinet, du blanc, du savon, de la cire, un tire-balle. Où est le mobilier qui renferme cette riche garde-robe? Elle est contenue dans ce petit parallélogramme en peau de veau qui s'adapte à ses épaules, dans son sac. Le sac, c'est la commode, le secrétaire, le bureau, l'orciller, le cabinet de toilette du soldat.

Je me suis fait expliquer comment se passait la première journée d'un camp. Arrivées sur le terrain choisi par les officiers de l'état-major-général, les troupes, ayant reçu de l'administration militaire le matériel de campement, terrassent l'emplacement comme l'arène d'un jeu de paume, dessinent des rues qui s'arrondissent en dos d'âne, et indiquent des rigoles pour l'écoulement des eaux Les architectes voyers de la ville de Paris prendraient là de bonnes. leçons. Des guenilles de toile grise froissée se dressent sur des traverses de bois et prennent la forme de tente ordinaire ou de *marquise*, selon le grade des officiers. Parfaitement alignées, ces tentes bordent chaque côté de la rue qui parcourt toute la profondeur du camp. Cette profondeur est de 120 centimètres au camp de Compiègne. Quant au front de bandière, calculé de façon à ce qu'il soit égal à la longueur du front de bataille de toutes les troupes sous les armes, il porte 1187 centimètres. Une fois les logemens fixés et les premières mesures d'installation accomplies, le soldat songe à la décoration de sa demeure, comme un locataire qui fait pendre ses tableaux et poser ses tapis après l'emménagement des gros meubles. Les premiers frais de poésie sont consacrés au drapeau, ce symbole d'honneur, fétiche de soie et de bois doré à qui tant d'hommes sacrifieront, s'il le faut, leur famille, leur vie. Une tertre gazonné, un simulacre de monument, pyramide ou colonne, lui sert de piédestal. Ici apparaît la haute littérature, le sonore alexandrin :

Français, libres et fiers sous le règne des lois,
Sachez vivre ou mourir pour le meilleur des rois.

Plus loin la prose formule de nerveuses sentences : « Les peuples » esclaves ont un pays, mais point de patrie. »

Ces sentimens généraux n'épuisent pas la verve du régiment, et chaque compagnie collabore à l'érection d'un monument spécial où se révèlent les fantaisies, les prédilections de la chambrée. Les unes se plaisent dans l'image d'un fort en gazon avec pont-levis, bastions et caponnières. Aux sympathies actuelles transcrites avec des coquillages et de la craie coloriée, un grand nombre ajoute un souvenir de l'empire, que la colonne résume tout entier pour le soldat. Aussi vous trouvez là vingt exemplaires en plâtre de cette colonne, hauts de dix-huit pouces, et surmontés d'une grotesque figure du grand homme.

J'ai vu un jardinet qui avait la prétention de rappeler Sainte-Hélène. Une tombe grande comme la main, surmontée d'un chapeau gros comme un dé, portait cette inscription : *Gloire immortelle à son petit chapeau*! Le metteur en scène de ce tableau touchant et puéril a fiché dans le tertre des branches d'arbustes qu'il avait tordues pour les forcer à pleurer comme des saules.

Une tombe aussi aux victimes de juillet. Des tables de mémoire rappellent les dates des trois jours. Cette colonnade, cette grille, sont fidèlement rendues. Une guérite s'élève dans ce champ de repos; elle abrite un pauvre caniche en mastic. C'est le chien du Louvre, qui n'a jamais existé.

Dix bataillons détachés de cinq régimens, le 11e léger, le 31e, le 25e, le 22e et le 35e composent tout le camp. L'exaltation poétique du 31e mérite une attention à part. Ce régiment possède l'auteur de cette sublime apostrophe : « Français, respecte les femmes, « n'abuse jamais de leur faiblesse, et meurs plutôt que de les dés- « honorer. » Sur la foi d'une pareille maxime, on peut épouser une cantinière du régiment avec autant de confiance qu'une demoiselle de Saint-Denis. Avec des hommes pareils, Jeanne d'Arc eût sans peine accompli sa mission.

Louis XIV prodigua des millions pour faire monter l'eau jusqu'à Versailles. Le 22e s'est passé une fantaisie aussi difficile à justifier : un voltigeur hydraulique a doté ses camarades d'un jet d'eau qui s'échappe d'un réservoir alimenté par les soins de tous. C'est un va et vient continuel du camp à l'un des puits qui bordent le front de bandière. Plaisir royal renouvelé de Versailles et de Saint-Cloud, et dont un seau d'eau fait les frais. Deux soldats s'amusaient de-

vant moi à diriger dans leur bouche ce jet fluet et malingre. Ils buvaient la cascade du régiment.

C'est sur le front du camp que règne ce musée d'architecture, cette exposition qui vaut bien celle des Petits-Augustins. Le reste est partagé en rues sans épisode artistique, qui s'appellent rue Amélie, rue d'Orléans, rue d'Aumale, ou qui portent un nom de bataille dont le régiment se souvient, Belida, Sidi Kalef, Tarlé, Sidi Ferruch, Modon : c'est de la jeune gloire.

Vers l'extrémité opposée au front sont creusées les cuisines, sorte de trous enfumés où se ratisse la carotte et se taille le pain de la soupe ; si la nourriture du soldat est trop souvent préparée sans art, elle paraît du moins propre et saine; et pour la durée du camp, le prince royal a fait accorder aux troupes 8 centimes de plus par jour pour être employés en douceurs d'ordinaire, en vin, par exemple.

L'insouciance et la nécessité d'obéir expliquent cette résignation, mêlée de gaieté, qui compose le type militaire. Pendant les dernières chaleurs, les soldats ne pouvaient rester sous la tente— ils l'appellent *cloche à melons.* Le prince royal vint à passer devant un groupe de fantassins, et leur demanda comment ils s'accommodaient d'un temps pareil? *Monseigneur, nous mettons notre nez à l'ombre de nos épaules,* répondit le plus hardi. Quand le soleil dardait sur leur peau, il y avait toujours un plaisant pour dire: *C'est un bon temps pour le raisin* ! Et pendant les pluies d'orage qui venaient pourrir la paille de leur couche, il fallait se consoler *parce que c'était un bon temps pour les gazons.* C'est devant les tentes, pendant le nettoyage des armes ou des effets, que se tient le congrès des loustics, si fertiles en ingénieuses consolations. Je ne parle pas ici du congrès scientifique de Poitiers ; il paraît que rien ne porte au chant et à l'esprit comme *l'astiquage* des bassinets et le nettoyage des buffleteries. Je recommande l'un aux artistes de l'Opéra-Comique, l'autre aux petits vaudevillistes. Chaque côté de rue est bordé de bancs de gazon, meubles d'une immense utilité, c'est le seul point d'appui sur lequel les soldats puissent s'asseoir, démonter leurs fusils, manger la soupe, cirer leurs souliers et jouer *à la drogue.* Ce jeu a pris un développement furibond ; les drogues modernes sont énormes, comme pour des trompes d'éléphans. Il n'y a pas de nez qui ne s'amoindrît sous cette effrayante pression. Encore un progrès, et nous aurons une armée de camards ! Le cerf-volant tricolore est le jeu favori des enfans de troupes.

On bat la retraite à sept heures, à huit heures l'extinction des feux. Le tambour peut bien réveiller le soldat, le tambour ne le force pas à dormir ; et quand les chandelles s'éteignent, la gaieté s'allume. A cette heure vous entendez des rires étouffés par les parois de la tente, des grognemens qui s'assourdissent dans la paille du plancher. C'est le loustic aux prises avec le plastron, ou le narrateur de la chambrée qui s'est rendu maître de la parole et récite les merveilleuses aventures de Cri-Cri, ou l'*Histoire de La Ramée ;* son imagination s'égare assez volontiers dans des contes de fées, dont le dénoûment flatteur pour l'amour-propre du fantassin amène toujours le mariage d'un soldat avec une princesse turque. Écoutez aussi cette chanson récitée avec des fioritures chromatiques : c'est un hymne en l'honneur de la soupe et de l'ordinaire. Quand j'eus fini mon exploration nocturne, entendu assez de cantates sur l'Empereur, le besoin de changer de musique m'entraîna jusqu'au théâtre de la ville. J'ai vu jouer là le *Comédien du roi de Prusse,* puis *Emma* ou la *Promesse imprudente*. Ce second titre était devenu une épigramme contre la troupe, qui promettait plus qu'elle ne pouvait tenir. L'acteur qui représentait Frédéric dormait tout debout, — c'est à la lettre ; — son interlocuteur chiquait. Je voudrais savoir pourquoi les acteurs de province ne savent jamais leur rôle, portent des cols de papier, pourquoi toutes les actrices ont un énorme ventre et un double nez. J'aime tant cette sentence de M. Planard : *Quand le crime est impossible, c'est au crime de punir,* que j'assistai encore à une représentation de *la Prison d'Édimbourg*. Sara avait, comme de raison, un énorme ventre, un double nez, plus un coup de lance dans la joue droite.

La salle est du reste fort jolie. C'est le roi Louis-Philippe qui en a doté la ville.

Quand on a surpris un camp en déshabillé, quand il vous a livré tous ses mystères d'intérieur, le secret de ses petites misères, compté devant vous ses chemises, lavé ses mouchoirs et recousu ses guêtres, on doit aux soldats comme réparation de les aller voir dans les solennités de la grande manœuvre ; une fanfare venait d'être sonnée à chaque coin de rue par les trompettes des carabiniers; la trompette est un langage riche qui a ses mots, ses phrases, ses périodes, qui exprime toutes les idées utiles, qui dit à un homme : Lève-toi ! — Mange ta soupe ! — Réponds à l'appel ! — Monte à cheval ! — Fais-toi tuer ! — Charge ! — Bats en retraite si

tu n'es pas mort!—Mange encore ta soupe!—Va te coucher! Sur la première de ces invitations, des cavaliers traversaient la ville traînant sur le pavé leurs bottes sonores, cuirasse au dos, la bride à la main, allant chercher leur cheval et rejoindre l'escadron. Ce qu'il y a de plus pressé à faire en pareil cas, c'est de gagner au plus vite le plateau, d'assister à la prise d'armes du camp, et de voir déboucher la cavalerie.

Les cinq régimens d'infanterie en bataille font face à la route qui borde le front de bandière : le 1er et le 2e de carabiniers, musique en tête, sortent du défilé qui plonge dans Compiègne, et rejoignent les 2e et 3e dragons, arrivés des villages voisins, où ils sont cantonnés. Un galop de chevaux, le tambour qui bat aux champs, annoncent l'approche du prince royal et de son état-major, qui se rendent au champ de manœuvre. Par un mouvement à gauche, l'infanterie s'ébranle et forme une silencieuse et puissante colonne dont l'effet vigoureux se détache sur les fonds tendres et rosés du matin ; la fraîcheur du temps, les molles vapeurs de l'atmosphère, l'aspect toujours terrible d'hommes armés dont chacun porte avec lui la mort d'un homme, donnaient à ce tableau une teinte calme et forte; ce faisceau des soltats ne présentait plus que deux jambes et une tête. Quand il sort de sa tente, le soldat, comme le philosophe ancien, porte tout sur lui. On lui dit : Au champ de manœuvre! il va. On peut lui dire : En Russie! il ira. Le voilà prêt; ces huit mille volontés sont dans la main du général.

Pas de temps perdu. En avant! L'infanterie se meut, se déploie, se replie, s'entr'ouvre, mêle ses divisions comme un jeu de cartes. Au trot! la cavalerie;—au galop! et la poussière tourbillonne et s'enroule en anneaux jaunâtres : cavaliers et chevaux disparaissent; par intervalle un casque vient à luire, une lame de sabre vient à flamber à travers ce nuage de sable, comme les dernières étincelles d'un brasier mourant sous la cendre. Dans sa course, l'artillerie jette sur les ravins ses affûts et ses caissons, pont aériens qui ne posent pas à terre, s'arrête, gronde de toutes ses pièces et s'enveloppe à plaisir dans un linceul de fumée blanche que déchire la langue de feu du canon.—Repos!—Un cliquetis pacifique suit ce commandement; les rangs s'ouvrent, les groupes se forment, les plus animés se concentrent autour du prince royal, le commandant du camp, l'ame de cette petite armée. Esprit appliqué, formé par l'étude, l'observation et la pratique, M. le duc

d'Orléans a trouvé auprès de tous les officiers remarquables qui l'entourent de grandes sympathies ; ce n'est pas à son rang, à ses seules qualités personnelles qu'il les doit, c'est surtout comme militaire studieux, comme théoricien distingué, qu'il a voulu les acquérir. Cette opinion, dont je suis l'écho, se manifeste chaque jour à Compiègne sous les tentes du camp, dans les délassemens du café, aux tables d'officiers ; là je l'ai recueillie. Dans les intervalles du repos, des causeries s'engagent sur les manœuvres, sur les mouvemens qui viennent de s'exécuter ; *les brioches*, s'il y en a, sont relevées sans aigreur et les discussions soumises souvent à l'arbitrage du prince et des vieux généraux qui l'accompagnent. Pendant ce temps, la musique des régimens mêle les sons tremblés de la *Walse de Reichstadt,* ou les phrases mélancoliques de la *jeune Fille aux yeux noirs*, aux cris des cantinières, au choc des verres, au *tintinnabulum* des marchands de coco.—Un roulement.—A cheval !—Rompez les faisceaux ! Et le travail recommence.

Au bout d'une heure, les lignes se décomposent, les divisions se fractionnent, l'infanterie retourne, l'arme à volonté, *mûrir sous ses cloches à melon ;* les dragons, dont la crinière se hérissait tout à l'heure dans les furies de la charge, gagnent au pas les cantonnemens. Les carabiniers, ces colosses des temps primitifs, s'alourdissent à présent sur leurs selles, car le soleil, qui chauffe à plaisir leur *four de campagne,* poursuit ses jeux de reflets sur ces cuirasses polies ; puis cette tortueuse colonne de cuivre s'enfonce dans le défilé du faubourg, et disparaît dans les maisons de la vieille ville picarde comme un long serpent aux écailles d'or qui regagne la fente de son rocher. Du hennissement des chevaux, du choc des sabres droits, de tout ce murmure d'une cavalerie en marche, on n'entend plus que les vibrations entrecoupées de la trompette et les derniers coups de baguette du petit timbalier à la chenille tricolore. L'empire, qui entendait merveilleusement l'oripeau militaire, répandait à profusion les timbaliers dans la cavalerie. Aujourd'hui c'est le monopole de deux régimens. L'enfant de troupe, hissé sur un énorme cheval noir qui a l'honneur de *blouser* pour le compte du 1er carabiniers, est entretenu, équipé aux frais du roi. Le régiment du colonel Brack, le 4e hussards, est doté du même privilége.

A la suite de ces hommes qui rentrent au quartier, haletans

sous le casque, la basane trempée, les joues veloutées de poussière, et duvetées comme des pêches d'automne, se traîne une caravane de curieux éreintés qui ont suivi les mouvemens des brigades, comme s'ils couraient sus à des feux follets : les uns à pied, d'autres sur ces quadrupèdes excentriques qui ne naissent et ne vivent que dans les champs. L'omnibus temporaire du camp se mêle aux cabriolets des fermiers et accroche quelques voitures fashionables des environs. J'ai reconnu d'assidus spectateurs qui ne manquent pas plus une manœuvre que M. Ang... ou feu le bailli de Ferrette, une représentation des Bouffes. C'est une dame qui se distingue surtout par cette passion stratégique ; sa calèche précède la division sur le plateau et ne rentre en ville qu'après elle : on dit que le matin sa femme de chambre vient sonner la diane à son chevet. Les cantines établies à quarante pas du camp, espèce de banlieue autour de la ville militaire, attardent aussi quelques traînards qui paient les délices d'un verre de *pousse-café* par le plaisir de rejoindre à pied le *poulet d'Inde* resté plus fidèle à son rang que le cavalier. Cette petite déroute complète la série d'épisodes d'un jour de grandes manœuvres. — Les exercices ordinaires ont lieu pour la cavalerie les lundis, mercredis et vendredis; pour l'infanterie les mardis, jeudis et samedis.

Une heure après le retour, les chevaux sont bouchonnés, luisans comme des gibernes, dévorent l'avoine et se roulent dans la paille, pendant que les hommes sèchent leurs chemises et mangent la soupe. Les passe-temps de garnison absorbent jusqu'au dîner les officiers que le service ne réclame pas : le billard, la promenade, quelques visites, le tir du sieur Féret, qui possède de fort bons pistolets et une carabine-modèle.

A six heures, les tables d'hôte rassemblent les membres disséminés du corps d'officiers. Le matin c'était le cavalier emboîté dans le fer ; à présent l'élégante tenue du frac avec l'épée argentée a remplacé le pesant harnais. Là se mêlent à toutes les armes, à l'artillerie, à l'infanterie, les oisifs Parisiens qui ont trouvé chez leurs amis une hospitalité comme l'entendent les militaires : cela veut dire qu'un officier vous offre sa chambre, ses chevaux, galope avec vous, lui rassasié d'équitation, dans une forêt qu'il a traversée cent fois, et le soir vous offre une glace au banquet de la pension. — La cordialité et l'extrême politesse de ces réunions d'hommes ne sont pas plus frappantes que le ton des discussions

toutes spéciales qui sont mises sur le tapis, ou plutôt sur la nape. Ces causeries remplissent les intervalles du barbillon au fricandeau, du rôti à la salade, que viennent arroser quelques *extra* des pensionnaires en fond ou en bonne humeur... à tour de rôle.

Quelques-uns ont manqué à l'appel. Ils se sont rendus à l'invitation de M. le duc d'Orléans ; car une liste générale des officiers est entre ses mains, et tous successivement, depuis le colonel jusqu'au sous-lieutenant, ont l'honneur de dîner au château. D'une part les militaires conviés et les officiers placés auprès du prince, en outre les personnes reçues à Compiègne, invitées à y passer plusieurs jours, viennent à six heures précises prendre place à la table dressée dans la galerie de la Paix. Pour le moment, cette galerie, décorée dans le style moderne avec colonnes corinthiennes dorées et caissons à fresques, est transformée en salle à manger. Le prince, assis au milieu d'une table oblongue, désigne les personnes qu'il désire avoir à ses côtés, ou placer à la gauche et à la droite de l'aide-de-camp de service. Les autres arrangemens sont fortuits. Il n'y a que des hommes parmi les convives.

Après ce dîner, aussi masculin, mais moins austère qu'un repas de trappistes, le prince se rend dans les salons, ou dans le jardin, si la soirée est belle ; alors le café se prend en plein air, sur le perron qui fait face aux *beaux monts*. Sur l'invitation de M. le duc d'Orléans, cette réunion d'hommes, de militaires surtout, ne dissimule pas ses sympathies pour le cigare, et des promeneurs disséminés vont illuminer des feux de la Havane la magnifique treille, imitée de Schœnbrünn, souvenir de mille mètres, galanterie de grand homme que Napoléon offrit à l'archiduchesse autrichienne.

L'hospitalité de Compiègne fait honneur au tact et à l'aménité du prince qui l'exerce. Otant aux formes de la représentation tout ce qui peut la rendre moins cordiale, on le voit, sachant le nom de tous, adresser la parole à tous, amener les conversations dans un cercle sérieux, ou les maintenir sur un ton de franchise et de gaieté. Chaque jour le même accueil attend de nouveaux hôtes. MM. Thiers, Guizot, de Montalivet, M. le comte Sébastiani, MM. d'Harcourt, de la Neuville, le maréchal Mortier, le maréchal Grouchy, le général Neigre, ont été reçus au château et remplacés par d'autres visiteurs.

M. le duc d'Orléans reçoit tous les jours à peu près le même

nombre de convives, mais une fois par semaine il y a soirée au château, quelquefois spectacle. C'est un divertissement de fort bon goût, et de plus une compensation des lamentables choses qui se voient au théâtre de la ville, autorisé par monsieur le maire. *Lestocq* est venu jusque-là avec son orchestre, ses uniformes russes et ses fourrures. Or Lestocq ne voyage pas comme *le Philtre* du Palais-Royal, concentré tout entier dans la petite personne de Mlle Déjazet. Il faut à Lestocq une suite, des convois, des bagages. Lestocq ne se dérange pas à moins de traîner avec lui cent dix personnes, qui couchent dans cent dix lits. Par bonheur, le château est vaste, les chambres nombreuses, et les lits excellens. Lestocq est un grand seigneur moscovite qui se fait respecter, comme on voit. Vendredi dernier, le Gymnase avait détaché sur Compiègne, Jenny Vertpré, entourée d'acteurs accessoires, et quelques figurans, entremêlés de violons et d'altos.

La représentation de *Christophe*, des *Vieux Péchés*, de *la Chanoinesse*, était fort piquante. M. Poticr fils, qui revient je ne sais d'où, y avait apporté le masque, les gestes et le comique de l'enrouement que lui a légués son père; mais à coup sûr, la comédie n'était pas toute au château, une partie était tombée sur la route. Si je n'avais pas été à Compiègne pour les voir jouer, j'aurais voulu me trouver sur leur chemin pour les voir passer, ces artistes accélérés. Qu'on s'imagine une immense gondole, sans panneaux, comme la grande voiture de Sceaux, traînée au grand trot de poste. Sur six banquettes se pressent six rangs de choristes, de figurans, de musiciens, hommes et femmes, les uns assoupis, les autres gais, ronflant ou chantant, riant sans distinction de sexe ou d'emplois, avec l'égalité de la grande route; sur l'impériale reposent les instrumens de la profession, manuscrits, violons, cahiers de musique, friperie dramatique, contre-basses, dont le manche énorme s'élève au milieu du trophée comme un mât de navire.

Une hospitalité complète attendait cette caravane, qui, deux heures après, se mettait à l'œuvre. Les pots de rouge retrouvés, les garde-robes triées et les perruques rajustées, l'aplomb et la mémoire présens, la petite troupe attendit l'entrée du prince, qui arriva ponctuellement à l'heure indiquée par les billets d'invitation, par la porte qui communique de la salle aux appartemens; dans la loge royale, qui peut être comparée, par la distribution, sauf la proportion, bien entendu, à l'amphithéâtre de l'Opéra, se trou-

vaient MM. les généraux Marbot et Baudrand, les officiers d'ordonnance, le marquis de Saint-Simon, l'ambassadeur de Naples, M. de Butera; MM. d'Oraison, de l'Aigle, de Marmier et de Bérenger.

Dans cette salle mignonne, coquette et dorée, pas une robe, un chapeau de femme; en revanche, quatre cents fracs d'officiers; le parterre offre l'aspect d'une mosaïque de paremens jaunes, de collets rouges, d'épaulettes d'or et d'argent. On pourrait faire de belles études sur les variétés de moustaches qui se dessinent aux premières loges. Aux secondes galeries, encore des moustaches; moustaches partout!

Après le spectacle, plaisir de contemplation, délassement d'esprit, le prince royal reçoit dans la grande galerie : là, des rafraîchissemens sont offerts, un buffet dressé, et, jusqu'à une heure du matin, le bruit des fourchettes atteste l'excellence de l'état sanitaire de la garnison.

§ IV.

Le tableau de ces trois camps porte avec lui ses contrastes, ses points de comparaison, ses inductions historiques et militaires. De ma narration, qui a tout juste la prétention d'un journal de voyage, il doit résulter que le camp de Compiègne est, comme tous les camps modernes, une école d'application; qu'on n'y perd pas comme jadis du temps, de l'argent et de la poudre en puérilités sans fruit, en simulacres coûteux faits pour désennuyer des femmes vaporeuses. Les amusemens des généraux et des officiers ne se prennent que sur les momens de repos du soldat, et jamais ne se prélèvent sur la sueur de son corps. Mme de Maintenon, qui bâillait à la petite guerre de 1698, bâillerait bien autrement aux exercices sévères de 1834; et c'est pour le coup que Louis XV n'aurait pas laissé la trace d'un daim pour une grande manœuvre par divisions, où l'on dédaigne de combattre un ennemi fictif. Il n'y a plus là de militaires débraillés, ruinés par les aiguillettes, criblés de billets doux, plus de maison rouge, de mousquetaires gris, de gendarmes écossais, de gardes suisses, de *royal-Navarre*, de *royal-Lorraine*, ce régiment qui avait seul le droit de porter des bourses blanches à ses étendards; plus de *royal-Roussillon*, *royal-étranger*, avec leurs mestres-de-camp propriétaires, mangeant leur patrimoine, et considérant la guerre comme un car-

rousel : braves gens qui recevaient les balles dans des jabots de point d'Angleterre, se faisaient amputer une jambe en bas de soie, et tenaient à mourir poudrés ! Plus de place aujourd'hui pour ces élégantes folies. La discipline a plié aux mêmes devoirs les natures les plus contraires ; la loi a consacré les droits de l'armée. Un sévère uniforme nivelle les fortunes : tous les officiers sont égaux devant le pantalon garance.

Dans son langage de cour, dans ses insouciantes causeries, un duc de Saint-Simon aurait sans doute refusé une mention au camp que je viens de visiter. Il n'y eût pas trouvé à qui parler sur des étiquettes de logis, des préséances de ducs, des arrangemens de *carrossées* royales. Le grand seigneur eût peut-être négligé les tableaux dont j'ai été frappé, ces images purement militaires, cette poésie d'un camp d'autant plus impressive qu'elle touche de plus près aux réalités de la guerre. Ici l'on n'a pas traité de question intéressante comme celle dont s'agitait M. le comte de Tessé, ce colonel des dragons, inquiet de savoir s'il devait porter un bonnet ou un chapeau gris pour saluer le roi à la tête des troupes. Le camp de Louis XIV fournit à Saint-Simon quinze pages spirituelles. En décrivant celui de 1834, je me contente d'avoir été narrateur véridique.

NESTOR ROQUEPLAN.

SUZANNE.

Recevoir à minuit la bénédiction nuptiale est un usage de nos provinces méridionales, et cette cérémonie nocturne est un spectacle que l'on aime à se donner quand on en trouve l'occasion. On sort du théâtre ou du bal, on passe devant l'église, la lumière brille à travers le vitrail, et on entre. Ces mariages de nuit ont l'attrait d'un chapitre de roman, et quand on voit, à la lueur des flambeaux, les deux époux devant l'autel, on cherche malgré soi, derrière le pilier, l'amant enveloppé dans son manteau, et la jeune fille abandonnée qui doit s'évanouir au oui fatal.

Dans l'église de Saint-***, à Antibes, une douzaine de curieux attendaient l'heure, se promenant à travers les nefs profondes, admirant la majesté des ténèbres sous les hautes voûtes, et les bizarres effets de l'ombre sur les reliefs et les peintures. Au bruit de deux voitures que l'on entendit rouler sur le pavé de la rue et s'arrêter devant le portail, ils allèrent à la hâte se ranger aux environs de la chapelle préparée pour la cérémonie. De là, ils virent s'ouvrir la porte de toile du tambour, et s'avancer un groupe noir, au milieu duquel se détachait une forme blanche et aérienne, — la mariée, — une jeune fille grande et svelte, qui, à quelques pas de l'autel, se sépara vivement de ceux qui l'accompagnaient, et vint s'agenouiller sur la marche de pierre. Ce fut une action pleine de foi et d'effusion à toucher les plus impies. Il y avait une adorable grâce dans cette pose de suppliante, à genoux, penchée, oubliant sa toilette de gaze, la tête cachée dans les mains, sans souci de sa coiffure de noces, et cassant dans ses doigts les fleurs d'oranger de sa couronne. C'était là une dévotion vraie qui vous gagnait et vous péné-

trait, et à voir cette jeune femme ainsi prosternée, et le tremblement de son voile, et l'agitation de son sein, on songeait avec émotion que dans sa prière, il y avait sans doute un adieu bien triste ou un vœu bien fervent.

L'époux vint lentement se placer à côté d'elle, et quand d'elle les yeux se portèrent à lui, il y eut une pénible surprise de le voir vieux et chétif. C'était un vieillard débile, la tête à peine couverte de longs cheveux blancs, voûté et traînant la jambe; un vieux militaire, comme on le devinait à ses croix et à une large cicatrice sur le front. L'âge du guerrier, ses blessures, tout ce qui ailleurs lui méritait l'intérêt et le respect, ici soulevait le murmure: car, si grands que fussent ses services, on ne leur eût pas voulu cette retraite; on lui eût souhaité une autre part de bonheur, un autre rayon de soleil. Mais cette fille belle et jeune n'était pas faite pour lui, et on la plaignait de venir ainsi s'abriter au foyer d'un soldat invalide. Lorsque, sa prière achevée, elle releva la tête, on admira ses traits angéliques, pâles et empreints d'une mélancolie profonde et résignée; mais il était aisé de reconnaître que cette expression touchante n'appartenait point à un chagrin de circonstance, venu de cet inégal hymen; c'était la trace d'une de ces douleurs originelles qui s'empreignent sur un front d'enfant, et dont la marque est vieille quand le visage est jeune encore. Si bien que dès lors on eut moins pitié de son mariage, en songeant que sa peine n'était pas là.

Pendant que les spectateurs faisaient ces remarques, et interprétaient, chacun à sa façon, les mystères de cette tristesse et de cette union mal assortie; pendant qu'ils s'intriguaient de ce couple disparate, se mariant à petit bruit, sans famille,— car il n'y avait là ni père, ni mère, ni personne qui eût les larmes aux yeux, aucune affection rayonnante ou attendrie, mais quatre témoins seulement, indifférens et calmes, — la cérémonie marchait, le prêtre récitait son office à demi-voix et l'assistance écoutait. Puis, lorsque, venant aux époux avec les anneaux bénits, le prêtre demanda au mari si, devant la sainte église, il consentait à prendre pour femme Suzanne Thibaut, le vieux soldat se redressa, et, à voix haute et ferme, il répondit : – Oui !

Et lorsque la question sacramentelle fut faite à la mariée, aucune parole ne sortit de sa bouche ; elle répondit simplement par un signe de tête affirmatif.

Le prêtre se contenta de ce signe, le trouvant valable pour engager l'épouse et la lier devant Dieu.

Parmi ceux qui suivaient les mariés, nul ne parut surpris ; les curieux venus là par hasard et désœuvrement s'étonnèrent seuls, et une voix, derrière eux, fit entendre cette faible exclamation : Pauvre enfant ! A ces mots, un des spectateurs se retourna vers une femme placée à l'écart, et il vit le seul visage qui fût ému, les seuls yeux qui fussent mouillés. C'était une loueuse de chaises qui, dès qu'elle eut aperçu le mouvement du jeune homme, se trouvant assez interrogée par les trois pas qu'il avait faits et par son regard, n'attendit pas une question mieux formulée pour lui répondre :

— Oh ! c'est une triste, triste histoire ; mais, puisque vous le désirez, je vous la vais dire.

Elle se nomme Suzanne. C'était, il y a treize ans, la plus jolie enfant de la ville ; une petite fille blanche et rose, toute bouclée, de grands yeux bleus, gaie, vive, avec un sourire toujours sur ses lèvres vermeilles. Aux promenades, dans les rues, on s'arrêtait pour la voir, on admirait sa figure, on raffolait d'elle, de sa grâce, de ses heureuses reparties. C'était notre merveille, monsieur, cette petite.

Mais, hélas ! il y a un mauvais sort qui en veut aux précoces enfans ! et puis sa mère était restée sept ans stérile ; elle n'avait obtenu cet enfant qu'à force de prières, de messes, et après une neuvaine à la Vierge, et vous le savez, mon bon monsieur, enfant de neuvaine, enfant de peine. Un jour donc, dans une promenade sur mer que Suzanne faisait avec sa mère, le bateau chavire, et tous ceux qui étaient dedans tombent dans l'eau et disparaissent. On s'élance à leur secours, mais sur sept personnes cinq périssent, et la mère de Suzanne est du nombre des victimes. Suzanne, elle, fut sauvée ; on la retira des flots demi-morte, et lorsque à force de soins on lui eut fait reprendre ses sens et qu'elle voulut appeler sa mère, ce fut en vain ! Sa langue était paralysée ; la frayeur et la souffrance l'avaient rendue muette.

Combien fut triste l'enfance de l'orpheline avec ce deuil et cette infirmité! Tout avait changé pour elle, plus de mère, plus d'amis; on ne regardait plus la petite fille avec sa robe noire, ses joues pâles, ses yeux ternes, la petite fille qui ne répondait pas quand on lui parlait.

Et plus tard, comme pour lui rendre plus amer son malheur, voilà qu'elle crût en beauté et en grâce. Sa jeunesse n'en fut pas moins triste, retirée chez une vieille parente qui l'avait recueillie par charité, jamais on ne la voyait avec les jeunes filles de son âge. Sa seule joie était de venir ici. Elle était pieuse. Les fêtes de l'Église étaient ses seules fêtes. Elle attendait avec impatience nos jours solennels, Pâques et ses chapelles de fleurs, Noël et sa messe de nuit, la Fête-Dieu et les longues processions qui s'en vont par les rues pavoisées, les hautes bannières, le genêts et les roses jetés au vent, et les jeunes filles qui ont des ceintures neuves. C'était son seul jour de parure à elle, avec sa robe blanche et le long voile qu'elle brodait tout l'année pour ce jour-là; son seul jour de promenade à travers la foule qui la regardait passer, les yeux sur son livre, et seule silencieuse parmi ses compagnes dont la voix faisait retentir les saints cantiques. Souvent, dans ces solennités, elle entendait sur son passage de doux complimens qui lui serraient le cœur. Aussi, le lendemain, elle avait toujours les yeux rouges, et ses prières étaient plus longues. Enfin, la vieille parente qui l'avait prise, étant morte cet hiver, Dieu ait son ame! Suzanne resta sans ressources. Elle allait, disait-on, se faire religieuse, et cela aurait fait, je vous assure, une bien douce et sainte sœur de charité! mais le Ciel en a décidé autrement. Voici qu'il y a un mois, un ancien ami de la famille vint ici pour régler des affaires. C'était un vieux général bien riche, qui, la voyant malheureuse, abandonnée, et méritant si bien un sort meilleur, lui a offert de l'épouser. Elle a accepté.

Le récit de la bonne femme s'acheva en même temps que la cérémonie. Avec leur étroite escorte et au milieu de rumeurs diverses, les deux époux sortirent de l'église, les curieux se dispersèrent, et l'impression produite par le spectacle de cette union se dissipa vite au vent frais de la nuit.

Une heure après, la voiture qui avait amené les mariés à l'église, les emportait sur la route de Paris.

A deux ans de là, nous retrouvons le général et sa femme dans leur petit hôtel de la rue Chantereine : une charmante maison parisienne, entre cour et jardin, pleine de luxe et d'élégance, riante et ornée. C'était là que le général avait conduit Suzanne aussitôt après leur mariage. Soldat depuis les premières campagnes de la république, le général avait désarmé le lendemain de Waterloo. Riche par hasard, et toujours passionné pour l'empereur dont il avait été le camarade, il avait acheté cet hôtel dans la rue et près de la demeure qu'avait habitée le premier consul. Ce voisinage consacrait le culte d'admiration, de souvenirs et de regrets qu'il avait voué à Bonaparte.

Auprès de lui, vivait un vieux compagnon, soldat du Nil et de la Loire, un de ces débris rares déjà aujourd'hui. George, licencié, était tout simplement venu s'établir chez son général, sans titre, sans fonctions, car le général n'avait mis aucune condition à son hospitalité. Bientôt il avait pris la haute main dans le ménage et dans la fortune. Insouciant et fatigué, le général s'estimait heureux d'avoir rencontré cet actif et probe intendant qui, à force de fidélité et de scrupules, faisait pour ses intérêts mieux que n'eût fait l'homme d'affaires le plus expert. Et puis, c'était une bonne compagnie que George, un imperturbable auditeur au coin du feu l'hiver et l'été sous les marroniers du jardin. Ils vécurent ainsi neuf ans.

Lorsque George reçut d'Antibes une lettre où le général lui disait : « Je me marie, » il ne le crut pas. Le général, vieux et impotent, se marier ! c'était une dérision. Combien de fois, dans leurs veillées, ne lui avait-il pas avoué qu'il ne s'était jamais occupé de femmes, et que bien rarement, dans sa plus verte jeunesse, il avait été sous-lieutenant sur ce chapitre. Dans tout son répertoire d'anecdotes, de récits, de descriptions, il n'y avait ni une figure de jeune fille, ni une aventure d'amour. Et c'était à cette heure qu'il se ravisait ! Le soleil du Midi lui aurait donné ce mauvais conseil, et il l'aurait suivi ! Allons donc ! George pensa que le général avait voulu se jouer de lui et tenter sa crédulité.

Aussi serait-il difficile de peindre sa stupeur, au retour, lorsqu'il s'élança vers la chaise de poste, et qu'il vit dans le fond de la voiture le général et sa compagne. Le général eut beau lui présenter Suzanne et lui demander son compliment, George ne trouva pas un mot à dire. Seulement, en la voyant si belle, il comprit la folie du vieillard; il l'excusa lorsque le général lui dit : — « Elle était pauvre, elle est infirme, c'est une bonne action que j'ai voulu faire. » Mais il n'en fut pas moins affligé d'abord en songeant que tout allait changer dans cette maison, où il avait si doucement vécu pendant de longues années.

Comme le prévoyait George, tout changea de face dans la maison du général dès que Suzanne y fut entrée. Le petit hôtel se fit pour elle luisant et décoré; les appartemens, autrefois nus et en désarroi, prirent pour elle du vernis et du lustre. Ce fut de son règne que data l'élégance de cette habitation, qui devint une des plus somptueuses de la Chaussée-d'Antin.

Il en fut du maître comme du logis. Par exemple, depuis la première semaine de son mariage, le général n'avait pas touché à sa belle pipe orientale, garnie d'ambre et de vermeil, qu'il avait reçue en présent d'un pacha, au Caire, autrefois. Il laissait son tabac du Levant, blond et parfumé, se dessécher dans ces belles *blagues* de soie et de perles qu'il suspendait jadis à sa boutonnière, le matin, lorsqu'il fumait en se promenant au soleil dans le jardin, marchant au hasard dans les plates-bandes et brisant les jacynthes sous son pas nonchalant. Le jardinier maintenant cultivait en paix ses fleurs, qui ne périssaient plus qu'en bouquet à la ceinture de Suzanne ou en pyramides devant les glaces du salon; et les pipes étaient allées rejoindre les vieilles armes, les épaulettes noircies, les uniformes troués, à l'arsenal, comme ils disaient avec George, et il en était d'elles comme des vieilles épées rouillées, ce n'était plus qu'un souvenir. Il avait suffi d'un signe de Suzanne pour le faire renoncer à cette ancienne et chère recréation, et cela sans éclat, sans ostentation, sans faire sonner le sacrifice. Aux observations de George, il répondit simplement : « Elle n'aime pas l'odeur de la pipe. »

Toutes ses douces habitudes du camp, il les dépouilla ainsi une à une, sans murmure, sans effort, se pliant à de nouvelles choses comme un enfant qui change de tuteur. Il avait oublié les refrains du bivouac; il ne racontait plus à George les combats où George avait assisté à ses côtés. Tout s'était refait en lui, mœurs, langage, caractère. Autrefois il était d'une humeur inégale, brusque, inquiet, violent. Il avait des jours pleins de colère, les jours où l'atmosphère pesait sur ses vieilles blessures, qui toutes avaient un nom de bataille. En ce temps-là, le matin, lorsque George ouvrait sa fenêtre, et voyait ou tomber la pluie ou souffler le vent, il disait en hochant la tête. « La journée sera rude, c'est mauvais temps pour Leipsick ! » Ou bien : « Dresde nous coûtera quelques porcelaines aujourd'hui ! » Mais maintenant, vent ou grêle, neige ou tempête, le général était tous les jours gai, affable et souriant.

Lui qui n'aimait pas le monde, qui l'ignorait, qui, façonné à une dure école, s'était toujours révolté aux formes satinées et menteuses de la société parisienne, s'était soumis à cette gêne; il s'était fait habitué de brillans salons, pilier de soirées, dilettante. Il se serait fait danseur, malgré sa jambe malade, si sa femme avait voulu !

Lui qui ne s'amusait qu'au Cirque-Olympique ou aux Variétés, passait maintenant des soirées entières à l'Opéra-Italien, sans fermer l'œil.

Lui qui avait si grand besoin de repos, qui était si casanier, si à l'aise dans son fauteuil, était tout le jour par voies et chemins, au bois, aux Tuileries, toute la nuit par fêtes et bals et concerts, car il aimait à accompagner sa femme, à la produire; il était bien avec elle, heureux et fier d'elle! Et George, qui s'était si fort étonné d'abord de ce mariage et de cette métamorphose, avait fini par céder à la même pente; son âpre écorce s'était amollie; il était devenu bientôt le zélé serviteur, l'esclave dévoué de cette femme qu'il avait vue venir avec tant de répugnance !

Et vraiment c'était merveille que cette attraction et cet empire exercés par Suzanne. On l'aurait compris d'une femme bonne et douce, qui eût pansé les blessures de ces deux vieux soldats, qui les eût attendris et consolés; mais loin de là,

car Suzanne avait changé aussi dans le mariage; ce n'était plus la pauvre fille modeste et mélancolique, oubliant son malheur dans les travaux du ménage, et ne s'en souvenant aux rares jours de fêtes, que pour verser le lendemain quelques larmes de plus. La fortune avait relevé cette douleur si humble dans la médiocrité. Cette pauvre Suzanne, dont l'enfance avait passé si obscure, si close, s'était vite épanouie au soleil du monde, elle avait vite mûri de corps et d'ame. Qui l'eût vue une fois à l'église, le soir, faisant un signe de tête au prêtre qui la mariait, et puis l'eût revue un an et demi après dans son salon de Paris, ne l'aurait guère bien reconnue peut-être. Elle avait grandi, elle s'était développée de taille et de visage; ses traits avaient pris une expression forte et fière, ses yeux bleus avaient perdu ce regard plein d'une grâce rêveuse qui les rendait si charmans, leur teinte avait bruni; ses sourcils se dessinaient plus vivement; la touchante jeune fille avait disparu : ce n'était plus aujourd'hui qu'une femme admirablement belle.

Son caractère avait changé de même. Elle était devenue capricieuse, bizarre, emportée, exigeante; elle avait pris une humeur commune à bien des femmes, mais avec moins d'enveloppe que chez les autres. Ses vivacités étaient sans frein, ses vouloirs sans accommodement; elle ne regardait à rien et ne ménageait personne : mais on l'aimait comme cela. Son infirmité couvrait tous ses défauts d'une excuse attendrissante; on la plaignait de ses torts, on ne s'en croyait tenu qu'à plus de soins et d'égards; de sorte que ce n'était pas la jeune femme qui veillait sur son époux souffrant, ce n'était pas elle qui soutenait ce pas débile et cette vieillesse mutilée, mais lui, au contraire, qui prêtait à cette jeunesse affligée ses consolations et son appui. Il avait pour elle de touchantes attentions, d'ingénieuses tendresses; pour elle il épuisait cet art des petits soins que les vieillards possèdent si bien, qu'ils possèdent seuls, et c'était à serrer le cœur souvent que l'indifférence et la froideur dont Suzanne payait ces marques d'une délicate sollicitude. L'amour du général pour sa femme était tout de bienveillance et d'orgueil, une affection de père autant que d'époux, une tendresse à part, qui n'a rien à demander pour soi et tout à donner, qui ne veut rien en

retour, désintéressée, satisfaite, si un sourire accueille ses soins. Lorsque le soir, dans le petit salon qui séparait leurs deux appartemens, il la quittait pour la nuit, le bon vieillard se croyait payé de sa journée toute de prévenances et de fatigues pour elle, si elle avait appuyé le front sous son baiser, si elle lui avait pris et serré la main, si elle lui avait dit avec son langage qu'il comprenait si bien : « Je suis contente de la soirée que vous m'avez donnée; la musique du concert m'a touchée, la danse du bal m'a mise en joie, l'acteur du drame m'a émue. Merci ! »

Ce langage il avait mis à l'apprendre une incroyable intelligence, et, à force de travail, de persévérance et d'amour, il était parvenu à le deviner tout entier. Il saisissait à merveille ses nuances les plus délicates, sondait ses plus profonds mystères, interprétait ses plus hardies expressions et ses plus larges ellipses. Son instinct de pitié et de tendresse lui avait révélé toute cette parole admirable d'une femme qui ne traduit pas sa pensée par des sons vulgaires, mais qui vous parle avec tout son être, avec toute sa beauté; qui vous parle du geste et du regard, avec le sourire de ses lèvres et la flamme de ses yeux; qui pose devant vous; qui met en jeu sa grâce et sa passion; qui se fait un verbe de tous ses traits, de toutes ses formes; qui a des mots dans les prunelles, dans les bras, dans la taille; qui met sa pensée en relief et vous la donne à voir et à toucher. Admirable discours, ciselé, pittoresque, silencieux, plein de drame, de peinture et de fascination ! Le général s'était mis en rapport parfait avec cet idiome; il avait trouvé le secret de ses accidens, de ses symboles, de ses aventures, et Suzanne lui savait plus gré de cette intelligence que de tout autre chose, plus que de cette vie de fête qu'il lui faisait, de cette richesse qu'il lui avait donnée, de cet hôtel somptueux où il l'avait placée, de ces gens et de ces carrosses mis à ses ordres, de ces parures, de ces dons sans cesse renouvelés, et de cette délicieuse maison des bois, à Meudon, où elle pouvait passer l'été et l'automne, si bon lui semblait.

Par contre-coup, elle en voulait fort à ceux qui ne comprenaient pas ses signes à première vue, et qui, comme George quelquefois, la regardaient faire d'un air hébété, souriant à ses gestes rapides et haussant niaisement les épaules.

Pour ceux-là c'étaient des colères et des haines. Ce qui lui répugnait surtout, c'était d'écrire son discours. Partout, chez elle, sur tous ses meubles, se trouvaient des albums ouverts, des crayons, des tablettes; mais elle ne s'en servait qu'à contre-cœur et en désespoir, et maintes fois, dans ses mauvais momens, il lui arriva de briser tout cet attirail qui était là comme l'enseigne de sa misère. Ces moyens la révoltaient, parce qu'il y avait en eux quelque chose de faux, d'étranger à elle, d'emprunté; c'était un secours, une béquille dont elle avait honte.

Riche et baronne, Suzanne était bien plus à plaindre que pauvre et obscure fille. La fortune lui avait mesuré tout son malheur, et semblait ne lui avoir donné le reste que pour lui pouvoir dire : « Il te manque cela ! » Aussi souffrait-elle. Son infirmité lui gâtait tout, empoisonnait sa joie, effaçait sa beauté, arrêtait les hommages, mettait la pitié là où seraient venus l'admiration et l'amour. Pour une femme si vaniteuse et si vive, d'une si grande et violente imagination, c'étaient chaque jour des mécomptes, des avanies à endurer, des insultes qui lui poignaient l'ame. Tout cela fit qu'elle tomba bientôt dans un grand abattement qui dégénéra en une maladie de langueur. Le général était au désespoir; il consulta les plus célèbres médecins, il promit la moitié de sa fortune à celui qui ferait la cure : mais il n'y avait pas de remède.

— Cette pauvre petite femme! disait George les larmes aux yeux, elle en mourra! C'est clair, une femme, il faut que ça parle pour vivre! Les médecins sont des ignorans, car je suis bien sûr qu'elle pourrait en rappeler. Si c'était de naissance, je ne dis pas; mais c'est un accident qui lui a noué la langue, et le nœud doit pouvoir se défaire. Nous avions un lieutenant qu'un coup de canon avait rendu sourd, et à qui une blessure à la tête rendit l'ouïe. Ce n'est pas un tel remède que je proposerais pour madame; mais il me semble que les médecins, dans leurs rubriques, pourraient lui trouver un équivalent.

Cependant les plus notables praticiens de Paris et de Montpellier avaient été vainement consultés; quelques-uns avaient tenté sans fruit un traitement ou une opération, et il n'y avait plus aucun secours à espérer de leur art, lorsque arriva à Paris un prince allemand qui, voyageant pour sa

santé, était escorté de son docteur. Ce docteur avait une immense réputation, il était correspondant de toutes les académies, traduit en toutes les langues, et beaucoup plus célèbre que son noble patron, qui descendait en ligne diagonale de l'empereur Conrad. L'arrivée de ce couple voyageur fit quelque bruit dans les journaux; à l'Institut, où le docteur eut les honneurs d'une séance; à l'Opéra et dans les sociétés les plus brillantes, où le prince se répandit fort, curieux d'étudier nos mœurs d'après nature. Les deux illustres étrangers furent présentés dans un des salons de ce monde étroit que fréquentait le général et sa femme. Le prince fut trouvé très-aimable et le docteur très-savant; c'était dans l'ordre, car à Paris on a une aveugle foi aux altesses et aux réputations. Le prince était roux, massif et valsait comme une toupie; le docteur était grave, distrait et bavard. On les choya.

Le prince remarqua Suzanne, le général remarqua le docteur.

La Faculté germanique sera mieux inspirée que la nôtre, peut-être, pensa le général; c'est à voir.

Le lendemain il demanda une audience au docteur allemand et se rendit chez lui avec Suzanne. En deux mots il dit l'objet de sa visite. Le docteur aussitôt entama avec la jeune femme une conversation admirablement mimée. Les gestes de Suzanne furent très-dramatiques. Elle raconta d'abord le malheur qui l'avait privée de la parole. Le docteur la regardait dire avec un balancement de tête approbatif qui donna beaucoup d'espoir au général. Après diverses questions délicates et compliquées qui firent rougir Suzanne plus d'une fois, le docteur l'examina attentivement, écouta tout ce que son gosier donnait de son, et ayant réfléchi quelques instans, il s'approcha du général et lui dit à demi-voix :

— Mariez votre fille, monsieur, et j'en réponds.

Le général fit deux pas en arrière, et demeura pétrifié : Suzanne, qui avait entendu, devint pâle comme une morte, et le docteur prit un air effaré, s'apercevant qu'il avait fait une bévue. Il y eut un long silence que le docteur allait rompre, lorsque le général, craignant qu'il ne répétât le mot fatal,

le saisit par le revers de son habit et l'entraîna à l'écart. Ils parlèrent pendant un grand moment dans une embrasure de fenêtre, tournés vers la vitre. Puis le général emmena Suzanne qui s'était remise, et feignant la plus complète ignorance, lui demandait quel avait été le résultat de la conférence, ce que pensait le docteur, et s'il avait prescrit quelque chose?

— Rien, répondit le général avec un soupir.

Elle se mordit la lèvre jusqu'au sang, et mit la tête hors de la portière de la voiture pour prendre l'air.

Rentrée chez elle, Suzanne s'enferma dans sa chambre, et y passa trois heures à méditer le mot du docteur. Ce mot lui ouvrait un monde nouveau. Sans doute il n'eût été qu'une énigme pour la jeune fille d'autrefois, naïve et ne voyant dans le mariage qu'une pieuse cérémonie d'église et une utile adoption; mais il fut vite compris par la femme de vingt ans, vive et puissante, dont l'intelligence s'était développée à un long silence et à un recueillement forcé. Depuis long-temps déjà, son froid et paternel mariage était un mystère qui lui pesait et qu'elle se prenait souvent à vouloir pénétrer. Le voile était déchiré maintenant et le jour arrivait de toute part. Tant que son union avec un vieillard n'avait blessé que des désirs indécis et une vague curiosité, elle avait pris son mal en patience, et, comme tant d'autres, elle serait morte peut-être dans son ignorance chaste et résignée; mais lorsque le docteur eut prononcé cet arrêt: « Mariez-la et j'en réponds, » il y eut deux révoltes en elle, parce qu'elle vit deux dommages dans cette union. C'était une double atteinte à ses droits, à sa dignité à sa condition; c'était une trahison, un joug qui l'obligeait à vivre incomplète, demi-femme, portant un faux titre; un affreux contrat qui la condamnait à rester infirme.

Ce mot fatal: « Mariez-la, » avait frappé à la fois la tête et le cœur, portant partout le trouble et la lumière. Ce mot était toujours là présent à sa pensée, bruissant à son oreille, posant devant ses yeux. Dans la veille et dans le sommeil, ce mot lui venait, tantôt grave, tantôt moqueur, prenant quelquefois, pour lui apparaître, une forme pleine de poésie et de vanité.

Dès lors la maladie de langueur où elle était tombée se changea en une fièvre ardente. Cette fleur sans rosée et sans

soleil, si flétrie et si penchée, se releva tout-à-coup et se raviva; car son mal n'était plus incurable; elle n'était pas frappée à jamais et sans recours; le sens n'était pas éteint en elle, mais engourdi; la parole n'était pas morte, mais en léthargie seulement. Oh! combien cette pensée jetait son imagination dans un affreux tourment! Qu'avait-elle donc fait pour une si étrange et fatale destinée! Deux fois victime du sort, la nature et le hasard l'avaient deux fois frappée: dans le mal et dans le remède. Si ce vieillard n'était pas venu, si, demeurée misérable et n'ayant pas de quoi payer la dot d'un couvent, elle avait fait un mariage obscur, épousé un pauvre et jeune ouvrier qui l'eût prise pour en faire sa ménagère, elle aurait dans cet hymen recouvré la parole! Voilà donc ce que lui coûtaient son rang et sa richesse! Il faut attendre maintenant, compter les jours d'un vieil époux, et calculer ce que l'âge et les fatigues peuvent lui laisser encore de vie. Mais qui sait si, lorsqu'elle deviendra veuve, toute harmonie ne sera pas détruite, toute sympathie éteinte entre ses organes, de façon à rendre impossible l'œuvre de délivrance?

C'étaient là des réflexions qui dévoraient ses jours et ses nuits, qui lui fatiguaient la tête jusqu'au vertige, et tournaient à lui ôter la raison d'abord, et puis la vie.

Il y avait des momens où elle pleurait et se mordait les poings; où, les mains sur les hanches, le cou tendu et les veines gonflées, elle s'efforçait d'articuler un mot, jusqu'à ce qu'elle tombât sur le tapis, épuisée. Et alors, exaltée par ces impuissans efforts, Dieu sait ce qui fermentait en elle d'incohérens projets, d'horribles desseins, et quel chemin faisait son esprit dans ce monde inconnu qui avait pour elle de si belles promesses! Que de terribles combats! que de résolutions arrêtées et puis perdues! Combien de fois n'arrangea-t-elle pas son roman, qu'elle abandonna au premier chapitre, effrayée de l'intrigue et du dénoûment! Cette lutte fit son temps. Mais toutes les hésitations de la jeune femme, ses scrupules, ses terreurs et ses préjugés ne pouvaient tenir contre les actives sollicitations qui sans cesse lui montraient quel terme il y avait à tant de désespoir, quelle issue à tant de souffrances.

Le général était allé à Meaux pour un procès. Après une journée pleine d'agitations, Suzanne prit son parti, un parti violent et décisif. C'était au plus fort du carnaval, un lundi. L'année d'avant, pour satisfaire une excusable curiosité, son mari l'avait conduite au bal de l'Opéra. Le bal de l'Opéra lui revint. Elle veilla tout le soir, au coin du feu, avec un ouvrage de tapisserie sous les doigts; mais sa tête était ailleurs. A minuit elle prit son domino, son masque, toute sa folle parure; elle mit une fleur à sa ceinture, et sortit à la dérobée.

Dix minutes après elle était dans le foyer de l'Opéra. La voilà qui entre dans la foule, traverse les flots des promeneurs, et va s'asseoir à l'écart, comme celles qui attendent. Si son beau visage était invisible, tout le reste de sa beauté éclatait sous son déguisement. Sa taille s'élançait fine et souple dans son corsage de satin, ses épaules éblouissaient sous les mailles de sa mantille noire, ses cheveux s'échappaient à boucles épaisses de son étroit chaperon, et son pied sortait mince et élégant de sa jupe écourtée. Ainsi vêtue, ainsi posée, assise et immobile, elle ne pouvait manquer de captiver bien des regards et des admirations.

Beaucoup passèrent pourtant devant elle sans s'arrêter; car vous savez le bal de l'Opéra, cette fête toute noire, cette lente promenade sous les lustres, ce mystère sans grâce et sans intrigue, ces femmes qu'aucun n'ignore, et ces dialogues décolorés qui vous mènent à un souper chez Riche, ou à quelque chose de moins; voilà tout ce qui nous reste de folie à nous peuple sérieux et libre. En nous armant pour nos graves combats de principes, nous avons jeté tout notre joyeux bagage, notre chanson, notre grelot, notre masque, notre débauche légère et spirituelle. Seulement nous avons gardé le bal de l'Opéra comme une vaine cérémonie qui survit à des mœurs éteintes, comme un service de souvenir et d'expiation en l'honneur de nos joies perdues. A ce bal, qui. jugé sur l'enseigne, semblerait un vaste laboratoire d'aventures, aucun ne cherche aventure. On va et vient, on se croise, on se lance quelques paroles d'abordage, on brûle quelques amorces, on se prend et puis on se quitte, et quand on n'a pas là un de ces rendez-vous de forme qu'on eût tout aussi

bien pu se donner chez soi, on se résigne à s'en aller comme on est venu, sauf toute l'accablante lassitude de la veillée et de l'ennui. Mais espérer une rencontre, compter sur le hasard d'une bonne fortune, serait une niaise ignorance ou un ridicule provincialisme. Aussi beaucoup passèrent devant Suzanne sans s'arrêter.

Jusqu'à ce qu'enfin, sans se douter assurément de ce qu'il y avait d'étrange, d'inattendu et de poétique dans cette femme, trois jeunes gens remarquèrent sa solitude et sa grâce, et tous trois, bras dessus, bras dessous, firent halte devant elle.

— Admire, Léopold, dit l'un d'eux, quel joli pied et quelle élégante taille! Sans doute, beau masque, il n'était pas besoin de cette fleur rouge à votre ceinture pour qu'il vous reconnût entre toutes, l'heureux mortel assez impertinent pour vous laisser venir la première au rendez-vous et s'y faire attendre.

Suzanne leva la tête et les regarda tous les trois.

— Ne vous ennuyez-vous pas ainsi seule et assise, dit Léopold, et ne vous plairait-il pas de faire un tour de promenade.

Suzanne fit signe que non.

— Vous avez tort, reprit Gustave, celui qui avait parlé le premier; et l'un et l'autre s'assirent à côté d'elle, chacun d'un côté, sans façon, lui disant :

— Puisque vous ne voulez pas vous promener avec nous, nous nous reposerons avec vous, beau masque, car vous nous intriguez fort.

— Et nous voulons vous reconnaître, ajouta Léopold, nous qui connaissons toutes les jolies femmes de Paris.

Cela dit, ils s'emparèrent chacun d'une de ses mains, familièrement, et elle les laissa faire, ne s'en apercevant pas, tant elle était attentive à contempler celui des trois qui était resté debout devant elle et n'avait pas parlé.

Un jeune homme de vingt-trois ans environ, d'une figure charmante, frêle et blond, qui regardait ailleurs, distraitement.

L'examen achevé, Suzanne se décida; elle dégagea ses deux mains, se leva brusquement, et passa son bras sous celui du jeune homme.

— Tiens, s'écrièrent à la fois Léopold et Gustave, c'est Édouard qu'elle prend ! Elle était là pour lui et il nous laissait perdre nos frais, le bon apôtre ! Cela est mal, Édouard. Mais dites-nous du moins qui elle est, et comment, et depuis quand, car nous ne vous savions pas cette conquête.

Suzanne lui sauva l'embarras d'une réponse en l'entraînant dans la foule où ils se perdirent tous deux. Quand Édouard fut revenu de sa première surprise :

— Que je suis heureux, dit-il, de cette préférence ! Me connaissez-vous donc mon joli masque, ou bien m'avez-vous pris par hasard ou en pis aller ? Je ne sais, mais assurément, j'ai beau chercher, je ne connais aucune femme de votre taille, de votre air, de vos cheveux et de votre pied.

Et à son tour il examinait la jeune femme, dont le bras tremblait sous le sien. Il admirait sa bonne mine, sa tournure gracieuse, son cou blanc, ses yeux qui étincelaient à travers d'étroites échancrures, et le bas de son visage qu'on entrevoyait lorsque la barbe du masque venait à voltiger. Sa vanité se trouvait heureuse de cette femme qu'on lui enviait. Cependant, après un quart d'heure d'incroyables efforts à chercher qui elle pouvait être, et à la questionner, Édouard, surpris de ne pas avoir obtenu une seule réponse, lui demanda si elle avait peur d'être reconnue à sa voix. Suzanne fit un signe de tête affirmatif.

— Vous ne direz donc pas un mot ? Mais c'est désespérant ! En vérité vous pourriez parler sans crainte, belle dame ; je suis peu musicien, j'ai l'oreille inintelligente. D'ailleurs n'est-il pas aussi facile de déguiser sa voix que son visage ? Essayez. Ou bien parlez-moi italien ou anglais, si vous savez ; la prononciation déroute. Vraiment il n'y a qu'une femme que je reconnaîtrais à la voix, je crois, c'est la marquise ; et vous n'êtes pas la marquise, qui a les cheveux noirs et trente-deux ans.

Édouard lui dit tout cela, et bien d'autres choses encore, car ils ne se quittèrent pas et se promenèrent ensemble une bonne partie de la nuit. Enfin Édouard, fort épris, fort intrigué, fort pressant, fit observer à son inconnue que la salle se dégarnissait, et lui demanda si elle ne voulait pas aussi se retirer. Suzanne y consentit.

Sous le péristyle, Édouard lui dit :

— Nous allons souper, n'est-ce pas?

Suzanne refusa.

— Alors où voulez-vous donc aller?

Après un instant de réflexion, Suzanne prit son éventail dans les plis de son mouchoir. C'était un de ces éventails de bal où l'on écrit ses danseurs ; elle écrivit :

« Chez vous. »

L'action de Suzanne ne doit point être mesurée au préjugé vulgaire. Ce n'était point dans une intrigue qu'elle entrait ainsi d'une façon si emportée. Le vice n'eût pas été si hardi du premier coup. Le cœur, la tête ou les sens n'étaient pour rien dans sa démarche folle, et la morale la plus austère ne saurait sans injustice et sans erreur en être offensée. Placée hors du droit de la nature, Suzanne était aussi, et par cela même, placée en dehors des lois de la société. Ce n'était pas sa chasteté, c'était sa raison qui succombait. Devant Dieu et devant les hommes elle ne méritait que pitié et miséricorde.

Quand la porte se fut refermée sur eux deux, et qu'ils se trouvèrent au milieu du pittoresque désordre qu'une toilette de bal sème dans une chambre de jeune homme, Édouard joyeux jeta son claque sur un fauteuil, passa la main dans ses cheveux, se retourna vers elle, et d'un ton dégagé lui dit :

— Plus de mystère maintenant. Otez donc votre masque.

Elle était debout, immobile comme un fantôme noir et luisant. Lui vint à elle doucement, intimidé presque de sa contenance, et aussi curieux au moins qu'amoureux. Il l'attira vers lui nonchalamment, et comme elle n'avait pas quitté son masque, par une manœuvre habile et prompte il en cassa les cordons. Cela se passait devant la cheminée, entre deux glaces qui répétaient la scène, et près des flambeaux qui éclairèrent le visage de Suzanne quand son masque tomba à ses pieds. L'admiration d'Édouard fut si grande que ses deux bras, qui enlaçaient la taille de Suzanne, se dénouèrent involontairement. Elle était si belle et si imposante dans son émotion que l'entreprenant jeune homme demeura saisi d'étonnement et de respect. Il vit bien que ce n'était point là une de ces femmes banales qui se livrent in-

trépidement aux chances du bal masqué, mais une bonne et singulière fortune dont le sens lui échappait; et il pensa que c'était peut-être une conquête tout entière à faire encore, cette femme qui était venue à lui et chez lui d'elle-même. Aussi se rapprocha-t-il d'elle avec discrétion; il lui prit la main et la fit asseoir; puis il se plaça gracieusement à ses pieds, lui disant tout ce qu'il savait de douces et persuasives paroles, lui récitant toute la poétique qu'il avait apprise et qui lui avait si souvent réussi; mais Suzanne restait pensive, sombre, et le repoussait toujours. Enfin, lorsqu'il fut au bout de son éloquence :

— Maintenant que j'ai vu votre visage, vous ne devez plus, lui dit-il, craindre de me laisser entendre votre voix!

Ces paroles tirèrent Suzanne de sa rêverie, elle tressaillit, son teint s'anima et ses yeux brillèrent. Édouard ne se doutait guère combien ce qu'il avait dit là était puissant et au-delà de toute séduction. Après avoir vainement attendu une réponse, il ajouta avec un ton d'impatiente prière :

— Eh bien! êtes-vous donc muette?

Suzanne se dressa par un mouvement convulsif. Ce mot de hasard était plus qu'une séduction c'était un viol. Édouard n'eut plus de reproches à faire, ni de prières.

Rien au monde, ni parole, ni musique, ni poésie ne saurait exprimer le premier cri qui s'échappa de la poitrine de Suzanne, cri d'enfant et de femme à la fois, où vibrèrent toutes les cordes d'une gamme sublime. Et puis elle s'arracha des bras d'Édouard pour se jeter à genoux. Sa première parole fut à Dieu, le nom de son amant vint ensuite dans ses actions de grâces. Et c'était un tableau curieux, vraiment, cette jeune femme agenouillée dans son domino de bal, pâle, les cheveux épars, et devant elle ce jeune homme qui la regardait avec une indicible surprise, ne comprenant ni cette fervente prière au ciel, ni cette reconnaissance pour lui; écoutant avec stupeur ces flots de paroles bizarres et mystiques, entrecoupées de sanglots et de rires, et ne concevant rien à cette étrange mêlée d'actions et de sentimens si divers, à cés phrases inachevées, incohérentes, pressées, à cette confuse expression de piété, de joie et d'amour. Et comment aurait-il compris tout cela,

le bon jeune homme ? Mettez-vous donc à sa place ? Croire à une toute simple bonne fortune ; amener chez soi, la nuit, une femme qu'on a prise au bal masqué, et, à travers ce vulgaire roman, arriver tout-à-coup à ce drame, à cette poésie, à cette femme si belle et si inconnue, qui se prosterne, pleure et adore ; trouver sous le masque de l'Opéra cet amour vierge et cette passion fougueuse, cette femme qui s'abandonne et qui résiste, qui se livre et se met à genoux pour prier et vous remercier avec de délirantes paroles. C'était là un grand mécompte assurément ; il pensa qu'elle était folle, et eut presque peur d'elle : aussi fit-il peu d'effort pour la retenir quand elle le quitta.

Le jour était venu et le soleil entrait de toutes parts dans la chambre de Suzanne. Suzanne était assise dans une causeuse ; sur le parquet, devant elle, gisaient son masque et son domino ; une bougie brûlait encore sur un guéridon. Il était midi, et depuis de longues heures Suzanne était là, plongée dans une profonde et enivrante rêverie, dont elle sortait parfois pour se livrer à des élans de joie folle. Elle rêvait à sa belle nuit, à ses deux bonheurs. Un seul de ces bonheurs l'eût tuée peut-être ; à deux ils se prêtèrent assistance, et chacun l'aida à supporter l'autre. Dans toutes ces pensées où son ame roulait, il ne se rencontra aucun remords de ce qu'elle avait fait, aucun regret, aucun effroi ; car ce n'était là ni un crime, ni une débauche, ni une faiblesse. C'était une inévitable extrémité où le sort l'avait jetée de vive force, et d'où elle était sortie triomphante et radieuse. Sa félicité faisait la paix de sa conscience. Le monde peut-être aurait été assez inique pour juger son action avec sa rigueur convenue ; mais le plus profond mystère la sauvera de ce blâme injuste, elle se contiendra dans son silence habituel quelques jours encore, pendant lesquels elle arrangera un coup de théâtre, une violente émotion ou un traitement nouveau. Ce sera une comédie à jouer ou un drame ; mais, dans tous les cas, son rôle sera facile à créer et à produire, car le général est seul à tromper, et c'est un homme bon et crédule dont la joie ne peut manquer d'être aveugle au dénoûment.

Elle fut tirée de ces réflexions par un bruit de voix dans

l'antichambre. Suzanne aussitôt poussa du pied dans un coin ses reliques de bal, souffla sur la bougie, se composa à la hâte un maintien paisible, et posa gracieusement un doigt sur ses lèvres qui souriaient, comme pour se dire : Taisons-nous ! Il était si doux de faire une courte dissimulation de ce qui la veille semblait une éternelle infirmité ! La femme de chambre, entr'ouvrant la porte, annonça la comtesse de V..... Suzanne fit un signe d'admission. Mme de V..... était la femme que le monde appelait la meilleure amie de Suzanne, ce qui ne signifiait pas grand'chose, car ce que les femmes nomment amitié entre elles, n'est pas un sentiment, c'est un filon de tendresse égaré et sans parfum ; ou bien, c'est une contenance seulement, c'est l'éventail derrière lequel elles cachent leur regard et leur sourire, c'est le blindage de leurs batteries. Mme de V..... s'était liée avec Suzanne peut-être à cause de son infirmité. C'était une amie si commode celle à qui l'on pouvait parler sans cesse, sans interruption, et même pendant qu'elle vous répondait ! Dans tous les cas, s'il avait tenu à elle que la langue de son amie fût déliée, et qu'elle eût pu voter à bulletin secret, pariez à coup sûr qu'elle aurait mis une boule noire au scrutin. Ces amitiés sont ainsi faites. N'y cherchez n'y désintéressement, ni confiance entière, ni dévouement ; les femmes mettent ailleurs ce qu'elles ont de bon. Mme de V..... était donc tout simplement la femme que Suzanne voyait le plus souvent et le mieux : c'était chez elle que le général avait rencontré le docteur allemand. En entrant, Mme de V..... avait l'air mystérieux et embarrassé ; elle prit avec effusion les mains de son amie et les pressa contre le corsage de sa robe ; elle l'embrassa deux fois, elle la regarda d'un air attristé, levant parfois les yeux au plafond avec de petits soupirs, tout cela mêlé de paroles discrètes, qui bientôt devinrent des mots à double sens, puis, se dépouillant peu à peu de leur voile, exprimèrent clairement que la consultation était connue, et qu'on savait l'ordonnance. Les femmes ont l'art de tout apprendre et de tout dire.

Suzanne demeura anéantie ; elle n'eut la force ni de répondre, ni d'entendre ce qu'une charitable amitié lui prodigua de consolations et de conseils.

Le lendemain, le général étant de retour fut informé aussi de l'indiscrétion du docteur. Quelques mots, qui échappèrent à son dépit et à sa colère, apprirent à Suzanne que cet épisode formait le sujet de tous les entretiens ; c'était l'histoire à la mode des salons de Paris ; on la racontait toute brodée de piquans détails. Rien ne manquait à la publicité.

Dès lors Suzanne dut renoncer à toute pensée de jouir en face du monde du bienfait de sa délivrance. Le monde en savait trop pour être trompé ; il fallait donc choisir, lui paraître infirme ou déshonorée, garder sa pitié ou accepter son mépris. Suzanne n'eut pas courage une seconde fois. Elle s'aperçut bien vite de la maligne surveillance qui l'environnait ; elle vit autour d'elle mille curieux qui prêtaient l'oreille, épiaient un mot comme une confession et s'impatientaient de ce qu'un si beau scandale restait incomplet. Combien ne prit-elle pas en haine cette société où le vice vulgaire levait le front, honoré et flatté, tandis que sa chute à elle, que tant d'excuses devaient protéger, était attendue comme un spectacle plaisant où chacun pourrait pointer son mot et planter son quolibet. Certes, elle était bien trop fière pour donner à ces gens-là sa renommée à déchirer ! Elle se raidit dans son héroïque résignation, et, le sacrifice dût-il lui coûter la vie, elle résolut de l'accomplir. Que de force et de grandeur d'ame ne lui fallut-il pas pour persévérer ! Autrefois, du moins, ses amers regrets étaient colorés par un rayon d'espoir ; maintenant sa détresse était sans issue, sans retour, ni avenir meilleur. Cette parole si désirée, il fallait qu'elle mît autant de soins à la dissimuler, qu'elle avait consacré de larmes à la pleurer autrefois. C'était un trésor volé qu'elle devait cacher, une parure faite pour elle seule, et qu'il fallait dépouiller devant les autres, pour s'exposer, pauvre et nue, à la commisération. Son tourment de toutes les heures maintenant était de retenir captive cette parole ardente, avide d'air, folle de liberté, cette parole douce et suave qui coulait à ses lèvres, cette parole violente et terrible qui la serrait à la gorge et voulait lui briser les dents pour sortir ! Toute sa récréation, tout son dédommagement était parfois de s'enfermer dans sa cham-

bre, seule, sous le verrou, et là elle parlait, elle se parlait, elle parlait à ses meubles, à ses tableaux, au plafond et au plancher; elle s'enivrait de ces sons, de cette admirable musique, de sa puissance recouvrée; elle parlait à haute voix et à voix basse, elle bégayait, elle chantait, elle essayait toutes les notes, toutes les souplesses de ce flexible organe. Parfois aussi, elle sortait seule et à pied, elle s'en allait dans des quartiers lointains où elle fût inconnue, entrant dans les magasins pour parler aux marchands; elle aimait, dans la rue, à demander son chemin furtivement; elle était ingénieuse à trouver de ces occasions. Mais ces momens de liberté secrète étaient courts; il lui fallait toujours revenir chez elle, reprendre son entrave devant son mari, devant ses gens, devant le monde; il fallait chaque jour recommencer le supplice, s'étudier, se macérer, et frémir devant cette pensée qu'un mot échappé, le mot le plus simple, le plus honnête, serait un flagrant délit d'adultère!

Une seconde douleur lui porta le dernier coup. Son courage et sa résignation avaient été secourus et aidés longtemps par une pensée consolatrice. Des deux bonheurs qui lui étaient échus à la fois, si l'un était non-avenu et impossible, l'autre lui demeurait. Son cœur, qui avait aussi parlé, n'était pas forcé de se taire, lui. Des deux voix qui s'étaient éveillées en elle, cette voix du cœur n'était pas condamnée au silence; et lorsque dans ses rêveries elle y songeait ou qu'elle en parlait dans ses monologues, Suzanne sentait que c'était la plus belle moitié de sa conquête qui lui était restée. Alors elle ne se plaignait plus, elle ne souffrait plus. Elle aimait Édouard, et dans cet amour elle trouvait tout, résignation, foi, espérance; mais, hélas! il était dit que tout lui faillirait! Ces deux bonheurs jumeaux étaient unis par de trop intimes liens pour n'avoir pas une destinée commune. Elle avait d'abord attendu avec confiance celui en qui s'était réfugié tout ce qui la retenait à la vie; puis ne le voyant pas paraître, ne le rencontrant nulle part, elle se mit à le chercher sans guide et sans indice, car son image et un simple nom de baptême étaient tout ce qu'elle avait gardé de lui dans sa mémoire. Avec cela il n'y avait guère

à compter que sur le hasard. Elle chercha pourtant avec persévérance et passion. S'ils avaient cherché tous deux, sans doute se seraient-ils trouvés; mais elle chercha seule et ce fut en vain. Quand cet espoir fut perdu, tout fut fini pour Suzanne. Elle avait tout reporté à cet amour heureux; à lui, à Édouard, elle aurait tout confié, tout appris; avec lui elle eût pu se créer une seconde existence, à côté de sa vie silencieuse et contrainte en face du monde, se faire une vie à part, à deux, pleine de charme et d'épanchement; mais seule, elle ne put résister à tant d'infortune; sa vie s'épuisa dans les regrets, les combats, les angoisses du danger, de la peur et de la privation.

L'automne la trouva au lit de mort. Le désespoir du général ne se saurait peindre lorsqu'il vit sa femme si rapidement dépérir; lui et George s'épuisèrent en soins et en veilles; mais le mal allait toujours grand train, laissant à chaque heure sur sa victime une marque qui ne pouvait permettre le doute à ceux qui l'aimaient. Un matin, le médecin qui soignait Suzanne, après avoir long-temps examiné la malade, retourna vers le général, les yeux baissés; il lui prit la main et la serra en silence avec un soupir qui voulait dire : « C'en est fait, ce jour est le dernier! » Le général comprit, et lorsque tout le monde se fut retiré, et qu'à côté du lit de cette jeune femme qui allait mourir, il resta seul, lui vieillard, qui lui survivait, sa douleur éclata. Il était à genoux dans l'alcôve; sa tête, flétrie et hachée de blessures et de rides, était livide; à travers ses sanglots, sa voix rauque pouvait à peine sortir; il se frappait la poitrine: il s'accusait. — Oh! c'est moi, disait-il, moi qui cause ta mort, Suzanne! Misérable que je suis, j'aurais pu te sauver! Je devais me tuer! C'était à moi de mourir, non à toi! Pardonne-moi, pauvre victime, tu seras vengée, je ne te survivrai pas, je me punirai, je le jure!

Et lorsque le moment arriva, Suzanne se souleva avec peine, pencha sa tête vers son époux, recueillant ses dernières forces pour verser une consolation dans cette ame ulcérée, et sauver ce vieillard de son désespoir et de ses pensées de suicide, elle lui dit :

— Adieu!

EUGÈNE GUINOT.

LE JOURNALISTE FRANCO-BELGE.

SIMPLE HISTOIRE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Chacun sait que les plus mauvais journaux de la Belgique sont rédigés par des espèces d'hommes de lettres nés en France, hommes d'ordinaire sans aveu comme sans style, qui s'en vont à l'étranger pour y trafiquer de leur mieux du peu de fiel et de bile qu'on veut bien leur acheter pour tuer le temps. On trouverait de ces traficans de calomnie et de lâcheté sur toutes les places publiques de l'Europe. Il y en a à Rome qui parlent au nom de la religion ; en Angleterre qui parlent au nom de la liberté ; en Allemagne qui travaillent sous M. de Metternich ; en Belgique qui prêchent incessamment la supériorité de la nation belge sur toutes les nations de l'univers ; il y en a même dans nos provinces, mais en petit nombre, qui se cachent entre deux colis pour lancer leur petite injure à propos d'un cheval à vendre, d'un chien perdu ou d'une maison à louer. Or, tous ces gens de lettres français, malheureux que l'envie déchire, n'ont pas d'autre but, pas d'autre métier, pas d'autre bonheur, pas d'autre gloire, que d'aboyer incessamment et sans relâche contre la littérature de leur temps. Qu'un homme d'esprit et de cœur obtienne un succès à Paris, ce premier succès si difficile à remporter, que personne ne donne et qu'on n'obtient que par soi-même ; aussitôt voilà l'horrible meute qui de loin se met à remplir l'air de ses clameurs. Pas une gloire nouvelle n'échappe à ses tristes insultes. L'étranger qui paie ces mi-

sérables s'amuse de leurs clameurs, et cela fait grande joie en Angleterre, par exemple, quand on voit des écrivains gagés, réfugiés de la France, venir, pour quelques aumônes, insulter dans les journaux anglais tous ceux qui chez nous parlent tout haut et se font entendre de la foule. Voilà comment depuis tantôt deux ans, tout ce qui est à l'étranger, revue, journal, album pittoresque, furet littéraire, scorpion dramatique; tout ce qui écrit et dirige un journal, s'est attaché à démontrer de mille manières que la littérature française du dix-neuvième siècle n'était qu'un amas d'impuretés, de souillures et de barbarismes. Ces misérables ont représenté les gens de lettres français comme faisant trafic du vice et de l'immoralité. Ils ont été jusqu'à leur reprocher leur fortune, c'est-à-dire, à celui-ci son cheval, à celui-là ses beaux livres, à cet autre deux ou trois folles nuits d'ivresse; car voilà tout ce qu'on peut dire des gens de lettres aujourd'hui, c'est qu'ils se sont refusés à porter le manteau crotté de ce pauvre Colletet! Cependant, au milieu de toutes ces injures qu'elle n'entendait pas, qui ne venaient à elle que de temps à autre, la littérature française poursuivait ses travaux de chaque jour; car c'est là un des grands mérites de nos hommes de lettres, le travail. Si leur vie est la vie de tout le monde, c'est qu'ils sont occupés comme tout le monde. Il n'y a que les écrivains franco-belges, ou franco-anglais, ou franco-romains, en un mot tous les franco-européens libellistes-calomniateurs, qui puissent ne pas voir que personne n'a rien à reprocher à d'honnêtes gens d'esprit qui alimentent chaque jour le théâtre, la presse, la librairie, sans rien demander à personne, et surtout sans rien devoir à personne. Toujours est-il que voilà comment sont traités tous nos jeunes écrivains à l'étranger. Il est impossible de se figurer à quels excès de langage insolent ils sont exposés incessamment et chaque jour.

Jusqu'à un certain point, nous concevons fort bien que l'Angleterre, qui a une littérature à elle, et qui a perdu en moins de six ans lord Byron et Walter Scott, ces deux astres jumeaux de son ciel poétique, s'amuse à voir insulter et à faire insulter chaque jour la littérature française, qui voit encore à son sommet M. de Chateaubriand et M. de Lamar-

tine. Sans doute, jusqu'à un certain point, nous comprenons très-bien que l'Allemagne, veuve de Goëthe, le grand patriarche, qui lui apporta, tout enveloppé dans de beaux langes de nuages, le dix-huitième siècle français, s'épouvante et s'effraie, voyant marcher au milieu de nous tous ces rares et beaux esprits qui, à leur tour, ont repris à l'Allemagne, le siècle de Voltaire, de Diderot et de Montesquieu! Que l'inquiétude de l'Angleterre et de l'Allemagne aille à cet excès de déloyauté, qu'elles attaquent sous toutes ses faces la littérature actuelle, cela n'est peut-être guère utile à leurs intérêts littéraires; mais au moins leur vanité nationale en est flattée, et c'est toujours un résultat quelconque. Mais que la nation la moins littéraire du monde, la nation qui, pour vivre, dépouille, depuis un temps immémorial, les gens de lettres français; le peuple qui profite d'une barrière de bois, jetée entre lui et nous, pour contrefaire tous nos livres, histoires, romans, poésies, revues, qu'il revend ensuite au rabais aux peuples voisins; que ce même peuple-plagiaire, qui n'a pas d'amour-propre à défendre, puisqu'il copie tout ce qui ne produit rien, puisqu'il nous vole sans que nous puissions rien lui prendre; ce peuple à l'affût de toutes les nouveautés parisiennes qu'il imprime à vil prix sur du papier à sucre, avec des fautes sans nombre, ce peuple, qui est la ruine matérielle de notre littérature; que ce soit ce même peuple qui permette à ses journaux d'insulter à chaque instant et chaque jour la littérature qui le nourrit, la littérature dont il ramasse les moindres produits, dont il se dispute avidement les moindres pages, voilà, grands dieux! voilà ce qui ne peut se concevoir! Et cependant depuis long-temps, et à sa honte, la Belgique ne fait pas autre chose. D'une main elle nous vole, et de l'autre main elle nous déchire. Aujourd'hui, elle annonce comme parus les livres qu'on fait encore à Paris, et le lendemain, ces livres, à peine publiés, elle les livre, eux et leurs auteurs, à toute la rage famélique de ses critiques français. Ainsi cette malheureuse patrie du plagiat se donne à elle-même un double soufflet. Elle tue autant qu'elle le peut le livre qu'elle a volé, et ce livre volé, elle le ruine. Dernièrement encore, ce qui vient de se passer en Belgique à propos d'une suite d'articles de la *Revue de Paris*, est une chose

à peine croyable, et nous en faisons l'histoire dans tous ses détails, afin d'ajouter une curieuse page à ces annales de la piraterie littéraire de Bruxelles, Liége et autres lieux.

Il y a tantôt deux ans que M. Jules Janin fit imprimer dans la *Revue de Paris* une suite de chapitres intitulés : *Le Piédestal.* Ce n'est pas à nous à juger notre œuvre ; toujours est-il que ces pages sont au nombre des bonnes pages que M. Janin ait écrites. Comme cela arrive toujours, les chapitres du *Piédestal* furent réimprimés au moins deux fois à Bruxelles, dans deux contrefaçons de la *Revue de Paris* destinées à l'Allemagne et à l'Angleterre (lesquelles contrefaçons auraient ruiné vingt fois la *Revue de Paris*, si elle était née moins viable). Ainsi volée à deux reprises, la *Revue de Paris* n'avait rien à dire, elle y est habituée, et elle sait très-bien que Bruxelles et pays environnans ne feraient que rire de ses réclamations. Il est vrai que le roi actuel de la Belgique est le gendre du roi actuel des Français. Mais qu'importe ? C'est la loi du pays.

Mais voici qui devient plus original. Il a plu aux honnêtes libraires de la Belgique de faire une troisième contrefaçon du *Piédestal.* C'est en vain que l'auteur avait toujours refusé d'en faire un livre; la librairie belge n'y regarde pas de si près. Elle force M. Jules Janin de faire un livre qu'il n'a pas voulu faire. Elle imprime, sans l'avertir, en un volume, qu'elle annonce *le Piédestal*, roman *nouveau*, par Jules Janin. Elle ne s'informe pas si ce n'est pas là un travail rapide fait tout exprès pour la lecture rapide des *Revues,* mais trop peu châtié pour un livre. Ah ! bien oui, le libraire belge qui rencontre une de ces idées de contrefaçon n'y regarde pas de si près. Aussitôt que l'idée lui est venue, notre homme se cache, s'enferme, il imprime clandestinement le fruit de son idée, de peur que la même idée ne vienne en même temps à un de ses confrères, et que celui-ci ne lui vole le livre qu'il a volé, car ceci est un brigandage incroyable, et il est impossible de gaspiller plus complétement les œuvres de l'imagination et de la pensée. Donc le livre parait. On vend en Belgique *le Piédestal, par Jules Janin.* Ne croyez pas que ces gens-là prennent la peine d'avertir l'auteur après la publication de *leur* livre : ils ne l'avertissent ni après, ni avant.

Cependant à peine *le Piédestal* a-t-il paru, que voilà tout-à-coup les honnêtes et illustres critiques dont nous parlions tout à l'heure qui s'emparent du livre et qui le déchirent à belles dents. C'est ce qui est arrivé au *Piédestal*. On a traité comme un livre ce livre qui n'est pas un livre. On a crié, et quels cris! à l'impudeur! à l'immoralité! Et à propos du *Piédestal*, on s'est livré de nouveau à mille injures honteuses contre la littérature contemporaine. Cependant l'innocent auteur du *Piédestal* était tranquillement à Paris et parfaitement ignorant, et du livre qu'on lui avait fait faire, et des injures dont on l'accablait à propos de ce livre. Si ceux qui souvent s'amusent à attaquer M. Janin, le connaissaient comme nous le connaissons, et s'ils savaient combien c'est là un homme dégagé de tout amour-propre littéraire, combien il fait bon marché de ses ouvrages, et comme il ignore parfaitement toutes ces attaques, ceux-là ne dépenseraient pas tant d'esprit en pure perte. A plus forte raison quand il s'agit des injures de la Belgique! La Belgique n'a pas le droit d'insulter ceux qu'elle dépouille ; c'est une double lâcheté! Toujours est-il que le journal de Liége, entre autres journaux, est allé si loin, à propos du *Piédestal,* contre M. Janin, et à son propos contre toute la littérature en masse, qu'un beau jour il reçut une lettre de Liége et un paquet de journaux. Cette lettre et ces journaux lui étaient envoyés par des jeunes gens de la ville, honnêtes et braves hommes, qui ne pouvaient pas souffrir plus long-temps de voir ainsi attaquer des écrivains qu'ils aiment sans les connaître, et qui ne leur ont jamais fait aucun mal. Dans cette lettre, M. Jules Janin était invité à répondre aux journaux qui l'attaquaient; les journaux qu'on lui envoyait contenaient les attaques en question, toujours à propos de ce malheureux *Piédestal ;* or, ces attaques sont telles qu'il est impossible de se les figurer.

Nous allons cependant vous en donner un extrait fort exact; vous jugerez par vous-même de ce que peut être la critique littéraire dans ce grand royaume de la contre-façon.

Le premier article du *Journal de Liége* contient ces phrases, que nous copions textuellement :

« Il y avait à la chambre des députés de France en 1833, un honorable membre qui n'avait pas donné signe de vie

pendant la session. Un beau jour il monta à la tribune et il s'exprima en ces termes : — Chers collègues, depuis que je fais partie de votre assemblée, j'ai acquis la profonde conviction *que vous êtes des gueux*, et j'ai pris la parole parce que j'éprouvais le besoin de vous dire : *Chers collègues, vous êtes des gueux* ! Ce député se nommait Glais Bizoin. »

» Je veux être le Glais-Bizoin de la critique littéraire, » ajoute le *Journal de Liége;* et après cet exorde chaleureux, il analyse le *Piédestal* à sa manière, après quoi le Glais-Bizoin revient à la littérature moderne.

« C'est cela ! s'écrie-t-il, travaillons (le critique appelle cela *travailler*), suons toute l'année (le critique veut dire : *faisons suer* toute l'année), payons un budget (le critique ne paie rien au budget), pour qu'ils mangent (les gens de lettres français) des *traitemens de conseillers d'état.* Ces richesses *colossales* (et la Belgique qui nous pille !), ces *hautes positions sociales*, c'est leur bien, leur patrimoine, leur propriété ; s'ils ont moins, on les vole!.. »

« Suez donc, bonnes gens, pour jeter à la tête de M. Janin *quatre pauvres millions* ! »

Voilà à peu près le premier article du critique. Vous voyez que dans cet article il y a au moins *trois millions neuf cent quatre-vingt-dix mille démentis* à lui donner, outre les places de conseiller d'état.

A son second article, le critique, après avoir encore beaucoup parlé du *Piédestal*, revient à sa thèse favorite, à savoir que le public *paie les gens de lettres français pour satisfaire à demi ses vices de bas étage.*

Il se plaint du progrès *incessant* du satanisme. — « L'égoïsme, force dissolvante, a fort avancé son œuvre *destructive, et cependant il y a des hommes, des* J. Janin, *pour le caresser* (l'égoïsme), *le flatter, le couver, comme s'il tardait à leur infernale impatience de lui voir dépasser les dernières limites pour la ruine, l'anéantissement des sociétés* ! »

Tout le reste est du même style et de la même force. L'auteur, pour compléter ce second article, vous montre l'école moderne *achevant l'œuvre du marquis de Sade*, et tout cela à propos du *Piédestal*, dont voici les conclusions, que le critique se garde bien de citer, mais qu'un autre journal

de Liége, *l'Industrie*, a citées en répondant au susdit critique comme il méritait qu'on lui répondît. « Ils enseignaient, » entre autres choses, à leurs enfans, qu'il n'y a qu'un » grand chemin pour arriver à la fortune, le grand chemin » est ouvert à tous, et qu'à ceux qui veulent s'élever sans » remords ni regrets, il n'y a qu'un piédestal qui leur soit » permis, la probité, le travail et la vertu ! »

Mais ce n'était pas là le compte du critique du *Journal de Liége*, il voulait à toute force rencontrer un marquis de Sade.

Au troisième article, il est très-peu question du *Piédestal*, mais en revanche on y passe en revue tous les ouvrages de M. Janin, et entre autres la réponse à M. Nisard. Voici comment le même journal belge a répondu au *Journal de Liége* à propos de cette réponse à M. Nisard.

» La manière dont le critique du *Journal de Liége* rend compte de l'admirable polémique littéraire soutenue dans la *Revue de Paris*, entre MM. Janin et Nisard, est encore un échantillon de sa bonne foi. Il travestit de la manière la plus ridicule le langage de M. J. Janin, il lui prête les expressions les plus triviales, telles que celles-ci : *Va donc, Nisard, va donc, imbécile ! va pâlir sur des ouvrages difficiles qui auront une valeur intrinsèque ; ne vois-tu pas, nigaud*, etc., etc. Puis encore, *va donc, Nisard, va donc, stupide ! Tu mourras de faim, et tu ne seras pas même de l'Institut.* Et il ajoute : « Que ceux qui n'ont pas lu les réponses » de M. Janin à M. Nisard ne pensent pas que je charge à » dessein les expressions de son indignation furibonde con» tre la probité ; j'adoucis bien plutôt l'âpreté d'un monu» ment du degré d'insolence et d'effronterie atteint par cer» tains écrivains de nos jours. »

« Qui ne croirait, continue toujours le même journal, à ce ton de bonhomie et de candeur, que le critique en question a fidèlement transcrit les expressions mêmes de M. J. Janin, qu'il s'est efforcé d'en adoucir le texte, bien loin de l'altérer pour le rendre méconnaissable ? En vérité je ne sais qui cet homme espère tromper avec ses accusations calomnieuses et mensongères. C'est bien lui qui ment avec une impudence et une effronterie sans exemple. A qui veut-il en

imposer ? Tout ce qui lit à Liége a lu dans la *Revue de Paris*, qui se trouve dans toutes les mains, cette lutte si égale, si pleine de convenance entre l'élégant auteur des *Études sur les poètes latins* et le plus spirituel et le plus brillant écrivain de la presse périodique, lutte dans laquelle deux amis, deux hommes qui s'estiment se portent les plus rudes coups sans quitter un instant le langage de l'amitié. On serait embarrassé de dire de quel côté est restée la victoire. »

Vous voyez que jusqu'à présent M. Jules Janin n'avait pas besoin de se défendre. De bonnes et loyales plumes s'étaient chargées de ce soin bien avant qu'il eût entendu parler de ces ignobles attaques. Cependant il reçut de Liége une seconde lettre. On lui demandait à toute force une réponse, et en même temps on lui donnait des détails sur le critique du *Journal de Liége*. Naturellement ce critique est un Français. Il est venu à Liége avec de grandes prétentions philosophiques et littéraires. Il a fait un cours d'histoire qu'il n'a pas publié faute de souscripteurs. Il est l'auteur d'un *Manuel de l'épicier droguiste*, qui est allé tout droit à son adresse. Tels étaient les titres de ce monsieur, tel était son droit de venir insulter toute une époque littéraire. — Un cours inédit faute de libraire (dans le pays des libraires) ! Un *Manuel de l'épicier droguiste* ! J'ajoute encore un volume de poésie, *l'Essor* ou *l'Aiguillon*, peu importe ! que ce monsieur prétend avoir fait paraître chez Levavasseur. C'était là tout. Cependant M. Jules Janin, ne voulant pas paraître abandonner cette cause de la littérature moderne qu'il a déjà défendue une fois avec tant de bonheur et contre un si rude et si habile jouteur, et voulant d'ailleurs obéir à un empressement trop honorable et trop rare, hélas ! dans ces temps d'inhospitalité littéraire, a envoyé sa réponse à ses amis inconnus de la ville de Liége. Cette réponse a été insérée dans *l'Industrie*. Nous donnons cette lettre, sinon comme un modèle d'urbanité, il n'était pas question d'urbanité dans tout ceci, mais comme un modèle de réfutation, et d'une réfutation pleine de verve, d'esprit et de dignité.

« Paris, 20 septembre 1834.

» Monsieur,

» Vous voulez absolument que je réponde au *Manuel de* » *l'Épicier :* il est des hommes auxquels on ne répond pas ; » ce serait avouer que l'on comprend leur style de mauvais » lieu ; et qu'on est à la portée de leurs plaisanteries de haut » goût.

» Vous ne m'auriez pas dit que cet homme qui attaque, » sans se nommer et dans une ville étrangère, d'honnêtes » gens qui, sans nul doute, n'entendront jamais parler de » lui, était l'auteur du *Manuel de l'Épicier*, que je l'aurais » facilement deviné à sa polémique. Or, puisqu'il en est ainsi, » comment voulez-vous que nous nous battions à armes éga- » les ? Je ne sais pas manier le pilon.

» Non pas que la chose ne soit facile ; et puisque vous le » voulez, je vais dire son fait à ce monsieur en peu de » mots :

» Dans son premier article sur un livre *que je n'ai pas* » *publié*, ce monsieur commence par insulter un honnête » homme de cœur et d'un grand style, un vrai poète, M. Jules » Lefèvre, *ce quelque chose qui n'a pas de nom*, comme il l'ap- » pelle : votre homme fait en ceci une indigne lâcheté ; il » attaque un homme qui n'est pas même en France pour lui » répondre : voilà pourquoi je relève l'insulte faite à M. Le- » fèvre, avant de relever les miennes.

» Seconde lâcheté et second mensonge de votre homme : » il fait de nous tous les gens de lettres de Paris autant de » conseillers d'état, de buveurs de *sueur du peuple* (style » de la rue des Lombards) ; votre homme (quand je dis *votre* » homme, je vous prie de ne pas vous croire insulté), votre » homme sait très-bien que s'il y eut jamais au monde une » littérature indépendante du pouvoir, c'est la littérature » actuelle. Le *Manuel de l'Épicier*, tout ignorant qu'il est, » n'est pas assez ignorant pour ignorer qu'en ce qui me re- » garde, *la Confession*, écrite en pleine toute-puissance des » jésuites de la restauration, est autant un livre d'indépen- » dance que *Barnave*, publié dix mois après la révolution » de juillet. Au reste, demandez-lui quel est le véritable

» homme de lettres qui ait été quelque chose sous la restau-
» ration ou qui soit quelque chose aujourd'hui? Il n'y a pas
» un seul homme de lettres aujourd'hui, depuis M. Victor
» Hugo jusqu'au dernier faiseur de vaudevilles, qui appar-
» tienne au gouvernement, soit de loin, soit de près. Tous
» ces gens de cœur, de style, d'imagination, d'esprit, de
» verve indépendante et de nobles passions, la gloire de
» notre époque, que sont-ils aujourd'hui? Ils n'ont pas
» même la croix d'honneur; ils sont encore ce qu'ils ont
» toujours été, d'honnêtes gens de lettres, qui parlent tout
» haut et en toute liberté, et qui écrivent quand ils en ont
» le loisir. Et voilà pourtant les hommes que le *Manuel de*
» *l'Épicier* insulte du fond de sa mélasse littéraire; voilà
» ceux à qui il crie d'une voix enrouée, comme s'il n'avait
» pas d'excellent jus de réglisse à son service: *Vous êtes des*
» *gueux*! Comment voulez-vous, je vous prie, qu'on réponde
» à un pareil misérable?

» Cet homme en a menti. Non, la littérature du dix-neu-
» vième siècle n'est pas vénale. Je ne sache pas, au con-
» traire, d'époque littéraire plus indépendante des séduc-
» tions du pouvoir. De tout temps, les écrivains et les poètes
» ont tendu la main aux puissans du monde: Clément Marot
» au roi François Ier, le grand Corneille à Richelieu, Racine
» à Louis XIV, La Fontaine au Dauphin de France; et plus
» tard, Mme Geoffrin donnait aux philosophes de belles cu-
« lottes de velours qui auraient rendu votre critique du
» *Journal de Liége* bien heureux et bien fier. La littérature
» de l'empire, comme chacun sait, a reçu des encourage-
» mens de l'empereur qui paya *Hector*, tragédie de Luce de
» Lancival, six mille livres de pension. Tout au rebours
» aujourd'hui. Louis XVIII fut bien étonné, à son retour en
» France, de voir les gens de lettres ne lui rien demander;
» c'était une tradition perdue. Aujourd'hui tout homme de
» lettres vit de son propre fonds. Son indépendance est à
» lui; il ne doit sa fortune qu'à lui seul; il ne flatte per-
» sonne; il n'appartient à personne; s'il est riche, c'est
» qu'il est laborieux, c'est qu'il est honnête homme, c'est
» que le public vient à lui. Aujourd'hui il est bien démontré
» à tout venant qu'un grand écrivain, un grand poète est

» pour le moins l'égal d'un notaire royal. C'est là un im-
» mense progrès qu'ont fait les mœurs littéraires. Aujour-
» d'hui, le seul dispensateur de la fortune et de la gloire,
» c'est le public; il enrichit les écrivains qu'il aime, et ren-
» voie ceux qu'il méprise dans leurs échoppes et dans leurs
» boutiques, d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Voilà la
» vérité, voilà ce que tout le monde sait, ce que tout le
» monde a vu. Je mets au défi le critique en question de vous
» citer un homme d'un vrai talent qui ait dit adieu à sa chère
» liberté poétique pour devenir un homme du pouvoir. D'où
» il résulte que le critique de Liége a menti dans son pre-
» mier article, comme il a menti dans le second, comme il
» a menti dans tous les trois.

» Dans son second article, le même critique se fatigue,
» et surtout fatigue son lecteur, à prouver tout de bon et
» encore une fois que *le Piédestal* est une œuvre qui n'a pas
» le sens commun, et en ceci je suis presque de son avis;
» ensuite, et voilà où est la bêtise, il s'amuse à prouver que
» toute la littérature actuelle est non-seulement vénale,
» mais encore immorale et pervertie. Ce texte-là n'est pas
» neuf plus que l'autre, et en vérité je ne vois guère de
» quel droit cet homme vertueux de la rue des Lombards
» se fait ainsi le champion de la vertu contemporaine.
» N'est-ce pas un beau spectacle celui-là! Cet échappé de la
» Sainte-Pélagie littéraire, prêchant en faveur de la mo-
» rale contemporaine et déclamant comme Juvénal! A l'en-
» tendre, nous avons perdu les mœurs, nous avons cor-
» rompu la jeunesse, nous ferions école de scandale dans
» nos livres! Nous avons mis hors de prix le poivre et la
» canelle, *nous avons anéanti les sociétés, les sociétés*! Ainsi
» parle-t-il, et il a fallu que le pauvre homme se fit une
» grande violence pour ne pas nous rejeter tout d'un coup
» dans sa poésie qu'il appelle *l'Essor*, essor prodigieux qui
» le conduit tout droit au *Manuel du Droguiste*. Voilà ce que
» c'est que de prendre son essor de trop bas!

» Mais pour parler sérieusement, ce reproche d'immo-
» ralité, adressé ainsi à toute une époque littéraire, est le
» plus maladroit des mensonges. Comment pourrez-vous
» persuader à un grand peuple qu'on s'amuse à le corrom-

» pre, sans qu'il s'en soit encore aperçu ? Non, la littérature du dix-neuvième siècle n'est pas immorale, elle est tout simplement la conséquence du siècle passé. Appelée à reproduire la littérature du dix-huitième siècle, interrompue par la révolution de 89, appelée à faire l'histoire du siècle voltairien, cette élégante époque de vices et de faiblesses, si admirablement expiés sur l'échafaud, la littérature de nos jours n'a pu faire autrement que de reproduire quelques-uns de ces vices, non pas avec une sainte horreur qu'elle n'éprouvait pas, banale hypocrisie dont personne n'est plus la dupe, même dans le *Journal de Liége,* mais avec toute la simplicité et toute la franchise d'une époque qui réhabilite une autre époque, qui l'excuse de son mieux, qui lui pardonne sa corruption en faveur de son courage, et ses vices en faveur de son esprit. Voilà pour ce qui regarde la peinture du dix-huitième siècle, dans laquelle les littérateurs de nos jours ont admirablement réussi. Quant aux études sur le moyen âge, cette époque toute rude, toute de fer, toute sauvage, eh bien ! ne sont-ce pas là d'utiles et honorables études, et voudriez-vous que le bibliophile Jacob, ou Victor Hugo son maître, eussent fait des cagots, voleurs et argotiers de Louis XI, autant de commis de magasin et de courtauds de boutique? Vous appelez cela être immoral, étudier les époques passées et en reproduire les moindres détails ! Et quant aux essais de la littérature moderne sur l'ame humaine, *Adolphe,* le *Dernier Jour d'un Condamné,* et les autres livres de la même école, je veux bien qu'ils soient empreints d'une grande tristesse et d'un violent découragement ; mais ne voyez-vous pas que les plus grands poètes du monde moderne, lord Byron, et M. de Chateaubriand, et M. de Lamartine, ont rempli les premiers cette coupe amère du désespoir à laquelle la littérature moderne a puisé sans fin et sans cesse ! En général méfiez-vous des femmes et des critiques qui parlent tout haut de leur vertu. Le critique de Liége a beau s'envelopper fièrement dans sa moralité, il est couvert d'un bien méchant manteau.

» Voyez-vous, ces déclamations plus morales que litté-

» raires ne doivent pas vous étonner. Il y a eu de tout
» temps de ces prédicateurs de morale, hommes sans mis-
» sion, et sans aveu, et sans style, et sans domicile, et
» sans nom propre, que Voltaire a si bien représentés dans
» *le Pauvre Diable.* Du temps de Voltaire aussi il y avait
» l'abbé Nonotte et l'abbé Patouillet, et autres abbés et
» écrivains sans abbaye et sans libraire, qui criaient au
» scandale. Misérables vertus en guenilles, en linge sale et
» sans manteau, qui ne soutenaient guère le grand jour.
» Au contraire, l'homme de lettres qui est vraiment digne
» de ce nom se montre à tous tel qu'il est. Chacun peut le
» voir à toutes ses heures. Il avoue toutes ses œuvres, bon-
» nes ou mauvaises; il peut rendre compte de chaque instant
» de sa vie; il obéit à son imagination, à son esprit, à son
» cœur, et se laisse conduire partout où ils veulent le con-
» duire et, comme il est fort de sa conscience et de sa
» probité, c'est à peine s'il s'arrête dans sa voie pour
» écouter quelques méchantes clameurs parties de la fange
» et qui meurent dans la fange. *Immoral!* Voilà le grand
» mot de toutes les polices et de tous les jésuites. *Immoral!*
» voilà le mot d'ordre de toutes les bastilles. *Immoral!* on
» a manqué avec ce mot-là d'étouffer le *Tartufe* de Molière,
» *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, l'*Essai sur les Mœurs*,
» de Voltaire.

» En thèse générale, il n'y a rien d'immoral dans les arts,
» pas même le Musée secret de Naples. Toutes les fois qu'il
» y a de l'art quelque part, la forme sauve le fond. Nous
» avons vu, sous la restauration, des imbéciles qui faisaient
» comme fait le critique du *Journal de Liége;* ils voilaient
» d'une feuille de vigne la chaste nudité de l'Apollon et de
» la Vénus. La feuille de vigne de ces gens-là était plus indé-
» cente mille fois que les modèles de l'artiste. Ne voilà-t-il
» pas un grand missionnaire, celui qui s'écrie, en parlant
» de moi et de mes ouvrages : Le scélérat! il ne croit pas
» qu'un homme fasse son chemin dans le monde tout seul et
» sans appui! Le scélérat! il nous a raconté dans *Barnave*
» l'histoire des fêtes de Séjan que raconte Tacite.—Le scé-
» lérat! dans *l'Ane mort,* il a fait l'histoire de tous les hor-
» ribles accidens de la vie parisienne.—Bien plus, voyez le

» scélérat, il nous a prouvé dans la *Confession* qu'il ne
» croyait pas au sacrement de la pénitence, et que c'était
» là une institution qui avait le grand tort de délivrer
» l'homme de ses remords les plus cuisans, et d'enlever
» ainsi tout le châtiment du crime. Oui ! voilà ce qu'il a
» fait le scélérat! Disant ces mots, votre homme achève
» son *Confiteor*, et frappe sa grosse poitrine de ses grosses
» mains. Et l'on dit que Tartufe est mort !

» Non, Tartufe n'est pas mort, Tartufe a marché avec
» le siècle ; il a été jésuite sous le père Letellier, philosophe
» sous Voltaire, bonnet rouge sous Marat, fournisseur
» sous Bonaparte, à présent Tartufe est journaliste. Jour-
» naliste obscur, sans nom, sans individualité, sans jour-
» nal ! il écrit pour calomnier, il jette son venin au loin sur
» les plus dignes et sur les plus honorables; il insulte sa ville
» natale et les hommes de sa patrie, pour plaire aux villes
» étrangères qui lui jettent le pain de l'aumône. Tartufe écrit
» des livres qu'on n'imprime pas, et il se venge en déchi-
» rant les livres qu'on imprime, les auteurs que lit le pu-
» blic, et les journaux dans lesquels il n'écrit pas. Autre-
» fois c'était la passion qui perdait Tartufe, et il était en-
» core quelque peu excusable; aujourd'hui c'est l'envie qui
» le perd, et il est pour tous un objet d'horreur, de dégoût
» et de mépris. Pauvre malheureux! il reproche aux jeunes
» et aux forts les amours de leur jeunesse et le vin de Cham-
» pagne (*le Champagne*, comme dit votre homme qui ne
» sait pas le français) et le vin de Champagne, innocent
» éclair d'un instant, qui éclate avec la vingt-cinquième
» année et qui s'en va comme elle ; le Tartufe d'aujourd'hui,
» cet immortel vicieux n'a pas de famille, pas de patri-
» moine, pas d'amis, pas de patrie, pas de libraire sur-
» tout, et voilà pourquoi il reproche aux autres leur fa-
» mille, leurs amis, leur patrimoine ; voilà pourquoi il in-
» sulte sa patrie et les hommes de sa patrie. Oh ! si Molière
» revenait, qu'il trouverait que son homme est enlaidi! Au
» moins le Tartufe de Molière parlait quelquefois à la belle
» Elmire. La belle Elmire ne voudrait pas du Tartufe d'au-
» jourd'hui pour son laquais.

» Voilà donc toute ma réponse à votre critique. Cet homme

» a fait trois articles contre nous, et dans ces trois articles, qui ne prouvent rien, qui ne disent rien, pas même des injures, cet homme a menti, non pas comme un épicier qu'il est, mais comme un laquais, lorsqu'il a représenté toute la littérature en masse vendue au pouvoir, vendue au public et spéculant sur l'immoralité et sur le vice, comme si le vice et l'immoralité se vendaient à tant la livre. Cet homme a calomnié quand il a fait de nous tous autant de *Marquis de Sade*, comme il dit, sans se douter que c'est là un de ces noms propres qu'on ne prononce qu'en rougissant : votre homme ne sait pas un mot ni du personnel, ni des ouvrages, ni de la langue, ni de la littérature de Paris. Votre homme est un malheureux que les jeunes gens de la Belgique devraient forcer, le bâton à la main, à déclarer dans un journal qu'il n'est pas Belge. Malheureux pays chargé d'être l'éditeur indispensable de tous nos poètes réfugiés !

» Je vous demande pardon, monsieur, d'une lettre si longue, mais vous avez voulu une réponse, et je l'ai faite. S'il ne s'était agi que de moi dans le *Journal de Liége*, je vous avoue que je n'aurais pas pris cette peine, mais je n'ai pu me refuser, une fois pour toutes, à châtier, pour en faire exemple, l'insolence de tous ces misérables folliculaires qui, chassés de la rue Mouffetard pour leur bêtise et pour leurs vices, s'en vont de côté et d'autre, distillant et vendant leur venin en tous pays, à Londres, à Berlin, à Rome, voire même à Liége et dans toutes les villes qui ont la bonté de se laisser déshonorer par ce honteux trafic. Que si vous trouvez ma réponse à cet homme fort différente de ma réponse à M. Nisard, je vous dirai, pour mon excuse, qu'ici rien ne se ressemble, ni les hommes ni les faits. Quand je répondais à M. Nisard, je répondais à un littérateur instruit, plein de goût, à un grand écrivain de bonne compagnie, à un honnête homme de cœur qui signe tout ce qu'il écrit, et qui aurait honte de se cacher pour jeter l'insulte sur des hommes qui sont entourés de l'estime publique. Il n'y a rien de commun, Dieu merci, entre votre homme et M. Nisard.

JULES JANIN. »

Telle est cette lettre, il n'y avait guère qu'une réponse à y faire ; et avant de la publier, M. Jules Janin a dû attendre la réponse de *son* homme. Cette réponse est arrivée imprimée dans le *Journal de Liége*, et autant ce monsieur avait été insolent d'abord, quand il pensait qu'il ne serait pas lu en France, autant il est humain aujourd'hui et tranquille. Voici ce qu'il écrit :

« Je ne connais pas M. J. Janin ; il n'a pu tenir que de son correspondant de Liége les renseignemens sur lesquels il s'appuie pour m'attaquer personnellement ; *j'avoue que je ne m'y étais point attendu.* »

Vous voyez qu'il croyait que son journal n'arriverait pas à Paris. Il n'a pas compté qu'on instruirait l'homme attaqué de ces attaques dont lui-même aurait dû être le premier à nous envoyer au moins un exemplaire. *Je ne m'y étais pas attendu* ! N'est-ce pas dire qu'il ne croyait pas qu'il y eût à Liége un seul homme capable de prendre en main la cause d'un inconnu, d'un écrivain étranger, et de lui dire : Le *Manuel de l'Épicier-Droguiste* vous attaque, défendez-vous !

« M. Jules Janin taxe de lâcheté mes attaques anonymes ; *le fait est matériellement faux.* Tout ce que j'ai écrit, je l'ai signé ; mon manuscrit, tout entier de ma main, *était et est encore déposé chez l'imprimeur*, autorisé à le communiquer à quiconque pourrait désirer d'en prendre connaissance. »

N'admirez-vous pas l'excuse, et n'est-ce pas là une raison excellente ! Ce monsieur n'est pas anonyme, parce qu'il a déposé son manuscrit tout signé chez l'imprimeur, place Saint-Lambert, n° 774, à Liége ! M. de Chateaubriand lui-même, malgré cette griffe du lion qu'il pose au bas de tout ce qu'il écrit, signe tout ce qui sort de sa plume, et il se croirait certainement un écrivain *anonyme*, s'il insultait, sans signer son insulte, un homme à deux cents lieues de distance. Mais M. Ysabeau, A. Ysabeau, Antoine, Auguste ou âne Ysabeau ! M. Ysabeau est même à présent un écrivain *anonyme*. Qu'était-ce donc quand sa signature, signée *de sa main*, était enfouie dans les cartons du *Journal de Liége ?* Et il appelle cela *un fait matériellement faux* !

« En me servant de l'expression de J. Janin *et compagnie*,

j'ai entendu parler seulement de ceux qui propagent les mêmes doctrines, de ceux qui, soit à dessein, soit par entraînement, usent de nobles talens à d'épouvantables efforts contre tout ce qui est bien. Il en est dont je méprise également les œuvres et la personne; d'autres sont aussi estimables comme hommes que dangereux comme écrivains.

« Certes, je suis trop peu de chose pour que ni les uns ni les autres se soucient de mon blâme ou de mon estime; à Dieu ne plaise qu'il me vienne jamais à la pensée de les troubler dans la jouissance de leur fortune littéraire, de leur renommée parmi le monde fashionable dans lequel je n'ai point accès. »

Il fallait donc nommer les compagnon de J. Janin. Il fallait être aussi brave que la *Revue d'Édimbourg*, par exemple, qui ne signe pas plus que vous. Vous avouez que *vous ne connaissez pas Jules Janin;* donc vous n'avez pas le droit de *mépriser sa personne.* Donc ce n'est pas de lui que vous parliez, ni à lui, quand vous montiez sur votre journal, et que de là, les bras croisés, vous disiez aux *écrivaciers* de la France : *Mes collègues, vous êtes des gueux*! Il est vrai que les écrivaciers de la France vous auraient fort bien répondu : *Nous ne sommes pas tes collègues.*

« M. Janin prétend que le musée secret de Naples n'est point indécent : il se peut que telle soit son opinion; elle viendrait alors singulièrement au secours de mes assertions précédentes à son égard : en tout cas, je doute que la mère conduise jamais sa fille dans ce cabinet de curiosités, monument de la dépravation monstrueuse des mœurs antiques. »

Réponse. — M. Janin a dit tout simplement que toujours, dans l'art, la forme sauvait le fond; il a parlé comme parle tout artiste. M. Ysabeau parle au nom de ses filles, qu'il n'a pas, et de la femme qu'il aura, à la bonne heure; mais ce n'est pas là la question.

« M. J Janin est surtout indigné de ma qualité de garçon épicier émérite : on l'a trompé; je n'ai jamais été que garçon apothicaire indigne, en toute humilité; le public, avide de tout ce qui sort de la plume de M. J. Janin, perd sans doute d'excellentes plaisanteries par l'erreur dans laquelle il a été induit par son correspondant. »

M. J. Janin n'est pas indigné que vous soyez un épicier ou un garçon apothicaire, mais il est indigné que vous pensiez, que vous écriviez, que vous attaquiez et que vous vous défendiez comme ne le ferait pas le dernier garçon épicier ou le dernier garçon apothicaire. Au reste, il aurait pu facilement deviner, sans que vous le lui disiez vous-même, votre véritable profession à l'humble posture que vous prenez.

« Je ne m'embarquerai point dans une polémique dont le public s'inquiète peu. Depuis longues années je vis parmi les Belges, comme compagnon de l'exil de mon père. »

Nous ne pouvons plus attaquer M. Ysabeau dès qu'il se retranche derrière l'exil de son père. Mais nous lui demanderons si ce n'est pas lui qui s'est *embarqué* de lui-même, et sans que personne l'en priât, dans une polémique dont il ne peut sortir qu'en rappelant les malheurs de sa famille ?

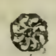
Mais arrêtons ici cette fatigante polémique. Ceci rappelle trop les fureurs littéraires du siècle dernier.

Nous blâmerions très-fort M. J. Janin lui-même s'il n'avait pas été attiré tout le premier, et sans être averti, sur ce terrain glissant et trop souvent ensanglanté de la personnalité. Attaqué par des injures à propos d'un livre dont il est innocent, M. J. Janin a dû répondre comme il a fait, et contrairement à toutes les allures de la critique moderne, qui a dû se faire humaine et polie pour plaire aux lecteurs, qui préfèrent un mot d'esprit aux injures les plus cruelles. Toutefois nous avons été bien aises de raconter cette histoire tout au long, d'abord parce que nous y sommes intéressés doublement, et par le livre qui a soulevé cette polémique, qui est à nous, et par l'écrivain qui y a répondu, et qui est des nôtres ; enfin aussi parce que c'est là une leçon qui pourra profiter à la Belgique. Elle comprendra que si l'insulte est déversée chaque jour dans ses journaux sur tout ce qui vient de France, ses journaux n'agissent ainsi que pour flatter un des plus bas penchans qui puissent agiter les nations et les hommes, l'envie. Elle comprendra qu'il ne faut pas, pour être conséquente à elle-même, qu'elle laisse outrager chaque jour les écrivains qu'elle dépouille. De deux choses l'une : si vous trouvez cette littérature immo-

rale, défendez-lui l'entrée de vos frontières ; si vous ne vivez que de cette littérature , ne dites pas qu'elle est immorale. Que penser d'un libraire qui vole un auteur sans le prévenir, et qui laisse insulter cet auteur quand il l'a volé, à propos du livre qu'il a volé ? Il y a un vers français qui pourrait servir d'épigraphe aux libraires et aux journaux de la Belgique

> Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

La Revue de Paris.



JACQUES,

PAR GEORGE SAND.

George Sand, c'est un pseudonyme, tout le monde le sait. Quoique nous ne comprenions guère cette manière, aujourd'hui assez à la mode, de baptiser son œuvre d'un faux nom, ôtant ainsi à l'auteur sa responsabilité personnelle, au public sa critique directe, nous respectons néanmoins les demi-mots et les demi-jours, n'étant pas juge de leur prétexte ou de leur cause. Seulement nous demandons qu'on nous permette de donner un sexe à l'auteur : nous en avons besoin, d'abord pour la commodité du récit; ensuite, et on le verra, pour la propriété même de nos idées. Cela accordé, nous choisissons le sexe féminin, comme étant celui qui est désigné, dans le cas présent, par notoriété du monde littéraire. George Sand est donc Mme George Sand; c'est dit : passons.

En littérature, pas plus qu'en tout autre ordre d'idées, il n'y a jamais d'effet sans cause; nous voulons dire qu'un livre tire toujours sa meilleure explication des circonstances matérielles ou morales qui l'ont produit. A vrai dire même, nous trouvons que le commentaire le plus curieux et le plus fécond d'une œuvre vient de ce côté, surtout si l'œuvre exprime et formule des notions morales ou religieuses, c'est-à-dire un fond essentiellement mobile et passager, l'exposé de causes est indispensable. Donnez à lire *l'Ane d'or* sans expliquer au lecteur l'école d'Alexandrie et la doctrine de la

cabale, *don Quichotte* sans expliquer la chevalerie, ou même *Manon Lescaut* et *les Liaisons dangereuses* sans expliquer la régence, dès-lors ce sont des livres énigmatiques, sans portée, ou du moins d'une intention tellement problématique, que la pensée demeure suspendue avec eux, un pied sur le sens littéral et visible, un pied sur l'abîme du sens réel et inconnu. La conclusion logique de tout ceci, c'est donc que *Jacques*, un livre singulier, n'est pas venu sans précurseur, manifeste ou dissimulé; qu'il doit avoir quelque part, dans une doctrine générale ou une conviction individuelle, sa cause première et son principe générateur; et que, cette cause une fois trouvée, le principe analysé, le livre qui en est la conséquence se détache mieux pour l'œil qui le regarde et pour l'esprit qui le juge.

Le tout est de trouver réellement ce principe, qui existe certainement. C'est le fait de ceux qui l'ont cherché; aujourd'hui c'est le nôtre. Nous ne sommes pas le premier, il s'en faut, qui ait essayé une classification pour les renommées contemporaines; d'autres l'ont tentée, et n'ont pas réussi, selon nous. Celle qui paraît avoir le plus de faveur maintenant, et qui tend à vouloir s'établir pour qu'il y en ait une, divise la littérature militante en deux camps, l'*école de la forme* et l'*école des intimes*. Il n'y a pas encore de poétique avouée et de constitution officielle pour cela; mais ce ne sont pas moins des idées arrêtées dans quelques esprits, des idées un peu timides, il est vrai, qui passent l'une après l'autre le nez hors du trou, comme les souris de la fable, et qui, si on les laisse faire, finiront par sortir, se grouper et se promener au grand jour. Nous protestons, pour notre part, si faible qu'elle soit, contre ces idées. Qu'il y ait une école d'intimes, c'est ce que nous examinerons plus bas; qu'il y ait une école de la forme, qui se pose réellement ainsi, nous le nions.

Nous n'avons pas l'intention d'entraîner le lecteur dans des considérations métaphysiques; mais il ne faut pas un effort de pensée bien énergique pour concevoir que la forme de quoi que ce soit n'existe pas sans le fond, que cette forme revêt, exprime, enveloppe. Il ne peut donc pas y avoir, même dans les arts le plus expressément plastiques,

même en peinture et en sculpture, une manière de procéder générale, un système, qui aient uniquement la forme pour but, puisque la forme n'existe pas séparément et pour son propre compte. Il n'y a pas de tableau flamand, si matériel qu'on l'imagine, qui n'emporte avec lui, outre la représentation des objets, un certain arrangement des parties, une certaine symétrie des détails; le pot de bière y répond au fumeur, celui-ci aux meubles, ceux-ci à la chambre, et ainsi de suite. Or cette disposition générale fait partie intégrante du tableau, et en elle réside évidemment une idée. Du reste, l'école qu'on voudrait nommer de la forme, ou, pour parler plus clair, celle qui a pour chef M. Victor Hugo, est à mille lieues de poser comme axiome fondamental en littérature le principe de la peinture flamande, lequel n'est pourtant pas seulement une affaire de forme, comme on l'a vu; elle admet bien ce principe, mais comme une chose secondaire, comme une vérité de centième ordre, comme une petite province de son immense territoire. Qu'elle accorde un grand soin à la forme, c'est incontestable; les choses n'existant pour l'homme que par leur expression matérielle, que par la forme, l'esprit est naturellement entraîné à juger et à faire juger de l'essence par la figure; et d'ailleurs les choses qui durent, ce sont les choses de style. Quels sont les livres que les générations se transmettent? ce sont les livres bien écrits. Quand Buffon ne l'aurait pas dit, l'expérience l'eût prouvé. Mais de ceci qu'on attribue un grand prix à la forme, à cela qu'on lui sacrifie tout, il y a un abîme. Dieu nous préserve de faire quelque comparaison qui pût être mal interprétée! mais, à entendre ceux qui déclament contre la forme, nous ne pouvons pas nous défendre de songer à ces pauvres filles disgracieuses, qui vont prêchant parmi les jeunes gens à marier que la beauté n'est rien, et qu'il faut toujours regarder, non pas au visage, mais au caractère. Ces filles-là ont la forme en horreur, et elles sont, comme on dit, payées pour cela. Mais si leur jugement était libre, elles reconnaîtraient que d'être jolie, cela n'empêche pas d'être douce, et que la beauté est toujours, et pour tous et en tout, une excellente provision. Maintenant passons aux intimes.

De même que nous nions qu'il y ait une école ayant exclusivement la forme pour but, de même nous nous refusons à croire qu'il y en ait une exclusivement occupée des idées. Pour penser, il faut parler dans un langage quelconque; et dès qu'on prend un langage, on le prend évidemment, et malgré soi, le plus brillant qu'on peut. La pensée a toute la coquetterie des femmes; elle sort toujours avec ses plus beaux habits. Ainsi les intimes, les plus intimes, s'occupent nécessairement de la forme, s'ils sont artistes; soyez bien sûr que M. Sainte-Beuve caresse plus d'une fois ses périodes avant de les livrer à l'imprimeur, et que Mme George Sand les touche et les examine, pour leur faire ou l'œil bien ardent, ou le front bien rêveur, ou la bouche bien mutine.

La division de la littérature contemporaine en *école de la forme* et *école des intimes* est donc fausse de tout point, d'abord parce qu'on ne peut pas se proposer pour but la forme ou l'idée, à l'exclusion l'une de l'autre; ensuite parce que les dix-neuf vingtièmes de la littérature actuelle seraient hors la loi, comme n'ayant malheureusement que peu de forme, et n'étant pas notablement relevés par le fond. Cependant on ne peut pas se dissimuler qu'il n'y ait entre les procédés des deux prétendues écoles une différence immense; mais encore une fois, cette différence ne gît pas dans l'absence d'idées d'un côté, et dans l'absence de forme de l'autre; car évidemment les auteurs selon la forme pensent quelquefois de façon à se faire accepter pour intimes: et ceux-ci écrivent avec un éclat qui les ferait confondre avec leurs rivaux. Oui, la différence du procédé existe; et elle est immense; mais elle a été jusqu'ici incomplétement sentie et faussement formulée. Nous avons bien aussi sur ces matières nos idées, qui peut-être ne valent pas mieux, mais qui sont autres; et nous serions prêt à les exposer, persuadé qu'un procédé nouveau dans l'étude d'une difficulté est toujours un progrès vers la solution définitive, mais l'exposition des théories de l'école dont M. Hugo est le chef, déjà commencée dans cette *Revue* en ce qui touche le théâtre, exigerait encore des développemens qui demandent leur temps et leur lieu. Aujourd'hui, dans les limites

que nous nous sommes assignées, nous ne pouvons toucher, et même bien imparfaitement, que les principes sur lesquels repose, à notre avis, l'école des intimes.

Il est d'ordinaire que la littérature, quand elle est maniée par des mains habiles, s'enrôle au service de quelque grande idée, qu'elle prend à cœur de faire triompher. Cette idée est morale, politique, religieuse, philosophique, selon le temps; c'est-à-dire que l'idée principale d'un siècle passe dans les arts en général, et dans les lettres en particulier, si les lettres sont l'art qui domine. Il arrive de là que telle époque abonde en écrits sur la théologie, sur le principe des mœurs, sur les droits des peuples, etc. Ceci est si évident et s'entoure de tant d'exemples, que nous n'insistons pas. Si nous nous replions sur la France, et si nous lui appliquons ce principe, nous trouvons que notre temps, à peu d'exceptions près, est jonché de débris de systèmes, et que le doute est le fond de son caractère. Sur la religion, doute; sur la constitution de la famille, doute; sur l'assiette des peuples, doute; sur les principes philosophiques, doute; sur les théories littéraires, doute; doute sur tout. Il n'est pas que dans tel ou tel ordre d'idées certains esprits ne soient très-sûrs d'eux-mêmes, de leurs désirs et de leurs croyances; il y en a qui savent parfaitement comment ils conçoivent la famille, la politique, la philosophie, la littérature, la religion; mais il est vrai de dire qu'à l'heure qu'il est, il n'y a encore sur aucune de ces choses aucun système arrêté qui n'ait ses contradicteurs de nombre et de compétence; de telle sorte que ceux qui ne peuvent pas juger les principes sociaux par eux-mêmes, et c'est le grand nombre, sont excusables de flotter indécis, quand ils voient les esprits éminens se séparer et lutter entre eux à l'occasion des vérités les plus fondamentales et les plus importantes.

Ainsi que nous le disions, le doute a donc pénétré de toutes parts nos cœurs et nos ames, et Dieu sait que l'histoire de ces quarante dernières années a été bien faite pour désoler et perdre les meilleures natures. Comment ce qui reste encore de l'ancienne société française aura-t-il pu conserver sa religion du trône et de la fidélité aux races royales, quand il a vu les grandes maisons, si antiques, si illustres,

tomber sous le pied de leurs vieux serviteurs affranchis, et tomber presque avec raison, parce qu'elles avaient perdu leur sève gentilhommière, tandis que l'esclave était devenu fier sans outrecuidance, digne sans parade, noble sans usurpation ; parce que César le patricien était tombé au-dessous de Cicéron le bourgeois, la tradition au-dessous de l'intelligence? Comment le christianisme, ce conquérant pacifique du monde moderne, n'eût-il pas perdu sa conquête, en laissant se rouiller et dormir au fond des abbayes la lance du discours et le bouclier de la syllogistique, deux armes que le monde lui prit des mains et qu'il façonna aux siennes, vaincu qui apprenait à vaincre, Scipion qui étudiait Annibal? Et la famille, que devait devenir son auréole de pureté et de saintes ardeurs, après, disons-le en rougissant, après les prostitutions dissimulées de nos aïeules, et après le divorce de nos mères, cette prostitution en plein jour? Et les vérités politiques, où devaient-elles apparaître triomphantes et incontestées, après les huit constitutions décrétées immuables, de 1789 à 1830, en quarante-un ans? Et les principes philosophiques, qui pouvait se vanter de les avoir, Cabanis ou Laromiguière, Royer-Collard ou Kant, Fichte ou Schelling? Et les théories littéraires, qui les avait trouvées telles que l'avenir doit les garder; l'Encyclopédie ou le christianisme; Lemercier ou Chateaubriand; l'empire ou la restauration; Arnault et Jouy, ou Lamartine et Hugo?

A ces causes de doute. qui appartiennent en propre à nos dernières années, joignez encore tout ce qui s'y rattache ; les ambitions déçues, les prétentions repoussées, les talens morts en route, les embarras matériels et moraux de mille sortes qui encombrent le chemin de l'intelligence au milieu d'une société qui se réforme ; et puis le bagage ordinaire des déceptions de la vie, les amours, les amitiés, les intérêts ; tout cela rapproché, combiné, additionné, a formé une masse effroyable d'irrésolution et de doute; et presque tous nous portons écrite sur notre front la devise que Montaigne avait écrite sur sa porte : Que sais-je ?

Le doute ! le doute ! c'est là ce qui courbe nos têtes ; c'est là ce qui nous fait passer tristes, penchés, seuls, dans le

désert bruyant des rues de Paris, hargneux à l'âge de la gaieté, vieux à vingt-cinq ans! Or douter, c'est être seul; c'est n'avoir pas une idée en qui on a confiance, et dont on fait son ami; pas une espérance que l'on porte sur soi comme un joyau, et dont la vue console l'ame en rafraîchissant les yeux. Supposez maintenant un sceptique qui soit artiste, quelle grande et féconde idée répandra-t-il sur son œuvre? comme il ne croit en rien de ce que croient les autres, il ne pourra pas tenir compte de ce qu'ont dit, pensé et jugé les autres; les systèmes, les opinions, les préjugés, il ne peut pas s'en servir, s'appuyer sur eux, puisqu'il ne les accepte pas; alors il se replie sur lui-même, se pose comme centre, mesure et sanction de tout; il se défend du monde extérieur, comme un vaisseau de l'abordage; voilà l'artiste intime.

Et qu'on ne s'écrie pas que nous donnons ici au mot intime le sens qu'il n'a pas; que la littérature intime, c'est celle qui analyse minutieusement les subtiles pensées et les vagues sentimens. Oui, sans doute, ce travail fin, délicat et patient de l'ame sur elle-même appartient aux intimes; mais c'en est là une espèce et non le genre; ils sont une généralité, et ceci est un accident. Les intimes les plus répandus, les plus nombreux, ce sont les purs sceptiques, c'est-à-dire ceux qui, forcés par le doute de nier toutes les synthèses humaines, morales, religieuses, littéraires ou autres, vivent en eux-mêmes sous peine de ne pas vivre, se constituent en état d'égoïsme intellectuel, mettent leur conviction propre à la place de tout, répandent leur ame dans le monde, *intima cordis,* et érigent, dans le désert que produit leur négation universelle, une seule pyramide qui en peuple l'immensité, le moi. Comme dans la réalité des choses les objets ne se ressemblent pas, surtout parmi les sceptiques dont la condition d'existence est de nier toute règle commune, il peut arriver que les artistes qui doutent, comme du reste ceux qui affirment, se distinguent par quelque originalité; les uns s'attaquent à tel ordre d'idées, les autres à tel autre; *Faust* doute de la science, *Jacques* doute de la famille; quelquefois la différence consiste dans le procédé matériel, dans le faire, celui-ci groupant les masses,

celui-là multipliant les détails; mais au-dessus de toute cette famille nombreuse, diverse, il y a un père commun, le doute!

Les intimes, ce sont des sceptiques.

Ce n'est donc pas une école, car école signifie communauté d'idées, et scepticisme signifie isolement; non, ce n'est pas une école, c'est une condition, et c'est une condition bien triste, une condition qu'on ne se fait pas, mais qu'on subit. Aussi voyez-les tous, ils sont vis-à-vis de leurs idées comme en présence d'une fatalité inéluctable; ils la bravent ou ils la subissent; ils raillent ou ils pleurent: or le rire sardonique et les larmes indiquent un état de l'ame qui n'est pas calme, volontaire, normal: plaignons-les.

Nous avons parlé de catégories parmi les sceptiques, suivons-les. Quand il arrive qu'un esprit a élaboré lui-même longuement et patiemment son doute, c'est-à-dire qu'il est allé successivement au fond de plusieurs idées, qu'il les a trouvées vides et stériles, il arrive d'ordinaire que cet esprit est noble et grand; d'abord il faut une incessante énergie de l'ame pour se précipiter au fond d'un certain nombre de conceptions successives, pour les explorer en tous sens, et pour en revenir comme on y est allé, maître de sa conviction et de son libre arbitre, seulement avec le doute de plus; ensuite il est inévitable que dans cette lutte de l'intelligence avec l'esprit des ténèbres, de Jacob avec l'Ange, l'intelligence acquière souplesse, étendue, vigueur; enfin l'homme qui a véritablement acquis par lui-même cette affreuse certitude qu'ici-bas tout est apparence, mirage, néant; qui a expérimenté les choses attentivement et une à une; qui a pris la gloire des artistes, et qui l'a trouvée douloureuse; la gloire des hommes d'état, et qui l'a trouvée sans sommeil; la gloire des opulens, et qui l'a trouvée coiffée d'oreilles d'âne; l'amitié, et qui l'a trouvée oublieuse; l'amour, et qui l'a trouvé impossible; l'espérance, et qui l'a trouvée comme ces fruits de l'Écriture, parfum à l'écorce, cendre au dedans; cet homme ainsi instruit du réel, ainsi désabusé du possible, porte dans son cœur un fonds d'inépuisable poésie, c'est-à-dire toutes les douleurs qui y sont entrées l'une après l'autre, tandis que les illu-

sions s'en allaient en grappes ailées, comme des essaims d'abeilles dont les guêpes hideuses ont envahi les rayons.

Cette espèce d'hommes, avons-nous dit, est noble et grande; elle-même a fait son désespoir, et elle l'a fait grand. Goëthe et Byron, qui doutent, paraissent aussi complets que Shakspeare et Milton qui croient. Mais il y en a une autre qui est petite et ridicule; c'est celle de ces jeunes gens désœuvrés, qui éprouvent le besoin de se ranger sous une bannière quelconque, et qui par insouciance, par vanité peut-être, prennent le scepticisme comme on prendrait un état. Ils trouvent qu'il est beau de paraître désabusé des grandes choses; cela fait penser qu'on les a faites; qu'il est beau d'être guéri des grandes passions, cela fait penser qu'on les a éprouvées; qu'il est beau de paraître blessé, cela fait penser qu'on a combattu; c'est ainsi que les petits garçons se font des moustaches pour paraître braves, et que les petites filles boivent des spiritueux, pour paraître hardies. Mais ni cette bravoure, ni cette hardiesse n'étonnent personne autre que les enfans; les hommes en rient. Qu'est-ce, en effet, je vous prie, que le scepticisme à vingt ou à vingt-deux ans, sinon une plaisanterie de mauvais goût, c'est-à-dire une plaisanterie en des matières qui n'en comportent pas? Est-ce qu'on a eu le temps d'expérimenter réellement quelque chose à cet âge? Dites-nous donc, vieillards qui n'avez pas encore de barbier, quelles expériences si tristes vous avez faites de la vie; quelles carrières avez-vous parcourues où vous ayez trouvé l'injustice; quelles gloires, où vous ayez trouvé le néant? Le monde ne vous a pas encore reçus; la politique ne vous connaît pas, les arts apprennent vos noms; écoliers d'hier, vous n'avez pas encore des amis, mais des camarades; qui donc vous a trompés? Peut-être votre maîtresse? mais la première maîtresse est un enfantillage, et vous n'avez pas eu le temps de faire la seconde. Après cela, vous vous enflez de dédain et d'amertume, vous trouvez au début de votre carrière le doute, que le vieux Buonarotti ne trouvera qu'au bout de la sienne; vous frappez au visage les choses les plus saintes, et, en athées qui mentent dans leur athéisme, vous dites au Christ: Christ, je ne crois pas en toi!

Que Christ me pardonne cette pensée; mais s'il daignait vous répondre, il vous dirait sans doute : Qu'est-ce que cela me fait?

Quand le scepticisme n'est pas une chose de fantaisie, comme dans ceux dont nous parlions, il est une chose affreuse. Relisez *Faust* et *Manfred* avec cette pensée, qu'il se pourrait bien que vous fussiez vous-mêmes l'un ou l'autre de ces personnages, et vous mourrez de frayeur. Byron en est mort. Lors donc que le scepticisme est sincère, et qu'on est encore assez jeune d'ame et de courage, on veut en sortir. Il faut être encore jeune, disons-nous, car il arrive un moment où le vouloir ne suffit pas, et où les forces manquent. Alors, comme c'est l'intelligence qui a ainsi égaré l'homme, l'homme s'en défie et ne s'en sert plus; il emploie son cœur pour arriver à la vérité. Le cœur procède par sa logique à lui, par la poésie. Il aspire vers la seule certitude qu'il puisse atteindre, la certitude de sentiment; et de ce commerce des facultés aimantes de l'homme et de la vérité divine et supérieure, qui se révèle toujours et par toutes les voies à qui la cherche dans la sincérité de son désir, naît le mysticisme, quelque chose toute remplie d'espérances flottantes de vagues élancemens; un crépuscule de vérité, entre le scepticisme qui finit et la foi qui commence. Le sceptique sincère qui persiste devient mystique; le mystique devient croyant.

Mais sceptique et mystique, ce sont des artistes *intimes*, s'ils cultivent les arts; c'est-à-dire que, dégagés de toute synthèse positive, qui absorbe celui qui l'affirme, ils vivent et se meuvent l'un dans son doute, l'autre dans ses élans vers la certitude. Ils portent nécessairement le *moi* dans tout ce qu'ils pensent et écrivent, le moi qui doute, le moi qui aspire; qu'ils se placent au centre d'une œuvre, elle disparaîtra sous leur personnalité, comme le marbre d'une fontaine disparaît sous les flots de la source qui déborde. Faust disparaît sous Goëthe, Manfred sous Byron.

On doit comprendre que nous ayons longuement insisté sur le classement des sceptiques, à l'occasion du livre nouveau de Mme George Sand; nous voguions à pleines voiles dans notre sujet, car *Jacques* est le livre d'un sceptique en

morale et d'un *intime* en littérature. Le *moi* y trône au plus haut des doctrines et du style.

La pensée de Mme George Sand est fixée depuis un an, *Jacques* n'a rien ajouté à *Lélia* que deux volumes; c'est un argument *ad abundantiam*. Les bons entendeurs se seraient contentés du premier; la thèse était claire. *Indiana* et *Valentine* étaient un prélude harmonieux, pendant lequel l'artiste arrêtait les contours de sa pensée; elle est maintenant nette et arrêtée, trop arrêtée, c'est du moins notre avis.

Mme George Sand n'est pas un sceptique comme beaucoup d'autres, qui ait choisi au hasard ses sujets de méditation; elle ne s'est attachée à parcourir ni les sciences, ni la politique, ni les richesses, ni la gloire, pour appliquer au bout de toutes ces choses le mot éternel de Salomon. Femme, elle s'est occupée des femmes et de ce qu'il y a de plus saint dans une femme, la liberté de son amour. La première chose qui la frappe, c'est que la société, à ce qu'il lui semble, n'est pas assez libérale pour les femmes, et que les hommes s'y attribuent d'intolérables autorités.

Prises en riant, ces choses-là sont fort vieilles; prises au sérieux, elles datent du père Enfantin. Car voilà au fond où en est venue Mme George Sand; elle fait des romans saint-simoniens et proclame la femme libre. Cela peut sembler étrange; mais cela est vrai.

La famille telle qu'elle est constituée, avec ses gênes pour la femme et ses odieuses préférences pour l'homme, voilà le thème général sur lequel Mme George Sand paraît déterminée à moduler désormais toutes ses pensées secondaires; nous avons déjà *Lélia* et *Jacques*, le reste viendra, soyons-en sûrs. Quelles raisons peut avoir Mme Sand de prendre ainsi à cœur et par cette voie la cause des femmes? Nous l'ignorons, tout en restant persuadé qu'il doit y avoir au fond de son esprit une conviction bien opiniâtre en même temps et bien féconde, pour trouver à cette thèse étrange des raisons si chaudes, si colorées, si éloquentes, si inépuisables. Et ce n'est pas par un côté seulement qu'elle attaque la condition actuelle de la femme; elle nie en masse et sans exception tous les rapports que lui crée la famille; les rapports de maîtresse et d'amant, elle les nie; de frère et

de sœur, elle les nie; d'épouse et d'époux, elle les nie; de mère et de fille, elle les nie; elle trouve que dans toutes ces conditions, telles que la société les a faites, la femme est constamment au-dessous de sa dignité dans le présent, de ses droits dans l'avenir.

Elle nie les rapports de maîtresse et d'amant, en prenant ici ces mots dans l'acception que la famille leur donne, c'est-à-dire les rapports d'estime, de confiance, d'ardeur désintéressée, de caresses chastes, que suit l'union indissoluble de deux races. Dans *Jacques*, il y a une jeune fille, Sylvia, belle, instruite, passionnée, qui a un amant qu'on ne lui a pas choisi, qu'elle a pris. A cet amant, elle donne, non pas des sermens, mais son corps. Elle l'a cherché, non pas, selon la belle idée du Droit des anciens, pour vivre avec lui en communauté perpétuelle des choses divines et humaines, mais pour satisfaire une passion qu'elle a en elle, passion qui lui appartient en propre, qu'elle défend nuit et jour du contrôle de la société; passion dont elle se fait unique juge, et qu'elle prend pour unique règle. Quand la passion se tait ou se modifie, ou plutôt quand elle présume que la passion s'est tue ou modifiée, l'amant qui en était l'objet est renvoyé. Allez-vous-en, lui écrit flegmatiquement Sylvia; je ne puis plus vous aimer. La passion s'éteint. Toutes nos relations sont brisées, écrit encore Sylvia, vous ne pouvez plus rien pour mon cœur, que vous laissez vide. Oh! les hommes! les hommes! qui j'ai de mépris pour leur néant!

Pauvre jeune fille! elle s'en aperçoit un peu tard.

Elle nie les rapports de frère et de sœur, tels que la famille chrétienne les a faits, rapports de respect mutuel, d'appui moral, de tutelle religieuse. Sylvia écrit à Jacques son frère : J'ai un amant qui me méprise, parce qu'il me prend pour votre concubine; mais qui me soupçonne, ne mérite pas d'être désabusé. Jacques écrit à Sylvia, sa sœur : As-tu repris ton amant? lui as-tu pardonné? Sylvia répond à Jacques, son frère : J'ai repris mon amant; mais je vois bien que je me suis trompée sur la force de son ame; quand je m'arrache de ses bras, je me sens quelquefois toute veuve de mes illusions, qui s'en sont allées une à une. Cet amant est assez lâche pour ne pas rester insensible aux huées de la société, pour se courber sous le mépris du monde. En effet Sylvia,

elle, marche tête haute, et pour cela elle n'a eu qu'à renverser l'ordre des idées morales ; elle a fait de vice vertu. L'amant qui se révolte à la pensée que la femme de son cœur est à un autre, est un lâche ; Sylvia est la femme forte. Voilà tout.

Elle nie les rapports d'époux et d'épouse ; oh ! ici, c'est le vif de la question, et tous les livres de Mme Sand y pénètrent. Indiana est la femme d'un mari qui la brutalise ; Valentine, d'un mari qui la ruine ; Fernande, d'un mari qui, tout bon qu'il est, la fait sécher de douleur. Ces trois femmes, que l'auteur a faites à dessein si belles, si douces, si charmantes, sont malheureuses en raison même de leurs qualités : la première, femme délicate, épouse un butor ; la seconde, femme généreuse, épouse un homme avide ; la troisième, femme ingénue et aimante, épouse un philosophe désabusé. Ce sont trois fleurs embaumées, que le mariage empêche d'exhaler leur parfum divin. Au contraire, ôtez le mariage, et ces femmes redeviennent ce qu'elles n'auraient pas dû cesser d'être ; Indiana est heureuse et consolée avec Raymond de Ramières ou avec Ralph, Valentine avec Bénédict, Fernande avec Octave. Autant le mariage les avait désespérées et flétries, autant l'amour libre et indépendant les aurait rendues joyeuses et fortunées. Mais le monde, le monde, direz-vous ? Oh ! le monde ne les voit pas ; ce sont des femmes qui cachent leurs amours dans les bois comme les lionnes, ou qui s'enfoncent si avant dans les cavernes, que les rugissemens de leur passion expirent avant d'arriver jusqu'aux villes. Indiana gravit un morne de l'île Bourbon, Valentine est perdue dans un recoin du Berry, et Fernande se cache dans les marais de la Franche-Comté.

Elle nie les rapports de mère et de fille, car la mère qui appartient à l'amant du jour n'a ni le loisir, ni le droit d'embrasser sa fille. Et puis, est-ce que ces mères ont des filles ? Est-ce que le cœur des femmes est si large, qu'elles y puissent loger en même temps deux passions si immenses, l'amour et la maternité? Ou bien encore, est-ce que ces filles ont des mères? Lélia n'en a pas. Sylvia non plus. Si elles avaient pu en avoir, et qu'elles se fussent vues face à face, à moins d'être horribles et infâmes, ces filles seraient mortes de honte ou ces mères de douleur.

Ainsi, les sentimens auxquels la société moderne donne naissance, et spécialement ceux qui constituent la part que les femmes ont dans la famille actuelle, c'est-à-dire la pureté, la chasteté, la fidélité, la soumission, la modestie, ne suffisent pas aux yeux de Mme George Sand, pour le bonheur de son sexe; il lui faut quelque chose de plus qu'elle n'a pas encore nettement et complètement formulé, mais qui doit être une satisfaction générale, dans laquelle paraissent jusqu'à présent, en première ligne, l'indépendance personnelle, et surtout les libres amours; des amours infinis, mobiles et imprévus. Il faut de plus, et ceci est un va-sans-dire, que les mœurs domestiques et sociales soient radicalement réformées, et mises en harmonie avec cette position nouvelle des femmes, car les idées du monde d'à présent paraissent peu propres à former la base de cette morale de l'avenir.

Personnellement, nous trouvons courtes et de peu de valeur toutes les idées émises depuis quelques années sur les femmes; ce sont des théories indigestes, absurdes, quand elles ne sont pas ignobles. Que les saint-simoniens et Mme George Sand veuillent leur accorder la liberté de leur corps, que M. Fourrier, sanctifiant toutes les passions humaines, réhabilite la débauche en lui donnant un nom grec, que M. Aimé-Martin leur confie l'éducation des peuples, tout cela nous paraît sans réflexion, sans vues, sans savoir; ce n'est pas d'aujourd'hui que ces questions ont été posées, et il eût été plus sage d'apprécier les solutions que leur avait trouvées un doctrine qui vaut mieux que le Père Enfantin, que Mme Sand, M. Fourrier et M. Aimé-Martin l'encyclopédiste, la doctrine de Jésus-Christ.

Lorsque le dogme chrétien se répandit dans le monde, il trouva la famille à reconstituer. La femme surtout avait besoin d'être élevée; elle le fut. Partout où s'était étendu l'empire des césars, la femme était, comme on dit, subalternisée: fille, elle vivait cachée dans l'atrium romain et le gynécée grec; épouse, elle n'avait aucun droit civil dans la famille; mère, elle demeurait sous l'autorité du premier ascendant, et même sous l'autorité de son fils. Fille, femme, mère, la femme était donc en tutelle perpétuelle, sans que jamais sa

personnalité pût se détacher de la famille qui l'absorbait. Nous parlons ici de la femme libre et légitime, c'est-à-dire de celle que la société favorisait le plus; qu'était-ce que la concubine légale? qu'était-ce que l'esclave? Une bête pour les voluptés du maître; ce qu'étaient des grives des Alpes pour Lucullus, des lions d'Afrique pour Pompée. Ainsi était encore la femme dans la loi juive; ainsi était pareillement la femme en Asie, la femme en Grèce, la femme partout. Survient tout-à-coup le dogme chrétien, qui annonce que la vieille famille est brisée; plus de père, plus d'épouse, plus de fils, plus de serviteur comme autrefois; au lieu d'être servante, la femme devient compagne; autrefois, quand on ne la comptait pour rien, l'homme en entassait à son gré dans son gynécée; il en prenait dix, il en prenait vingt, parce que le néant ajouté au néant ne fait pas somme; il demeurait toujours au-dessus de ces créatures soumises, et par sa valeur sociale, et par sa dignité; mais la doctrine chrétienne bouleverse ces rapports; elle élève la femme à l'égal de l'homme, toute proportion gardée de destination et d'attributs; elle veut qu'un corps vaille un corps, qu'un amour vaille un amour, et elle les associe comme ils ne s'étaient jamais associés, sur un pied d'égalité morale, de fidélité réciproque et de respect mutuel.

Ce magnifique mouvement social, qui plaça ainsi les femmes dans une situation inouïe, a laissé trace dans les lettres des apôtres et dans les lois civiles qui suivirent. Ce serait le sujet d'une curieuse et importante histoire; mais où avons-nous des historiens pour les choses véritablement dignes d'être étudiées et connues? Comme vous l'imaginez, la doctrine de Jésus-Christ fit fureur parmi les pauvres recluses, qu'elle déclarait reines; même, ainsi qu'il arrive toujours en toute réforme générale, ces dames allèrent trop loin; de ce que l'ancienne famille était détruite, certaines, et un assez grand nombre, à ce qu'il paraît, conclurent qu'il n'y avait plus de familles, et qu'elles étaient désormais absolument les égales de l'homme; et les voilà quittant les maisons, toutes pleines de leur saint néophytisme, courant les provinces, haranguant les idolâtres, montant même dans les chaires élevées au sein des églises naissantes, et prétendant à tous les droits de l'apostolat chrétien.

Saint Paul, ce grand organisateur du christianisme, avait l'œil à tout cela ; il écrivit ces lettres éloquentes et profondes qui formèrent les premiers canons de l'Église ; il ordonna aux femmes de se taire ; il leur expliqua la doctrine qu'elles avaient mal comprise, et peu à peu rentrèrent dans leurs attributions si nobles et si belles ces quelques femmes égarées, parmi lesquelles le père Enfantin eût choisi la femme libre, et dont Mme Sand eût fait des romans.

Le christianisme fit ainsi aux femmes dans la famille une position qu'elles n'avaient jamais eue jusqu'alors; il les rendit égales à leurs époux, et supérieures à leurs enfans. Il leur créa une personnalité distincte, dont l'homme fut le garant, et non plus le juge ; il leur assura l'amour dans la jeunesse, l'autorité dans l'âge mûr, le respect dans leurs vieux ans ; car le christianisme aurait prévu quelque chose que Mme Sand paraît oublier. Elle place toute la félicité des femmes dans l'amour libre et indépendant; et quand arrive l'âge où on n'aime plus, que deviendront les femmes? Qui les recueillera, qui les respectera, qui les consolera? Et celles que Dieu a faites difformes, qui les aimera et les protégera? Il n'y aurait donc qu'une seule chose à laquelle il faudrait avoir foi, l'amour? Mais cette chose est-elle donc si certaine, si régulière, si immuable, qu'on puisse lui confier sa destinée? Hélas! l'histoire est pleine des malheurs que les mécomptes de l'amour ont produits ; il ne se passe pas de jour où des larmes et du sang ne coulent à cause de lui ; et que deviendrions-nous, grand Dieu ! si nous n'avions pas contre cette terrible passion quelque sauvegarde qui nous protége, quelque devoir sacré derrière lequel l'ame faible ou froissée se réfugie ? Si vous ôtez à l'épouse l'honneur inviolable du lit conjugal, à la mère le respect pour l'innocence de ses petits enfans, à la sœur la surveillance austère et incessante de ses frères, que deviendront ces pauvres créatures lorsque l'amour viendra solliciter leurs pensées? Comment résisteront-elles, si vous leur ôtez la foi qu'elles avaient à tous les nobles sentimens de la famille, sur lesquels vous passez l'éponge, comme sur autant de taches dont la société a souillé la pureté originelle de nos cœurs ?

Mais pourquoi résister ? dites-vous. L'amour ! l'amour !

c'est la destinée des femmes. C'est donc leur destinée d'être malheureuses et souillées ? N'arrive-t-il pas chaque jour que l'amour se donne sans échange, et qu'on recherche qui vous fuit? N'arrive-t-il pas encore que notre mauvaise nature nous livre malgré nous à des amours bas et méprisables, auxquels nous sacrifions toutes nos idées les plus chères, tous nos intérêts les plus précieux? Comptez les passions dédaignées et les passions infâmes, et voyez le reste. Et nous n'aurions rien près de nous, rien de saint et de légitime, pour nous consoler des unes et nous arracher aux autres! Si nous en étions jamais là, que Dieu nous sauve! il n'y aurait que sa miséricorde qui fût aussi grande que notre bassesse et nos douleurs.

Quelle destinée vous donnez à la femme! L'amour, c'est-à-dire une chose qui naît à quinze ans, et qui meurt à trente, et qui est hideuse en-deçà et au-delà. La femme, comme vous la rêvez, comme vous la faites, ne vit donc que quinze ans; sa jeunesse ne compte pas pour la vie, sa vieillesse non plus; car d'un côté l'amour n'est pas venu, de l'autre il s'en est allé. Et vous appelez cela un progrès! Mais vous n'y avez pas songé; dans la famille chrétienne, que vous voulez détruire, la vie des femmes est trois et quatre fois plus longue et trois et quatre fois mieux remplie. Votre doctrine, si vous avez une doctrine, ne fournit aux femmes qu'un seul ordre de pensées, et pour une seule période de l'existence; le christianisme crée des sentimens divers selon les âges. A la jeune fille il donne la pureté à garder, à l'épouse l'amour à épuiser, à la femme déjà flétrie la maternité à développer. Vous remplissez quinze années, le christianisme les remplit toutes. Vous donnez une seule espèce de joie, le christianisme en donne mille. Vous faites une vie monotone, le christianisme la diversifie. Et puis vous ne prévoyez aucun des cas exceptionnels de l'existence des femmes, cas si nombreux qu'ils peuvent être pris pour la règle. Si la femme est difforme, que fera-t-elle de l'amour? Si elle est infirme, que fera-t-elle de l'amour? Si elle meurt avant l'âge d'aimer, que fera-t-elle de l'amour? Si la mort lui prend celui qu'elle aime, que fera-t-elle de l'amour? Qu'avez-vous imaginé pour toutes ces circonstances, où la femme serait bien malheureuse, puisqu'elle ne pourrait pas remplir sa destinée?

Rien, absolument rien, à moins peut-être quelque chose de poignant et d'affreux, le spectacle de celles qui seraient jeunes et belles, brillantes et chéries, et que la Providence aurait réservées entre toutes à d'ardens et de fidèles amours.

Ce n'est pas ainsi que le christianisme a traité les femmes. Non-seulement il a créé pour toutes les époques de leur vie des sentimens que l'ancienne famille ne connaissait pas, mais encore il a pourvu abondamment à tous les mécomptes individuels, à toutes les plaies accidentelles. La femme infirme ou difforme agrandit son cœur du côté des affections filiales et fraternelles; la jeune fille qui meurt avant l'âge a la consolation d'avoir rempli sa carrière de pureté comme un autre sa carrière de gloire; et elle s'en va en terre le front et l'ame couronnés de roses mystiques, escortée de compagnes chastes comme elle, virginités militantes qui rendent hommage à une virginité triomphale. La femme que la mort sépare de ses amours a pour le reste de sa vie la douceur des souvenirs, qui tempère l'amertume des regrets: souvenirs et regrets, deux enfans de la fidélité conjugale que la veuve élève, caresse et fait grandir à côté des enfans de ses entrailles.

Il nous semble donc que la famille actuelle, la famille du christianisme, offre à la femme une destinée plus étendue, plus diverse et mieux remplie que la doctrine dissolvante dont Mme George Sand s'est fait l'apôtre. A vrai dire, nous ne savons pas trop si Mme Sand a réellement une doctrine sur ces matières : elle attaque violemment et incessamment la famille; elle nie avec effort tous les sentimens qu'elle produit, mais il n'y a dans ses livres aucun plan complet de réforme, rien qu'elle propose de mettre à la place de ce qui est. Elle est donc relativement aux vertus morales dans un scepticisme général; elle n'a soumis encore sa pensée à aucune formule définitive. Ses idées sont partielles, séparées, à de grands intervalles qui ne seront peut-être jamais remplis; elle n'affirme rien que sa manière présente de penser. Elle est individuelle, *intime*, c'est-à-dire qu'elle développe son moi.

Il ne faudrait pas s'imaginer, d'après tout ce que nous

avons pu dire, que les livres de Mme Sand fussent très-dangereux. Les livres dangereux sont ceux qui s'adressent directement à quelqu'un de nos penchans, à quelqu'une de nos idées, et qui les gâtent en les exagérant. Ainsi les romans produisent ce déplorable effet sur les jeunes gens et les jeunes filles, qu'ils développent avant le temps et dans des proportions outrées leur faculté d'aimer, et qu'ils leur déflorent par avance le corps et l'esprit. Mais Mme Sand prend le cœur par un côté qui est bien gardé chez les jeunes personnes; elle peuvent souhaiter un amoureux, mais comme à leur âge elles sont encore sous l'empire des idées du monde, elles le souhaiteront brillant, recherché, renommé, et non pas hué et flétri par le monde.

Quoique nous ayons mis en tête de cet article le titre du dernier roman de Mme G. Sand, nous avons cru devoir entrer dans des considérations générales que nous avons tâché d'élever à une certaine hauteur. Le lecteur jugera de ce qu'elles valent. Il nous a semblé pareillement que nous ne devions pas donner ici l'analyse de l'*intrigue* de *Jacques*, d'abord parce que cette partie d'un ouvrage n'est jamais que la mise en œuvre des idées principales, sur lesquelles nous avons spécialement fait porter notre critique, ensuite parce que nous n'avons voulu ôter à personne la moindre part du très-grand plaisir que peut occasioner la lecture de ce roman remarquable.

Il nous resterait, avant de finir, à parler du style de Mme Sand.

Malheureusement nous avons des raisons d'être bref là-dessus, les voici :

Nous sommes d'avis qu'il n'est guère possible d'estimer un style sans étudier la langue qui lui sert de matière, et sans parler assez longuement des élémens historiques de celle-ci, et de l'époque à laquelle on la considère. Ceux qu'on appelle les écrivains de la *forme* ont en ces matières des théories qu'à tort ou à raison ils croient importantes, et qui demandent d'être développées à loisir. Nous sommes donc forcé pour aujourd'hui de rester, en fait de style, dans la sphère des notions qui sont communes entre le lecteur et nous, jusqu'à ce qu'ayant jeté un pont entre ses idées et les

nôtres, nous puissions communiquer plus aisément et plus complètement.

Nous nous servons des langues humaines pour exprimer les idées ; or l'homme étant ainsi organisé qu'il est accessible à cinq ou six genres de signes et de perceptions, la meilleure langue est celle qui peut aborder l'homme par tous ces côtés à la fois. Le style, c'est la manière dont ceux qui se servent d'une langue utilisent individuellement les matériaux qu'elle fournit : le style, c'est donc une méthode, un procédé, un art. Tout art a ses données générales, ses règles.

C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, que nous serions amené à dire que Mme Sand n'a pas de style ; car nous avons trouvé dans ses livres beaucoup d'énergie, beaucoup de grâce, beaucoup de fraîcheur, beaucoup de nombre : mais tout cela est inculte, sans disposition, sans règle, sans art enfin. Ainsi toute langue fournit à des degrés variables l'expression imagée, l'expression abstraite, l'expression cadencée. C'est ensuite l'affaire de l'écrivain de disposer ces élémens dans un ordre dont l'instinct primitif est fourni par sa nature artiste ; cet ordre, qui lui est propre, c'est son style. Ce style, c'est sa personnalité esthétique ; ce style, c'est lui ; c'est l'homme, comme a dit Buffon. L'écrivain doit se reconnaître au style, comme l'homme au visage.

Il suit de là que, de même que le visage ne change pas dans ses traits essentiels, de même le style d'un écrivain doit toujours rester le même dans ses règles supérieures. Lisez dix pages d'un homme qui a un style, dix pages de Bossuet, de Molière, de Corneille, de Larochefoucauld, et vous découvrirez son procédé général, de manière à assigner d'avance comment il écrira dans un cas donné, de manière à le reconnaître infailliblement. C'est ainsi que les peintres, les sculpteurs, tous les artistes un peu grands, ont leur style. Chez Mme Sand vous ne trouverez nulle part un procédé qui domine, une allure qui tranche, un mode qui prévaille : nulle règle, nul art volontaire. Si le mot devait être pris comme nous le donnons; nous dirions que Mme Sand ne *sait* pas écrire Les pages de ses livres sont de

grandes savanes où il croît force fleurs et où il jaillit force fontaines. Mais la terre est faite pour l'homme, et les spectacles les plus beaux sont ceux qui se trouvent en rapport avec sa nature intelligente et cultivée.

A. Granier de Cassagnac.

MOYEN AGE ESPAGNOL.

BERNARD DE CARPIO.

Bernard de Carpio est, par son caractère, sa vaillance, et surtout par sa piété filiale, l'un des héros qui font le plus d'honneur au moyen âge espagnol. Il jouit chez ses compatriotes d'une réputation qui ne le cède en rien à celle du Cid lui-même; ses aventures ont été également transportées sur le théâtre par les premiers dramatistes de son pays; et, peut-être, pour devenir aussi célèbre chez nous que l'amant de Chimène, ne lui a-t-il manqué que d'y fixer l'attention du grand poète. Il nous a paru que du moins on ne lirait pas sa biographie sans intérêt. Nous l'avons extraite fidèlement, en partie de la fameuse *Chronique générale* (1), en partie

(1) La *Chronique générale*, ou *las Quatro partes enteras de la cronica de Espana*, fut composée dans la seconde moitié du treizième siècle, par ordre du roi don Alphonse, surnommé le Savant ou le Sage, *el Sabio*. Ce prince lui-même ne dédaigna point d'en écrire la préface, qui, à notre avis, est remarquable d'élévation et d'éloquence. La *Chronique générale* contient l'histoire d'Espagne depuis la création du monde jusqu'au douzième siècle inclusivement. Ainsi que nous avons eu occasion de nous en convaincre, elle fut rédigée d'après des chroniques antérieures, qui même par endroits ont été copiées mot pour mot; et, au ton habituel de la

de ces vieilles romances nationales qui sont, suivant une heureuse expression de Corneille, *comme des originaux décousus* de l'ancienne histoire espagnole. Notre unique soin a été de dégager autant que possible l'élément romanesque qui, à l'époque du héros et à celle des narrateurs, ne se mêle que trop souvent à l'élément historique ; quant à la forme, nous avons tâché de conserver sans affectation la manière naïve des écrivains inconnus auxquels nous avons emprunté notre récit.

En l'année de l'incarnation de Notre-Seigneur 792, le roi don Alphonse-le-Chaste régnait à Léon : il y régnait depuis déjà dix-sept ans. C'était un roi d'une grande piété, comme il le témoignait bien par toutes les églises et chapelles qu'il faisait bâtir en l'honneur des saints, et pour lesquelles il n'épargnait ni marbre, ni or, ni pierres précieuses. Mais où le roi don Alphonse montrait le mieux sa piété, c'était dans la retenue sans pareille de ses mœurs. Depuis son adolescence, il avait toujours fui les voluptés de ce monde aussi soigneusement que les autres les recherchent; si bien qu'encore que la reine sa femme fût très-belle et très-noble, il n'avait jamais voulu avoir compagnie avec elle : et voilà pourquoi on l'avait à bon droit surnommé le Chaste.

Or, ce roi don Alphonse avait une sœur appelée dona Chimène: il ne l'avait point mariée, sans doute par esprit de religion. Elle était jeune et possédait beaucoup de charmes. Un vaillant chevalier, nommé le comte don Sandias de Saldana, devint épris d'elle; dona Chimène, de son côté, s'énamoura du comte. Sachant bien

narration, à certaines formules dévotes qui reparaissent à chaque instant, à l'espèce d'amour avec lequel on y traite des fondations d'églises ou de monastères, des établissemens d'ordres religieux, des donations faites aux couvens, on peut avancer à coup sûr que les rédacteurs furent des abbés ou des moines. Dans une note placée à la fin de la troisième partie, Florian d'Ocampo, l'éditeur, nous apprend que la quatrième et dernière fut achevée seulement sous le règne de don Sanche, fils et successeur du roi Alphonse. Au reste, bien qu'évidemment écrite par plusieurs mains, et quoiqu'on y trouve des lacunes assez considérables, la *Chronique générale* demeure, selon nous, dans son ensemble, l'un des monumens historiques les plus vastes et les plus curieux que le moyen âge nous ait laissés en langue vulgaire.

l'un et l'autre que le roi ne consentirait point à les unir, d'abord par la raison que nous avons dite, et ensuite parce que le comte n'était pas un parti assez considérable, ils s'épousèrent secrètement, se trouvèrent souvent ensemble, et, au bout d'une année, dona Chimène eut un fils à qui ils donnèrent le nom de Bernard.

Le roi don Alphonse sut la chose. Il en fut très-irrité et résolut de punir sans délai les coupables. Comme le comte don Sandias se tenait pour le moment dans son domaine de Saldana, et qu'il était difficile de l'y prendre par la force, le roi usa d'un stratagème. Il appela deux comtes, ses familiers, nommés l'un don Arias Godos et l'autre don Tibalte, leur donna ses instructions, et les dépêcha vers celui de Saldana. Les deux envoyés, étant arrivés là-bas, dirent au comte de s'en venir avec eux, parce que le roi avait dessein d'assembler ses états (sus cortes) à Léon. Le pauvre comte, trompé, les suivit sans défiance. A la porte de la ville, il remarqua que personne de la cour ne venait à sa rencontre, suivant la coutume : cela lui parut de mauvais signe ; néanmoins, rassuré par ses deux compagnons, il passa outre. Il était perdu. Le roi don Alphonse, apprenant son arrivée, avait armé tous ses domestiques et tous ses veneurs de même que s'il eût été question de prendre au gîte une bête sauvage, et leur avait enjoint d'arrêter le comte don Sandias dès qu'il mettrait le pied dans la salle. Le comte entra. Quoiqu'il n'eût point d'armes, aucun n'osait l'approcher, tant son courage inspirait de crainte ; mais le roi ayant renouvelé son ordre en criant : — Arrêtez-le donc ! domestiques et veneurs se jetèrent sur lui et le saisirent. Alors le comte dit au roi : — Seigneur, en quoi vous ai-je manqué pour que vous me fassiez arrêter ? Le roi répondit : — Vous en avez assez fait. Nous savons l'aventure que vous avez eue avec notre sœur dona Chimène ; et c'est pourquoi je vous promets et vous jure qu'en aucun jour de votre vie vous ne sortirez du château de Lunia. Le comte reprit : — Vous êtes mon seigneur et pouvez me traiter à votre guise. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous demande qu'une grâce : chargez-vous de l'éducation de Bernard. — Je le veux bien. — Là-dessus le comte fut enchaîné et emmené prisonnier au château de Lunia. Le même jour le roi mit sa sœur dans un monastère.

Selon l'engagement qu'il en avait pris avec celui de Saldana, le roi don Alphonse-le-Chaste envoya l'enfant né du comte et de

sa sœur aux Asturies d'Oviédo, afin qu'il y fût élevé avec soin. Bernard profita au mieux de son éducation. Dès son âge le plus tendre, ses goûts annonçaient à chacun qu'il appartenait à des parens nobles, et l'on attendait beaucoup de lui. A seize ans, il était très-beau de visage, très-grand de corps et très-bien fait. De tous ses compagnons, aucun ne l'égalait en force, en adresse et courage; aucun n'était aussi habile que lui à escrimer avec la lance et l'épée, aucun ne montait ni ne se tenait à cheval comme lui. Soit qu'ils s'exerçassent à tirer au *tablado* [1] ou à combattre le taureau, soit qu'ils allassent chasser l'ours par la montagne, le premier, le premier toujours, c'était Bernard. Aussi ses compagnons, qui reconnaissaient ses avantages, chaque fois qu'ils voulaient *courir la terre des Maures,* l'élisaient d'un commun accord pour capitaine-général; et ils s'en trouvaient bien, car, sous sa conduite, ils ne manquaient pas de revenir riches de butin et d'honneur aux Asturies d'Oviédo. En outre, Bernard avait une sagesse précoce et un cœur très-généreux : à ceux qui lui demandaient son avis, il donnait de bons conseils, à ceux qui requéraient son aide, il rendait de bons services, il montrait en toute chose les meilleures coutumes qu'un gentilhomme puisse avoir. Le roi don Alphonse ayant entendu ce que la renommée publiait de son neveu, fut curieux de le connaître et l'appela auprès de lui à Léon. Il en parut très-satisfait, le traita fort bien, et s'attacha à lui de plus en plus chaque jour; de sorte qu'il y avait des gens qui vous auraient dit que Bernard était fils du roi don Alphonse. Quant à lui, il ne savait rien, non plus, de sa naissance; il se croyait un orphelin que Dieu avait privé de père et de mère.

Or, à la cour du roi don Alphonse se trouvaient deux riches hommes, parens de Bernard du côté de son père : l'un s'appelait le comte don Velasco Melendez, et l'autre le comte don Suero Velasquez. Affligés tous deux de la longue captivité de leur oncle, ce bon comte de Saldana, ils auraient bien voulu que Bernard le tirât hors de prison; mais ils n'osaient pas lui dire la chose, parce

[1] *Tablado,* en espagnol, signifie aujourd'hui le plancher d'un théâtre, la scène. A l'époque dont il s'agit, ce mot servait à désigner un but en bois, élevé plus ou moins haut, qu'il fallait atteindre en courant à cheval, avec un javelot court et pesant nommé *bofordo.* De là l'expression pittoresque *bofordar tablado.*

qu'ils l'avaient ainsi juré au roi. Avec ce désir et cette crainte, après en avoir délibéré ensemble à plusieurs reprises et mûrement, ils allèrent trouver la nourrice de Bernard qui l'avait suivi à Léon, et l'engagèrent à révéler à leur cousin ce qui en était. Elle leur promit de faire cela. Sitôt donc que Bernard vint pour voir sa nourrice, Elvira Sanchez, celle-ci lui raconta tout : comment le comte don Sandias de Saldana avait épousé en secret la sœur du roi, dona Chimène; comment il avait eu d'elle un fils qui était lui-même, lui Bernard; et comment, par l'ordre du roi don Alphonse, il était depuis lors enfermé, — enfermé au château de Lunia.

Figurez-vous, après cela, l'état du noble jeune homme! Lui qui s'était cru jusqu'ici un orphelin abandonné, il venait d'apprendre en même temps, et qu'il avait encore son père, et que son père, à cause de lui, gémissait dans les prisons : toute son ame était troublée. Il demeura d'abord un moment là, debout, pâle, sans parler, sans bouger, ainsi qu'une froide statue. Quand l'esprit lui revint, il se fit redire pièce à pièce cette triste histoire, et son chagrin éclata. Tantôt il marchait dans la salle, à grands pas, avec fureur; tantôt il s'asseyait comme pour réfléchir, se relevait soudain, et se jetait dans un coin en soupirant et gémissant; tantôt il s'avançait vers sa nourrice et lui reprochait sévèrement de ne lui avoir pas révélé plus tôt ce secret. A la fin, mettant la main sur son épée, il annonça d'un ton résolu qu'il partait sans retard à la délivrance de son père. Il serait parti, en effet, sans une raison d'Elvira Sanchez : c'est que le roi avait mis une forte garde à la tour, et que s'il essayait d'y pénétrer, au lieu de sauver son père, il lui porterait malheur assurément. Alors, découragé, le jeune homme pleura. Puis il se retira en son logis. Là, après avoir rêvé à mille choses, il s'habilla de noir de la tête aux pieds, et s'en fut ainsi au palais vers le roi don Alphonse-le-Chaste.

Lorsqu'il vit apparaître Bernard enveloppé dans un large manteau de deuil, le roi, songeant à leur parenté, et ignorant ce qui venait de se passer, le roi étonné lui dit : Bernard, que signifient ces vêtemens? Est-ce que, par aventure, vous souhaitez ma mort?

— Non certes, seigneur, répondit Bernard; mais je suis grandement peiné de ce que mon père, le comte don Sandias, gît en prison, et je vous demande en grâce d'ordonner qu'il me soit rendu.

— Bernard! répliqua le roi, retirez-vous de devant mes yeux,

et ne soyez jamais assez osé pour me reparler à ce propos ; car j'ai juré que le comte ne sortirait pas vivant de sa prison.

— Seigneur, répondit Bernard, vous êtes roi et ferez ce qui vous paraîtra bien ; seulement, je prie Dieu qu'il vous mette au cœur de tirer de là mon père. Pour moi, seigneur, je ne laisserai pas de vous servir autant qu'il sera en mon pouvoir.

Et le jeune homme s'en retourna à son logis, accablé de douleur, espérant néanmoins que, par quelque action d'éclat, il pourrait un jour ravoir son père.

En l'année 810 de l'incarnation de Notre-Seigneur, le roi don Alphonse-le-Chaste régnait depuis trente-cinq ans. A cette époque, étant avancé en âge, et fatigué d'avoir sans cesse à guerroyer contre les Maures, il envoya secrètement un message à Charles [1], empereur d'Allemagne et roi des Français, — un message par lequel il lui disait que, s'il voulait venir l'aider dans les guerres qu'il avait contre les Maures, ses voisins, il lui donnerait son royaume n'ayant point de fils. L'empereur fut content de cela, et répondit au roi qu'il marcherait incontinent à son secours. Quelque secrète qu'eût été cette affaire, les riches-hommes du roi don Alphonse en eurent connaissance ; ils en furent très-fâchés. Étant donc allés vers le roi, ils lui conseillèrent de révoquer ce qu'il avait envoyé dire à l'empereur, sinon, qu'ils le *bouteraient hors* du royaume, et chercheraient un autre seigneur; car ils aimaient mieux mourir libres, que d'être ainsi abaissés par lui et livrés en servitude aux Français. Quoique cela déplût fort au roi don Alphonse, il fallut bien pourtant qu'il fît ce que lui avaient conseillé ses riches-hommes. En conséquence, il envoya derechef ses messagers vers l'empereur, mais pour lui dire qu'il révoquait son offre. L'empereur, très-irrité contre le roi don Alphonse, parce qu'il ne tenait point sa parole, lui manda, par une lettre, qu'il eût à *se mettre sous sa seigneurie* et à se reconnaître son vassal; en même temps, laissant là ses autres guerres, il dirigea ses troupes vers les Pyrénées. Il emmenait avec lui les hommes les plus considérables de son royaume : son neveu Rolland, des Marches de Bretagne; Renaud, de Montauban ; le duc Olivier et ses deux fils, le blanc et le noir ; le marquis Ogier-le-Danois, le comte Anselme, l'archevêque Turpin, le comte d'Ancelin, Thierry d'Ardennes, et beau-

[1] Charlemagne.

coup d'autres hommes considérables et renommés. Une grande armée le suivait ; il ne doutait pas de la conquête.

Les Espagnols, se voyant menacés par une si redoutable puissance, se réunirent auprès du roi don Alphonse, ils se réunirent tous, ceux de Biscaye et ceux des Asturies, les Navarrois et les Galiciens, les Aragonais et les Gascons ; tous, ceux des montagnes et ceux de la plaine, les laboureurs et les bergers. Cependant ils étaient bien inquiets et bien tristes ; ils pensaient qu'ils allaient mourir, et demandaient à Dieu, en pleurant, grâce et secours.

Bernard, comme bon Espagnol qu'il était, avait senti vivement l'injure des Français. Après avoir dit son avis là-dessus au roi son oncle, — accompagné de beaucoup de chevaliers, parmi lesquels se trouvaient les comtes don Velasco et don Suero, il s'en fut vers un Maure nommé Marsil, roi de Saragosse, et l'engagea à se lever contre ceux qui venaient. Le Maure rusé comprit que l'empereur était pour lors le véritable ennemi de tous ceux qui habitaient la terre d'Espagne, soit Maures, soit chrétiens, et que les deux peuples se devaient réunir pour empêcher son entrée, sauf, après, à se disputer de nouveau le pays entre eux. Il assembla donc un nombre infini de gens de guerre, et marcha vers les Pyrénées de concert avec Bernard.

Quand ils arrivèrent là, les deux premiers corps de l'armée de l'empereur avaient franchi le défilé, et se tenaient dans la vallée que l'on appelle aujourd'hui le Val-de-Charles : le fameux Rolland, qui commandait l'arrière garde, s'apprêtait à les joindre. Bernard et le roi Marsil ne le voulurent pas. Descendant de la montagne à la tête de leurs chevaliers, ils se précipitèrent, comme un torrent dans la plaine de Roncevaux. On ne racontera jamais les exploits que firent en ce jour les Espagnols et les Maures ; mais, des Espagnols et des Maures, le plus vaillant, sans contredit, ce fut Bernard. A la façon dont il se portait à la bataille, vous eussiez dit quelle pensée animait le fils du comte de Saldana. Il allait toujours devant lui sans crainte, il allait frappant au plus épais des ennemis, il allait blessant et tuant ; tous ceux qui osaient l'attendre périssaient. Ainsi périrent le duc Olivier et ses deux fils, qui essayaient de le défendre ; et ensuite le comte Anselme, et ensuite Thierry d'Ardennes, et ensuite beaucoup d'autres. Au milieu de ce carnage, Bernard cherchait Rolland ; de son côté, le neveu de l'empereur cherchait le neveu du roi don Alphonse, car

tous deux ils se connaissaient de renommée, et ils avaient le cœur le plus ferme qu'ait renfermé le sein des hommes. Tout-à-coup, ils se reconnurent de loin à leur taille gigantesque, poussèrent chacun leur cri de guerre et coururent l'un sur l'autre par-dessus les cadavres amoncelés et les armures retentissantes. Dès la première *rencontre*, leur choc fut si rude, que leurs lances se rompirent. Aussitôt, prenant en main leurs épées, qui leur venaient des Maures [1], ils s'attaquèrent de nouveau avec furie. Ils étaient si animés, que leurs chevaux eux-mêmes, participant de leur courage, se battaient entre eux, à l'exemple de leurs maîtres; les deux armées avaient cessé le combat pour les regarder. A la fin, ils brisèrent aussi leurs épées. Alors, dit-on, s'étant porté un autre défi, ces deux puissans hommes descendirent de cheval, se saisirent corps à corps, et luttèrent de la sorte jusqu'au moment où Bernard enleva Rolland dans ses bras robustes et l'étouffa. La bataille était finie. L'empereur, effrayé, rassembla ses gens comme il put, au son du cor, et prit la fuite.

Malgré cela, Bernard n'obtint pas son père.

Dans la même année et la suivante, le grand chevalier remporta encore trois victoires pour le roi don Alphonse, en Espagne : l'une contre les Galiciens révoltés, les deux autres contre les Maures. Avant chacune de ces expéditions, le roi, qui avait besoin de lui, s'engageait à lui rendre son père; et après, le danger passé, il ne voulait plus le lui donner. La dernière fois que Bernard eut été trompé par le roi, de retour à Léon, l'ame remplie d'un noir chagrin, il cessa de se présenter au palais. Retiré dans son logis, il ne prenait plus aucun plaisir, il ne montait plus à cheval, il n'allait plus visiter ses cousines les dames Maria Melendez et Urraca Sanchez, desquelles auparavant il aimait beaucoup la compagnie : c'était même à peine s'il accueillait ses amis les plus chers. Il demeura ainsi fort long-temps.

En l'année 812 de l'incarnation de Notre-Seigneur, le roi don Alphonse-le-Chaste, à l'occasion de la Pentecôte, convoqua ses

[1] Suivant la tradition espagnole, Charlemagne, ayant fait dans sa jeunesse un voyage à Cordoue, y était devenu amoureux de la fille du roi, appelée Galiana, s'y était battu contre un Maure son rival, du nom de Bramante, et, vainqueur, lui avait pris la célèbre épée Durandal.

états à Léon. Comme l'Espagne se trouvait pour lors libre de guerre, beaucoup de riches-hommes, beaucoup de chevaliers et beaucoup de braves hommes des villes se rendirent aux états. Il vint aussi là un nombre infini de gens de toutes les parties du royaume, même de la Navarre et des Asturies ; car le roi don Alphonse avait fait annoncer au loin, à son de trompe, que, pendant la durée des états, il y aurait à Léon un tir au *tablado* et des combats de taureaux, sans compter les autres réjouissances. Or les fêtes étaient depuis plusieurs jours commencées, et Bernard ne s'y montrait pas : chacun s'en apercevait, et chacun disait que les états étaient déprisés et déshonorés par son absence. La reine, qui assistait à ces jeux d'une fenêtre du palais, pensait cela comme les autres, et elle aurait voulu, pour beaucoup, voir Bernard se mêler à ces fêtes, d'autant plus qu'elle n'avait pas d'autre récréation et qu'elle avait souvent ouï conter les beaux faits de son neveu en ce genre. Tourmentée de cette envie, elle appela les deux riches-hommes dont je vous ai parlé ci-dessus, don Velasco Melendez et Suero Velasquez, et leur commanda de lui envoyer Bernard au palais ; qu'elle avait à lui dire quelque chose. Sur cette invitation, Bernard se rendit vers la reine. — Bernard, lui dit-elle en le voyant, il serait bien à vous de tirer au *tablado* et de combattre le taureau pour l'amour de moi. — Madame la reine, répondit-il, je suis prêt à vous complaire en toute chose, mais je ne saurais me réjouir tandis que mon père gémit enfermé dans les tours de Lunia. — Hé bien, reprit-elle, faites cela en ma faveur, et moi je vous promets qu'aussitôt que le roi reviendra ici pour manger, je lui demanderai votre père ; et je crois bien qu'il me le donnera. Ces paroles ranimèrent Bernard : il remercia la reine de ses bontés et descendit dans la place.

« Voyez ! voyez ! voici Bernard ! » Tel fut le cri qui retentit de tous côtés quand il parut. Les musiciens, placés sur un échafaud dressé au-dessous de la fenêtre du palais, sonnèrent une fanfare à son honneur, et la foule se rangea le long des murs des maisons pour lui laisser le champ libre.

Fier de ces marques d'estime, le fils du comte de Saldana s'approche de son cheval qu'on lui amène,—le caresse et le flatte de la voix et du geste,—s'élance dessus sans se servir de l'étrier, —choisit un javelot bien pointu,—mesure des yeux la hauteur du *tablado* attaché au bout d'un long arbre sans rameaux, —

s'éloigne au pas en saluant à mesure les dames qu'il reconnaît aux fenêtres, — arrive à l'extrémité de la place, — fait faire sur lui-même volte-face à son cheval, — repart au galop, — presse sa course, — avance, l'œil fixé sur le but, le bras levé et tendu, — et, quand il se voit à portée, il lance le *bofordo ;* il le lance si juste que le *tablado* est atteint au milieu, et si fort que le *tablado* est brisé. Aussitôt, de nouveaux cris éclatèrent mêlés au bruit des tambours, des clairons et des fifres.

Il y eut un moment de repos.

Bernard, entouré de beaucoup d'hommes qui l'admiraient, venait de choisir une lance à deux pointes en manière de fourche ; quand tout-à-coup, la porte de l'écurie du roi s'étant ouverte, il en sortit un taureau, — un taureau d'une telle stature que vous auriez cherché son pareil vainement. Dès qu'ils le virent, tous les hommes qui étaient là se sauvèrent en tumulte, les uns dans les maisons, les autres dans les rues environnantes récemment séparées de la lice par des barrières très-hautes. Ensuite il se fit un grand silence.

Bernard et le taureau restaient seuls sur la place. Le fils du comte de Saldana, immobile à cheval, s'appuyait sur sa lance dont le bois posait à terre : l'air ardent et grave à la fois, il semblait occupé des pensers les plus sérieux. Le taureau, après avoir fait quelques pas, s'était arrêté : il regardait à l'entour de lui comme étonné, frappait la terre du pied à grands coups, et mugissait. Bernard l'entendit. Sortant de sa rêverie solennelle, il alla gaiement vers l'ennemi, et l'invita au combat en le touchant au front avec son arme. Le taureau courut sur lui. Bernard, pour mieux divertir la reine, prit la fuite. Il galopa d'abord en rond de même que s'il eût voulu faire manéger son cheval, décrivant des cercles qu'il rendait successivement plus étroits ou plus larges ; puis il galopa au hasard, tantôt à droite, tantôt à gauche ; puis, tout droit en avant, toujours poursuivi par le taureau. Mais soudain, se jetant brusquement de côté, et laissant passer l'animal furieux emporté par son élan, Bernard le suit à son tour, lui plonge sa fourche de fer dans la croupe, le soulève de terre avec force, les pieds en l'air, et le culbute. Tandis que les assistans émerveillés applaudissaient à ce beau coup, Bernard s'éloigne pour donner son cheval et sa lance à un homme qui le servait. Le taureau s'était relevé et se tenait à l'endroit même de sa chute :

là. il poussait de longs mugissemens ; de ses narines ouvertes sortait un souffle bruyant et épais ; ses yeux brillaient comme des tisons enflammés ; à chaque coin de sa bouche pendait une écume verdâtre, et sa queue se balançait lentement d'une manière terrible. Bernard n'eut pas peur. L'épée d'une main, à pied, il se rapprocha du taureau, et se mit à l'exciter en agitant de l'autre main son manteau rouge. Le taureau s'élança tête baissée ; mais il passa sous le manteau, et, en passant, reçut une blessure. Il recommença plusieurs fois de suite, et, à chacune, fut blessé de même. A la fin, tout sanglant, il s'éloigna. Vainement la foule le rappelait ; il ne voulut plus y revenir. Voyant cela, Bernard marcha vers lui, le saisit par les cornes, l'entraîna au milieu de la lice malgré sa résistance, et l'ayant abattu, le tua.—Les tambours, les clairons et les fifres sonnèrent de nouveau ; mais la voix des hommes couvrait le son des fifres, des clairons et des tambours.

Le combat terminé, les deux comtes Velasco Melendez et Sucro Velasquez s'en furent trouver la reine et la prièrent de n'oublier pas ce qu'elle avait promis à Bernard. La reine, qui était toute joyeuse, leur assura qu'elle s'en occuperait au plus tôt. Tandis qu'elle parlait encore, voici que le roi arrivait. Elle alla à sa rencontre, lui baisa la main et lui dit : Mon seigneur, je vous supplie, si cela vous agrée, que vous me donniez le comte don Sandias de Saldana, que vous tenez prisonnier ; car cela est le premier don que je vous ai demandé.—Reine, répondit le roi mécontent, je ne le ferai pas, et je vous engage à ne pas prendre une peine inutile ; car je l'ai juré, et ne veux point manquer à mon serment. La reine, sentant bien qu'il n'y avait pas à répliquer, se tut. Elle se tourna vers les deux comtes, qui n'étaient pas loin de là, leur annonça par un signe ce mauvais succès, et rentra dans son appartement.

Après sa victoire sur le taureau, Bernard s'était retiré en son logis pour y attendre les deux comtes ; ceux-ci, honteux de rapporter une telle nouvelle, n'osaient plus reparaître devant lui. Ne les voyant pas revenir, il conçut de l'inquiétude, et finit par sortir à leur recherche. Il les rencontra sur la place, les aborda et leur demanda ce qui en était. Au lieu de lui répondre, les deux comtes lui prirent chacun une main, qu'ils pressèrent, en détournant la tête et baissant les yeux. Bernard les comprit. Affligé de ce que sa dernière espérance lui manquait, et furieux d'avoir servi d'amuse-

ment à la cour et au peuple, sans obtenir sa récompense.—lui qui avait tant de tristesse au cœur!—il laissa là soudain les deux comtes et s'en fut droit au palais. Il trouva le roi seul dans une salle. Dissimulant son dépit, et ne montrant que son chagrin, d'une voix douloureuse il lui dit :

—Seigneur, rendez-moi mon père!

—Que prétendez-vous, Bernard? repartit le roi sévèrement.

—Rendez-moi mon père, seigneur! répéta Bernard, en laissant tomber de ses yeux deux grosses larmes.

—Je ne vous le rendrai point, Bernard, répondit le roi; je l'ai juré. Je vous ai déjà défendu de me parler à ce sujet; et, si vous avez la hardiesse d'y revenir, je vous enverrai là-bas, avec lui, au château de Lunia.

Irrité par ces refus et ces menaces, Bernard reprit d'une voix ferme : Seigneur, en retour de mes services, vous devriez, vous, me rendre à moi mon père. Sans que je vous rappelle ma conduite à Roncevaux, car je n'avais pas encore votre parole, souvenez-vous de ce que j'ai fait pour vous depuis : et comme je vous secourus à Benavente, où vous tenaient assiégés les Maures du roi Orez; et comme, aux dernières guerres civiles que vous avez eues contre ceux de la Galice, je vous ai soumis les révoltés; et comme, dans la bataille que vous livrâtes au roi maure Alçaman, sur les bords du Douro, moi, lorsque vous étiez près de tomber au pouvoir des païens, je vous donnai mon cheval, qui vous sauva. Alors vous pensiez que le royaume était perdu, vous en aviez beaucoup de peine, et me disiez, d'un air bénin et caressant : Neveu Bernard, prêtez-moi votre aide. Vous n'en aurez pas de repentir après. Je vous accorderai la grâce que vous voudrez. Eh bien! seigneur, la grâce que je veux,—c'est mon père!

Taisez-vous, Bernard! taisez-vous!

—Non, seigneur, je me suis tu assez long-temps.

A ces mots le roi don Alphonse ne put contenir sa colère.—Don Bernard, dit-il, puisqu'il en est ainsi, je vous exile; d'aujourd'hui en neuf jours, j'ordonne que vous soyez sorti de ma terre, et si, ce délai passé, je vous y rencontre, je vous ferai enfermer entre de bonnes murailles.

En entendant cela, Bernard sourit de dédain, regarda le roi d'un air superbe, et parla ainsi orgueilleusement : « C'est moi, seigneur, c'est moi-même qui m'exile! D'aujourd'hui je me sépare

de vous, d'aujourd'hui je ne suis plus votre vassal ! Et tous ceux qui suivront votre parti, en quelque lieu qu'ils se montrent, en quelque endroit que je les trouve, je les défie par avance, seigneur !

— Accourez, mes chevaliers !... Mes chevaliers, venez ici !

Aux cris que poussa le roi, beaucoup de chevaliers accoururent.

— Saisissez! saisissez l'insolent qui m'outrage, le traître qui me déshonore !

— Que personne ne bouge ! je suis Bernard !

En même temps, le redoutable jeune homme suspendait son manteau, en guise de bouclier, à son bras gauche, et avançait son épée, rouge encore du sang du taureau.

Personne ne bougea. Malgré les pressans ordres du roi, tous les chevaliers demeurèrent tranquilles, les uns par amitié, les autres par crainte.

S'étant assuré des dispositions pacifiques de la foule, Bernard se dirigea vers la porte et sortit sans en être empêché. Il s'en fut à son logis, monta à cheval et partit pour son domaine de Saldana.

Le lendemain de son arrivée, voici que les deux riches-hommes, ses cousins, don Velasco Melendez et don Suero Velasquez, se présentèrent à lui amenant avec eux trois cents chevaliers: ils avaient quitté Léon sans baiser la main au roi. Le surlendemain, parut le comte don Mino, accompagné aussi de cent chevaliers bien armés. Les jours suivans, il arriva de même beaucoup d'autres chevaliers, par trois, par quatre, de Benavente, de Toro, de Zamora. Tous, ayant su son aventure, venaient décidés à prendre fait et cause pour lui; tous lui promirent de ne pas l'abandonner jusqu'à ce que le roi don Alphonse lui eût rendu son père, le comte don Sandias de Saldana.

Pour lors Bernard sortit de son domaine à la tête de cinq cents chevaliers dévoués et courageux. Il commença par s'emparer d'une colline qui est à trois lieues de Salamanque, sur la cime de laquelle il trouva un château fortifié, auquel il donna le surnom de Carpio: et c'est pourquoi de lors en avant il fut appelé lui-même Bernard de Carpio. Ce fut là qu'il établit son quartier-général, et de là qu'il se mit à *courir la terre* du roi. Semblable à un lion, il descendait chaque matin de son gîte avec sa troupe, allait tantôt

d'un côté, tantôt d'un autre, enlevait les troupeaux paissant dans la plaine, et s'en retournait le soir avec son butin de la journée. De plus, si le roi envoyait contre lui sa chevalerie, il la battait. Une fois même (lui seul pouvait tenter ce coup), étant sorti en secret de son fort, il pénétra jusqu'au quartier royal, y prit tout ce qu'il y trouva bon à prendre, puis rentra à Carpio très-riche et très-honoré. Seulement il faut vous dire qu'en partant pour cette tournée, il avait défendu à ses chevaliers de porter la main sur le roi don Alphonse, sous peine de demander lui-même à celui qui l'oserait une chère réparation; car notre Bernard savait accorder ensemble à merveille ce qu'il devait à son père avec ce qu'il devait au roi comme seigneur et comme oncle.

Il y avait un an que les choses duraient de la sorte. A ce moment, les hommes du pays s'étant réunis, ils vinrent trouver le roi don Alphonse, et lui dirent : — Seigneur, c'est dans une mauvaise heure que vous avez emprisonné le comte don Sandias; car à cause de cela, toute votre terre se perd, tant Bernard y fait de mal chaque jour; et si tel était votre bon plaisir, nous aurions pour bien que vous missiez le comte don Sandias hors de prison et le rendissiez à son fils Bernard. Le roi, tout mécontent de cela qu'il était, leur répondit qu'il se conduirait selon leurs désirs. Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'il eût accompli sa parole, à cause de son ancien serment, lorsqu'un jour il se décida soudain à envoyer deux comtes vers Bernard, les comtes don Arias Godos et don Tibalte. Ceux-ci persuadèrent si bien le fils du comte de Saldana, qu'il s'en vint avec eux à Salamanque, accompagné de dix des siens seulement. Le roi le reçut d'une manière très-gracieuse, et lui dit : — Bernard, je veux que nous ayons désormais la paix entre moi et vous.

— Seigneur, répondit Bernard, un chevalier pauvre a plus à gagner dans la guerre que dans la paix.

—Je vous le dis derechef, Bernard, répliqua le roi, j'entends que nous ayons dorénavant la paix entre nous. Pour cela, vous remettrez en mes mains le château de Carpio, et moi de mon côté je vous donnerai votre père.

—Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

Là-dessus les comtes don Arias Godos et don Tibalte partirent avec un chevalier de Bernard qui devait leur livrer le château de Carpio, et les comtes don Velasco Melendez et don Suero Velas-

quez allèrent avec un messager du roi chercher celui de Saldana. Or écoutez bien ce qui suit.

Les premières années de sa prison, le comte don Sandias les avait supportées avec la fermeté qui convient à un homme noble; d'autant plus qu'il se flattait qu'un jour, le roi don Alphonse-le-Chaste ayant oublié sa faute, ou son fils en ayant obtenu le pardon, il serait mis en liberté. De temps à autre il apprenait que Bernard venait à bien, et cela lui semblait de bon présage. Seize années se passèrent ainsi. A cette époque, ses gardiens commencèrent de lui raconter les prouesses que faisait son fils au service du roi: il en fut très-content, et attendit de là sa délivrance. Deux ans s'étant écoulés sans qu'il y eût rien de changé à son sort, le pauvre comte s'abandonna à l'inquiétude. Ce fut bien pis encore lorsqu'il eut su la rupture de son fils avec le roi. Ne pouvant pas deviner que Bernard s'abstenait d'approcher des tours de Lunia par crainte de causer un grand malheur, il passait de longues heures, la tête avancée entre les durs barreaux de sa fenêtre, à écouter s'il entendrait du bruit, à regarder si personne ne venait, au loin; puis, n'entendant rien, ne voyant rien, triste, il retournait vers sa couche, désolé d'avoir un si mauvais fils. Peu à peu un découragement profond le gagna: la nuit il pleurait au lieu de dormir; et le jour, il refusait de manger et pleurait. Toutes ses forces se perdirent, il maigrit beaucoup, et ses cheveux et sa barbe devinrent blancs comme neige: de sorte que, si vous l'aviez vu, bien qu'il n'eût pas cinquante ans accomplis, vous l'eussiez dit un homme très-âgé. Bref, après avoir vécu ainsi quelque temps, il rendit à la fin son ame à Dieu. Et voilà pourquoi le roi don Alphonse, à qui l'on avait annoncé la chose, s'était décidé soudain à traiter avec Bernard.

Lorsque les deux comtes Velasco Melendez et Suero Velasquez arrivèrent au château de Lunia, ils furent bien surpris et affligés d'y trouver mort, et de la veille, leur oncle chéri, le comte don Sandias.

Après l'avoir mis dans un bain afin de lui laver le corps, et après l'avoir revêtu de ses habits de *gala*, ils firent seller un cheval avec une selle préparée à cet effet, et, selon l'ancienne coutume, ils placèrent dessus le défunt comte; puis ils partirent au pas, se dirigeant vers Salamanque. Le comte don Sandias chevauchait entre ses deux neveux: à sa main gauche, appuyée sur l'arçon,

était attachée la bride; sa main droite pendait immobile à son côté. On eût cru qu'il était vivant.

La nouvelle ayant été rapportée à Bernard que son père approchait, il monta vite à cheval et courut à sa rencontre. Tout en allant par son chemin, comme il ignorait le trépas du malheureux, il tâchait de se le figurer en son esprit tel qu'il devait être, et songeait à lui dire mille choses qu'il avait au fond de l'ame. Il était presque nuit quand il aperçut la troupe qui venait. Aussitôt, sautant à bas de sa monture, il courut joyeux vers le plus vieux chevalier, s'empara de sa main droite, et la porta à ses lèvres avec respect. Mais lorsqu'il eut senti cette main glacée sur sa bouche, et qu'ayant regardé le vieillard, il eut vu sa face vénérable toute pleine de mort, alors,—alors ce fut en lui une grande douleur, une douleur qu'on ne saurait peindre. Malgré les paroles amicales des deux comtes, il s'arrachait les cheveux, il se frappait le visage, il poussait de sourds gémissemens, en criant sans cesse : « O mon père ! mon père !... » Il continua de la sorte jusqu'à ce qu'il fût tombé, épuisé, dans les bras de ses deux amis.

Par quelques mots placés à la suite de ce récit, la *Chronique générale* nous apprend qu'au treizième siècle les jongleurs espagnols (juglares) chantaient des romances où se continuait la biographie de Bernard. Elles le célébraient exilé en France, faisant de nouvelles prouesses sous la bannière du roi Charles, et finissant par épouser une dame de la cour, appelée Galinde. Ces romances, aujourd'hui perdues, n'étaient fondées sur aucune espèce de tradition; ainsi, comme pièces historiques, elles ne sont nullement à regretter. Sous le point de vue de l'art, pas davantage. Bernard est tout entier dans le culte exclusif et absolu qu'il a voué à son père ; il ne nous intéresse que parce qu'il a fait de son père le principe et la fin de toutes ses actions comme de toutes ses pensées. Dès que son père est mort, il faut donc, lui aussi, qu'il disparaisse de la scène, où il n'a pas de rôle. Nous ne saurions plus nous le représenter désormais que revêtu de son manteau de deuil, gémissant dans la solitude. Ses amours et ses exploits les plus curieux, malgré l'appui d'un idiome qui se prête si bien aux récits d'amour et de guerre, loin d'avoir aucun charme pour nous, ne pourraient que détruire cette unité d'impressions qu'en toutes choses d'art notre secret instinct demande. Le peuple auquel les jongleurs s'adressaient l'a bien senti. Plus poète qu'eux, et en

même temps plus national, il a oublié, il a rejeté leurs inventions. Et maintenant, rendue à sa simplicité primitive, avec ses lignes nobles et chastes, bien qu'un peu rudes, la figure de Bernard se détache agrandie dans le lointain des temps chevaleresques, et se montre à nous comme le type vivant de la piété filiale au moyen âge espagnol.

Damas-Hinard.

COELINA,

OU

. . . .

Mme la baronne de Villois était une grande femme sèche, mal venue à sa taille de cinq pieds cinq pouces comme à son titre de baronne, nulle en tout ce qui distingue physiquement une femme d'un grenadier; riche en ce qui peut les confondre moralement. Elle avait pour mari M. le baron de Villois, se disant général et Espagnol, appuyant ces deux prétentions, la première, d'une boutonnière garnie d'un ruban si confusément rayé de rouge, de bleu, d'orange, de vert, de noir, qu'on pouvait dire qu'il avait toutes les décorations de l'Europe sans pouvoir désigner une seule de celles qu'il avait; la seconde, d'un langage barbouillé de terminaisons en *a* et en *o*, en *as* et en *os*, qu'il appelait son ignorance de la langue française. Du reste, très-soupçonné de voler à l'écarté (ceci se passait en 1822). Nous autres jeunes gens qui n'avions rien à faire qu'à nous moquer des vieilles femmes qui font patienter leur âge mûr jusqu'à cinquante ans, comme un créancier dans l'antichambre, nous avions appelé la baronne de Villois Mme Carmin. Ce nom n'avait d'autre origine qu'une phrase habituelle de Mme Villois : « Je ne puis pas souffrir les femmes qui mettent du carmin. » En raison de quoi elle se plâtrait d'un rouge

brique tout-à-fait odieux. Le ruban du mari lui avait valu le sobriquet d'Arc-en-Ciel. Avec la tournure de la baronne, la réputation du baron et leur style à l'avenant, ces deux personnes avaient de rares priviléges. Le plus inconcevable était d'être reçus dans quelques salons de bonne compagnie; un autre non moins étrange, d'avoir pour fille une admirable personne, distinguée de corps, de tête, de langage, d'esprit, quelque chose de mieux qu'une femme ravissante, car elle était souverainement froide et retenue. Quant au dernier privilége des Villois que les méchans expliquaient par le second, il consistait à avoir pour ami un certain M. Ourdan, homme supérieurement spirituel, de manières parfaites, fournisseur échappé aux regorgemens de l'empire et aux liquidations de 1815, riche à éclabousser les simples millionnaires, causeur adorable : il avait connu tout l'empire, hommes et contrées; il savait des histoires burlesques ou épouvantables sur tous les noms célèbres qui tombaient par hasard dans l'intime conversation qui survivait d'ordinaire entre huit ou dix privilégiés au tumulte de la soirée où M. Ourdan n'arrivait jamais qu'à une heure du matin. Ces bonnes orgies d'esprit dévergondé, nommé médisance par les sots qui en étaient exclus, commençaient d'ordinaire à deux heures du matin et finissaient à quatre par un souper délicat désigné par les adeptes sous le nom de *Morceau sous le pouce*. C'est là que régnait M. Ourdan.

Souvent nous avions voulu retenir la baronie Villois dans ces réunions attardées, mais M. Ourdan ne l'avait jamais souffert; il ne nous en donnait pas d'autre raison que sa haine pour un grand, énorme, riche monsieur, marié à une spirituelle et gracieuse femme que nous aimions beaucoup, et qu'il traînait partout comme un gros cheval normand attelé à un frêle tilbury. Cet homme faisait des calembours et en riait à foison. « Jamais, nous disait M. Ourdan, je ne donnerai à ce butor l'avantage de ne pas être le plus bête de la soirée. » Quoiqu'il fît si aisément les honneurs de l'esprit des Villois, M. Ourdan ne permettait pas la moindre plaisanterie sur leur compte, et se montrait impatient des éloges qu'on donnait à leur fille Cœlina. Ce nom de Cœlina était peut-être la seule chose qui fût du fait des Villois dans

cette adorable personne, aussi n'avaient ils pas manqué à le choisir stupidement ridicule. Il en arrivait que beaucoup de gens, en entendant ce nom étrange, continuaient le titre du livre où les Villois l'avaient puisé et ajoutaient : *Ou l'enfant du mystère.* Et alors, Ourdan murmurait avec colère un de ses aphorismes solennels : « Je n'ai rencontré nulle part tant de sots que chez le peuple le plus spirituel de la terre. » Le peu de personnes qui pénétraient chez les Villois en rapportaient de singulières observations. C'était un grand appartement où il y avait suffisamment de chaises, de fauteuils, de rideaux, de glaces, un pendule sur chaque cheminée avec ses candélabres aux deux bouts; une de ces maisons meublées par le tapissier et non point par l'habitation; tout ce qui peut appartenir à tout le monde, rien de ce qui ne peut être qu'à une personne. La curiosité de notre coterie avait, pendant une semaine entière, relayé des visites chez les Villois pour y deviner quelque chose; mais Cœlina avait fait salon durant ces huit jours et sans désemparer d'une heure; Ourdan n'avait point paru; nous connaissions l'emploi de ses nuits et des heures de sa matinée exclues du droit de visite : nous ne savions plus que penser d'Ourdan, de Cœlina, des Villois. Nous étions piqués au jeu comme des provinciaux. De cette curiosité déçue, naquit un complot. L'un de nous fut choisi pour jouer une passion fatale aux pieds de Cœlina, un autre fut dévoué à faire la cour à la baronne. Le premier nous trahit. A la seconde entrevue, il devint fou de Cœlina : c'était un allié perdu. L'intrépide séducteur de Mme Villois marchait devant lui comme un furieux et les yeux fermés, il ne demandait plus que vingt-quatre heures pour être arrivé à tous les droits d'un homme aux confidences d'une femme, lorsque dans ces vingt-quatre heures tous les Villois, père, mère et fille, disparurent subitement de Paris pour ne reparaître que quatre mois après en Italie, comme ces plongeurs qui s'engouffrent tout d'un coup sur un côté de la Seine et ne se remontrent qu'à l'autre bord. Ces quatre mois de la vie des Villois se passèrent entre deux eaux sans qu'on pût découvrir quelle route ils avaient prise, ni s'expliquer comment ni pourquoi Cœlina avait été annoncée dans les salons de Na-

ples sous le nom de comtesse d'Andressi, et y étalait une opulence si respectable, qu'elle tenait lieu du comte d'Andressi dont personne n'avait jamais eu la moindre connaissance. Quelques-uns prétendaient cependant que ce nom avait appartenu autrefois à une riche et noble famille du Piémont, ruinée et disparue dans la révolution. On essaya de pénétrer Ourdan sur ce mystère : il tourna le dos aux hommes, rit au nez des femmes et ne garda d'autre rancune de notre essai de perfidie que d'appeler à tout propos le poursuivant de la baronne, mon brave. Le mot se répandit. N'ayant plus de Villois à sacrifier, nous nous tournâmes contre notre complice. Il n'abordait pas un de ses amis qu'il ne s'entendît nommer mon brave; il en rit d'abord, puis s'en fâcha; il en résulta trois duels qui désorganisèrent nos nuitées. Le monsieur aux calembours y fut tué. Quand on l'apprit à Ourdan, il dit froidement : Toute chose en ce monde a son bon côté. Puis il se fit l'amant de la veuve, et les Villois furent oubliés.

Je changeai de monde, je quittai les restes expirans du bel esprit impérial, et je me rapprochai des peintres et des hommes de lettres qui perçaient péniblement la croûte romaine où étaient enfermés tous les arts, comme une macédoine de gibier dans un pâté de Chartres. Dans un salon où ils étaient admis en grand nombre, je rencontrai un beau jeune homme, exalté, grand artiste de cœur, fécond en paroles inspirées de nobles mouvemens, mais désordonné, trop tumultueux encore pour que la langue et le pinceau ne manquassent pas souvent à l'élan de sa pensée; de là bizarre, mal compris, rebuté, et retombant de ces jets impétueux dans une tristesse lourde, dormante, immobile. Il s'appelait George Leister, et était marié à une femme plus âgée que lui, elle pouvait avoir vingt-huit ans. Mme Leister, qui s'appelait Thérèse, était une séduction incarnée. Petite, délicatement faite, souple et lente, elle avait un visage qui souriait si négligemment quand on la flattait, et qui s'exaltait d'une si avide attention quand on louait son mari, qu'on commençait à l'adorer pour s'arrêter à la respecter. Cependant, ses grands yeux noirs, ses cheveux si noirs qu'ils donnaient de la blancheur à sa peau un peu brune, tout cela

semblait promettre une fougue de passions qui devait rompre tôt ou tard le cercle étroit de la vie uniforme qu'elle menait.

Leister était arrivé depuis un an à Paris. Il y tenait une maison aisée, y jouissait d'une existence oisive et qui supposait une fortune faite. Cependant on ignorait sur quoi reposait cette fortune, on ne savait pas davantage ses antécédens ni ceux de sa femme. Mais un homme qui n'emprunte point d'argent, qui ne s'endette pas et qui n'est pas à marier peut vivre vingt ans à Paris sans que personne s'informe ni d'où il sort, ni de ce qu'il peut être. Je le voyais souvent, et quelquefois j'avais eu à remarquer dans ses habitudes et parmi la gaieté de ses soirées, quelques-uns de ces longs silences, de ces oublis de ce qui nous entoure, où l'esprit s'absente du présent pour retourner au passé et s'y occuper de quelque infortune ou de quelque félicité qui domine toute la vie. Averti dans ses rêveries par l'humeur de Thérèse, il s'en éveillait avec éclat, et c'est dans ces momens qu'il devenait parleur exalté, bruyant, paradoxal; il fallait que le souvenir où il se plongeait fût bien profond pour qu'il lui fallût un si grand effort pour s'en arracher. Tous ses amis avaient remarqué ces contrastes. Moi qui l'aimais, j'y avais cherché une cause : les autres en faisaient son caractère. Avec le caractère, les indifférens expliquent tout. Il n'y a point de peine cachée qui s'agite convulsivement dans le cœur d'un homme qu'on ne traduise facilement en caprice. Leister était un homme fantasque. Cela dit, il pouvait se brûler la cervelle sans qu'il y eût de quoi s'en inquiéter.

Tout cela durait depuis deux ans, lorsqu'un jour en arrivant chez Leister, je le trouvai plus soucieux qu'à l'ordinaire; mais d'un souci présent, d'une peine active. Il était agité, il était colère, il tournait dans son cabinet comme un homme qui ne sait sur quoi jeter son humeur. Sa femme pleurait dans un coin.

— Eh, mon Dieu! qu'y a-t-il? lui dis-je, lorsque je vis qu'il ne pensait pas à me parler.

— Il y a que je quitte Paris, me répondit-il.

— Mais pourquoi? repris-je aussitôt.

A cette question, il devint tout-à-fait furieux, et, prenant un air de hauteur, il me répliqua :

— Est-ce que je vous dois compte de mes actions ?

Je me contentai de prendre mon chapeau et de sortir ; Thérèse s'élança vers moi en s'écriant :

— Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, il est fou aujourd'hui !

Leister était tombé dans un fauteuil en pressant sa tête de ses poings fermés, Thérèse ajouta tout bas :

— Il est sorti ce matin de fort bonne heure. Deux heures après, il est rentré dans l'état où vous le voyez, et, au lieu de me répondre, il m'a jeté un paquet de billets de banque sur la table en me disant : Soldez toutes les dépenses de votre maison, nous quitterons Paris demain.

Dans le premier instant, j'avais pensé à des embarras d'argent, ceci paraissait devoir détruire ce soupçon.

Un moment après, George se leva, il vint à moi, me tendit une main et l'autre à Thérèse :

— Elle a raison, me dit-il, je suis un fou, je m'irrite comme un enfant, je me frappe la tête contre des murs de fer, et je n'avance à rien qu'à faire du mal à moi et à ceux que j'aime. Maintenant c'est fini.

— Et vous ne partez plus ?

— Je pars, reprit-il froidement. Je pars demain.

— Si promptement ! lui dis-je.

— Oh ! s'écria-t-il en s'emportant de nouveau, ce soir, tout à l'heure si je le pouvais, jamais assez tôt pour la fuir.

— Qui donc ? s'écria Thérèse en se dressant tout-à-coup devant lui avec une explosion de doute et de jalousie qui éclata dans les regards ardens dont elle cherchait à le pénétrer.

Leister ne fut point blessé d'abord du ton impératif de cette interrogation, tant il demeura stupéfait du mot qu'il avait laissé échapper ; il chercha à répondre en plaisantant, mais il s'embarrassa dans sa phrase ; puis, obsédé du regard inquisiteur de sa femme, et irrité du sourire amer d'incrédulité dont elle accueillait sa réponse, il finit par lui dire :

— Vous êtes folle, Thérèse ; puisque je vous dis que nous partons !

Il sortit de la chambre et me laissa seul avec Mme Leister.

Elle était demeurée à la place où elle s'était levée devant lui, immobile et pensive; enfin, elle résuma tout le tumulte de son ame en un mot, elle me regarda en mâchant convulsivement ses lèvres du bout de ses dents, et me dit d'une voix altérée :

— George me trompe, monsieur.

— Madame......

— Oh! s'écria-t-elle en m'interrompant violemment, il m'a toujours trompée !

Je ne comprenais rien à tout cela, je n'étais pas fort épris du rôle de pacificateur entre deux époux irrités; cependant je ne pouvais ni m'en aller ni rester sans rien dire. Mme Leister marchait vivement dans sa chambre. Je me rappelai quelques-unes des phrases banales appliquées communément à ces sortes de crises, et je dis le plus paternellement que je pus à Mme Leister :

— Allons, madame, vous n'êtes pas raisonnable.

Elle secouait la tête en poursuivant ses propres pensées.

— George vous aime.

Elle laissait échapper un sourire brusque.

— Il n'aime que vous.

— Qui sait? dit-elle amèrement.

— Votre mari est un homme d'honneur.

— C'est qu'il n'est pas mon mari, me dit-elle en s'arrêtant en face de moi et en écrasant du poids de ses regards fixés sur les miens la niaiserie de mes consolations. Puis elle continua à voix basse, mais résolue :

— Non, monsieur, non, il n'est pas mon mari. Il m'avait promis...

Leister rentra.

— Ne lui dites rien, me dit Thérèse rapidement, je vous conterai tout.

Leister paraissait tout-à-fait calme.

— Mon ami, me dit-il, vous dinerez avec nous, n'est-ce pas? C'est peut-être mon dernier jour d'amitié, continua-t-il tristement, car je vous aimais, vous. Il faut m'exiler, il faut que j'aille en Angleterre, et peut-être un jour faudra-t-il aussi que je quitte l'Angleterre pour l'Amérique, et l'Amérique pour le désert ou pour la tombe.

Tandis qu'il parlait ainsi, doucement et d'une voix abattue, des larmes étaient venues aux yeux de Leister. Je ne lui avais pas répondu.

— Ne me refusez pas, ajouta-t-il, ou je croirai que vous m'en voulez.

— Non, m'écriai-je, je reste. Mais comme j'avais une invitation bien promise, permettez-moi d'écrire un mot pour me dégager.

Je pris une plume. Leister sonna un domestique. En remettant ma lettre à cet homme je lui dis tout haut :

— Chez M. Ourdan, rue...

— M. Ourdan! s'écria George vivement. Vous connaissez M. Ourdan ?

— Beaucoup.

— Et c'est chez lui que vous deviez dîner ?

— Chez lui.

— Vous le connaissez ? lui dis-je à mon tour.

— Oui, reprit George d'un air indifférent; c'est mon banquier.

— Ah! répliquai-je assez étourdiment, je le croyais retiré des affaires.

— Cependant, dit George sèchement, il fait les miennes.

Mme Leister nous regardait causer, l'œil attaché sur nos paroles, comme pour y découvrir quelque chose. Le silence où nous tombâmes tous trois ne me montrait guère d'issue prochaine lorsque le domestique me dit:

— Où demeure ce M. Ourdan ?

Je lui donnai l'adresse, assez étonné qu'un domestique que je savais depuis trois ans chez Leister ne sût pas où demeurait l'homme qui faisait les affaires de son maître. Mme Leister profita de l'occasion pour rompre l'embarras de notre situation par quelques phrases d'usage.

— Je vous remercie, me dit-elle, du sacrifice que vous voulez bien nous faire d'une réunion sans doute très-brillante.

— Oh! madame, lui répondis-je en me croyant sur un terrain où la conversation pourrait marcher en sûreté, je ne me fais point un mérite de préférer mes amis à mes connaissances. Cependant j'avoue que ce dîner avait un grand

attrait pour moi, car je devais y revoir une personne qui m'a singulièrement occupé.

— Une femme ?

— Une femme belle, jeune, spirituelle. parfaite.

—Et comment se nomme cette merveille ? me dit Mme Leister en me raillant de ce sourire dont les femmes accueillent l'éloge d'une autre femme lorsqu'elles le croient exagéré par la passion.

— De mon temps, lui répondis-je, elle s'appelait Mlle Villois; maintenant elle se nomme la comtesse d'Andressi.

— De votre temps ? me dit Leister d'une voix serrée à la gorge, et en me dévorant d'un regard où il y avait autant d'épouvante que de fureur ; de votre temps ? répéta-t-il.

— De mon temps, répondis-je tout interdit et presque en balbutiant, veut dire du temps où je la voyais... dans le monde... fort rarement, car je n'ai jamais été admis chez elle. Mlle Villois était une femme sur laquelle on ne pouvait tenir aucun propos.

Et pendant que j'entamais assez gauchement l'apologie de Mlle de Villois, comme si je l'eusse défendue devant son juge, sans trop me rendre raison de l'intérêt que pouvait y prendre Leister, et même sans savoir s'il y prenait quelque intérêt, poussé par je ne sais quoi qui m'avertissait que je m'étais fourvoyé ; Mme Leister, plus rapide que moi à comprendre l'exclamation de son mari, et voulant lui renfoncer le trait que je cherchais à retirer, et qui l'avait jeté hors de lui, Mme Leister se prit à dire d'un ton dont la légèreté affectée ne déguisait pas complètement l'intention :

— Oh ! mon mari n'a que faire de la vertu de Mlle Villois, ni moi non plus. C'était donc votre maitresse ?

— Sur mon honneur ! madame, m'écriai-je, je vous proteste.

— Ah ! s'écria Thérèse en éclatant de rire, vous rougissez.

Leister était livide. Mme Leister frissonnait dans son rire.

— Madame, repris-je d'un ton à imposer à sa prétendue gaieté, sur mon honneur, je n'ai jamais connu Mlle Villois que comme une femme digne des respects du monde entier.

J'avais exagéré la réponse pour mettre fin aux plaisan-

teries de Mme Leister. J'étais en veine de maladresses. George haussa les épaules, et sa femme me répondit d'un air sec :

— Je vous crois, monsieur, et je crois que cette demoiselle s'est acquis plus d'un défenseur de sa vertu.

Elle finit sa phrase en l'appliquant du regard au visage de son mari ; mais George était redevenu indifférent en apparence. L'épigramme tomba à terre repoussée par son impassibilité, et l'on vint nous prévenir que le dîner était servi.

J'étais tout abasourdi et fort contrarié, abasourdi de tout ce que je venais d'apprendre, et peut-être encore plus de ce que je ne savais pas, mais de ce qui se laissait deviner de romanesque et peut-être de tragique dans les réticences de George ; dans son départ précipité, le jour même de l'arrivée de Cœlina, qu'il connaissait assurément, et dont la réputation le touchait en quelque chose ; puis la confidence de Mme Leister : tout cela allait et venait dans ma tête confusément, comme un mélange incohérent de circonstances auquel il ne fallait cependant qu'un mot pour les accorder, les mettre ensemble, et en faire un drame complet : il en est de même d'un orchestre dont les instrumens préludent pêle-mêle, et qui à l'archet du maître se réunissent dans un commun accord, partent du même pied, et font une parfaite harmonie. J'étais contrarié de l'humeur de Mme Leister, qui probablement ne tiendrait plus la confidence promise ; quoiqu'il me semblât que j'en apprendrais davantage du côté de George, ou du moins du plus original que de la part de sa femme. Je calculai que de ce côté c'était quelque vulgaire séduction d'une fille de bonne maison tombée dans la détresse, avec une promesse de mariage ; enfin tout ce qui constitue l'ordinaire des filles séduites. Mais George était silencieux ce soir-là, et en général peu confiant. Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à me retirer pour aller rejoindre M. Ourdan aux Italiens, où il devait être avec la comtesse d'Andressi. J'avais eu d'abord la tentation d'annoncer l'emploi de ma soirée pour voir l'effet que je produirais. Mais je ne savais pas à quel degré était chargée la mine à laquelle j'aurais mis le feu, et je m'abstins. Pendant le dîner, George avait annoncé qu'il

avait beaucoup d'emplettes à faire pour son voyage, et qu'il y occuperait une partie de sa soirée. Nous sortîmes ensemble.

— Où allez-vous ? me dit-il assez machinalement et en homme qui ne veut parler de rien.

Je cédai au diable qui me poussait. Jamais herbe tendre ne s'offrit si complaisamment à la voracité d'un curieux.

— Je vais, lui répondis-je du même ton d'indifférence qu'il avait mis dans sa question, je vais rejoindre, aux Italiens, Ourdan et la comtesse d'Andressi.

Le diable m'avait bien poussé. Ces deux noms ne touchaient pas à l'oreille de George qu'il ne tressaillît ; cependant il se contint et me répondit :

—Ah ! elle est aux Italiens.

Un moment après, il me quitta, en prenant une route tout-à-fait opposée à celle qui menait aux Bouffes, car on appelait encore le Théâtre-Italien de ce nom. Quand j'arrivai dans la loge d'Ourdan, la comtesse d'Andressi était seule. Je demeurai ébloui : elle était belle à faire crier d'admiration ; j'en devins muet. Elle m'accueillit comme un ami. C'était tout-à-fait une femme : plus de demoiselle qui ne sait ni écouter ni répondre sans embarras, une grâce enchanteresse, un sourire de bonheur qui me rendait tout joyeux. Jamais je ne fus si tenté de me mettre à genoux et de demander pardon à une femme. Pardon de quoi? Je ne sais ; mais je prenais tant de plaisir à la voir et à la trouver belle, que cela me semblait inconvenant. Une femme n'arrive pas à un effet si puissant sans le voir et sans en être flattée. Elle m'acheva en me disant :

— Donnez-moi votre bras ; nous nous promènerons un instant dans le couloir.

Nous sortîmes ; elle s'appuya sur mon bras et se mit à me causer de moi, de ce que j'étais devenu, de ce que mon nom lui était quelquefois arrivé à Naples. Je croyais rêver. Toutes les femmes nous regardaient ; quelques élégans, qui d'ordinaire me jetaient leur bonjour du bout du gant, me saluèrent de façon à être assez vus pour que la comtesse me demandât qui ils étaient ; mais elle ne prenait garde à rien, s'informant beaucoup de mes nouvelles habitudes, de mes

liaisons, si elles m'empêcheraient d'aller la voir souvent. Jamais on ne chargea à ce point un homme de bonheur et de fatuité. Je devais étinceler comme une machine électrique. Tout-à-coup la comtesse s'arrête et devient muette. Je la regarde et la vois haletante et pâle sous le regard d'un homme qui la considérait avec une avidité insolente. Cet homme était Leister. A tout homme, même à Leister, il fallait demander compte de l'audace d'une telle attention. Je fis un mouvement vers lui.

— Rentrons, me dit la comtesse d'une voix troublée, rentrons.

Elle m'entraîna dans sa loge; elle était inquiète, impatiente; non-seulement elle ne me parlait plus, mais elle ne me répondait pas. Ourdan rentra; elle lui parla bas et avec vivacité. J'étais descendu de mon troisième ciel. Je sortis de la loge pour ne pas gêner la querelle qu'elle faisait à Ourdan. Les acteurs étaient en scène, les couloirs vides, et je commençais à m'expliquer les gracieusetés de Cœlina par des informations à prendre sur le compte de Leister, lorsque j'aperçus celui-ci à un carreau de loge d'où il pouvait voir et d'où il regardait attentivement la comtesse. D'abord je voulus l'éviter; mais j'étais irrité de ma félicité stupide, et je voulus savoir quelque chose. J'abordai George, en le tirant de sa contemplation, pour lui dire :

— Eh bien! c'est là que vous faites vos emplettes ?

Il se retourna fort surpris, et, son premier étonnement passé, il me répondit avec un de ses airs mystérieux qu'il avait si souvent :

— Oh! je ne pars plus maintenant.

J'en fus ravi. L'intrigue se nouait; les relations mystérieuses de Leister et de la comtesse étaient évidentes. Il me sembla que je lisais un roman. Le départ de George m'eût laissé peut-être au premier volume : son séjour à Paris me promettait le dénouement. Seulement ce n'était pas moi qui tenais le livre et qui tournais les feuillets. Ma curiosité doubla par l'impatience; je me promis un hiver très-occupé. Je quittai Leister et retournai dans la loge de la comtesse. Elle était redevenue charmante : Ourdan l'avait sans doute calmée. J'arrangeai dans ma tête qu'il lui avait promis le départ de

Leister. Je voulus m'en assurer ; et, revenant sur mon manque de parole pour le dîner, je racontai que j'avais été retenu chez un ami qui partait le lendemain. Un coup d'œil échangé entre Ourdan et la comtesse se traduisit pour moi de cette façon :

— Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit?

— A la bonne heure, répondait la comtesse.

— Alors, me dit Ourdan, qui cette fois parla de la bouche comme Junon (*sic ore locuta est*), nous n'avons pas de chance de vous voir demain ?

— Je ne sais, répondis-je avec une parfaite perfidie ; mais je viens de le rencontrer, et il n'est plus si décidé à quitter Paris.

Ce mot fit tonnerre. La comtesse redevint pâle, et ses grands yeux s'animèrent d'une colère qui fit presque peur à Ourdan. Quant à moi, j'étais ravi ; ma finesse me paraissait merveilleuse, et je joignais à cette ivresse de vanité une petite saveur de vengeance qui me rendait fort considérable à mes propres yeux. Je me retirai, en habile homme, sur un triomphe, et ne risquai pas mes avantages. Je passai deux bonnes heures de la nuit à me figurer deux billets m'arrivant le lendemain, chacun d'un côté. Le lendemain se passa sans nouvelles, le surlendemain de même. Évidemment on s'arrangeait ou on se faisait la guerre sans moi ; on m'avait fermé le livre au nez. J'en fus dépité au point de penser à ne plus revoir ni Leister ni la comtesse, m'imaginant presque que tout ce que j'avais supposé m'avait été dit, et que je devais me retirer, du moment que l'on m'excluait de la confiance qui m'était due. J'eus beaucoup de peine à me persuader qu'on ne m'avait rien révélé, et qu'en m'éloignant ainsi sans raison, je jouerais le rôle d'un mal appris. La curiosité vint au secours de cette sage réflexion, et j'allai, le troisième jour, faire visite à Leister, à sa femme et à la comtesse. Les deux premiers me reçurent comme si de rien n'était, Cœlina de même. Elle fut bonne, charmante, aisée. Ce ne fut que ce jour-là que je remarquai l'absence des Villois paternels. Ma visite me paraissait devoir finir comme elle avait commencé, dans une insignifiance complète, lorsqu'on amena à la comtesse un bel enfant de deux ans, sur

les traits duquel je crus lire le nom de Leister, visiblement écrit. Je m'étais prémuni contre toute surprise de tout genre, bien persuadé que j'étais qu'on me laisserait tout voir si j'avais l'air de ne rien regarder. Cœlina avait cherché sur ma figure l'impression que me faisait la vue de son enfant. Je n'y laissai arriver qu'une vive admiration pour sa charmante beauté. Elle parut délivrée d'un grave souci. Je poussai l'audace de ma niaiserie jusqu'à demander à la comtesse si nous verrions bientôt à Paris son mari, le comte d'Andressi, le père de ce bel enfant. En embarrassant Cœlina, je la rassurai. Elle me répondit que son mari avait de graves intérêts dans l'Inde, et qu'il était parti pour les surveiller. L'Inde me parut bien choisie : il était difficile de l'envoyer plus loin, et je me préparai à apprendre sa mort par un prochain naufrage. Je gagnai à cela de trouver toute cette intrigue, ou plutôt celle que je bâtissais, assez vulgaire pour me désenchanter Cœlina, et je m'épargnai d'en devenir fou, ce qui ne m'eût certes pas manqué. Le souvenir des relations, jadis suspectées, entre Ourdan et Mlle Villois me revint en mémoire. J'expliquai tout cela par une infidélité de Cœlina avec Leister, pendant son absence de Paris, pardonnée par Ourdan et couverte d'un mariage supposé et d'un titre *in partibus*.

Je m'étais arrangé de cette idée ; c'était une affaire réglée avec moi-même. Je continuais donc à voir tous les acteurs de ce drame passé et probablement fini : j'y avais fait un dénouement, et déjà je n'y mettais plus grand intérêt, lorsqu'au bout de quelques mois, je crus remarquer chez Leister un changement notable. L'aisance de la maison avait disparu peu à peu ; des emprunts avaient été contractés ; Leister n'était jamais chez lui ; sa femme ne sortait plus, et je la surprenais souvent à pleurer. Quelquefois j'avais voulu l'attirer à la confidence qu'elle m'avait promise; mais on eût dit qu'elle me considérait en ennemi. D'une autre part, j'observais de l'inquiétude chez Cœlina ; et souvent quand j'arrivais inopinément, elle cachait des lettres dont elle paraissait fort émue. Un soir, je sonne chez elle, un domestique vient m'ouvrir, et, tout surpris de me voir, il me dit assez gauchement :

— Ah! c'est vous, monsieur ***.

Puis il se reprit et ajouta :

— Vous pouvez entrer, vous.

Cela voulait dire clairement : il y a quelqu'un qui doit venir et qu'on ne doit pas recevoir. Comme j'arrivais à la chambre de Mme d'Andressi, j'entendis une porte qui se fermait violemment de l'autre côté. On m'annonça. La chambre était déserte.

— Ah! me dit le domestique, c'est que madame ne croit pas que c'est vous, et il sortit pour l'avertir. Il y avait un billet ouvert sur la cheminée; il ne contenait qu'une ligne de l'écriture de George :

« Madame, il faut que je vous voie ce soir; il y va de ma vie et de la vôtre. Je serai chez vous à dix heures. »

Il en était neuf et demie. Je compris la fuite de la comtesse et son effroi. Elle rentra doucement et me surprit les yeux sur le billet. J'en fus honteux; elle ne parut pas irritée de mon indiscrétion.

— Vous avez lu ce billet? me dit-elle.

Je ne répondis pas.

— Tant mieux, ajouta-t-elle; j'aurais peut-être hésité plus long-temps à tout vous dire. Vous connaissez George?

— C'est mon ami.

— Eh bien! il faut que vous me délivriez de ce furieux; il faut que vous lui fassiez entendre raison.

Elle s'assit, me montra un siége et s'apprêta à me faire un long récit. Tout-à-coup la sonnette vibra de nouveau; Cœlina se leva avec un tremblement universel.

— Il n'est pas dix heures cependant, s'écria-t-elle.

— Ne craignez rien, lui dis-je.

Et nous entendîmes les pas d'un homme : ce fut Ourdan qui entra.

— Eh bien! s'écria-t-elle rapidement, en se jetant vers lui.

— Rassurez-vous, répondit-il d'un air sinistre, il ne viendra pas.

Jamais je n'aurais cru le visage joyeux d'Ourdan capable d'une expression si fatale. Mme d'Andressi demeurait dans une des rues les plus reculées et les plus désertes du faubourg

Saint-Germain. Je ne sais quelle idée de crime me passa dans la tête, et je m'écriai, sans y songer :

— Oh! pas de violence, au moins.

Ourdan me regarda comme s'il ne m'avait pas vu en entrant. Son visage reprit son expression habituelle, et il me répondit avec un sourire malaisé :

— Oh! ce n'est pas avec un poignard qu'on saigne les fous.

Cette réponse sembla à la fois rassurer la terreur de Mme d'Andressi, et épuiser ses forces; elle tomba sur un fauteuil en murmurant sourdement :

— Oh ! le malheureux ! le malheureux !

J'étais le plus embarrassé des trois acteurs de cette scène, quoique je ne fusse pour rien dans ce qui l'avait amenée. La comtesse pleurait, et Ourdan, assis dans un coin, battait la terre du pied avec impatience. Je voulus me retirer, et, m'approchant de la comtesse, je lui dis à voix basse :

— Adieu, madame ; je pense que vous n'avez plus rien à me dire.

— Restez, me dit-elle tout bas; restez.

Je vis qu'elle avait autant de peur d'Ourdan que de George. Je ne prévoyais pas comment tout cela pouvait finir. J'aurais voulu aller m'informer de Leister ; mais je ne voulais pas abandonner la comtesse. Je me taisais; un bruit violent, qui éclata dans l'antichambre, nous surprit tous trois en sursaut. Cette fois, c'était bien George qui menaçait de mort quiconque oserait l'arrêter. Je m'élançai vers la porte pour prévenir quelque malheur. Je l'ouvris ; George aperçut la clarté de la chambre à travers le salon obscur ; il s'y précipita comme un forcené, et entra. Il était sanglant, déchiré, épouvantable; il tenait deux pistolets à sa main. Il regarda Ourdan et Cœlina avec une joie sauvage, et s'écria :

— Ah ! vous voilà tous deux ; tant mieux !

Il voulut fermer la porte, deux domestiques s'y opposèrent ; M. Ourdan leur cria de s'éloigner. George tourna la clef dans la serrure et la mit dans sa poche. Il entra tout-à-fait dans la chambre, et m'aperçut alors.

— C'est le Ciel qui me protége ! s'écria-t-il ; eh bien ! vous saurez tout. Vous allez entendre une affreuse histoire ; mais

vous, au moins, vous pourrez la redire; vous n'êtes pas un misérable sans famille, qu'on peut faire disparaitre impunément ou comme un fou, ou comme un malfaiteur. Vous avez un père, des amis, quelqu'un qui vous aime!

— Oubliez-vous Thérèse! m'écriai-je.

— Autre infamie, me dit-il; puis, se tournant vers Ourdan, il ajouta : Oui, monsieur, elle m'a tout dit, tout, jusqu'au prix que vous aviez mis aux scènes qu'elle me jouait. Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit; c'est de vous, c'est de cette femme.

La comtesse fit un mouvement d'indignation.

—Oh! patience, madame; il faut pourtant bien m'entendre une fois. D'abord, monsieur, continua-t-il, en se tournant vers moi et en me prenant à partie, il faut que vous sachiez qui je suis; vous ne savez que la moitié de mon nom. Je m'appelle Leister, Leister, comte d'Andressi; vous comprenez que madame est ma femme.

Je demeurai confondu. L'agitation de George ne se calmait pas.

—Vous êtes le comte d'Andressi?

— Le comte d'Andressi, un nom honorable qui n'a jamais été porté que par des hommes d'honneur jusqu'à moi, et que par des femmes pures jusqu'à elle.

Et il montra Cœlina avec un mépris désespéré. Elle était anéantie de cette rage; elle se tut.

— C'est donc vrai? s'écria George, exaspéré de ce silence. — Tenez, me dit-il en s'adressant encore à moi, c'est épouvantable! voici comment cela s'est fait : Vous savez que mon père n'était pas Français; il fut ruiné lors de l'envahissement du Piémont, par les armées de la République. Il se cacha en France, sous le nom de Leister, qui était celui de ma mère; il s'y fit commerçant, y prospéra d'abord, puis il se ruina. En 1810, il fut mis en prison pour une dette de cent mille écus. Vous savez cette exécrable loi qui condamne un étranger à mourir en prison quand il ne peut pas payer; loi homicide qui dit à l'homme, marche, agis, prospère, et qui l'enchaîne de ses quatre membres; insolence et crime tout ensemble qui range le malheur ou l'imprudence au-dessous des forfaits les plus atroces. Car le plus honteux scé-

lérat du bagne a un point d'espérance dans sa vie : un caprice de clémence du souverain peut le délivrer. L'étranger débiteur appartient à son créancier; c'est une vie à ronger que nulle puissance ne peut lui ôter. Le créancier de mon père était cet homme que vous voyez là. J'avais douze ans quand il ôta mon père du nombre des hommes. Je me fis vieux de dix ans de plus ; à douze ans, je gagnai ma vie, et j'amassai. Mais cent mille écus, monsieur, cent mille écus ! J'avais vingt-deux ans, et je possédais dix mille francs, et je soutenais mon père dans sa prison, mal, misérablement, sans le sortir de sa détresse; il me semblait que tout ce que je donnais à son bien-être je l'ôtais à sa liberté. Malheur et infamie! je lui ai fait demander deux fois un vêtement chaud pour s'abriter l'hiver. Un jour qu'il était malade et que je lui envoyai un médecin, des médicamens, et qu'il me fallut payer tout cela, je compris que j'étais un insensé d'espérer sauver mon père, et je pensai à venir assassiner cet homme.

Ourdan tressaillit, Cœlina écoutait George avec une curiosité avide. Il s'était arrêté sous le poids des émotions qui le déchiraient.

— Eh bien! dit Cœlina haletante.

— Eh bien! madame, lui répondit George qui, tout à la pensée de son père, semblait oublier à qui il parlait, eh bien! je ne le fis pas ; oh! non point parce que c'était un crime, mais parce qu'il fallait quelqu'un à mon père pour qu'il ne mourût pas de faim, de froid, de désespoir. Je ne vous dis pas que j'ai prié cet homme. Je suis venu trois fois à Paris, à pied, pour me traîner à ses genoux. Oh! le misérable! le misérable!

George s'était rapproché d'Ourdan, et, du bout de son pistolet, il le désignait ; il semblait prêt à lui briser la tête.

— George ! m'écriai-je, en me jetant devant lui.

— Oh! non, me dit-il, ce n'est rien. C'était la troisième fois que je venais. Monsieur, me dit-il, je puis sauver votre père. Je suis le tuteur d'une jeune fille qui a commis une imprudence qui peut la perdre.

— Moi ? s'écria Cœlina avec un accent d'épouvante.

— Vous, madame ; vous, lui dit George.

Cœlina retomba dans son fauteuil.

— Cette jeune fille doit être mariée ; mais elle est d'une famille qui ne peut, sans la déshonorer publiquement, la sacrifier à un nom obscur. Vous en avez un qui a quelque éclat, épousez-la, sa dot sera la liberté de votre père et une pension de vingt-quatre mille francs, à condition que vous ne la reverrez plus après votre mariage. Vous vous cacherez sous le nom de Leister, et elle portera légitimement le titre de comtesse d'Andressi. De tout cela je n'avais entendu qu'un mot, la liberté de mon père. J'acceptai tout ; je ne réfléchis à rien. Je me remis dans les mains de cet homme, et je repartis pour Lyon. Tout se fit comme par enchantement, et, le jour même où devait se célébrer notre mariage, une demi-heure avant le moment convenu, madame arriva avec cette famille si distinguée, que vous savez. Je ne voyais rien, je ne comprenais rien, je ne vis pas même alors combien elle était belle ; la prison de mon père devait s'ouvrir après la cérémonie, elle s'ouvrit en effet. Oh ! je fus heureux alors, heureux à en mourir ; ce qui eût été juste, monsieur, car si j'étais mort alors, j'aurais cru à quelque chose de bon au monde, j'aurais cru à un Dieu ; enfin, je vécus. Je n'avais rien dit à mon père, ou plutôt je lui avais menti. Je lui avais parlé d'un mariage honorable, d'une transaction avec Ourdan. Je ne voulus pas troubler les premières heures de sa liberté, en lui faisant de pénibles aveux. J'étais fou, insensé ; au lieu de mener mon père chez moi, je le conduisis à l'hôtel où demeurait ma nouvelle famille. La voiture de voyage était attelée dans la cour ; je me rappelai les conditions d'Ourdan, et, malgré mon embarras, je présentai mon père au baron et à la baronne, qui étaient descendus pour hâter les préparatifs du départ, de ce style que vous connaissez.

— Quoi ! s'écria mon père en regardant le misérable qui se faisait appeler baron de Villois, c'est là le père de celle que tu as épousée ?

— Oui, lui répondis-je.

— Ce malheureux ! reprit-il ; le laquais de cet infâme Ourdan ! Oh ! la prison, plutôt la prison !

Il s'échappa. Je le suivis, je lui avouai tout. Il ne me mau-

dit point, il me plaignit tant qu'il crut que cette femme ne porterait que notre nom inconnu de Leister. Mais lorsqu'il apprit que je lui avais vendu ce nom d'Andressi qu'il avait caché dans la misère, comme un joyau paternel qu'on ne donne pas même pour du pain, mais qu'on n'étale que le jour où on peut l'enchâsser d'or, alors il se désola, alors il me repoussa, alors il en mourut, et pourtant il n'a pas vu un être plus infâme que ces deux êtres, il n'a pas vu son fils, maudit, déshonoré, traîner son front plus bas que les pieds de ces gens de fange, car, monsieur...

Et à ce mot George, qui était arrivé aux larmes par le souvenir de son père, George se mit à sangloter, et il continua ces mots pénibles et entrecoupés.

— Car, monsieur, je suis plus infâme qu'eux, moi. Cette femme, celle que vous voyez là, qui m'a acheté mon nom, le nom de mon père qui en est mort, pour le prostituer; cette femme, je l'aime; je me suis traîné à ses pieds, je lui ai demandé de me laisser porter à côté d'elle ce nom qui est à moi, ce nom qu'elle a sali en en faisant celui de la maîtresse du bourreau d'un vieillard.

— Mon père, s'écria Cœlina en courant à Ourdan et en le secouant violemment, mais répondez, mon père; mais c'est abominable, ce qu'il dit.

A ce cri, à cette exclamation, à ce geste désespéré de Cœlina, George resta terrifié. Je crus assister à un de ces rêves fatasques du cerveau des poètes. Mais Ourdan ne répondait pas. A ce moment le malheureux rêvait un crime ou un repentir.

— Mais, dit George d'une voix où la colère laissait déjà percer une vague espérance, mais, madame, cet enfant qui porte mon nom, cet enfant?...

— C'est le vôtre, monsieur, répliqua Cœlina. N'avez-vous pas eu de...

Le mot ne lui vint pas, elle se reprit.

— N'avez-vous pas eu un enfant?

— Oui, s'écria George, un enfant mort en nourrice.

— Enlevé par mon père, ou plutôt par moi, monsieur.

— Enlevé! reprit George; Thérèse l'a vu mort.

— Eh bien! s'il faut tout dire, ajouta Cœlina, acheté à sa mère.

— A Thérèse? m'écriai-je.

— Oui, me dit George, tombé soudainement dans un abattement profond, à cette Thérèse que j'ai aimée comme un ange consolateur, car je l'ai rencontrée au milieu du désespoir de ma vie; quand, resté seul sur la terre, je ne savais où abriter mon ame, elle est venue à moi, et je l'ai aimée. Comprenez-vous que pendant trois ans j'ai dévoué chaque minute de mon existence à un mensonge; car cette femme, monsieur, cette femme, elle aussi, était un piége de cet infame, une fille perdue qu'il avait attachée à ma vie pour l'espionner et la perdre; pour me montrer à vous, sans doute, madame, à vous innocente peut-être, comme un débauché! Et la malheureuse, madame, elle a été victime comme nous, si misérable qu'elle fût! Cet homme lui a menti, il lui a donné l'espérance de m'épouser, et c'est lorsque, pressé par ses importunités ardentes, j'ai voulu les faire taire pour jamais, c'est lorsque je lui ai déclaré que j'étais marié, qu'elle s'est écriée: — Ah! l'infame Ourdan m'a trompée! Alors j'ai tout su, car je lui ai fait tout avouer; c'est alors que je vous ai écrit. C'est deux heures après qu'en me rendant ici j'ai été attaqué par des assassins. Mais vous qui connaissez cet homme, vous qui l'avez appelé mon père, expliquez-moi donc l'ame de ce monstre, madame.

Cœlina se tut. Ourdan ne sortait pas de sa terreur ou de sa rêverie; enfin il fit un violent effort sur lui-même; il se leva, prit sont chapeau, et s'approchant de sa fille il lui dit:

— Cœlina, vous pouvez annoncer publiquement que le comte d'Andressi est de retour.

Il voulut sortir. George s'élança au-devant de lui.

— C'est mon père, monsieur! s'écria Cœlina.

George tira la clef de sa poche, il la remit à Ourdan, dont nous entendîmes la voiture s'éloigner bientôt.

— Merci, monsieur! dit Cœlina à George. Moi, j'ai tué le vôtre!

Et elle se mit à pleurer à chaudes larmes. George était accablé; il s'était retiré dans un coin de la chambre et réfléchissait, absorbé par le tumulte de ses pensées, accusant

sans doute et justifiant Cœlina ; enfin il s'approcha d'elle et lui dit :

— Mais vous, madame, comment avez-vous consenti à ce mariage ?

— Moi ! monsieur, répondit Cœlina ; moi, il était si facile de me tromper. Mais je vous dois une explication. Ma mère...

Cœlina s'arrêta à ce mot, et s'adressant à moi, elle me dit :

— Si avant que vous soyez entré dans la confidence de nos malheurs, je dois taire son nom. Vous le saurez, monsieur, dit-elle à George.

Je voulus me retirer.

— Oh! non, me dit Cœlina, restez et ne m'en veuillez pas.

Je compris son embarras.

— Ma mère était d'un rang qui rendait vraisemblable tout ce qu'on me disait avoir été arrangé d'avance pour mon existence. Mon père m'avait toujours dit que je devais être mariée à dix-huit ans. Toujours il m'avait dit que j'étais destinée au comte d'Andressi ; cet homme, quel qu'il fût, devait devenir mon mari. Cette idée grandit avec moi, et lorsque mon père m'annonça mon futur mariage, ni le mystère qui y présida, ni la condition de vous quitter une heure après, pour ne vous retrouver qu'à Naples, rien de cela ne m'étonna ! Vous savez ce qui arriva. A Naples, les prétendus parens qu'on m'avait imposés me furent retirés, et j'y vécus dans la maison de la sœur de M. Ourdan. Je vous attendais, vous ne vîntes pas, et bientôt les lettres de mon père m'apprirent votre abandon, votre liaison avec une fille publique, votre vie commune avec elle. Tant que mon père vit par ma correspondance que je gardais l'espoir de vous voir revenir à une meilleure conduite, il me retint en Italie; lorsqu'enfin il comprit que j'avais pris mon parti sur mon singulier veuvage, il me rappela à Paris ; je sus que vous y étiez. Je vous haïssais alors, je faisais plus, je vous méprisais. Je ne supportai pas l'idée d'habiter la même ville que vous. Mon père m'apprit que vous deviez partir le lendemain.

— Oui, dit George, et c'est en refusant de me payer la pension stipulée dans son marché, qu'il a essayé de me las-

ser par la misère; mais je vous avais vue, Cœlina, je vous aimais, et déjà cet amour forcené qui m'a tout fait braver....

Cœlina baissa les yeux et reprit doucement :

— Ne me parlez pas ainsi ; vous ne savez pas encore tout. Quand je vis que vous vous obstiniez à rester, je vous détestai plus véritablement. Mon père me traduisait cet amour que vous m'écriviez, en un lâche calcul ; il en faisait une honteuse spéculation.

— Oh ! vous ne le croyez plus, madame ?

— Non, reprit Cœlina, vivement émue, non, mais je l'ai cru ; le seul tort que je me reprochasse envers vous, c'était de vous avoir ravi votre fils. Mais mon père me disait tant qu'il l'avait arraché à l'abandon, presqu'aux portes d'un hospice, et puis ce n'était pas une usurpation que ce nom que je lui donnais ; d'ailleurs j'aimais cet enfant ; je l'aimais, il vous ressemble tant.

— Assurément! m'écriai-je.

— Vous l'avez donc vu ? me dit George. Et moi?

— C'est votre fils ! dit Cœlina d'un air triste, et vous êtes ici chez vous.

Je vis à ce mot que du moment que George pourrait être le mari de Cœlina, cet enfant ne deviendrait plus que le fils d'une étrangère. George n'insista pas, et nous nous retirâmes assez avant dans la nuit ; il en passa le reste chez moi. Une chose restait inexplicable pour nous, c'était la conduite d'Ourdan. Nous bâtîmes des romans sans fin pour la comprendre ; une phrase de trois lignes nous la mit à jour. Le matin George reçut un billet ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

« M. Ourdan vient de me prévenir de votre arrivée. Veuil-
» lez passer à mon étude, où je vous remettrai des papiers
» qui vous concernent. » N..., *notaire.* »

Nous allâmes chez ce M. N..., et il remit à George un papier ainsi conçu :

« Lorsque ma fille Cœlina aura atteint l'âge de vingt-et-un
» ans, M. N... lui remettra les papiers ci-joints. Si elle se
» marie avant cet âge, M. N... ne les remettra qu'à son
» mari, quelque personne qui se présente pour les réclamer.

» *Signé* .... »

Je lisais par-dessus l'épaule; je vis la signature : ce n'était qu'un nom de baptême ; sur la cire du cachet qui fermait l'enveloppe des titres il y avait une couronne souveraine.

Ces papiers consistaient en une reconnaissance de 300,000 livres de rente, inscrites au grand-livre, dont Ourdan se reconnaissait détenteur, au nom de Cœlina, à laquelle il en était fait donation par un acte joint à cette reconnaissance.

Le notaire nous annonça qu'il était chargé de la part de M. Ourdan de remettre à George les inscriptions mentionnées dans la reconnaissance, en échange de cet engagement. Quand tout fut fini :

— Eh bien ! dis-je à George, comprenez-vous maintenant? Il a marié Cœlina à dix-huit ans pour qu'on ne lui remît pas ces papiers, et il l'a mariée à un homme qu'il avait fait civilement disparaître, pour qu'on ne les lui remît pas davantage.

— Quoi! s'écria George, tant de crimes pour un peu d'or !

— Ma foi! lui répondis-je, dites donc : si peu de crimes pour tant d'or!

— Mais qu'est devenu ce malheureux ?

— Vous l'apprendrez sans doute chez sa fille.

George y courut. Je jugeai plus discret de l'y laisser aller seul ; je l'attendis toute la journée, je l'attendis une partie de la nuit. Le lendemain, il vint m'apprendre qu'Ourdan était parti pour l'Amérique, et que lui-même allait voyager avec sa femme pendant quelques années. Il me chargea de faire payer par son notaire une pension à Thérèse, et me fit ses adieux. J'allai porter les miens à Cœlina; elle fut très-embarrassée de me voir. Jamais elle ne m'avait paru si belle; elle appela son mari, George, et je m'en allai mécontent. Ils quittèrent Paris. Bien souvent, depuis, en me rappelant le nom que j'avais vu sur les papiers du notaire, je ne m'étonnai plus qu'Ourdan sût si bien les aventures de la cour impériale.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

L'AVENIR.

A LA MÉMOIRE D'ANDRÉ CHÉNIER.

Jusqu'ici trois fléaux ont désolé la terre :
La superstition, l'égoïsme et la guerre.
La première n'est plus ; la guerre veut en vain,
Terrassée à demi, lever son bras d'airain.
L'égoïsme est debout, et, tout pâle de crainte,
Presse une bourse d'or d'une dernière étreinte,
Et, voyant qu'à la fin son règne va passer,
Il caresse cet or et paraît l'embrasser.
Ah ! caresse-le bien ce dieu qui fit ta joie ;
Car le bel avenir te ravira ta proie.
Sens-tu sur tes vieux os souffler de tout côté
L'air brûlant de l'amour et de la charité ?
Égoïsme ! égoïsme, ah ! de sa noble enceinte,
Près d'enfanter le jour de l'égalité sainte,
La France te repousse et te bannit enfin ;
Comme la grande mer qui se lève, et soudain
Rejette puissamment, au jour de la tempête,
Une algue sans valeur qui profanait sa tête.
Et vous, gens de l'empire et de la cour des rois,
Ou de la république, enfin gens d'autrefois,
Ne sentez-vous donc pas que, depuis tant d'années
Que vous nous ballottez dans vos mains décharnées,
Quelque chose de pur, invisible à vos yeux,
Sur la terre de France est descendu des cieux,
Et que ce jeune siècle, espérance du monde,
Sur vos fronts décrépits lève sa tête blonde,
Et regarde alentour s'il n'apercevra pas

Une main jeune aussi pour diriger ses pas ?
A vous voir, spectres blancs, vous disputer encore
Le droit de gouverner l'âge qui vient d'éclore,
On dirait trois mourans, les pieds dans le tombeau,
Se disputant à qui prendra soin d'un berceau.
Votre règne est passé, je vous le dis : arrière !
A d'autres maintenant l'orageuse carrière,
A d'autres la tempête ou bien le ciel serein,
A d'autres le navire au grand timon d'airain.
Tout l'Occident écoute, et sur sa plume oisive
Naples est palpitante et demeure pensive ;
Londres attend comme un homme, et Madrid est rêveur.
C'est que le siècle est né qui sera le SAUVEUR.

O toi, mère du Cid, toi sa belle patrie,
Espagne, vieux berceau de la chevalerie,
Tu n'as plus les bûchers de tes inquisiteurs ;
Mais prends garde à présent aux régénérateurs ;
Prends garde qu'au milieu de ta noble carrière
A tes Torquemada succède un Robespierre.
Par le fer ou le feu, toujours, toujours du sang !
Hélas ! c'est le progrès dont on nous parle tant.
Que le passé du monde et de ta sœur aînée
Soit présent à tes yeux dans cette grande année !
La France, tu le sais, pour essuyer ses pleurs,
Vit arriver un jour un tas d'adorateurs,
Et trois cents bouches d'or pleines de belles choses
Sur son front rajeuni répandirent des roses ;
On l'endormit enfin par ce jargon nouveau...
Elle se réveilla dans les bras du bourreau.
Tous les bons à cet homme avaient livré leur tête ;
Deux justes survivaient en cette horreur muette,
L'homme avait une lyre et la femme un couteau,
Et tous les deux ainsi montaient à l'échafaud.
Car l'un faisait au crime une implacable guerre,
Et l'autre de Marat avait purgé la terre (1).

(1) André Chénier et Charlotte Corday.

ANTONI DESCHAMPS.

UNE VENTE A MESNIÈRES.

(LE CHATEAU DE HENRI IV).

HAUTE-NORMANDIE.

C'est sous ce vieux nom, *château de Henri IV*, que les paysans de la côte dieppoise désignent encore à l'heure qu'il est le joli domaine de Mesnières.

Si quelque jour il vous arrive de prendre les bains de mer et de faire le voyage de Dieppe autrement que M. Duparai de l'Odéon, que votre fièvre d'ivoires et de falaises se calme un peu, et que vous sachiez déjà Saint-Jacques et votre Pollet par cœur, informez-vous près quelque sellier de la grande rue de la distance véritable de Neufchatel. Vous lui demanderez un train de roue confortable et ressemblant le plus qu'il sera possible à une voiture. Tâchez aussi de persuader à cet honnête Normand que l'équipage peut courir la poste, et ne prononcez pas devant lui le mot *traverse*. Cela fait, comptez à votre choix six ou neuf lieues de la porte Labarre.

Le double embranchement des routes est en effet la seule cause de cette variation de distance. Deux chemins très-opposés partent de Mesnières, celui de la Vallée et celui de Pommerval. Pommerval, le dernier relai avant Mesnières, est un petit village aux grappes vertes, élancé, joyeux au

milieu de ces plaines crayeuses et sévères qui forment les mamelons du château, perdu comme Rouen dans une sorte d'entonnoir. Dès l'abord, cette poussière blanchâtre du sol rappelle les déchirures du terrain d'Arques : même aridité, même sauvagerie à côté de même verdure. Les huit lieues que vous venez de parcourir vous ont fatigué de leur spectacle uniforme. C'est une terre assez semblable à la Brie, de grandes landes bien plates avec des pommiers tout ronds, des châteaux de brique terne et d'un aspect féodal, des chaumines de terre fermées par des claies de bois ; puis des nuées de corbeaux formant un linceul noir sur la campagne, ou d'honnêtes canards se rendant en corps dans le village, à la mare seigneuriale d'un maître de poste. Les légères vapeurs qui viennent jasper l'horizon, comme autant d'arcs-en-ciel partis de ce val de Bray, ont peine à voiler le fond monotone de ce tableau. La poste normande est aussi tout ce temps fort paresseuse ; elle chante au petit pas, fait sonner bien bas ses grelots, et l'on dirait qu'elle prend à tâche de vous saturer d'ennui, afin de mieux vous faire sentir le contraste du paysage.

C'est du château seul que relève tout son attrait. Le château, avec ses quatre tourelles de belle ardoise, semble vouloir remonter lui-même au-dessus des murs de brique qui l'entourent ; — son parc le gêne et l'étouffe. On dirait d'un visir dont on n'aperçoit que le turban. Peu à peu les haies de verdure s'effacent, les arbres deviennent moins pressés, les grandes ailes blanches de Mesnières vous apparaissent. Voici déjà l'arc-boutant de sa chapelle, délicate et frêle arête bénite par un cardinal d'Amboise ; voilà les clochetons gros et lourds de la prairie, les vingt croisées du château, les cheminées longues, les fossés, le pont-levis ! A travers les ifs aux palmes sombres, bondit quelque chose de fauve, — c'est un daim, un pauvre daim averti déjà de l'enchère ! Car c'est d'une enchère, d'une vente publique et après décès qu'il s'agit. Aujourd'hui se vend le mobilier de Mesnières, aujourd'hui 26 septembre, un vendredi !

Et voilà pourquoi sur la route, route étroite, où les ormes et les buissons s'entrelacent en forme de tonnelle, tant de

Cauchoises, tant de bonnes Normandes à cheval derrière leur mari, naïves caravanes de femmes au gros chignon retroussé, aux châles à plis, ayant toutes en main l'éternel parapluie de toile rouge; voilà pourquoi ces quatre calèches et ces chevaux dételés dans l'avant-cour; pourquoi ce crieur sur la marche du perron, et cet honnête homme de garde-chasse tenant en laisse un vieux bouledogue anglais, lui non moins vieux et plus triste.

On va vendre, messieurs, tous les meubles de Mesnières!

Aujourd'hui les meubles, demain le château! La mise à prix du château n'est que de 1,600,000 francs. Dépêchez-vous!

Et les acheteurs, les oisifs, les dames en toilette et les brocanteurs de Paris déguenillés, montent déjà le perron, un perron circulaire, à marches basses, perron fait exprès pour les robes traînantes et les petits nains écarlates de Véronèse. Une tente en toile se projette sur la grand'cour, c'est là que doit tonner la voix de l'encan. Voilà le théâtre, on n'attend que les acteurs.

Je ne sais pourquoi, dès qu'il doit s'agir d'une vente (surtout d'une vente après décès) les imaginations les plus froides sont en éveil. Que va-t-on crier, que va-t-on vendre? Qui achètera dans cette foule, des parens ou des étrangers? N'y aura-t-il pas là quelque drame plus neuf et moins usé que tous les drames ordinaires, quelque chose de mieux qu'un épicier qui se marchande un Rohan, ou un négociant en huiles auquel échoit le portrait de Gabrielle? Que dira le mort de cette grande profanation? Quand même il eût voulu que cela fût ainsi, ne serait-il pas temps que l'opinion décidât? et ne serait-ce pas belle chose que l'huissier priseur et le crieur renversés, la séance interrompue, un parent du mort s'indignant et prenant tout-à-coup la vente à son compte, puis chassant des marches du château tous ces hommes d'impur trafic, aussi beau, aussi enflammé que Jésus chassant les vendeurs du temple?

Ce serait là une belle et digne mission, — la mission d'une ame forte, intelligente et pieuse, que celle d'empêcher l'encan de tel souvenir ou de telle pierre, de noter d'infamie le brocantage, et de mettre ainsi de sa propre autorité un véto

sur la vente et les vendeurs. Ce serait quelque chose de nouveau et de hardi. Voilà bien, messieurs, l'ombre de Banquo, voilà bien le spectre au doigt fatal et terrible! Gardez-vous de toucher à ces vieilles toiles, à ce grand et noble passé! Puisque mon aïeul m'a déshérité de ce château, j'achèterai, moi, à mes frais, ce portrait d'aïeul, je me vengerai de lui, ma vie entière, par mes respects et par mon silence; je réunirai autour de moi tout ce qu'il aimait, ses meubles, ses tentures, ses armoiries, ses livres; je me ferai le tuteur de ces débris, tout cela parce qu'il ne l'aura pas voulu. Et alors, de ce lieu profond où il est, il verra peut-être à quelles mains pures serait venu l'héritage, à quel homme il aurait transmis ce dépôt, quelle religion et quel amour l'eussent couvé. Neuve et admirable vengeance!

Hélas! il n'est rien de ceci : la loi, l'inflexible loi qui prend *dix pour cent de droit* en cette circonstance, se charge elle-même de déshabiller le mort. Elle accorde protection à ce mépris de la foule, elle encourage la démolition et le marteau. Voyez un peu quelle gradation, et comme cela se fait pas à pas! Le premier jour, c'est la batterie de cuisine, dit le *programme*, porcelaines, cristaux, *bons couchers, bonne lingerie.* Le second jour, ce sont *les meubles en noyer et la cave.* De la sorte et peu à peu s'affaiblit l'idée du mort; à force de le vendre ainsi en détail, ce n'est plus qu'une ombre de seigneur, une vaine ombre qui noircit peut-être au soir la vitre de sa fenêtre. Le dernier jour, on le met sur table avec ses pairs; les portraits de famille se vendent en dernier, comme si ce dernier cortége devait encore une fois accompagner sa grande ombre au cimetière. Cela fait, dites-moi qui se souviendra de lui?

Oh! sans doute, et rien qu'à voir ce domaine, on pressent qu'il pouvait se faire aimer, ce seigneur, ce roi d'une chapelle et d'un village! Cette belle et grande prairie, pareille aux tapis verdoyans de Kew, les murs et le ciment de ces fossés, aux eaux dormantes, témoignent assez du labeur qu'il a payé et de l'industrie qu'il dota. C'est là une belle et vraie gloire pour ce village d'avoir eu chez lui des ouvriers assez habiles ou assez craintifs pour ne pas entamer avec leur ciseau les délicates arabesques et les fleurons capricieux

de ces murailles. Car le château date évidemment de cette époque fine fleur de la renaissance. François Ier et Henri IV s'y donnent la main. Voyez-vous ce vestibule des Cerfs, ces chiffres, ces cheminées ? Écartez un peu de la main ces bonnes Cauchoises, vous trouverez sur le panneau de salon deux grandes palmes enlaçant la lettre L. Que veut dire cette lettre, reproduite partout, même dans la fameuse chambre de Henri IV ? Serait-ce le chiffre de Louis XIII, jaloux d'habiter de la sorte en effigie ce château où son père à barbe grise s'arrêta ? Et ces médaillons si fins, si coquets de l'aile gauche? Je ne serais certes pas surpris que Jean Goujon eût entaillé dans la pierre ces délicieuses moqueries, surtout l'enfant qui tient un balai. Doutez-vous que les huit grands cerfs de la salle de vénerie n'aient pas entendu la fanfare de Gabrielle, et peut-être même les pas de Crillon et de Sully? Voici trois fenêtres, les trois fenêtres de la façade, où serpente encore comme l'acanthe le caprice ingénieux de Philibert Delorme. Et cette galerie ouverte au nord comme celles d'Italie à cette époque, n'est-ce pas là, dites-moi, toute la livrée de la renaissance !

Le propriétaire de ce château, M. le marquis de Biancourt, y vient de mourir. Il est mort sans postérité. M. de Belloy et M. Huret, m'a-t-on dit, héritiers lointains, ne s'opposent point à la mise en vente de ce domaine. Peut-être M. de Béthune en deviendrait, dit-on, encore l'acquéreur.

Quoi qu'il en puisse être, ce sera une pauvre histoire que celle que je vous dirai de Mesnières. M. Vitet, qui, en sa qualité d'inspecteur général des monumens historiques de France, a publié deux volumes in-8o sur la Haute-Normandie, trouve bon de n'en rien dire. Mesnières à neuf lieues de Dieppe, Mesnières si beau et si inconnu !. En vérité on ne conçoit pas pareil oubli.

Le savant M. Féret, auquel j'ai eu recours en cette circonstance, se souvient à peine d'avoir été enfant dans le parc de Mesnières. Sa place de bibliothécaire de la ville, place dont il remplit les devoirs avec tant de conscience et de goût, ne lui permet guère de s'absenter. Il n'est donc pas allé cette fois à la vente de Mesnières. M. Féret jeune

en a fait un dessin exact, et que je l'engage à publier.

Rien de précis n'existe donc sur Mesnières, à moins qu'il n'y ait à Neufchatel le *chartrier* du château ([1]). Chaque château avait, on le sait, son chartrier. Sans doute on trouverait là des documens précieux.

M. de Brancas disait devant nous que Mme la duchesse de Berry avait fait dresser dans le temps un plan exact de Mesnières, le château d'abord, puis chaque détail des croisées. Le registre des domaines fut compulsé à Paris, et l'on dut savoir enfin à quoi s'en tenir sur cette propriété, que les uns donnent aux d'Estrées, d'autres à Louis XIII. Ne voilà-t-il pas quelque chose de grand et de bien entendu? Non contente de faire commencer des fouilles productives dans cette fameuse cité de Limes où l'archéologie a fait tant de conquêtes, Mme la duchesse de Berry ordonne de lever, sans que ce château lui appartienne, le plan de Mesnières. Ces aquarelles, ouvrages d'un peintre anglais, furent payées chez l'éditeur 12,000 francs.

Le peu que j'ai recueilli formerait du reste à lui seul une des belles pages de Mesnières. Imaginez que vers 93 la révolution se fit ouvrir, la hache en main, les portes du château. Il venait d'être transformé, pour sa sauvegarde, en prison publique du district de Neufchatel. L'échevelée se rua partout, dans le vestibule, la galerie, la chapelle, jusque sur la chambre et le lit de Henri IV. A son retour, le marquis trouva les lieux bien changés. Il lui fallut à la fois une grande patience et un véritable amour de l'art pour restaurer pierre à pierre ce château dans son vieux style et sa naïveté première. Je ne suis pas même éloigné de croire que les reliefs en rond scellés dans la cour aient été remis après coup par lui-même à cette époque; sans cela comment auraient-ils échappé aux décollations brutales, eux qui sont presqu'à la hauteur de la main?

L'histoire de ce château est donc le meilleur éloge du

([1]) J'ai écrit *Mesnières,* comme tout le monde, quand peut-être il serait plus juste d'écrire *Mainières*, parce qu'il existe un titre normand du douzième siècle où il est question d'une chapelle dans *Maisnillio*.

marquis de Biancourt. Après les temps mauvais, il faut recréer, il faut raviver les cendres, et c'est ce que fit le marquis de Biancourt. Il appela à lui des architectes, il chercha à établir quelque concordance entre l'ancien style et le nouveau. Il est malheureux sans doute que ces embellissemens et ces regrattages ne demeurent pas à l'abri de la critique. Le pont-levis *moderne* est une déplorable invention. Quand un pont-levis veut se faire moyen âge, il lui faut avant tout des clous et du fer; il faut que le duc de Mayenne, avec son embonpoint, ne l'enfonce pas lui tout seul. L'architecte ne s'est guère mis en peine de cela, ni de savoir si Mayenne était gras dans les chroniques. Le vicomte de Walsh, le plus fin et le plus impitoyable railleur, en fait d'anachronismes de mœurs, que je connaisse, se trouvait à cette vente. Il faisait observer dans un avant-salon, à ceux qui se trouvaient là, une de ces grandes cheminées au large *mantel*, hospitalier abri du temps de nos pères. Dans cette cheminée, on venait de mettre une gentille cheminée prussienne à la Rumford. M. de Walsh écrivit alors devant moi sur son Album : *Mesnières*, 28 *septembre. Cheminée du premier salon : une petite idée d'aujourd'hui dans une grande pensée d'autrefois.*

Nous demeurions encore dans cet avant-salon orné de quatre grands paysages de Robert, quand l'huissier priseur vint nous avertir qu'on procédait à la vente.

Et en effet elle était déjà fort animée, et le premier nom que j'entendis retentir sous la tente fut celui de La Fontaine.

La Fontaine! c'est-à-dire une toile de *quatre* indignement poudreuse et encroûtée. On distinguait à peine le nez et le sourire si fin du fabuliste.

A 16 francs, à 16 francs M. de La Fontaine!

Il y avait sur table, et compris dans le lot, deux autres portraits, d'abord celui d'une femme à collerette empesée, puis un bourgeois pâle, au front bombé, aux grandes dentelles, et dont le velours devait être jadis beau, — M. le surintendant Fouquet.

Je cherchai vainement dans la foule Léon Gozlan.

La nature du rapprochement était bizarre. Fouquet à côté de La Fontaine! La Fontaine qui avait pleuré Fouquet des-

cendu si bas, tout proche à son tour de Fouquet le surintendant, qui le voyait si bas aussi.—A 16 francs!

Je surenchéris.

Par respect pour La Fontaine d'abord, puis en souvenir de *Peau d'âne*. Le portrait était misérable, bien qu'un monsieur près de moi voulût à toute force qu'il fût du peintre Largillière.

Fouquet, La Fontaine, et l'autre portrait, Henriette de Balzac, je crois, furent vendus 200 francs.

C'était la première fois de ma vie que je voyais une vente. La vente, je ne l'avais jamais regardée qu'à travers le prisme de Boïeldieu dans LA DAME BLANCHE, les paysans groupés et conduits par Féréol, les bougies du shérif, les jambes de Louvet, la voix sonore de Henri, et les notes grêles de Ponchard. Je croyais toucher encore la salle lambrissée de chêne, la robe rouge du juge et la jaquette verte et blanche des fermiers. « *Nous ne pouvons renchérir davantage. Quel est donc ce jeune acquéreur?* » et tout l'admirable morceau que vous savez. De la sorte, je pensais involontairement, hélas! à ce pauvre Boïeldieu; Boïeldieu notre dernier cygne, et qui s'en est allé joindre Hérold!

Comme effet d'orchestre, il n'y a peut-être rien au monde de plus original qu'une vente. C'est un chaos de voix disparates, de surenchères faibles ou fortes, timides ou résolues, qui toutes se trouvent étouffées sous la voix ronflante du crieur.

A cinq cent mille francs! Personne ne dit mot? Je cite encore le livret de LA DAME BLANCHE.

J'ai dit qu'une tente avait été dressée dans la grand'cour. Sur deux tréteaux on avait jeté quatre planches. C'était par ce lit dur que passaient tous les tableaux. Au milieu de vingt-Cauchoises au grand bonnet blanc, curieuses figures qui se disputaient naïvement l'honneur de toucher les cadres d'Agnès Sorel, de Balzac d'Entragues et de Diane de Poitiers, dont elles admiraient les dentelles peintes, on remarquait cinq à six fronts chauves de vieilles femmes au *toquet* doré cachant mal leurs tresses de cheveux blanchâtres. Leur indifférence au milieu de ce tumulte était sensible. Ce n'était guère qu'à la vue des tableaux de salle à manger et des natures

mortes que leur figure s'égayait. — *Les biaux magrias* ! *les biaux mélans* ! disait l'une dans son patois poletais en retournant une large toile de Desportes.

Successivement je vis comparaître, épousseter et vendre à cette table Henri IV, Gabrielle d'Estrées, Napoléon, le cardinal de Richelieu, Diane de Poitiers, Louis XIV et Philippe d'Orléans.

Ce dernier, le père du prince actuel, fut payé 120 francs.

Après Philippe d'Orléans, Napoléon, côte à côte d'un portrait en pied et en perruque de Louis XIV. Le Napoléon, mauvaise copie de Robert Lefèvre, fut vendu 400 francs. Pour ma part, et dans ce premier lot, je me crus contraint d'acheter, en forme de contraste, une glace gothique au chiffre des d'Estrées de Cœuvres et deux médaillons d'Henri IV et de Sully.

Jusque-là je me demandais ce que j'étais venu faire d'inusité à cette vente, pourquoi tant de pauvretés et de loques achetées à si haut prix. De tout ce que j'avais vu vendre en fait de peinture, il y avait peut-être deux tableaux passables, pas un qui fût revêtu de la signature d'un maître. En revanche, je vis nombre de brocanteurs, de ceux qui refont si bien les noms passés. Le faubourg du Roule et principalement la Bastille avaient envoyé des *leurs*. Dans cette cour, et sous un petit médaillon de la renaissance, un gros Auvergnat à cravate rouge, à veste débraillée et gilet de velours d'Utrecht, chantait à tue-tête une chanson de ses montagnes. Cet Auvergnat, l'un des plus forts revendeurs d'éventails, d'armoires du moyen âge, et de grimaceries chinoises, achetait à son aise et sans se presser, les mains dans les poches, et le chiffre 1,000 à la bouche, comme s'il eût crié lui-même le budget d'un autre. Je crois que c'est à lui que sont échus les Robert.

Quatre Robert (paysages), au prix de 1,800 francs! Quatre Robert, qui ne valent pas même les petits panneaux d'entrée attribués dans ce salon au même maître ! Comprenez-vous que l'on mette 1,800 francs à quatre Robert, quatre Robert non signés ! Robert décroît, en effet, à mesure que l'italien Canaletti se relève. La peinture de Robert a d'incontestables qualités ; mais sa mollesse de tons est par

trop académique. Canaletti, l'architecte si fin, si pâteux, a compris que pour aviver son architecture, il lui fallait des personnages. Mascarades blanches et rouges de sénateurs, mascarades de doges et de nains, mascarades d'ambassadeurs français comme M. de Bernis, de joueurs et de spadassins effrontés comme Casanova, tout cela salue, vogue ou parle sur ces eaux moirées de Venise. A côté de ce bruit, que vous disent les toiles de Robert? Les Anglais, nos juges et maîtres, à mon sens, en fait de paysage, daignent-ils seulement s'en informer? C'est que les peintures sans date, sans époque et sans cachet, quand elles ne sont pas à l'abri du temps et de l'oubli par un grand style, vont rejoindre bientôt les esquisses et les études, tandis que les monumens, les individualités survivent. On a beau dire et écrire en fait de préceptes, toute la destinée de la vieille peinture et la vie de la nouvelle sont là.

Le crieur public, entre-choquant cette fois deux battans vitrés, nous annonce enfin *la chambre de Henri IV!*

Ce nom me rappela, et pourquoi j'étais venu, et pourquoi j'allais rester. J'étais rassasié de portraits, de fresques, de chambranles. Que m'importaient à moi ces morceaux de damas rouge, ces tables, ces étoffes, et tous ces dignes Normands qui venaient d'acheter, la veille, la cave et l'orangerie, inscrivant encore à l'heure même d'interminables additions sur leur vieux carnet de cuir? Ce que je tenais à éclaircir, c'était la date du séjour de Henri IV, vers quel temps il avait pu venir dans ce château de Mesnières, et même y faire son lit! car c'était le *sien* qu'on vendait.

Plus que tout autre peut-être, je suis en droit de me méfier des traditions. La tradition, mine ingénieuse en fait de mensonges, ressemble à ces échos, chanteurs complaisans de toutes les notes, — ou peut-être mieux à ces mille galets que roule la mer, et qui finissent par s'élever en montagnes. Qu'est-ce que la tradition, et qui l'a faite? Devons-nous l'accepter sans la comprendre, ou bien la soumettre à l'analyse comme un fruit inconnu? Devons-nous chercher l'arbre après avoir ramassé la branche? Certes, l'audace est superbe que de s'attaquer à si grande dame, et lui demander compte de ses erreurs. Telle serait pourtant l'œu-

vre d'un esprit sûr, d'un esprit mathématiquement hardi. Il irait guerroyant, comme le sublime fou de la Manche, contre les erreurs, ces autres moulins aux larges ailes, tournant, depuis que l'histoire est faite, sur leur immuable pivot. Dédaigneux des criailleries de la foule, il irait toujours par-devant lui, à cheval, et la lance au poing, sans regarder même Sancho, le bon écuyer, qui demeure arrière, tout effaré, et lui crie de revenir, parce qu'il n'est pas sage de rectifier ainsi le passé. A son retour, il se trouverait peut-être pendu, ou brûlé en effigie. Et ce serait encore là une belle erreur à constater. Il se montrerait et dirait à tous : C'est moi [1] !

Un fait entre mille. Il s'agit de la bataille d'Arques, dont nous avons à cette heure même le théâtre sous les yeux. Plusieurs écrivains représentent l'affaire qui eut lieu entre Henri IV et Mayenne, le 21 septembre, aux environs d'Arques, comme une bataille *décisive*. Je pense qu'ils ont tort. Ce jour-là, Henri IV fit seulement tête à l'ennemi; il chargea Mayenne et lui tua du monde dans le bas de la vallée, à cet endroit où est encore la petite colonne. L'action fut chaude; mais ce que les *Mémoires de Sully* disent de l'effet du canon du château d'Arques [2] est contestable à coup sûr, d'abord, parce que la portée était grande, et l'on peut s'en convaincre en montant sur les circonvallations encore intactes, et de plus les combattans se trouvaient tellement mêlés, qu'il devenait difficile d'atteindre tout juste les ligueurs [3].

Cette affaire d'Arques fut si peu *décisive*, que le 26 septem-

[1] Un oubli tellement profond plane souvent sur nos vieilles annales que la science héraldique elle-même s'en est ressentie. Voyez à ce sujet les réflexions de M. Granier de Cassagnac dans le n° 2 d'un article très-remarquable sur *la Noblesse de France*. (*Revue de Paris*, 5e année.)

[2] Sully, autant que ma mémoire me sert, parle, non de *trouées* mais de *rues* que le canon faisait à travers les rangs.

[3] Rien qu'en parcourant les lieux, on se convaincra facilement de ces difficultés stratégiques. La statistique seule montre que les mousquetades et le canon de Henri devaient nuire autant à ses soldats qu'à ceux de Mayenne.

bre, Henri IV se trouvait assiégé dans Dieppe. Les ligueurs avaient établi sur une des hauteurs qui dominent la ville un batterie de huit pièces qu'ils firent jouer *avec beaucoup d'activité.* Les troupes royales n'en exécutèrent pas moins plusieurs sorties, le roi à leur tête; elles eurent partout l'avantage, mais elles n'étaient pas assez fortes pour contraindre l'ennemi à lever le siége. Ce ne fut que le 6 octobre, à quatre heures du matin, que Mayenne délogea, ayant appris que le roi venait de recevoir dans Dieppe un renfort d'Anglais, et que les troupes réunies du duc de Longueville et du maréchal d'Aumont approchaient. Il craignit d'être pris entre deux feux et leva le siége.

Voici, pour mon compte, comment j'étais fondé à me mettre en garde ici contre la tradition. Je me souvenais d'avoir vu pour le moins quatre châteaux avec des *lits de Henri IV.* Entre tous les autres, je citerai La Roche-Guyon à M. Le duc de La Rochefoucauld, et le château de Vauxbuin, près Soissons, dans lequel restait M. de Pougens l'aveugle, dont on vient de publier les Mémoires. Une chambre de ce château conservait un lit où le Béarnais avait couché; il était même d'une telle largeur, qu'il fallait que ce jour-là (veille ou lendemain d'une bataille, autant que mes souvenirs me servent), Henri IV y eût couché avec Crillon. La vie errante et chevaleresque de ce prince, vie féconde en marches et en contre-marches forcées, vie de cadet de Gascogne, ferraillant d'estoc pour un trône, favorise, on le conçoit, ces mensonges. Henri IV était homme à faire son lit partout; c'était une cotte de mailles aux bras de fer, vivante, animée, toujours balafrée de quelque grand reflet de soleil, souvent mouillée de pluie, roussâtre de poudre, amie de la caque, et se jetant harassée sur le premier matelas venu. C'était un rude prince, *sentant le gousset*, comme dit ce bon Des Réaux, un prince gascon et loyal tout à la fois, livrant au supplice Byron et flétrissant par une lettre admirable l'assassinat exercé en forme de guet-apens sur Balagny ([1]). Pour cet homme-là, quel lit

([1]) Voyez ce que dit Sully de d'Aiguillon, année 1608, liv. XXV.

n'eût pas été bon, et qu'était-il besoin qu'Henri IV choisît pour étapes des châteaux ?

« Le roi alla reconnaître lui-même l'armée ennemie, il la » vit *par-devant et par-derrière*, dit Sully.

» Seigneur, pria-t-il à haute voix, s'appuyant sur l'ar- » çon de sa selle, ayant le chapeau à la main et les yeux le- » vés au ciel, si c'est aujourd'hui que tu veux me punir » comme mes péchés le méritent, j'offre ma tête à ta jus- » tice (1).

. . . .

» Mainville, qui était auprès de lui, gardant son coup de » pistolet pour en servir le premier des ennemis qui s'ap- » procherait du roi, en choisit un si à propos qu'il lui perça » la tête de part en part, et la balle vint siffler autour des » oreilles du roi, qui ne parla jamais de pistolet qu'il ne se » souvînt de ce coup, disant n'en avoir jamais vu de plus » grand ; aussi était-il chargé de deux carreaux d'acier (2).

. . . .

» Je suis tout proche de mes ennemis et n'ay quasi pas » cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais com- » plet que je puisse endosser : mes chemises sont toutes dé- » chirées, mes pourpoints troués au coude, ma marmite » est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne chez » les uns et les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus » moyen de rien fournir pour ma table (3). »

Voilà un singulier prince, n'est-ce pas ! Plus véritablement prince que tous les autres ; cependant, au milieu des favoris du dernier règne, pour la plupart aimant le grand jeu, les broderies, la dépense outrée, tous héritiers en fait de *mignonnerie*, des Livarrot, des Maugiron et des Saint-Mégrin, car lui, Henri, les dépasse tous de la tête, et les méprise. Ce cadet de chevau-légers, cet homme à méchant pourpoint réforme à lui seul son siècle. Il laisse François d'O, seigneur de Fresnes et de Maillebois, surpasser encore pour quelque temps en excès et en prodigalités ruineuses

(1) Péréf., 2e partie.

(2) Matthieu, tome 2, livre I, pag. 187.

(3) *Lettres de Henri IV*, édition d'Amiens.

les rois et les princes ; il sait que ce Lucullus amuse avec ses soupers où l'on voit des tourtes composées de musc et d'ambre, *lesquelles reviennent à vingt-cinq écus* (1). Lui qui a encore sur les lèvres du vin de Jurançon, il rit bien haut de tous ces vices mignons dont on faisait gloire à la cour de Henri III ; c'est un garçon aux larges épaules et qui se présente aux femmes de cour sans sarbacane, parfums d'Italie, et boucles d'oreilles. Il s'appuie bien vite sur l'épaule de Sully. *Je suis roi, je vous parle en roi, je veux être obéi.* Voilà ce qu'il dit à messieurs les évêques au sujet de l'édit de Nantes. Pour son costume, afin qu'on n'en doute pas, il va vous le dire lui-même. « Vous me voyez en mon cabinet où je viens » vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée et la » cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui » vient recevoir des ambassadeurs, mais vêtu comme un » père de famille, *en pourpoint*, *pour parler familièrement à* » *ses enfans* (2). »

Étonnez-vous après cela de cette dure couchette de chevalier ! Étonnez-vous que son compère Zamet ait de riches étoffes et Roquelaure un beau lit, quand il s'en va piquer lui-même, en gentilhomme affamé, la dinde de trois procureurs, grasse dinde tournant à la broche dans une auberge de Creteil ! Aussi le lit de Henri IV (j'entends celui qui est échu dans cette vente à M. de Bois-Guilbert) n'est-il pas de bois doré ou de laque peinte, comme le lit menteur de la fameuse chambre de Mesnières, lit *effronté*, pour me servir du terme de Boileau, lit à baldaquin orange et violet, que le marquis de Biancourt avait acheté en Angleterre. Le lit de chêne dur que M. de Bois-Guilbert a payé 500 fr. ne contrarie pas du moins par sa forme aucune de traditions qui se rattachent à l'époque. C'est un lit de bois dur, écorné, le dais est en damas rouge comme les rideaux, très-amples et à franges d'or. Je préfère de beaucoup ce lit simple à l'autre lit *anglais* dont je vous ai dit un mot, et qui faisait à lui seul l'ornement de cette chambre. Le crieur public, chroniqueur audacieux, n'en donnait pas moins ce lit aux curieux

(1) *Journal de l'Estoile*, année 1594, page 37.
(2) Péréf. et *Journal de Henri IV*.

bébétés pour celui de Henri IV. Il a pour supports deux gorgones peintes, ou dragons, et pour colonnes, un mauvais bois noir imitant la laque; le couronnement est en laque de Chine à petits dessins. Du reste, ni caractère, ni style, à moins qu'on ne veuille le faire dater des derniers jours de Louis XV. C'est un lit Dubarry; et le programme y fait coucher Henri IV!

Ce lit, ses six fauteuils et son canapé n'ont pas dépassé 750 fr.

Un beau secrétaire, où se trouve en *applique* cette inscription : *Bureau de Gabrielle d'Estrées,* a été vendu 2,200 fr. à un brocanteur de Paris. Il pouvait en valoir 800. L'inscription du reste n'est pas incrustée, mais bien mise après coup; les lettres en sont *bistrées* pour leur redonner la teinte du meuble. Ce sont là des roueries communes aux brocanteurs de tout genre, même auxbrocanteurs de château. Je ne crois pas plus aux billets de Gabrielle, enfermés dans ces tiroirs royaux, qu'au pourpoint béarnais de Henri IV sur ce lit chinois.

Une table à pied, avec une peinture ovale, dans le style de l'école flamande, a été vendue, dans cette même chambre, à bas prix. Ces sortes de tables deviennent cependant de plus en plus rares. Au palais Pitti, à Florence, j'en avais vu deux magnifiques avec des grisailles dues à la jeunesse d'Albert Durer.

Malgré les flots pressés de la vente, je pris le temps de considérer cette chambre, dite *celle de Henri IV*. Elle donne sur les fossés du château et regarde la prairie. C'est une chambre carrée avec une seule fenêtre. Les portraits y sont *encadrés* dans la muraille, et jamais ici l'expression ne fut plus juste, car ils y sont vissés et cloués; la boiserie laisse à peine passer le cadre, comme dans beaucoup de palais italiens. *Les Joueurs de dés*, imitation sur cuivre du magnifique tableau de Caravage, tableau si connu du palais Shiara à Rome, m'avaient frappé. Dans ces joueurs, il y en a un qui triche; son gant est troué, sa main haute; il triche avec complaisance et dédain, pendant qu'un pauvre jeune homme, au pourpoint de page, a le nez baissé sur son jeu, ainsi qu'un provincial. C'est un ruffian brun et beau que le tricheur, un *mauvais*

garçon, que j'eusse voulu rapporter à mon ami Alphonse Royer.

La pièce regarde le midi; elle a pour plafond de grosses solives entièrement reblanchies, quatre colonnes servant de théâtre à ce lit; — la cheminée, qui est très-haute, se trouve placée à deux pas de la fenêtre. Dans cette cheminée, dont la plaque est neuve et refaite, j'avais remarqué un petit balai d'âtre, en cuir de Cordoue, avec de jolies gaufrures. C'est le médaillon de Henri IV, ou plutôt son profil, qui s'y trouve reproduit jusqu'à trois fois. Sur ce balai serpentent aussi les armes de France, trois fleurs de lis d'or, surmontées de la couronne sur un champ bleu. Au risque d'ameuter contre moi la critique, je dirai que c'est le seul meuble qui m'ait semblé *historique* dans cette vente. Seulement j'étais loin de m'attendre qu'un jouet gothique de cette espèce dût monter aussi haut. J'ai vu le moment où le crieur allait prononcer le chiffre *cent* (1). L'adjudication m'a laissé ce balai à quatre-vingt-dix.

J'allais oublier de vous dire que, la veille, on avait donné, en revanche, six daims vivans pour 100 francs.

Cinq heures venaient de sonner lorsque la vente finit. Tout ce peuple d'acquéreurs, froissé, harassé, dupé, regagne ses chaises de poste, son roulage et ses charrettes. La petite chapelle du château de Mesnières, blanche et fraîche comme une épousée, avait reçu tour à tour les différens lots. Ce n'était pas le contraste le moins curieux de cette journée,

(1) Un journal, en rendant compte de cette vente, et au sujet de ce dernier *meuble*, établit par erreur un chiffre moindre. Quant à cet amour du passé et des *reliques* que quelques hommes cherchent à ébranler en nous, il serait bon, une fois pour toutes, de le préciser. C'est un sentiment d'art bien plus qu'une manie de *fidélité* qui nous porte à ces recherches. Nous retrouvons avec amour ce que nos pères aimaient; nous redevenons enfans près de leurs jouets du temps passé, nous admirons le goût et la finesse de leurs ouvriers jusque dans les meubles les plus vulgaires de la vie intérieure. De même que nous eussions acheté à Florence une salière de Cellini, si l'argent ne nous eût manqué, nous achetions ce balai à Mesnières, parce qu'il avait les armes de France.

que l'étalage de toutes ces toiles profanes, de ces meubles, de ces étoffes, dans la sacristie et sur le marbre même de la chapelle. Le roulage y prenait ses notes, les brocanteurs y ficelaient leurs tableaux : vous eussiez cru à une seconde bande noire. Le crieur public, le Normand le plus robuste en poumons de toute la côte, y buvait un pot de cidre. C'était bien la peine que le vitrail de ce petit temple fût si beau, ses anges si blancs et ses voussures si jolies, et son livre de messe feuilleté jadis par le doigt d'un Amboise ! Le commissaire-priseur détrônait le chapelain.

La nuit venue, une nuit complète, nous voulûmes avoir des torches; le chemin, impraticable à cette heure, nous effrayait. Le garde nous dit qu'on n'en trouverait pas dans le village, mais qu'il savait bien où en prendre, lui.

« Ce sont les mêmes torches qui ont servi au convoi de monsieur le marquis, nous dit ce brave homme. »

Pour ma part, j'eus peur, et ne fis part à ces dames de la proposition du garde qu'à Pommerval, le premier relai. Voyager avec les torches d'un mort !

. . . .

Comme il faisait soleil à mon lever, j'eus la fantaisie de monter sur la plate-forme de la maison que j'habitais, chez un imprimeur nommé Corsange. Les maisons de Dieppe ont cela de particulier, que les belvédères y remplacent les cheminées ; il y a peu de toits sans un *œil*, dans cette ville de harengs, qui regarde toujours la mer. Du haut de la terrasse où je me trouvais, mon regard embrassait facilement cette ville de bistre, ces maisons pesantes, disgracieuses, uniformes. Il n'y a pas à Dieppe une seule maison gothique. Les masses sévères du château et les arabesques charmantes de la tour Saint-Jacques tranchaient seules le milieu du cadre ; la mer, semée de flots aussi blancs que des mouettes, était liserée, comme de coutume, à cette heure, de bandes éclatantes de bleu et de jaune. Du versant lointain où elle se trouve placée, la petite colonne de Mayenne regardait tristement cingler tous ces lougres, ces chasse-marées, ces cutters, véritables aigles aux ailes fauves. Ainsi éclairée, la mer était vraiment belle !..... Un délicieux trois-mâts dansait à l'ancre, en dardant sa flamme, rouge comme une lan-

gue de feu, vers le chenal. Les chantiers regorgeaient de travailleurs...

Et je me prenais alors à réfléchir involontairement à cette cité, aventureuse autrefois en fait de fortune ; je la voyais assise et fixée à tout jamais, stupide et dévorée par son commerce. Plus de voyages et d'explorations lointaines ! plus de Parmentier, de Jacques Cousin et d'Ango ! Où est le vieux temps des vieilles audaces, le temps des drapeaux flamands et portugais cousus en forme de voilure ! le temps de la réforme et des prêches sur les falaises ! A ce jour, où vont les cent arquebusiers de M. de Ricarville, pourchassant à coups de feu l'hérésie ? où est ce protestantisme aveugle, brisant, dans sa rage, les délicates statuettes du quinzième siècle, et faisant par avance saigner la pierre de toutes les blessures de Coligny ? Et ce Duquesne, si noble et si inconnu ? Montrez-nous seulement, dans toute cette ville, un coin de terre qu'habite Duquesne, un heurtoir de maison qu'il ait touché ! Ingrate ville, qui n'a que des monumens d'ivoire !

Pauvre ville après tout, soupirais-je encore, pauvre et n'obtenant rien, si ce n'est des étrangers. Quand il ne s'agirait que d'un léger *poncif*. Pour faire revenir une belle fresque au manoir de Varengeville, de 2 à 400 fr. pour fouiller le marbre de ce même Ango à Saint-Jacques, et creuser la cour du collége où était jadis sa maison [1] ; Dieppe se voit, hélas ! obligée d'attendre ; le ministère la visite, mais il ne lui donne rien.

Je me trompe ; depuis le passage de M. Thiers, nous avons vu s'élever ici, et comme par miracle dans la grande rue, un bâtiment que les échafaudages voilent encore, il est

[1] J'ai plaisir à citer encore le zèle de M. Féret pour ces choses. Il lui semble triste, à lui bibliothécaire d'une ville qui ne lit pas, de fouler chaque jour le pavé plein d'herbes de ce collége où dorment les précieuses fondations de la belle maison d'Ango, sans qu'on l'autorise à la fouiller, non pour le vain plaisir d'y trouver un bracelet ou un joyau, mais pour intéresser une bonne fois la tiédeur des habitans en faveur de leur existence passée et des glorieuses archives de leur ville.

vrai, mais qui sera bientôt découvert. C'est une maison blanche, de forme carrée, avec une toiture à l'italienne. Ceci aura nom : l'*Hôtel-de-Ville.*

C'est ainsi que le ministère entend l'art. Un pavillon à l'*italienne* dans ce climat, une toiture blanche et lisse près de ces tourelles au dur ciment, et ces formidables revêtemens en briques du château de Dieppe !

Le gouvernement a délégué pour ce crime trois architectes de Paris.

Cet hôtel et ce toit finis, je ne demande qu'une chose ; — que sur la façade on veuille bien graver la phrase si spirituellement railleuse de Victor Hugo : *Or il est évident que les toits sont faits pour être balayés.*

Dieu fasse, après tout ceci, que ce ne soit pas au gouvernement que vienne Mesnières !

ROGER DE BEAUVOIR.



SOUVENIRS DE VOYAGE.

I.

LES PYRÉNÉES.

Il est des impressions que la plume ne peut rendre, des idées dont l'ame s'est nourrie avec volupté, et qui meurent dans la voix. Le rêve intime de l'artiste est d'ordinaire plus grand que l'œuvre d'exécution. L'image qu'il a conçue se dénature ou s'affadit en passant par le pinceau, et la pensée à laquelle il s'abandonne devient plus froide, ou plus étroite, en tombant dans le mécanisme du langage. Voilà du moins ce que j'éprouve en me reportant à cette vive et ardente émotion qui me saisit lorsque, pour la première fois, je me trouvai au sein des Pyrénées. J'avais aperçu ces montagnes depuis Toulouse, depuis Narbonne, toujours de loin, comme un nuage ou une vapeur. Mais, arrivé au-delà de Saint-Gaudens, je les vis s'élever devant moi si grandes et si majestueuses, et j'entrai dans cette délicieuse vallée qui serpente au pied de leurs hautes sommités. C'était le matin, au lever du soleil. Une partie de ces montagnes était encore revêtue d'une teinte d'azur, comme les vagues de la mer que la lumière n'éclaire pas, tandis que l'autre commençait déjà à s'éclaircir, à s'argenter aux premiers rayons de l'aurore. L'épaisse rosée de septembre étincelait sur toutes les herbes de la prairie,

sur toutes les feuilles des arbrisseaux; un air frais se jouait à travers les rameaux flexibles des peupliers, à travers les branches éplorées du saule des rivières, et le long du chemin, à droite et à gauche, la petite porte de la chaumière s'ouvrait, et la jeune femme venait jeter autour d'elle un regard curieux. Tout échappait au sommeil, tout s'animait, et le pâtre dans les champs, et les troupeaux de mulets sur la grande route, et le vigneron sur le coteau. Et je m'en allais à pied le long de cette vallée, heureux d'aspirer cet air frais, heureux de voir ces tableaux, heureux de sentir passer au-dedans de moi l'impression de cette suave et sublime nature. Les montagnes s'élèvent par couches détachées, par mamelons gigantesques, et se suivent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne continue. Souvent vous croyez voir la route se fermer brusquement devant vous; les montagnes l'arrêtent de toutes parts. Mais avancez encore : voici la gorge qui s'ouvre, voici la route qui s'enfuit par une nouvelle sinuosité, voici le vallon qui se referme sur vos pas comme un bassin de rivière, et s'élargit dans une nouvelle enceinte pour se fermer encore tout à l'heure et s'élargir de nouveau. Ainsi l'on passe sans cesse à travers un défilé et une prairie. A chaque pas c'est un autre vallon qui s'élargit; c'est l'aspect général du tableau qui change, c'est la cime des montagnes qui s'élance en pyramide, s'arrondit comme un globe, se déchire comme les flancs d'un cratère, ou s'aplanit comme une terrasse. C'est quelquefois une masse de rochers élevés à pic comme une muraille, puis des forêts de sapins, puis un espace de verdure, où les enclos montent, s'étagent l'un sur l'autre jusqu'à la sommité, où le long de l'étroit sentier le mulet grimpe avec sa lourde charge, où la maison du laboureur apparaît de loin comme un ermitage. Puis au milieu de ces rochers, de ces montagnes, l'œil ne se lasse pas de voir cette vallée si riante et si fertile. Les diverses productions qui la recouvrent, les arbres de toute nuance qui y naissent, lui donnent autant de variété que l'on en retrouve dans l'aspect des montagnes. Les champs portent trois récoltes par année; les champs couverts de verdure s'offrent au regard comme une belle nappe d'eau. Ceux que l'on a ensemencés de blé, de sarrazin, exhalent

dans l'air un doux parfum. L'arbre à fruits de la Normandie s'élève auprès du bouleau, le chêne auprès du cerisier. La vigne s'enlace à la tige des arbres, monte comme une branche de lierre, s'élargit comme un chapiteau, et puis retombe et court à un autre arbre, et plie sous le poids de ses grappes, et entoure ainsi l'enclos, le jardin, d'une verte guirlande, festonnée comme une broderie de femme, légère comme une arabesque de Chenavard. D'un côté, la route circule, unie et sablée comme une allée de jardin anglais; de l'autre, la Garonne se déroule, s'enfuit, revient par maint détour, disparaît quelquefois sous des masses de saules, puis se représente avec ses flots d'azur et d'argent. Tout cela réuni, vu ensemble, forme un tableau imposant, solennel, plein de grâce et de majesté, qui tour à tour étonne la pensée, l'élève, l'agrandit ou la repose doucement comme dans un berceau de fleurs. C'est plus grandiose que le Liebenthal dans le canton de Berne, plus varié que la vallée de Saint Maurice, plus pittoresque que la vallée de la Mourg dans le pays de Bade, plus riant que la riante prairie du Doubs, entre Dôle et Besançon. Et n'était-ce pas une charmante idée des anciens habitans du pays que de commencer par une tradition d'amour l'histoire des Pyrénées? Les peuples ont à leur origine cette riche imagination. Ils s'arrêtent avec surprise devant les merveilles de la nature; ils cherchent à se les expliquer, et de ce qu'ils n'expliquent pas, ils composent une fable poétique. La mythologie grecque attribuait les tremblemens de terre aux efforts des Titans pour sortir de la lourde prison où Jupiter les avait jetés. Les peuples du Nord croient que ces bruits plaintifs que l'on entend le soir, au milieu des forêts, auprès des montagnes, sont les gémissemens de leurs ancêtres, condamnés pour leur paganisme à être enfermés dans de sombres cavernes jusqu'au jour du jugement dernier; et les hommes de ces contrées racontent qu'Hercule entassa, couche sur couche, roc sur roc, ces immenses chaînons des Pyrénées pour en faire le tombeau de la fille du roi des Celtibères, de Pyrène sa bien-aimée.

A quelque distance du village de Cierp, on aperçoit à droite la jolie vallée de Marie avec sa robe de verdure et ses

bandeaux de paquerettes, qui va se perdre dans la vallée d'Aure. On laisse à gauche la Garonne pour suivre le cours du Piquet, ruisseau étroit, impétueux, qui court, bouillonne et bondit sans cesse. Cierp est un charmant village bâti en haie de chaque côté de la route. La nature y est très-belle, mais la malpropreté des habitans y fait un triste contraste avec cette richesse de la nature.

La vallée se rétrécit, la route s'élève, les montagnes n'offrent plus la même verdure, et leurs flancs, nus et sillonnés, montrent encore la trace des torrens qui parfois les traversent. De distance en distance, on découvre encore une cascade, on aperçoit la pointe d'un clocher qui tombe en ruines. Des communautés chrétiennes l'avaient élevé au milieu de ces solitudes sauvages dans les jours de persécution; ils l'ont abandonné après avoir recouvré leur liberté. Il y a vingt-cinq ans à peu près, quand Napoléon ordonna un recensement général de toute la France, on trouva au fond de ces montagnes des peuplades entières descendant des Albigeois, qui ne savaient rien ou presque rien de la révolution de 1789, et se croyaient encore, comme leurs pères, proscrits et persécutés.

En avançant plus loin, on retombe de nouveau dans la plaine. L'espace s'élargit. On a devant soi les glaciers, dont la tête blanche se perd au milieu des nuages, et de tous côtés le tableau devient plus riant; les villages s'étendent avec grâce au pied des montagnes, le vallon est chargé d'arbres, couvert de fleurs, arrosé par plusieurs ruisseaux, et c'est à travers cette verdure, ces fleurs et ces ruisseaux, que l'on arrive à Bagnères-de-Luchon, au milieu des montagnes qui lui forment un circuit et l'entourent comme des remparts.

Bagnères n'a qu'une grande rue qui s'allonge du côté de la maison des bains, une belle et vaste allée qui lui sert de promenade, et quelques habitations assez fraîches construites pour les étrangers. Nous y arrivions à la fin de septembre, et alors le mouvement cesse. Les baigneurs sont partis comme une troupe d'hirondelles pour s'en retourner dans leurs foyers; les marchands lèvent leur tente, les salons de réunion se ferment, les aubergistes se reposent, et cependant il y a encore une quantité de portefaix, guides, loueurs

de chevaux et commissionnaires qui, dans cette saison tardive, tombent sur le pauvre voyageur comme sur une proie inespérée. Bagnères, dans les plus beaux jours d'été, dans les jours où il s'y réunit le plus de monde, n'a qu'une importance secondaire, et la saison des bains passée, c'est une ville morte, acculée aux extrémités de la frontière, qui ne voit plus venir personne, qui ne se réveille plus au bruit d'une seule voiture, et vit, tant bien que mal, sur les produits de l'été qui s'en va, sur les espérances de l'été qui revient. Nous y arrivâmes un jour de foire; et c'est là l'une de ses dernières fêtes. Les paysans des environs s'y donnent rendez-vous; les pâtres des Pyrénées descendent; le Catalan et l'Aragonais y viennent avec leur long bonnet rouge qu'ils reploient carrément sur la tête, leur ceinture rouge en laine ou en soie, et les sandales en toile qu'ils attachent sur leurs pieds nus avec une courroie. La jeune fille de Viel ou de Vénasque s'y montre avec sa mantille noire et ses légers brodequins; la femme des montagnes, avec le joli capuchon qui se termine en pointe sur la tête, prend la forme du cou, et lui retombe sur les épaules. Ce mélange de costumes, d'usages, de dialectes, cette physionomie grave et pourtant animée de l'Espagnol, cet haute stature et ces membres robustes du montagnard, étaient pour nous un spectacle neuf et intéressant. Et d'ailleurs, pour se sauver de la monotonie de la vie que l'on passe à Bagnères, l'étranger a toujours ces magnifiques tableaux qui l'environnent, ces montagnes couvertes de forêts, cette roche gigantesque qui lui cache la Maladetta, et ces promenades à travers les gorges et les escarpemens des Pyrénées.

Il en est deux surtout que les étrangers se plaisent à faire. L'une conduit au lac d'Oo et à sa grande cascade; l'autre, à la vallée du Lis, que l'on appelle ainsi à cause de la quantité de lis violets qui y croissent. On passe entre de magnifiques forêts de hêtre. On entend gronder à ses pieds les flots blanchâtres du Piquet, où vont aboutir tous les filets d'eau ou les torrens de la montagne. A droite, en pénétrant plus avant, on aperçoit les habitations des pâtres jetées de côté et d'autre; les unes, comme des nids d'alouettes, dans le creux du vallon; les autres sur le rocher, au bord de la

rivière, au milieu du bois. Ce sont de petites maisons construites grossièrement en pierre, et recouvertes de larges dalles d'ardoise. Il y a là une grange, une écurie pour les bestiaux, et à côté une très-petite place pour l'homme. Les pâtres y viennent pendant l'été, tant que leurs troupeaux paissent aux environs. L'hiver, ils tirent le loquet sur la porte, s'en vont dans leurs villages au milieu des vallées. Leurs habitudes sont très-simples, leur vie est d'une frugalité rare. Ils ne mangent que le fromage qu'il ont préparé eux-mêmes, ou les quartiers de chèvre qu'ils ont fait sécher en été. Ils ont aussi une grande grange commune où ils se réunissent dans les longues soirées pour causer et travailler. Leur patron est saint Aventin, pâtre comme eux, qu'ils vénèrent beaucoup, et dont ils ne racontent pas les nombreux miracles sans une admirable naïveté de croyance. Ils ont cependant des écoles dans tous leurs villages; ils sont même, sous ce rapport, bien plus avancés que les cantons de la plaine. Ils ont des instituteurs ambulans dont on nous a vanté le zèle et l'intelligence, qui se louent pour toute la saison d'hiver, et s'en vont ainsi de village en village rassembler les enfans et répandre parmi eux de nouveaux germes d'instruction.

La vallée du Lis est terminée par une enceinte de bois et de rochers d'où s'échappent les quatre cascades que l'on vient admirer. Celle d'Enfer surtout est curieuse à voir par la hauteur de son jet, par l'ouverture sombre et profonde d'où elle jaillit, par les couleurs diaprées de son onde, qui tombe comme des flocons de neige, et se joue au vent comme une écharpe.

Après ces deux excursions, il en était une plus longue, plus pénible, souvent même dangereuse, que nous voulions encore tenter : c'était de traverser les montagnes les plus escarpées, et d'aller jusqu'à Vénasque, la première ville de l'Aragon. Nous partîmes à cinq heures du matin : nous étions quatre, y compris notre guide, qui marchait en avant de nous avec son costume pittoresque, son berret sur la tête, sa ceinture sur les flancs et son fouet passé autour du cou. Nous étions à peine sortis de Bagnères, que nous commençâmes à gravir au milieu des bois et le long des sentiers glis-

sans et tortueux. Non loin de nous, nous apercevions les restes d'une vieille tour bâtie contre les invasions des Sarrasins, et les ruines d'un de ces nombreux manoirs que les templiers possédaient dans ce pays. Au-dessus, dans toute la largeur de la montagne, s'étendaient les beaux pâturages de Canzor; en face, nous voyions s'élever l'immense pyramide de rochers que l'on appelle la pique du Port de Vénasque [1], tandis qu'en jetant les yeux derrière nous, nous apercevions Bagnères et son délicieux vallon, revêtu d'une sorte de brume azurée qui le rendait encore plus beau.

Après avoir gravi continuellement pendant environ deux heures et demie, nous arrivâmes à l'hospice français. On nomme ainsi une maison que la ville de Bagnères loue à des particuliers, à charge par eux d'y tenir toujours un logement prêt et des provisions pour les voyageurs, lesquelles clauses s'exécutent au moyen de quelques paillasses placées dans une espèce de galetas, et d'un peu de pain et de fromage que l'on vend très-cher. L'hiver, il se passe ici quelque chose de curieux. Les locataires quittent cette maison, qui n'est plus habitable au milieu des amas de neige et de glace où elle menace à tout instant de disparaître; mais ils viennent chaque semaine y apporter de nouvelles provisions, mettre du bois auprès de l'âtre. Les voyageurs entrent là, se chauffent, prennent ce qui leur convient, et déposent fidèlement sur la table ce qu'ils croient devoir pour l'asile qu'ils ont reçu, pour la nourriture qu'ils ont prise. De mémoire d'homme, dit-on, aucun n'a encore manqué à cet acte de bonne foi. Nous nous assîmes au bord du ruisseau, et avec le vin d'Espagne renfermé dans la pouro [2], nous fîmes

[1] On désigne sous le nom de port dans ce pays toute espèce de gué ou de passage au sommet des montagnes. La véritable signification de ce mot est très-bien représentée par le mot étymologique *porta*.

[2] La pouro est une bouteille à deux ouvertures : l'une qui sert à la remplir, l'autre très-étroite par laquelle on boit, en la tenant à une assez grande distance de la bouche. C'est presque un tour de force que de boire ainsi quand l'on n'y est pas habitué, et les Espagnols s'amusent toujours beaucoup à voir la gaucherie de l'étranger qui tente l'expérience.

sur l'herbe un véritable déjeuner à la Gil-Blas, par le genre de mets dont il se composait, par la gaieté qui l'assaisonnait.

Arrivés à l'hospice, nous croyions être montés bien haut, nous n'étions pas encore à moitié chemin. Il fallut nous remettre en route, et cette fois non plus à travers de belles et majestueuses forêts, mais sur un sol nu et rocailleux, par un chemin rétréci et à tout instant brisé. J'admirai alors la force et l'intelligence de ces petits chevaux dont l'on se sert dans ce pays pour gravir les montagnes. Le pied de l'homme se poserait à peine là où se pose le leur, et l'œil exercé du pâtre ne trouverait pas plus sûrement qu'eux la ligne qu'il faut suivre, le terrain mal assis qu'il faut éviter. Souvent dans les passages difficiles je me plaisais à observer le mien, je le voyais parfois hésiter un instant, réfléchir, chercher à la base d'un roc presque lisse l'endroit le plus commode, puis insinuer ses pieds dans une fente, se cramponner à une petite pointe, et s'élancer en haut d'un seul bond. D'autres fois, à la descente, il jetait ses deux pieds en avant et les fixait là comme deux barres de fer; ou, s'il se trouvait sur une large dalle unie, il se laissait glisser jusqu'en bas, et arrivait de l'autre côté avec tout son aplomb.

Le chemin que nous suivions allait sans cesse en tournoyant, et devenait sans cesse plus raboteux et plus pénible. Les hauteurs que nous avions gravies le matin s'étendaient derrière nous comme une plaine. La Pique, cette grande aiguille dont notre regard pouvait à peine, quelques heures auparavant, mesurer l'élévation, ne nous apparaissait plus que comme un roc assez ordinaire. L'aigle planait au-dessous de nous, les nuages flottaient à quelques pieds plus haut. A tout moment, il fallait nous arrêter, laisser nos chevaux reprendre haleine, et puis gravir encore, à travers ces flancs déchirés de la montagne, à travers ces sentiers mal frayés. Les rayons du soleil avaient jusqu'alors dardé sur notre tête, et la chaleur était devenue insupportable. Quand nous fûmes arrivés auprès des grands lacs bleus qui se trouvent presqu'à la sommité de la montagne, l'air était si frais que nous fûmes obligés de nous couvrir de nos manteaux. De là, nous n'avions plus qu'un passage difficile,

étroit, mais de court trajet. Le port de Vénasque s'ouvrait devant nous ; la croix de fer qui sépare la France de l'Espagne nous apparaissait au-dessus du rocher, et quand nous fûmes là-haut, nous nous arrêtâmes avec une sorte de stupéfaction. A nos pieds s'étendait une gorge étroite, aride, semée seulement de quelques pins, traversée par le torrent ; en face, une montagne sans arbres, sans verdure, couverte sur ses flancs d'une terre jaunâtre ou de rochers, et de neige et de glace à sa sommité. C'est la Maladetta.

Autrefois, dit l'Espagnol, cette montagne n'avait pas cet aspect effrayant qu'elle présente aujourd'hui. Elle était belle et gracieuse, revêtue de riches pâturages et de forêts. Le pâtre aimait à y fixer sa demeure, et des villages entiers la couronnaient de leurs maisons blanches et de leurs toits d'ardoise. Un jour le bon dieu voulut éprouver les mœurs de ses habitans ; il s'habilla en pélerin et s'en vint frapper à leur porte et demander l'hospitalité. Personne ne lui ouvrit, car le bien-être avait endurci le cœur de ces hommes, et la misère d'un étranger ne pouvait plus les émouvoir. Le bon Dieu, après avoir été ainsi repoussé de maison en maison, allait se retirer lorsqu'il aperçut à l'écart une petite chaumière qui se distinguait entre toutes les autres par son humble extérieur ; il se résolut à faire là une nouvelle tentative, et à peine avait-il frappé que la porte lui fut ouverte, et une brave famille s'en vint avec empressement le recevoir, lui servit à souper et lui prépara un lit. Le bon Dieu, justement irrité de la dureté de cœur des autres habitans du village, et touché de la misère et du désintéressement de cette famille qui l'avait accueilli, la transporta sur une montagne voisine, lui donna une maison, et des champs, et de gras pâturages ; puis, la conduisant en face de la Maladetta : « Voyez, dit-il, comme le ciel punit les méchans ! » et étendant le bras vers les demeures inhospitalières qu'il venait de quitter, il les maudit, et à l'instant, les villages, avec leurs habitans, s'abîmèrent sous un monceau de neige ; les pâturages perdirent leur verdure, les troupeaux furent changés en rochers, et l'homme ne regarda plus que de loin, en tremblant, cette montagne.

On voit que c'est l'ancienne fable de Philémon et Baucis,

encore une de ces fables orientales que le Nord s'est appropriées, et au moyen desquelles, en les poursuivant de transformation en transformation, de contrées en contrées, on parviendrait peut-être beaucoup mieux à établir la parenté des peuples que par le rapprochement des dialectes ou les analogies de conformation physique.

La Maladetta est après le Mont-Perdu la sommité la plus élevée des Pyrénées. Là vit le grand bouquetin sauvage, au poil long, aux cornes plus fortes que celles d'un taureau, au pied plus agile que celui d'un cerf; là se réfugie l'isard, beau chamois, à la tête gracieuse, à l'œil vif, souvent plus difficile à chasser que le chamois du Tyrol. Au pied de ces rares sapins, l'ours brun se creuse sa caverne; au milieu de ces rocs, voilés par les nuages, l'aigle royal place son aire, et, du haut d'un de ces pics, le griffon aux ailes pesantes s'élance pour chercher sa proie parmi les oiseaux de la plaine ou les agneaux du pâturage. Cependant, non loin de là, un enfant admirerait les papillons de ces montagnes, la tortue, le vulcain, le chardonneret et l'apollon aux ailes blanches tachetées de mouches noires; et le géologue, avide d'explorer les diverses espèces de pierre dont ces rocs se composent, trouverait tour à tour la pierre jaune comme le soufre, la pierre ferrugineuse, l'ardoise, le marbre blanc comme celui de Carrare, le marbre gris d'un côté et de l'autre oxidé par le fer, le marbre rouge dont les teintes variées forment jusqu'à douze espèces, le marbre vert, et quelques filons d'argent mêlés à des masses de terre et de plomb.

Une fois parvenu au port de Vénasque, on descend continuellement par un chemin plus mauvais encore que celui de la montagne. Ce sont des pierres échelonnées les unes sur les autres, des troncs d'arbres jetés là par les torrens, et qui encombrent le passage; parfois le chemin ressemble à un escalier désuni, rompu, inégal. Les chevaux glissent dans des fondrières ou se heurtent contre les quartiers de roc, ou trébuchent sur cette pente rapide et sans appui, et à gauche de cette route la montagne est taillée à pic, l'abîme est près de vous, l'eau du torrent bondit en bas. Il faudrait quelques journées d'hommes pour rendre ce sentier, sinon très-agréable, au moins beaucoup plus sûr. On ne les

emploie pas. Chaque année, pendant l'hiver, quelquefois même pendant l'été, il y périt un grand nombre de personnes. Les prêtres même ont cru devoir bénir cette terre, afin d'en faire comme un cimetière pour les malheureux qui y tombent surpris par la nuit ou par un ouragan, et il ne vient pas à la pensée des Catalans qui habitent les villages voisins, des marchands de mules qui y passent toute l'année, de se réunir un jour avec des hoyaux, et de s'en aller adoucir les aspérités du roc, élargir le passage, poser de distance en distance une sauvegarde, un point d'appui, remplir une crevasse. La ville de Vénasque a demandé, il est vrai, depuis long-temps, l'autorisation de vendre une partie de ses bois, pour l'employer à améliorer ce chemin; le gouvernement espagnol ne la lui a pas encore accordée, et le chemin reste où il en était. En prenant la chose de plus haut, il ne serait peut-être pas impossible de trouver ici la grande route de communication entre la France et l'Espagne; elle serait, dans tous les cas, beaucoup plus courte que celle de Bayonne, et le temps est venu où les peuples ont besoin d'abréger entre eux les distances.

Au bas de cette montagne, nous aperçûmes la première maison espagnole; c'est l'hospice établi pour les voyageurs par la ville de Vénasque. Mais si nous n'avions été d'abord que médiocrement contens de l'hospice de Bagnères, il fallut avouer que c'était un palais en comparaison de celui-ci. Nous entrâmes dans une enceinte de pierres jetées les unes sur les autres. Au milieu une légère cloison, les bêtes d'un côté, les voyageurs de l'autre, le toit à hauteur d'homme, et des ouvertures dans le toit pour servir de fenêtre et de cheminée; un grand feu allumé sur la terre, et tout autour de ce brasier, dans le nuage de fumée qui s'en échappait, des hommes à la figure sombre couchés sur des bancs, des femmes malpropres accroupies sur leurs genoux; une véritable hutte de sauvages, une cabane de Lapons. Nous nous hâtâmes de sortir de cette atmosphère infecte, pour aller manger en plein air. Nous avions encore heureusement avec nous quelques provisions. On nous apporta de l'eau dans le vase où l'on venait de cuire de la bouillie, et du pain noir sur une nappe plus noire encore.

Nous reprîmes notre route à travers les montagnes, toujours une route plus dure et plus dangereuse, toujours une nature plus sauvage. Des montagnes déchirées comme par une éruption volcanique, des cascades qui bondissent sur le chemin, et pas d'autre végétation que celle de quelques rameaux de buis, pas une habitation humaine, pas une trace de culture. En avant, en arrière, de toutes parts, de grandes et magnifiques horreurs; des cimes de rochers qui se succèdent et s'échelonnent sans interruption, des gorges étroites pour chemin, des précipices pour points de vue, des torrens pour rivière, une terre primitive, un tableau qui accable et fascine la pensée de l'homme.

Le soir seulement, en approchant de Vénasque, nous aperçûmes quelques enclos de verdure, nous retrouvâmes les bergers, et dans les pâturages les mules à la tête fine, au pied lisse. Un peu après, nous vîmes s'élever le fort, qui, à en juger par ses défenses et ses remparts, n'arrêterait pas long-temps une bonne compagnie d'artilleurs; puis nous entrâmes dans la ville, une ville espagnole, comme je me l'étais figurée, sale, sombre, étroite. On n'y voit ni boutiques, ni enseignes, ni vitres aux fenêtres, à plus forte raison, ni fontaines ni monumens publics. Le soir on n'y allume point de réverbères; les habitans s'en vont dans les rues avec des torches de résine. La population y est misérable et déguenillée, les enfans traînent leurs culottes en lambeaux, les femmes sont à peines habillées, mais si elles ne font que passer leur tête à travers une lucarne, sans montrer leurs haillons et leurs pieds nus, vous apercevez des figures d'une beauté ravissante.

A Vénasque, ville de dix-sept cents habitans, il n'y a point d'auberge. Nous étions recommandés au gouverneur qui nous accueillit avec la meilleure grâce du monde, mais qui n'avait pas assez de place chez lui pour nous recevoir. Nous espérions loger chez un marchand de mulets qui remplit les fonctions de directeur de la poste, et se plaît aussi, quand l'occasion s'en présente, à remplir celles d'aubergiste; mais il faisait réparer sa maison, et les chambres que nous eussions pu occuper venaient de tomber sous le marteau du maçon. Ainsi nous avions passé dix grandes

heures à cheval, par des chemins horribles, et nous étions menacés de ne pas trouver un gîte pour la nuit. Heureusement que le gouverneur vint lui-même nous recommander au directeur, lequel nous mena chez un de ses amis, où nous trouvâmes trois lits assez propres, un souper meilleur que nous ne l'avions espéré, du vin de Saragosse, et une jolie fille pour nous servir. Le lendemain nous étions à peine levés, que le directeur vint nous inviter gracieusement à prendre du chocolat chez lui. Nous entrâmes dans sa grande salle, décorée de son tableau d'armoiries, car il était noble, et son ami, qui nous avait reçus, était noble aussi, et aussi le marchand chez lequel nous allâmes acheter quelques *cigaros,* et tous avaient dans l'endroit le plus apparent de leur demeure leurs armoiries largement peintes, et le nom de famille au bas.

Il n'y a à Vénasque que très-peu de commerce, et point d'agriculture, à peu près trente familles qui ont de quoi vivre, le reste mendians ou ouvriers. Pour cette pauvre population, il y a sept prêtres, deux curés et cinq prébendiers. Chaque curé prend trois gerbes sur trente, et la trente-unième appartient à l'église; ainsi de suite. On évalue leur revenu, année commune, à 5,000 fr. chacun, et celui des prébendiers à 1,000 fr. Pendant le déjeuner, le directeur se plaignit beaucoup d'un tel état de choses. « Le gouvernement, nous disait-il, me prend le tiers le plus net de mon revenu, et les prêtres de la ville, et les capucins voyageurs, et les indulgences, et les quêtes me prennent le second. » Mais il ne voulut cependant pas nous laisser partir sans avoir vu l'église, et ce fut avec une véritable joie de catholique espagnol qu'il fit dérouler tour à tour à nos yeux, et les magnifiques chasubles de Lyon, et les soieries de Valence, et les vases en or et en argent qui remplissaient la sacristie; puis, nous conduisant dans une petite chapelle, en face d'une statue d'argent massif : « Voyez, dit-il, c'est là notre saint Martial, le patron de notre ville. Nous avons beaucoup de confiance en lui, et il la mérite bien, car chaque fois que nous avons recours à lui, il nous exauce; chaque fois que nous lui demandons la pluie ou le beau temps, il nous l'envoie. »

Et cela était dit avec tant de bonne foi, qu'il eût été impossible au plus farouche incrédule de ne pas en être touché.

En sortant de là, nous demandâmes à visiter l'école. Il n'y en a point pour les filles. On trouve que c'est assez pour elles de savoir tourner un rosaire entre les mains, et ceux qui veulent à toute force qu'elles apprennent à lire et à écrire, sont obligés de les envoyer à vingt lieues de là, à Barbastro. Nous trouvâmes dans une misérable petite chambre une vingtaine d'enfans rangés sur des gradins, et un homme assis en face d'eux. C'était l'école de Vénasque. On s'y sert cependant de la méthode simultanée. C'est un progrès. Tous le enfans ont entré les mains les mêmes livres, un syllabaire fait sur le modèle des nôtres, le catéchisme historique de l'abbé Fleury par demandes et par réponses, les contes de l'abbé Sabatier, et un autre ouvrage purement espagnol, sous le titre de *Leçons choisies*. C'est un singulier mélange de toutes les idées d'obscurantisme et de superstition qui régissent encore l'Espagne : de la doctrine et des prières, des méditations religieuses et des traités ascétiques; à la fin, une ode contre Napoléon, écrite en 1808. Les noms de tigre, de Corse horrible, de tyran, de Behemoth lui sont prodigués à chaque strophe, et la pièce se termine par l'éloge de l'Angleterre [1].

Le maître avec lequel nous nous entretînmes assez longtemps nous parut être un homme instruit. Il comprenait bien l'italien, parlait facilement le latin, et pour se distraire, lisait la *Cité de Dieu*, de Saint Augustin. Nous avions causé un instant auparavant avec un gros et gras prébendier qui était loin d'en savoir autant. Quand nous l'eûmes quitté, nous demandâmes au directeur combien ce maître d'école pouvait gagner à remplir ses fonctions. — Environ 500 francs, nous dit-il; mais dans l'intervalle des classes, et

[1] Ingeniosa Albion que de los mares
A pesar del tiranno el gran tridente,
El arbitro del mundo te ha otorgado.
Tu siempre ha penetrado
La torcida intencion que mil pesares
Causò y desolacion al continento, etc.

pendant les vacances, il exerce un métier beaucoup plus lucratif, celui de maréchal-ferrant.

Nous ne partîmes que très-tard dans la matinée. Nous croyions pouvoir arriver encore avant la nuit à Bossos, en Catalogne; mais à deux heures seulement, nous étions de retour à l'hospice de Vénasque, et il nous en fallait encòre plus de trois pour gravir cette immense montagne taillée à pic qui s'élève en face de la Maladetta. Rarement les voyageurs passent par ici. Il n'y a point de chemin frayé et presque point de trace de chemin ; ce n'était qu'à une espèce de liséré gris, mince comme un ruban, et dont nous suivions avec peine les détours, que nous pouvions reconnaître à peu près la direction à suivre. Nous mîmes pied à terre pour tirer nos chevaux par la bride ; quelquefois nous glissions sur une dalle d'ardoise, et nos chevaux intelligens s'arrêtaient tout court devant nous. Le sol que nous traversions était inégal et variait à tout instant. C'était tantôt un lambeau de pelouse, humide encore de rosée, ou des couches de marbre gris, des pierres amoncelées comme les débris d'une maison. Quelquefois nous enfoncions dans une terre molle en fangeuse, quelquefois un rocher en saillie nous arrêtait comme une barrière. De là, nous voyions fuir les défilés de Vénasque. La Maladetta semblait s'abaisser à nos yeux, et nous croyions sentir la fraîcheur de ses glaciers. Enfin nous parvînmes au sommet de la *Picada*, et nos regards plongèrent avec surprise sur huit grandes chaînes de montagnes étagées les unes derrière les autres, coupées par mamelons, et projetant de tous côtés leurs pics aigus, leurs vives arêtes comme les vagues profondes d'une mer courroucée.

De là il fallait descendre, et nous vîmes que nous n'avions pas encore fait la partie la plus pénible du voyage. Ce n'était plus un chemin raboteux, ce n'était plus un sentier interrompu, une échelle brisée; c'était un lit de torrent tombant tout droit ; mis à sec depuis quelques jours, et chargé encore de pierres et de troncs d'arbres. Nous attachâmes nos chevaux à la suite l'un de l'autre, et nous nous en allâmes de notre côté, en nous appuyant sur de grands rameaux de sapins, et en regardant avec une sorte d'effroi

cette nature sauvage, cette terre déserte, ces montagnes foudroyées.

La nuit nous surprit quand nous arrivions dans la forêt de Pomero. C'était toujours le même chemin, si difficile parfois et le plus souvent impraticable. Nous remontâmes à cheval faute de pouvoir nous guider nous-mêmes. La lune n'était pas levée. Les larges branches des sapins, l'épais feuillage des hêtres, nous dérobaient jusqu'à la clarté des étoiles. Plus nous avancions, plus la forêt devenait serrée, et la nuit obscure. Nous marchions tous quatre l'un derrière l'autre, d'une main tenant la bride, élevant l'autre en l'air pour écarter les branches d'arbres contre lesquels nous courions risque de nous heurter. Bientôt nous ne distinguâmes plus le guide qui allait devant nous, bientôt nous n'eûmes plus d'autre moyen de nous assurer que nous étions encore ensemble qu'en nous appelant à de fréquens intervalles. Nos yeux cherchaient en vain une lumière. Il n'y avait, à une longue distance, aucun refuge, aucune habitation humaine, et tout-à-coup notre guide, que nous avions perdu de vue, s'arrêta pour nous crier qu'il ne reconnaissait plus le chemin. — Abandonnez-vous à vos chevaux, nous dit-il, et laissez-les chercher eux-mêmes leur route. Nous leur lâchâmes tristement la bride, ils descendirent; et s'en allèrent par les fourrés d'arbres, par les fondrières, par les mares d'eau, tomber sur un autre chemin. L'obscurité était toujours la même, le sentier n'était ni plus large, ni plus uni. De la montagne en face, la Garonne, à sa source, s'élançait en mugissant dans le creux de la vallée; nous entendions gronder le torrent au-dessous de nous, nous en distinguions quelquefois, à travers les rameaux d'arbres, les vagues écumantes. Un seul faux pas de notre cheval, un objet qui l'eût effrayé, une racine qui l'eût fait trébucher, ou une minute de vertige, et nous roulions dans l'abîme, car le torrent tombait perpendiculairement à côté de nous, et il n'y avait rien pour s'en garantir. Nous passâmes ainsi près d'une heure, n'ayant pas le courage d'accuser notre guide qui nous paraissait si honteux de son ignorance et de sa témérité, mais marchant toujours sans savoir si nous étions dans le véritable chemin, sans être sûrs de l'endroit où notre cheval posait le pied, en

proie à toutes les idées bizarres qui peuvent naître d'une pareille situation, à toutes les illusions fantasmagoriques qui nous faisaient voir, dans un tronc d'arbre le cheval d'un de nos compagnons, et dans une nappe d'eau, une route large et aplanie.

Cependant nous étions dans le bon chemin. Nous sortîmes de la forêt, et à peine allions-nous avancer avec plus de sécurité, que la courroie de ma selle se cassa; il me fallut mettre pied à terre. Je tirai mon cheval par la bride, et je marchai à la suite de mes compagnons de voyage, à travers les racines d'arbres et les rochers. J'étais haletant et épuisé de fatigue. Je m'assis au bord du torrent, je m'abreuvai à longs traits de cette eau rafraîchissante des montagnes, et je me reposai un instant avec joie.

A quelque distance de là, nous vîmes briller une lumière, et nous arrivâmes à un petit ermitage, auprès duquel un pâtre a bâti sa demeure. Mais il n'avait point de lit à nous donner; nous lui achetâmes seulement une lanterne, et nous continuâmes notre route le long de la Garonne, à la lueur blafarde et vacillante de la lampe que notre guide tenait en main, jusqu'au village de Bordes en Catalogne, où le plaisir de trouver un asile, un grand feu allumé au milieu de la cuisine, et des figures honnêtes et prévenantes, nous fit oublier toutes nos fatigues.

Le lendemain, nous reprîmes notre route par la vallée d'Aran. C'est une des plus jolies et des plus riches vallées que l'on trouve dans ces montagnes, et, après avoir traversé si long-temps les terres incultes, les rocs arides, nous trouvions une joie inexprimable à voir, dans la fraîcheur du matin, cette prairie s'ouvrir devant nous avec la rivière qui la parcourt, les verts enclos dont elle est semée, et les jolis villages qui la décorent de distance en distance.

Bossos. où nous arrivâmes après une heure de marche, est une ville plus petite que Vénasque, mais bien plus gracieuse et plus riante. Il n'y manque qu'une population plus heureuse et moins sale. Nous sommes entrés dans quelques maisons où l'homme occupait moins de place que les toiles d'araignées. Nous y avons vu des figures décharnées, des enfans n'ayant sur le corps que des restes de haillons, des

femmes misérables, ayant pour tout ornement des pendans d'oreilles en plomb, des bagues en plomb, des colliers en verre. L'église cependant est magnifique, et il n'y a pas moins de dix prêtres pour la desservir. Mais toute cette population mendie effrontément. Dans chaque rue, à chaque porte, vous trouvez des groupes de jeunes filles, de femmes, d'enfans, qui vous tendent la main; et quand vous traversez les champs, les moissonneuses quittent leur travail pour venir sur le bord de la route vous demander encore l'aumône avec des gestes de douleur et une voix larmoyante. Si vous leur donnez, il en revient d'autres; si vous leur refusez, elle vous jettent des pierres et des injures.

Enfin nous gravîmes la montagne qui devait nous ramener en France, le *Portillon;* et après avoir vu deux sales villes de l'Aragon et de la Catalogne, après avoir passé par ces chemins de montagnes dont le souvenir nous faisait encore horreur, après avoir subi et la malpropreté des hospices, et les rapines des aubergistes, et le douloureux spectacle de tant de populations si bien dotées par la nature, et dégradées par l'ignorance, la superstition et la misère, nous descendîmes avec bonheur la jolie prairie de Burde, et nous saluâmes avec des cris de joie Bagnères et son vallon.

Deux jours après, nous allions revoir les Pyrénées sous une autre face. En suivant la route de Saint-Gaudens à Bagnères de Bigorre, on longe à gauche cette grande chaîne qui tantôt se rapproche comme pour causer une dernière surprise au voyageur, tantôt s'éloigne et s'efface à l'horizon bleuâtre. Là passent tous les reflets de la lumière, toutes les nuances d'un ciel pur ou chargé de nuages. Tantôt les pics élevés des montagnes se revêtent d'une teinte sombre; tantôt la neige qui les recouvre, le glacier qui les domine, étincelle aux rayons du soleil, comme une masse de diamans; puis la distance cache l'aspérité de ces montagnes et les entoure d'un autre prestige. Ce ne sont plus ces rocs escarpés que l'on franchit avec tant de peine, ces solitudes sauvages où l'on se sent, malgré soi, saisi d'un indéfinissable sentiment de terreur, ces landes toutes nues qui fatiguent le regard, ces torrens qui ne s'écoulent qu'en causant de nouveaux ravages. C'est une longue ligne dont les som-

mités se dentèlent avec grâce, dont les contours se fondent harmonieusement, une ligne de montagnes azurées, douce au regard, qui s'élève comme une forteresse aérienne, s'ombrage, se colore, se marie parfois avec les teintes pourprées du matin, se cache sous la robe transparente du brouillard, et de son front gigantesque touche à la voûte du ciel.

Bagnères de Bigorre, où nous arrivâmes la nuit, est la capitale de toutes ces petites villes de bains que l'on trouve dans les Pyrénées, Cauterets, Saint-Sauveur, Baréges, etc. C'est ici qu'est le grand mouvement, le point de départ et de réunion; ici les beaux thermes, les grands hôtels, les magasins les mieux assortis, et la population la plus nombreuse. Tout auprès est la vallée de Campan, fraîche comme une oasis, toute verte comme une émeraude, et riante comme une matinée de printemps. Quand on en a connu le charme, quand on a suivi quelque temps et ces flots de l'Adour qui la traversent, et ces bouquets de bois qui la décorent, et ces jolies maisons jetées sur la colline, où la famille du pâtre a sa terrasse de verdure, son petit jardin devant sa porte, son massif d'arbres sous ses fenêtres; où la jeune femme, assise avec le beret de laine qu'elle tricote, forme un si joli tableau, auprès de ses enfans qui jouent sur l'herbe, non loin de la génisse qui court dans le pâturage, et de l'agneau qui bêle; quand on a vu ces bois aux sentiers mystérieux, ces grottes perdues dans les rochers, ce village pittoresque de Sainte-Marie, cette colline si bien peuplée, et en face cette montagne aride, posée là comme pour lui faire contraste, on revient avec peine dans cette ville de Bagnères, ville d'indignes complaisances, qui ne suppute, pour s'enrichir, que sur les vices ou les maladies de l'homme, qui ne s'embellit qu'en profitant de la faiblesse des uns et de la crédulité des autres. On a honte d'entrer un instant dans ces établissemens de jeux, où les joueurs tiennent leurs cartes sous la table, où chacun se défie du regard de son voisin, où l'on ne perd jamais sans se plaindre d'avoir été volé.

Après les Thermes, dont je ne pourrais méconnaître l'élégance sans me faire taxer de barbarie; après le musée des Pyrénées, vaste et curieuse collection d'art et de minéralo-

gie, je n'ai vu que deux belles choses à Bagnères : c'est la marbrerie de M. Geruzet, admirable établissement, où la main habile de l'ouvrier imprime à la pierre toutes les transformations, depuis le sciage par lames fines jusqu'aux derniers coups de ciseau qui en font une table de prince, un somno de jeune femme. Là sont réunis tous les marbres que l'on trouve dans ces immenses carrières des Pyrénées, et le marbre de Campan, tantôt vert comme l'eau de mer, tantôt mélangé de veines rouges, comme le granit, et le lumachelle aux filets d'or, et l'hortensia à la couleur tendre comme la fleur dont il porte le nom, et l'aspin d'un bleu foncé, et le marbre blanc de Saint-Béat, et l'onyx que l'on arrache avec peine aux flancs rocailleux des grottes, et dont on forme des coupes antiques dont Homère eût vanté la grâce, dont Apollon n'eût pas dédaigné l'offrande.

Ce que j'ai vu de beau après cela, n'en déplaise aux gens graves, c'est un théâtre de marionnettes. Les marionnettes, hélas ! on nous les enlève des grandes villes; les hommes de bon ton les dédaignent; le peuple qui s'en va au Théâtre-Français, les rebute; on ne les trouve plus que rarement, par hasard, au fond d'une place, exposées à toutes les intempéries de l'air, la voix enrouée, la robe déchirée et le plus souvent seules ou entourées d'une troupe d'enfans criards, qui croient avoir plus d'esprit qu'elles. Et moi je les ai revues sur la grande promenade de Bagnères, dans une salle de théâtre très-propre, à la lueur des quinquets; non loin de là, Paillasse avec ses grosses bouffonneries, et le joueur de violon qui appelait les passans, et toute la salle pleine, mais pleine d'hommes à l'aspect vénérable, de mères de famille et de jolies jeunes filles. J'ai cru me trouver à ces beaux jours du dix-septième siècle, où Polichinelle s'emparait fièrement des chroniques populaires, et jouait, à Berlin, des drames de *Faust*, de *Don Juan*, d'*Ahasvérus*, qui faisaient courir tous les savans. J'ai revu Polichinelle, ce brave et caustique Polichinelle, cet homme du peuple, cette épigramme toujours vivante; Polichinelle, qui depuis qu'un bon génie (je ne sais, en vérité, lequel) lui a donné le jour, n'a pas cessé un instant de vivre de notre vie, de se mêler à nos passions, de se réjouir de nos

victoires, de s'égayer de nos sottises, et souvent de jeter tout haut sur nos maîtres le sarcasme que nous rêvions tout bas ; Polichinelle, railleur, menteur, gourmand, lâche, fanfaron, et, du reste, bon vivant : merveilleux type de tant de vices vulgaires, de tant d'instincts intelligens ; mélange de Panurge et de Sancho, taillé d'après la corpulence de Falstaff, qui cache parfois une grande moralité sous une espèce de niaiserie, et se sauve par une balourdise du danger d'avoir dit un bon mot. Je l'ai revu jeune, brillant, magnifique, avec ses joues enluminées, son chapeau à cornes, son ventre rouge comme une écrevisse, et ses grands yeux pleins d'esprit. J'ai revu Arlequin, son compère; Arlequin a joué le rôle de charbonnier, le rôle de gouverneur, comme Sancho le rôle de prince ; Arlequin a eu des saillies admirables, des inspirations sublimes, et tout le monde d'applaudir, et les enfans qui trépignaient, battaient des mains, poussaient des cris de joie, et les hommes d'un âge mûr qui se défendaient en vain de rire, et des jeunes filles charmantes qui dévoraient des yeux Polichinelle avec son chapeau galonné, Arlequin avec son bonnet de feutre, ce qui m'a réconcilié un peu avec Bagnères ; et comme les marionnettes partaient le lendemain, je suis parti aussi, disant adieu aux villes de bains, aux Pyrénées, et saluant avec amour la vieille terre de Béarn.

Pau, 1834.

X. Marmier.

LETTRE A LA REINE HORTENSE.

La *Revue de Paris*, qui fit connaître la première par fragmens assez étendus, les Mémoires récemment publiés de la duchesse de Saint-Leu, complète une tâche dont ses lecteurs lui sauront gré, en insérant une lettre extraite de la correspondance de cette reine avec Mme Campan sa gouvernante. Indépendamment du style pur, maternel, royal, qui frappe à chaque ligne de ces confidences, on y remarquera encore l'art, inspiré par Fénélon, avec lequel Mme Campan sait tirer du plus simple événement de la vie privée, aussi bien que du fait politique le plus imposant, de hautes leçons de sagesse et d'admirables règles de conduite pour son élève. Par une conséquence naturelle, les événemens contemporains se posent d'eux-mêmes entre ces deux femmes; et les événemens les plus gigantesques de l'histoire, la révolution, l'empire, la restauration, les hommes, les guerres, les négociations politiques, les intrigues et les conspirations; enfin tout ce qu'il y a entre une couronne et l'exil. On ne sait vers laquelle de ces deux supériorités par le rang et l'intelligence porter sa plus grande part d'affection, en voyant dans les conseils de l'une tant de philosophie et de raison, et dans l'attention de l'autre tant de condescendance et d'abnégation. La curiosité historique et le besoin de croyances morales, cette tendance de l'époque, seront également satisfaits de cette correspondance, où les ambitieux apprendront comment on supporte la grandeur sans morgue et les déceptions sans désespoir, où les sages ne rougiront pas de puiser quelques fortes maximes de plus, et où les gens de goût

retrouveront ce style chaste et beau du grand siècle des Sévigné et des Montpensier.

La correspondance de Mme Campan avec la duchesse de Saint-Leu s'est continuée jusqu'en 1822, époque de la mort de cette femme célèbre, une de ces gouvernantes que les peuples devraient souhaiter à la couronne comme un grand ministre ou un grand capitaine. Ce fut surtout lorsque son élève chérie fut exilée que Mme Campan lui adressa des lettres où se peignent et la noblesse de son cœur et les lumières de son expérience. Cette dernière partie renferme des anecdotes aussi piquantes qu'instructives sur les personnages qui, après avoir adoré l'empire, reportèrent leur vénération au culte nouveau. Ils ne s'aperçurent peut-être pas du changement : ils étaient, la tête basse, à genoux (1).

Les princes ne peuvent être récompensés de leurs vertus et de leurs sacrifices que par l'histoire. La voix publique finit par y graver, en caractères ineffaçables, l'opinion formée sur eux. Ils doivent donc être sans cesse occupés du présent en pensant au public, de l'avenir en songeant à l'histoire. L'empereur Napoléon a dit avec autant de vérité que de jugement, dans une de ses réponses aux harangues : « J'ai renoncé aux douceurs de la vie privée. »

L'acteur a sur les princes l'avantage de recevoir à l'instant la correction ou les applaudissemens dus à ses talens. Les grands, qui occupent si généralement et si journellement la société, se trouveraient sourds et aveugles, et ignoreraient totalement l'opinion publique, si, aidés par les conseils de la raison, ils ne retenaient avec force la vérité près d'eux.

La flatterie est à son aise dans les palais ; elle semble même y faire sa résidence habituelle ; elle y est heureuse ; on a toujours le temps de la recevoir et de l'entendre; elle n'ennuie jamais; elle trouve sans cesse un visage riant; elle favorise tous les goûts ; elle applaudit à tous les plaisirs; elle est invitée à toutes les fêtes, elle est comblée d'honneurs et de fortune; elle fait, à la vérité, condamner le prince auquel elle s'attache par les seuls tribunaux qui existent pour lui, le public et la postérité ; mais que lui importe ? elle a travaillé pour elle; sa famille sera à jamais puissante, et la

(1) La correspondance de Mme Campan paraîtra sous peu.

honte de sa conduite disparaîtra sous le titre flatteur de favori. Elle est difficile à éloigner; sa voix est si douce qu'elle plaît à l'oreille comme la plus délicieuse musique; elle est difficile à reconnaître; elle se déguise souvent et prend des traits de la vérité; elle place quelques mots, en apparence sévères, pour donner plus de charmes à mille louanges son méritées. Elle ne s'introduit pas seulement dans le cercle et sous la figure des courtisans, elle s'insinue dans l'intérieur le plus intime, et marche avec les artistes, les marchands, les serviteurs. Que de sagesse il faut pour s'en défier! Elle forme une telle barrière entre la voix publique et le prince, qu'Aroun al Raschild était obligé de se déguiser pour la connaître, en parcourant les rues et entrant de nuit dans les caravansérails.

Les grands ne doivent faire ni dettes, ni économies, ni lésineries, ni prodigalités, ni présens mesquins, ni dons considérables; ils sont dotés par le peuple : le peuple le sait et en parle sans cesse. Ils doivent donc regarder leurs trésors comme des nuages bienfaisans, formés des vapeurs de la terre et qui sont bénis par le laboureur, lorsqu'ils y retombent à propos. Une des raisons qui proscrivent toute accumulation d'argent et de trésors, c'est que les grands n'ont rien à eux, pas même leur fortune patrimoniale, s'ils quittent le trône, et qu'ils n'ont besoin de rien s'ils y restent. La maison de Bourbon, riche de successions et de dots qui ont souvent apporté à la France des provinces entières, et cela depuis huit siècles, est un exemple récent et terrible de ce que je viens d'avancer. Si l'infortunée Marie-Antoinette eût obtenu l'exil au lieu de la mort, elle n'eût trouvé dans son pays natal que ses diamans personnels, qu'elle avait eu la prudence d'y faire passer dix-huit mois avant sa douloureuse fin; et si ce fait, innocent en lui-même, avait été connu, il eût été un des plus graves motifs dans un acte d'accusation où on ne lui a reproché que des choses dont elle n'était pas coupable.

L'avarice et la lésinerie sont donc des défauts graves chez un prince; il doit éviter également la prodigalité et le désordre. Il faut toujours que ses dépenses soient plus relatives aux autres qu'à lui-même. Pourquoi range-t-on parmi les princes et les princesses prodigues des caractères qui n'étaient vraiment qu'avares? c'est qu'ils dépensaient pour eux et point pour les autres. Le peuple est si fortement imbu de l'idée vraie que toute la magnificence des grands est puisée dans ses trésors, qu'il ne murmure jamais contre les

choses auxquelles il peut prendre part, et est toujours prêt à s'irriter contre celles auxquelles il n'est point admis. Jamais on n'a tant tiré de feux d'artifice ni illuminé à grands frais des monumens que pendant le gouvernement populaire. C'était bien l'argent de la nation qui payait ces fêtes; en a-t-elle murmuré? Non, parce qu'elle y prenait une part active. La reine Marie-Antoinette a fait deux fois illuminer son petit jardin de Trianon; quelques centaines de malheureux fagots furent brûlés dans les fossés pour faire ressortir les différentes nuances de verdure des arbres étrangers; mais la cour était seule admise à ces fêtes, et il semblait, à entendre les étranges propos qui furent tenus, qu'elle avait brûlé toutes les forêts nationales et épuisé les fonds publics. Pourquoi? Parce que le peuple n'était ni ne pouvait être admis à ces amusemens. Occupée, dans mes momens de loisir, à peindre les qualités aimables et touchantes de Marie-Antoinette, je ne puis être considérée comme son détracteur, et je dois dire la vérité. Cette princesse était plutôt essentiellement avare, et sera désignée dans l'histoire comme prodigue, parce qu'elle n'était pas généreuse. Jamais de la vie elle n'a tiré sur le trésor royal une seule ordonnance; et ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est que l'assemblée nationale, maîtresse de tous les états secrets du trésor, n'a pu en trouver les preuves, quoiqu'elle eût juré sa perte. Mais jamais la reine n'a su faire un présent; je l'ai vue accorder une pension, qui lui a été sévèrement reprochée, aux chanteurs Garat et Azevédo, pour n'avoir pas voulu, après avoir fait de la musique tout un hiver avec eux, leur faire à chacun un présent de deux cents louis. Ces deux musiciens s'étaient présentés comme amateurs: il fallait les payer de cette manière, et ils n'auraient pas eu le front de solliciter une pension qui doit être la récompense de services distingués ou au moins très-anciens.

La reine pouvait être généreuse; car, sur les 300,000 francs de sa cassette, elle avait économisé plusieurs petits coffres d'or. Je lui en ai connu de 200,000 francs chaque, ainsi que des effets ou contrats d'argent placé: que sont-ils devenus? L'un a été emporté, dans le désordre, par un quidam qui devait le faire passer en Angleterre. L'a-t-il remis à qui il doit appartenir? Je l'ignore. L'autre a été changé en assignats pour former une somme considérable, qui devait être donnée à Pétion, dans la journée du 7 août 1792, pour le rendre favorable aux projets de défense de la cour. L'in-

trigant officieux qui avait forgé l'histoire de cette négociation garda la somme. C'était un honnête filou, qui trompait madame Élisabeth depuis quelques mois; il ne connaissait pas même Pétion. Voilà le résultat de quelques cent mille francs que la reine avait accumulés, en évitant soigneusement les occasions d'être généreuse.

La charité ne suffit pas; elle n'est qu'un acte de justice commune à tous, selon les moyens; elle serait immense si on la faisait à proportion de ses revenus. Ce point important demanderait un article à part. J'en reviens au caractère auguste et malheureux d'une princesse qui n'a été taxée de prodigalité que parce qu'elle ne savait pas donner à propos.

Le roi lui donna 300,000 livres à ses couches du premier dauphin, et 150,000 livres à celles de ses autres enfans. Cet argent était destiné à faire des présens à sa maison. La reine employa une vingtaine de milles livres en présens, seulement pour Vermont, son accoucheur, et pour sa garde; elle envoya aux paroisses et aux hospices 50,000 livres, et garda le reste. Toute sa chambre fut mécontente. Elle aurait dû faire un présent distingué à sa dame d'honneur et à son palais, qui s'était empressé à lui rendre des devoirs pendant ses couches; elle aurait dû de même faire un présent à chacune de ses femmes, à ses chirurgiens, etc. Les dons des princes ont un autre mérite que celui de la valeur intrinsèque; ils sont la preuve d'une distinction honorable; on s'en vante comme d'une faveur, et je connais beaucoup de gens, devenus infortunés, qui ont supporté toutes les privations imaginables, plutôt que de se défaire d'un présent de la famille royale.

Un savant de la cour de Berlin fit hommage à la reine d'un ouvrage sur l'histoire naturelle; elle accepta et n'envoya rien à l'auteur. La cour de Berlin la blâma si ouvertement que M. le comte Dumoutier, notre ambassadeur, en écrivit à M. de Montmorin : ce fut inutilement. M. de Reineval me renvoya la lettre, en me priant de suivre une chose aussi importante. J'en parlai plus de vingt fois. Jamais on ne me dit : *Je ne veux pas;* mais ma persévérance fut inutile; la reine n'envoya point de présent; car, *en prenant l'habitude de ne pas donner, on finit par ne pas en concevoir la nécessité.*

Il ne faut donc jamais accepter de dédicace sans faire un présent. Si c'est une gravure, ou une œuvre de musique, ou un ouvrage de littérature, il faut souscrire pour trente ou cinquante

exemplaires, selon le mérite de la chose et de l'auteur. Si c'est une tragédie, un poème ou un autre ouvrage d'un genre élevé, il faut un présent distingué. Marie-Thérèse, Catherine II, étaient toutes deux d'une grande générosité. La dernière avait établi dans son administration particulière un usage qui lui facilitait une économie réelle. Au milieu de sa magnificence, elle faisait acheter de très-beaux bijoux de seconde main, les serrait dans une armoire particulière, et y mettait les deux prix, celui de la valeur que l'on devait supposer et celui de la valeur réelle. Ayant un présent à faire, elle n'était pas volée par les bijoutiers, qui profitent souvent d'un besoin pressé, et ne dépensait que trente louis en passant pour en avoir donné cinquante. Le bon esprit peut donc allier l'économie avec la magnificence.

Il est certain que les mœurs ont gagné à la révolution. Un moment de désordre extrême, une licence effrénée, l'exemple effrayant de la multiplicité des divorces, le besoin de vivre médiocrement et d'une manière rapprochée, la fuite de ces séducteurs brillans qui avaient érigé en principe l'art de corrompre toutes les femmes et de brouiller tous les ménages, ont opéré un changement précieux et sensible; les maris ne sont plus disposés à rire de leur honte, et l'on peut assurer que le moment est favorable pour consolider un changement déjà remarqué par tous les étrangers. Quelle gloire pour l'empereur, pour l'impératrice, et pour tout ce qui compose sa famille, si la tenue sévère qu'il fera observer à toute une cour composée de femmes jeunes, brillantes et aimables, obtient de l'étranger l'aveu que les Françaises ne méritent plus ce titre honteux de femmes galantes qu'ils ne manquaient jamais d'associer à l'éloge de leurs charmes et de leurs grâces naturelles! Mais il faut être de la plus grande sévérité pour celle qui la première donnerait un exemple scandaleux. La conduite pure et sans tache de la famille régnante est le meilleur des régulateurs. Les Français portent l'imitation à un tel degré, qu'elle s'étend même sur les choses physiques. Charles V était bossu; tous les courtisans, pendant son règne, arrondirent leur dos et élevèrent leurs épaules jusqu'aux oreilles. Louis XIV fut dévot dans sa vieillesse; les seigneurs les plus aimables, ornés de leurs perruques blondes et de leur étalage de rubans, vinrent s'agenouiller sur le marbre de la chapelle de Versailles. Le régent et Louis XV eurent des maîtresses en titre; que d'hommes de la cour crurent

devoir orner de diamans et de perles des Laïs dont ils ne sollicitaient pas même les faveurs! Louis XVI aimait les mœurs; il aurait pu les régénérer dans les premiers jours de son règne. Il y eut un voyage à Choisy; le roi se promena dans le parc et sur la terrasse en donnant le bras à la reine : le lendemain on eut le plaisir de voir une foule de tourtereaux réunis se promenant de la même manière, après nombre d'années de séparation avouée. Mais le roi choisit un vieux premier ministre, homme d'esprit, roué, moqueur, ne croyant point à la vertu, et plus que facile sur la conduite de ce qui l'environnait; la reine prit pour favorite l'aimable et naïve duchesse de Polignac, qui vivait tout naïvement avec M. de Vaudreuil de la manière la plus publique; la comtesse Diane, sa sœur, non mariée, avait aussi des amans connus : tout fut dit pour les mœurs; on vit que si la conduite personnelle du roi et de la reine restait sans reproches, leurs principes n'étaient pas gênans, et l'on en profita.

L'affabilité dans la puissance n'a jamais été si nécessaire qu'après un espace de douze ans, où toute puissance supérieure avait disparu; mais ici nous n'avons point à rechercher d'anciens exemples. Qui plus que l'impératrice sait réunir la dignité nécessaire, pour donner une audience, à l'aimable simplicité de la conversation privée? Elle trouve à l'instant ce qu'il faut dire à tous, leurs intérêts particuliers, ce qui concerne leur famille, leurs jouissances, leurs peines : tout est présent à sa mémoire, parce qu'elle l'a placée dans son cœur; on croirait que, bornée au cercle peu nombreux de cinq ou six amis, elle en est sans cesse occupée, et un sentiment d'intérêt personnel bien pardonnable porte chaque individu à croire qu'il est de ce petit nombre d'élus. Il suffit donc d'engager toutes les jeunes personnes de sa famille à la prendre pour modèle et à se défier d'une certaine paresse d'action qui amène une indolence et un ton de froideur que l'on caractérise toujours de hauteur et de dédain dans les personnes d'un rang élevé.

Déjà l'art de la peinture se rattache par ses brillans progrès au siècle de Louis XIV, et laisse derrière lui, comme un vide affligeant, les règnes de Louis XV et de Louis XVI, temps où le mauvais goût était si général, que l'on plaçait avec confiance dans une salle des panneaux où Boucher représentait des enfans couleur de rose, tenant des colombes de la blancheur des lys, avec des rubans bleu de ciel, sous un plafond où l'on retrouvait les formes pures

et le coloris de Lebrun. L'empereur et sa famille ont déjà donné les plus grands encouragemens aux beaux-arts, et on doit s'attendre, par leurs bienfaits unis à leur bon goût, à les voir encore portés plus loin. L'opinion en France est toujours sourdement divisée entre la musique italienne et la française. Il est à remarquer qu'il n'y aura d'école française qu'en protégeant l'école italienne, cet art étant décidément comparable pour notre pays à une plante exotique. La rixe entre l'Opéra et le Conservatoire est dangereuse, si le premier l'emporte. J'avais dernièrement chez moi des musiciens de Berlin, de Varsovie et de Vienne; ils prononcèrent que le Conservatoire était notre seule école, mais qu'elle risquerait d'être tuée par les cris et les clameurs sourdes des chanteurs français.

Je ne parlerai pas de la littérature ni de la partie des manufactures, ceci serait au-dessus de mes forces : la paix et les vues bienfaisantes du gouvernement assurent leur éclat. Que les princesses n'oublient pas leur influence directe sur les manufactures; c'est leur goût ou leur caprice qui les fait prospérer en France. Un fichu d'une forme nouvelle porté par l'impératrice en fait faire six mille dans Paris, cent mille en France. Le point d'Argentan et celui d'Alençon ne sont plus de mode; que les princesses en portent cet hiver, ces manufactures et ces villes vont renaître. Elles doivent aussi influencer les modes pour la partie recommandable de la décence; l'essentiel est d'être pénétrée de son pouvoir pour en faire un salutaire usage, et l'esprit national doit se porter même sur le choix d'un ruban; c'est la manière réservée à notre sexe de faire la guerre à nos éternels rivaux.

L'égalité politique a été le premier moteur de la révolution de 1789; elle vient d'être fixée par la constitution de l'empire, en rendant des égards vraiment dus aux souvenirs attachés à des noms autrefois illustres; il est donc essentiel de ne point oublier que le mérite seul porte aux grands emplois.

Ces réflexions, dictées par l'amitié la plus vraie, n'ont que le mérite d'être le fruit de l'expérience.

GENET CAMPAN.

—

CHRONIQUE MUSICALE.

Lucien parle d'un roi de Pont qui, après avoir vu le fameux Démétrius représenter les *Travaux d'Hercule*, ballet à la mode sous le règne de Néron, pria cet empereur de lui céder le danseur qui savait si bien s'exprimer par gestes : « J'ai des voisins tant soit peu barbares, dit-il, et dont » nos ambassadeurs ne comprennent pas le langage ; Démé» trius est un excellent diplomate à leur envoyer ; en deux » tours de mains il va me conclure un traité ; ses gestes per» suasifs aplaniront des difficultés sans nombre, une pirouette » peut m'épargner trois batailles. » Ces considérations ne parurent point assez fortes pour engager Néron à se séparer de son pantomime favori. Lucien ne dit pas si le roi de Pont s'accorda avec ses voisins ou s'il les subjugua, mais le danseur ne fut point enrôlé dans la diplomatie. Démétrius était un sage des pieds et des mains ; c'est ainsi que l'on appelait à Rome les baladins habiles. Combien de nos danseurs se contenteraient de la moitié de ce titre flatteur !

J'emprunte ces lignes à un livre dont je ne saurais trop recommander la lecture aux habitués de l'Opéra : *La Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni* ; si le titre est long, l'ouvrage ne l'est pas, les siècles y galopent comme les danseurs de *Gustave*, et l'on y trouve une infinité de faits curieux et divertissans, qui présentent au *dilettante* une érudition toute prête à mettre en œuvre à l'orchestre ou dans les foyers. Ce petit volume, orné de vignettes et fort galamment troussé, a été enlevé d'abord par les admirateurs de notre sylphide Taglioni ; vous savez que la troupe est nombreuse, et j'ai commis peut-être une

imprudence en vous la signalant avant de demander à mon ami Paulin s'il en possédait encore quelques exemplaires dans son magasin fashionable. C'est à ce livre que nous devons le vaudeville de *La Camargo*, d'autres drames y sont encore incrustés. Mais revenons à Démétrius le danseur, ou, pour mieux dire, à Rubini, au *signore* Fontana, qui s'est montré bien plus adroit que le roi de Pont ci-dessus mentionné par Lucien.

Les Calaisiens savaient pertinemment que le fameux ténor Rubini traversait tous les ans leur ville au moins deux fois, que ce merveilleux chanteur naviguait dans leurs eaux et ne quittait sa nef vagabonde que pour brûler le pavé de leur cité dans un véhicule emporté par des chevaux rapides, *y cavalli di galoppo,* comme dit certain de Cimarosa. Si Rubini s'arrêtait un instant à Calais, c'était pour livrer ses malles aux investigations des douaniers, exécution qui n'a rien de musical. Certes, les amateurs, les mélodistes, les harmonistes de cette ville auraient voulu l'affranchir de cette obligation et lui faire employer plus agréablement son temps. Voir Rubini, toucher sa redingote à brandebourgs, l'entendre prononcer quelques mots adressés aux douaniers, aux porte-faix chargés de son bagage, voilà tout ce que les *dilettanti* les plus passionnés avaient pu obtenir dans ces rencontres. Six mois se passaient ensuite, et l'on rêvait sans cesse aux moyens d'arrêter au passage le voyageur trop pressé, de lui faire changer son *vivace* en *andante*, en *largo* même. Rubini venait de jouer *Gianni di Calais*, raison de plus pour le retenir, afin qu'il pût à son aise étudier les localités, et saisir quelques détails de mœurs très-importans, qu'un citoyen de Bergame ne saurait deviner. Je ne vous dirai pas jusqu'à quel degré d'exaltation les esprits étaient montés, la société philharmonique n'en dormait pas ; préoccupée au dernier point, elle prenait les bécarres pour des dièses, les blanches pour des rondes, elle s'était brouillée avec la mesure, le diapason même avec son directeur, *il signor* Fontana, dont le nom vous a paru peut-être un peu nouveau quand je l'ai présenté.

La ville de Calais, plongée dans cette discordance, était en proie à la disette la plus affreuse de symphonies, de chœurs, du duos et de cavatines, privation difficile à supporter dans

un pays où d'habiles et nombreux philharmoniques consacrent leurs talens aux plaisirs de leurs compatriotes, au soulagement des malheureux. On ne chantait plus à Calais, les violons reposaient dans leur étui, et les rats pullulaient dans les cavités des contre-basses muettes. Les pauvres ne touchaient plus leur subvention musicale, et l'on parlait déjà de centimes additionnels pour la remplacer. En vain de notables personnes voulaient rétablir l'harmonie parmi le peuple musicien; il paraît que les brouilleries sont plus opiniâtres entre des individus qui visent toujours à l'accord parfait. Impossible de rapprocher le directeur de ses concertans, de ramener sous le bâton de mesure l'armée indisciplinée. De part et d'autre, le point d'honneur empêchait une réconciliation que chacun désirait ardemment.

Or, *il signor* Fontana commençait à réfléchir sur les suites d'une discordance qui devait ruiner ses affaires de professeur. *È un affar seria*! disait-il, il faut nécessairement trouver un dénouement heureux à *questo imbroglio*. Les Grecs appelaient un dieu pour trancher le nœud d'une tragédie trop compliquée. Eh bien! j'aurai Rubini; seul, je ferai ce que n'ont osé tenter nos Calaisiens réunis, je l'attendrai sur le rivage, je le serrerai dans mes bras, comme Clytemnestre tenait sa fille Iphigénie; je lui parlerai avec toute l'éloquence, la vivacité italiennes; il ne sera point insensible aux prières d'un compatriote *in angustia*. Mais s'il allait m'échapper! Si la fortune cruelle ou les vents capricieux le poussaient à Boulogne, à Dieppe, au Havre, à Stockholm, que sais-je? L'idée est trop belle pour en abandonner l'exécution au hasard; vite un esquif, une chaloupe, une barque, une galiotte, et traversons la mer; allons trouver notre *pirata* avant qu'il s'aventure de nouveau *al furor della tempesta*, et que sur le théâtre de Londres, sur cette scène de triomphes, il me jure, sur son épée, qu'il passera par Calais, et qu'il y fera un mémorable point d'orgue, *una fermata, corpo di Bacco*! Rubini ou la... Je n'achève pas; mais il saura du moins que s'il est assez barbare pour me refuser, je suis capable à mon retour de profiter de l'occasion et de cacher ma honte au sein des flots amers. Il est vrai qu'un dauphin pour-

rait bien m'en tirer, si l'espèce de ceux qui nageaient du temps d'Arion ne s'est pas abâtardie.

Le professeur arrive à bon port, obtient ce qu'il désire, promet 1,000 fr. au virtuose, et revient à Calais rédiger une affiche qu'il fait mouler en caractères énormes, sur une feuille de six pieds de haut. Les gazettes de la contrée multiplient cette affiche, et le jour du rendez-vous on voit accourir une foule d'amateurs en carosse, à cheval, à pied, en bateau, qui viennent assister au concert annoncé. Si les Calaisiens attendaient Rubini avec impatience, les Anglais s'obstinaient à ne pas le laisser partir, et les *dilettanti*, voyageurs désappointés, dirent avec douleur que le concert était différé.

Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Ils s'éloignent dans l'espoir d'être plus heureux la seconde fois. Point du tout, et la troisième assignation n'offrit pas un résultat plus satisfaisant. Enfin, la quatrième, et c'était la bonne, les trouva tout-à-fait refroidis, ils ne répondirent point à l'appel, et les Calaisiens seuls profitèrent de leur bonne fortune! Le lendemain Rubini reçoit la visite du professeur Fontana et la somme promise; avant de l'accepter, Rubini veut savoir si la recette a été assez considérable pour qu'il y ait au moins un profit égal pour le bénéficiaire; Fontana lui certifie que tout va bien, que l'honneur est sauvé, la réconciliation faite sans concession de part et d'autre, que le charme de la voix du chanteur a ramené l'accord parfait parmi les musiciens et leur chef.

Le directeur du spectacle, ayant un ténor de cette force sous sa main, voulut le montrer à ses abonnés. Rubini, sollicité pendant la ritournelle d'une cavatine, consent à jouer le rôle Almaviva dans *le Barbier de Séville*. On affiche, et la pièce est annoncée pour le lendemain. Le matin, au théâtre, tout le monde est prêt à répéter, et ce n'est qu'après le début de l'introduction que le virtuose italien s'aperçoit que les choristes chantent en français. Il en témoigne sa surprise au directeur, qui ne doutait pas que son Almaviva ne sût chanter son rôle en français. Rubini voulait se retirer, mais l'affiche compromettait l'entrepreneur, et l'on décida

que, pour trancher toutes les difficultés, les acteurs français diraient leur partie en français, et Rubini s'exprimerait en italien. Le public adopta cette idée assez originale, et fit toutes les concessions nécessaires. L'introduction dite en français, et coupée par une sérénade chantée en italien, n'avait rien de trop choquant; le duo suivant, bigarré de français et d'italien, par Figaro et le comte, aurait paru grotesque, si l'assemblée n'avait été sous le charme de la voix de Rubini. Un tonnerre d'applaudissemens le suivit.

Il faut dire que le récitatif italien et le dialogue français étaient incompatibles, au point que l'on dut y renoncer. Rubini et Fleury, acteur intelligent, improvisaient une conversation familière qui servait de prélude aux morceaux de musique, et marquait à peu près l'itinéraire du drame. Les acteurs étaient si bien servis par le public, qu'ils donnèrent un champ libre à leurs impromptus. Ainsi, quand Figaro dit au comte, *ayez l'air entre deux vins,* Rubini cessa de chanter, l'orchestre s'arrêta pour attendre la fin d'une discussion grammaticale entamée par ce ténor, devenu lexicographe. — Entre deux eaux, entre deux vins, voilà des finesses de la langue française qui doivent échapper à un Italien; cependant j'imagine que *entre deux vins* signifie *ubriaco;* va pour *ubriaco;* si je me trompe, veuillez me le pardonner. — Toute la pièce fut dite dans ce goût et ne cessa d'exciter des transports d'enthousiasme et de gaieté folle.

C'est pourtant ainsi que les premiers opéras allemands ont été exécutés. Inventé en Italie, l'opéra produisait déjà de magiques effets depuis long-temps, quand l'Allemagne voulut s'approprier ce genre de spectacle; mais on pensait que la langue allemande ne saurait convenir au discours chanté. Pour faire disparaître cet inconvénient, on imagina de dire en allemand le dialogue, et de chanter les airs, les duos, les chœurs en italien. Toute la partie dramatique était exposée d'une manière très-inintelligible au moyen de la langue du pays, et l'on avait recours ensuite à l'italien pour l'expression des sentimens et des passions. C'était une bigarrure singulière; elle n'était pas plus ridicule que le dialogue parlé qui succède aux morceaux de chant dans nos

opéras-comiques. Cette absurdité deviendra intolérable même pour les Français quand ils auront pris une part plus active aux progrès de la civilisation. Notre opéra-comique est encore dans l'enfance ; une pièce parlée et chantée ressemble à une statue de marbre que l'on draperait avec de la serge.

La représentation du *Barbiere di Siviglia* n'a point été terminée par la finale ordinaire, Rubini lui a substitué la fameuse cavatine de *Niobé : Di tuoi frequenti palpiti,* qu'il exécuta d'un manière éblouissante. Tout était fini pour les autres acteurs, Almaviva leur a donné congé ; Figaro n'a point profité de cette licence ; il s'est assis dans un fauteuil. Rubini croyait que c'était pour se reposer de ses fatigues, point du tout; le valet soignait encore les intérêts de son maître, il était là pour ramasser les couronnes qui sont tombées avec une rare abondance; il les plaçait à mesure sur le front du virtuose favori. Rubini s'est vu coiffé, chargé, couvert de laurier, de chêne, de lierre; le pampre n'aurait pas manqué, si l'on vendangeait à Calais.

Triomphe éclatant, célébré sur-le-champ par des poèmes imprimés, recette superbe dont Rubini a cédé sa part à son compatriote Fontana, dans la crainte que ce brave homme n'eût obtenu, pour le concert, d'autre satisfaction que celle de l'honneur.

— Qui croirait que Lablache peut redouter, non pas un début, mais une rentrée devant un public qui le chérit, devant des amateurs qui, depuis deux ans, l'appelaient à grands cris? qui croirait que cette voix tonnante et si juste peut triller sur une tenue et suivre ainsi l'impulsion de *tremolo* que lui imprime l'acteur trop timide? Vingt ans de triomphes ne le rassurent pas. Lablache tremblait hier en entrant en scène. Lablache d'un aplomb si parfait! la peur galopait Tamburini dont la voix est un prodige de légèreté. Mlle Grisi sentait ses genoux se dérober sous elle, et pourtant elle était bien loin du moment où elle doit faire sa prière. Santini, Ivanof ne paraissaient pas plus intrépides. Que tous ces virtuoses poltrons soient expédiés à Londres, ils chanteront au sortir du paquebot, prendront leur costume de théâtre en quittant le manteau de voyage, et n'éprouve-

ront pas la moindre émotion. Tout leur réussira la première soirée comme s'ils étaient campés, établis sur la scène depuis un mois. D'où vient cette terreur panique inspirée par le public parisien? Est-il d'une implacable sévérité? S'est-il montré quelquefois injuste? Non. Ingrat? Bien moins encore. Mais le public de Paris est silencieux, attentif, observateur. Le public de Paris écoute ce qu'on lui dit, ce qu'on lui chante surtout, et l'on craint de laisser échapper, dans cette première épreuve, quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait digne de son attention.

Mlle Grisi, Lablache entraient par une cavatine à brûle-pourpoint, — pas un mot de récitatif ne la précédait, et le récitatif est bien précieux en pareille circonstance; il sert à essayer la voix sans danger, à l'assurer sur le simple débit, avant de tenter les écueils du chant figuré. Mlle Grisi chante fort agréablement sa cavatine, elle l'arrange pour le genre d'exécution qu'elle a adopté; mais le sentiment de cet air, le *brío*, l'exaltation que Rossini a voulu lui imprimer disparaissent en grande partie. Entre *di piacer mi balza il cor* et *Una voce poco fâ* du *Barbiere* la différence est énorme, les sentimens ne sont pas les mêmes, et les mêmes moyens de vocalisation ne sauraient être employés avec raison, avec bonheur pour l'une et l'autre cavatine. Mlle Grisi nous a dit des choses charmantes et d'une grande délicatesse, en demi-voix, il est vrai, mais elle ralentit trop le second mouvement, elle amoindrit trop le son pour le faire éclater ensuite et rendre le contraste plus frappant. La peur lui a fait abréger, écourter ses points d'orgue. Elle a pris de brillantes revanches dans les deux duos, le trio, le quintette et la prière, morceau capital, qu'elle chante dans le ton de la partition, plusieurs de ses devancières la transposaient, morceau d'autant plus difficile qu'il faut le dire à genoux.

Lablache était attendu; les applaudissemens, les bravos, l'ont fêté quand il a paru, c'était pendant le duo; le charme des voix de Tamburini et de Mlle Grisi ont arrêté ces témoignages de faveur, qui ont repris leur cours avec plus de violence quand la dernière cadence de ce morceau a livré le champ libre aux amateurs reconnaissans. Lablache arrivant sur une ritournelle est déjà un spectacle intéressant; sa

physionomie expressive et spirituelle, son geste, font parler la musique; on rit déjà de ce qu'il va dire. Il a posé, détaillé sa cavatine en comédien, en virtuose consommé, et nous a donné plus d'agilité que les autres fois. Cette voix formidable, modérée avec art, n'en est que plus puissante. Le trio dit par Lablache, Tamburini et Mlle Grisi était ravissant, et pourtant il sera mieux exécuté aux représentations suivantes. Une quatrième voix se fait entendre dans ce trio pour concerter délicieusement avec les trois autres, c'est le cor de Gallay, qui avait déjà fait merveille dans la cavatine *di piacer*. *Dilettanti*, que les yeux d'une belle *prima donna* séduisent avec raison, portez vos yeux sur les mélodies qui s'échappent du pavillon de cet instrument, et vous en serez d'autant plus satisfaits, qu'il ne sera point nécessaire de changer la direction de votre télescope; il pourra rester fixé sur les astres que vous admirez. Lablache a été excellent, parfait, dans un rôle qui ne lui convient pas précisément; sa voix se dessinait d'une manière charmante dans les deux ensembles d'un mouvement lent qui sont encadrés au milieu du quintette. Le public n'a peut-être pas remarqué tout ce que son dernier couplet final avait de remarquable, de surprenant. Un chanteur s'avance ordinairement vers la rampe lorsqu'il doit dire un aparté; c'est du troisième plan, en arrière des autres acteurs, des choristes mêmes, que Lablache a fait sa confidence, dont le public n'a pas perdu une note. C'était un *pizzicato* de dix contre-basses. Je ne lui connais de rival en ce genre que le bourdon de Notre-Dame; son *pianissimo* vibre depuis Saint-Cloud jusqu'à Champigny.

Je ne dirai qu'un mot de Tamburini, il a été prodigieux; son air est une merveille d'exécution. Après avoir dit le trait en triolets avec une rapidité sans égale, il les termine par des gammes en doubles, progression immense, et que les mathématiciens jugeaient impossible pour une basse. On a voulu qu'il répétât cette cabalette. Allez l'entendre, et vous verrez comme on l'applaudit.

Après avoir chanté tour à tour les parties des deux premières basses de *la Gazza*, Santini s'est chargé de la troisième et n'a pas dérogé; sa belle voix s'est largement dé-

ployée dans le quintette, dont certains passages semblaient être exécutés par un orgue expressif.

La voix d'Yvanof a des cordes superbes, mais il se complaît un peu trop à les faire sonner long-temps. Dans sa cavatine, il tient ses appogiatures comme s'il ne devait pas les quitter de la soirée. Il attaque ses dernières notes du duo avec trop de force et tout d'une venue, sans les gradations nécessaires pour faire admettre cet éclat violent. Il a eu de très-beaux momens dans ce duo; mais quand il anime son chant, je voudrais aussi qu'il animât sa personne.

Les acteurs et l'orchestre n'étaient pas encore bien sur leurs pieds, cette incertitude a cessé pour le second acte. M. Parisini, nouveau chef d'orchestre, est un homme de talent; mais les mouvemens qu'il imprime ne sont pas exactement les mêmes que l'on avait donnés à plusieurs morceaux. Je ne dis pas que M. Parisini ait tort; mais il en est résulté quelques tiraillemens désagréables. M. Rossini est là pour faire connaître ses intentions et régler l'aiguille du métronome.

Lablache, Tamburini, Mlle Grisi, ont été appelés après la représentation; ils ont reçu, de même que Santini et Yvanof, de nouvelles preuves de la satisfaction du public. La salle était comble. On nous annonce *la Prova* pour le second début de Lablache. *Evviva Campanone!* Rubini fera son entrée par *la Sonnambula.*

THÉATRE DE NAPLES. — THÉATRE ITALIEN DE MADRID.

Les journaux de Naples nous annoncent d'abord en quelques lignes une éruption du Vésuve; ce n'est qu'une semaine, une décade plus tard qu'ils nous expédient le récit complet et détaillé des ravages du volcan. Les coups du tonnerre souterrain, la pluie de feu, la neige de cendres noires, la grêle de pierres, dont les grêlons sont quelquefois de la grosseur du monolithe de Luxor ou des tours de Notre-Dame, les torrens de lave qui roulent jusqu'à la mer en dévorant tout sur leur passage, ces effrayantes catastrophes qui rap-

pelleraient avec une parfaite exactitude les désastres, la ruine de Sodome et de Gomorrhe, s'il n'y manquait une statue de muriate de potasse, sont décrites *in extenso* par les journalistes, et succèdent bientôt à leurs briéves notes, données sur le champ de bataille, à la lueur de la fournaise ardente. Il en est ainsi de tous les événemens qui changent la face d'un empire, des combats sur terre et sur mer, des émeutes, des révoltes, des révolutions qui renversent un trône pour en relever quelquefois un autre, et l'on est ensuite bien surpris de se trouver au point du départ, comme ces conquérans qui font immoler gens et bêtes pendant six ans, pour conclure ensuite un traité dont la première condition est de rendre et restituer tout ce qu'ils ont pris.

Je crois nos lecteurs trop instruits pour supposer une minute qu'ils ignorent qu'une *prima donna* de Naples a été décoiffée par une autre *primr donna*, et que ce combat à outrance, cette attaque *unguibus et rostro*, a eu lieu sur une arène déjà célèbre par une infinité de meurtres, d'empoisonnemens, d'incendies, de strangulations, d'assassinats, de suicides, qui pourtant, et c'est là le plus singulier, ne l'ont jamais ensanglantée. Mais comment cette *prima donna* a-t-elle été décoiffée? C'est ce que nos lecteurs ne savent point; je me hâte de tailler ma plume pour leur conter ce fait.

On répétait *Maria Stuart à San Carlo*; c'était comme vous le voyez, *la prova d'un opera seria*, vous savez par expérience qu'une *prova* de cette espèce peut être égayée par de burlesques accidens, incidens si vous l'aimez mieux, je ne tiens nullement à l'une ou l'autre expression. Les symphonistes étaient à leur poste, *il saggaritore* dans son trou, des chaises rangées sur le théâtre attendaient les virtuoses, *i cantanti*. Mme Ronzi-Debegnis fait preuve d'exactitude en arrivant à l'heure marquée, chose rare chez une *prima donna* tenant le haut bout; elle arrive, s'assied, ôte son chapeau et le pose délicatement sur la chaise voisine, de manière à ce que ce léger couvre-chef et le voile qui l'accompagne (le voile est de rigueur aux répétitions) ne soient pas chiffonnés. Ces dispositions préliminaires étant prises, elle procède à l'exécution de sa partie, et ne détourne ses yeux

de son rôle que pour regarder l'archet du *capo d'orchestra.* Elle est tout à son affaire, elle ignore ce qui peut se passer à ses entours.

Paraît alors Mme Del Sere, *prima donna* en second : elle trouve toutes les chaises occupées par les chanteurs et par le chapeau ci-dessus mentionné. Comme il eût été fort inutile de prier le chapeau de lui céder la place qu'il tenait indûment, elle le prend avec précaution et l'accroche au châssis de la coulisse voisine, à quelque branche d'un arbre des jardins d'Élisabeth, à quelque pilier du cachot de Marie : mon correspondant ne s'explique pas sur ce point. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était mal accroché, car une minute après, il était par terre et placé de la manière la plus périlleuse ; il reposait précisément sur sa partie la plus délicate, et qu'il importait de garantir ; le voile traînait au loin dans la poussière, et son entière blancheur courait de grands hasards. Pour tout dire, il était dans la position d'une tartine tombée tout juste sur le côté garni de beurre ou de confitures ; l'infortune, le caprice du sort ne saurait aller plus loin : *A tanta sciagure chi mai reggero.*

Mme Ronzi-Debegnis, cette jolie brune aux yeux noirs, aux longs cils, si fraîche et si piquante, en 1820, quand elle représentait Fiorella du *Turco in Italia* sur notre théâtre italien ; la parque ayant, depuis lors, filé pendant quatorze ans et neuf mois, je ne saurais vous dire si la Fiorella de nos jours ressemble parfaitement à l'ancienne, ce n'est pas impossible ; cependant trois lustres c'est beaucoup sur la plus belle tête de *prima donna ;* les cantatrices sont exposées à de rudes fatigues, à des exercices continuels au théâtre comme au foyer. Mme Ronzi-Debegnis, la propriétaire du chapeau, est la première à signaler la chute du meuble précieux. Sans avoir égard aux causes qui peuvent l'avoir précipité dans cette dure position, sans les examiner l'une après l'autre, et réfléchir mûrement sur le parti qu'il faut prendre, sa première pensée est de croire que Mme Del Sere a fort impertinemment délogé le chapeau afin de s'emparer de la place qu'il occupait, et l'a jeté par terre pour en être plus tôt débarrassée. Alors, regardant avec attendrissement l'infortuné chapeau, jetant un coup

d'œil foudroyant sur Mme Del Sere, elle dit : *Questo è da pettegola*, c'est un trait de chipie. Mme Del Sere ne reçoit pas l'attaque sans y répondre vivement; elle renvoie la balle, saisit la cabalette à son tour, et l'orne de variations ; elle en était au plus beau de sa période, quand le clarinettiste Sebastiani, prenant fait et cause pour Mme Debegnis, dit à celle-ci : « Ne vous souciez en aucune manière des propos de cette....... » Je n'écris pas le mot même en italien, la traduction en serait trop facile, il commençait et finissait comme l'autre, et valait mieux que *pettegola.*

Mme Del Sere repousse avec plus d'énergie la seconde épithète, et lance un coup de son ombrelle à travers la figure du clarinettiste qui le reçoit admirablement. La prestesse de la *prima donna* le prévint, il n'eut pas le temps de croiser le fer et de parer avec son instrument ; la clarinette en *la* est une arme que l'on opposerait avec succès à l'ombrelle. Le musicien, à l'orchestre, est dans une position charmante pour accepter les coups de parapluie que lui adresse une *prima donna*, je ne vois que le souffleur qui puisse lui disputer cet avantage. Le clarinettiste, plongé dans la fosse aux lions, se démenait comme un possédé, brandissait vainement son tube sonore contre l'antagoniste féminin qui le dominait, quand Mme Debegnis, furieuse de l'insulte faite à son chevalier, s'élance sur sa rivale, la saisit aux cheveux, lacère ses belles tresses, avec art ajustées, la terrasse, l'accable de coups, et l'implacable Elisabeth prélude ainsi au meurtre de Marie Stuart que l'on emporte cruellement endommagée.

Une autre victime s'offrait à la commisération du public, victime innocente et parfaitement étrangère à ces débats sanglans, c'était le directeur, l'*impresario* possesseur de deux *prima donna*, et qui se voit tout-à-coup privé de l'une et de l'autre. Mme Del Sere est dans son lit, mourante ; Mme Debegnis ne peut reparaître après son escarmouche. L'*impresario* est *in angustie ;* s'il avance il est mort ; s'il recule, on le tue : encore s'il avait sous sa main Tamburini qui sait si bien revêtir la robe de *prima donna*, et chanter galamment sa partie en voix sur-aiguë ! Mais non, il est en panne. Ce calme plat le ruine pourtant, et, malgré les réclamations

de Mme Debegnis, il a recours aux huissiers et la pousse sur la scène, où la plus belle bordée de sifflets signale son arrivée. Après avoir sifflé et resifflé, le public a pris son parti, et laissé aux tribunaux le soin de juger cette cause.

Il caso è serio, comme dit Bartolo, vous savez que, dans *Anna Bolena*, Parcy et Smetton, le jeune et galant page, ont la tête tranchée pour avoir tiré l'épée dans le palais du roi. Les lois napolitaines sont aussi sévères, le théâtre *San Carlo* est théâtre royal, il fait partie du palais du roi; tirer l'épée, le sabre, la dague, le poignard, le couteau, la clarinette ou le parapluie, en frapper d'estoc ou de taille, en porter des coups perçans ou contondans, est crime de lèse-majesté; la loi est précise, elle punit de mort cette voie de fait. Une clarinette, c'est comme un javelot, un parapluie ou bien une épée, *vuol dir lo stesso, vuol dir lo stesso, vuol dir lo stesso*, demandez plutôt au podesta Lablache.

Le directeur demande des dommages et intérêts énormes aux deux championnes : à l'une, parce qu'elle est malade par imprudence; à l'autre, pour avoir mis hors de combat sa rivale. La justice informe de son côté, afin que la vindicte publique ait complète satisfaction; les *dilettanti* gémissent d'une éruption plus funeste pour eux que celles du Vésuve et du Stromboli. Cependant d'amiables compositeurs s'occupent de rétablir un accord, parfait ou non, sans lequel il n'y a pas de musique possible. On espère beaucoup des beaux yeux de Mme Debegnis, on se flatte qu'ils triompheront de la sévérité des gens de robe; cela ne s'est jamais vu, j'en conviens, mais peut-être cette fois seront-ils assez galans, assez tendres pour ne pas résister aux charmes

D'une solliciteuse aimable et sous les armes.

— Les opéras de Bellini font fureur à Madrid; le public ne se lasse pas d'applaudir *la Straniera*, *il Pirata*, *i Montecchi*, *la Sonnambula*, *Norma* surtout, et même *Bianca e Fernando*. D'autres auteurs ont cependant réussi sur le théâtre de cette capitale, malgré la vogue de Bellini. Voici quelques détails sur les opérations dramatiques de la compagnie italienne habilement dirigée par *el senor* Grimaldi :

Il nuovo Figaro, de Ricci, chanté par Mlle Edwige, Française, élève de Garcia, Pio Botticelli et Bottelli, bouffes, et Timoléon Alexandre, premier ténor de demi-caractère. La musique parut ingénieuse et gaie sans produire un grand effet. Mlle Edwige ne réussit point, Bottelli sembla supportable, Timoléon et Botticelli reçurent de brillans témoignages de la faveur du public.

I Capuletti ed i Montecchi, de Bellini, avec le troisième acte de Vaccaj, début de Mlle Giuditta Grisi, *furore, iruzzione, fanatismo,* dit mon correspondant; la *prima donna*, *il maestro* Bellini, eurent une large part d'applaudissemens. Mlle Edwige fit la conquête de ses auditeurs en exécutant sa cavatine du second acte; mais on siffla Timoléon. Le vent avait changé pour l'un et pour l'autre. Le public regretta le troisième acte de Bellini que Mme Méric-Lalande chantait lors de la mise en scène de cet opéra, deux ans auparavant.

Il Furioso, de Donizetti. La musique plut beaucoup, le premier acte surtout. Botticelli, *il Furioso,* fort applaudi, Timoléon et Mlle Edwige mal accueillis. Salas, jeune Espagnol, *buffo comico*, fit le plus grand plaisir dans le rôle de Kaidama. C'est un sujet qui donne de belles espérances; il est excellent musicien et chante bien. Sa voix est un baryton peu vibrant, qui ne lui permettra peut-être pas d'arriver à l'emploi de *primo buffo.* Mais une place éminente l'attend en Italie, s'il s'y présente comme *buffo comico.*

Anna Bolena, chanté par Inchindi, Trezzini, Mme Méric-Lalande, n'avait eu aucun succès en 1832; cet ouvrage a été reçu avec une froideur au moins égale cette année. L'astre de Mlle Grisi en a pâli quelque peu. Timoléon y fut désapprouvé d'une telle manière que l'administration se vit forcée de résilier son contrat avec ce ténor infortuné.

Norma, de Bellini, pour le début de Genero, premier ténor. La musique et Mlle Grisi ont fait trépigner d'enthousiasme. Le débutant a déplu; ni sa voix, que l'on jugeait belle, ni son chant, n'ont trouvé grâce devant une assemblée que l'exagération de ses gestes indisposait.

La Sonnambula, de Bellini. La musique, sans exciter les transports accoutumés aux représentations des opéras de ce maître, a paru charmante. Mlle Grisi a de nouveau triom-

phé, et Genero, que de durs avertissemens du public avaient rendu plus réservé, s'est modéré dans son jeu scénique, et s'est relevé.

Parisina, de Donizetti, succès d'estime, ni chaud, ni froid, pour la composition et l'exécution. Un jeune espagnol, don Ojeda Manti, hidalgo, natif de Séville, débuta dans le personnage de Ugo. Sa voix est peu forte, mais fort agréable; chanteur habile, il promet assez pour que la direction l'ait engagé en remplacement de Timoléon. Les Sévillans se sont distingués à ce début, ils ont vigoureusement soutenu leur compatriote.

Elisir d'amore, de Donizetti, ce joli ouvrage écrit sur une traduction du *Philtre*, n'a trouvé que des admirateurs. Genero et le *caricato* Salas ont été applaudis à outrance.

Mon correspondant est un *dilettanti di prima sfera*, un connaisseur, et je puis me fier à ses notes.

— Le grand théâtre de Lyon, qui était fermé depuis quelque temps, va se rouvrir sous la direction de M. Singier. Le conseil municipal avait rejeté d'abord les conditions proposées par cet habile administrateur, et M. Singier avait quitté Lyon sans rien conclure. A peine arrivé à Paris, on lui a fait connaître l'acceptation de ses propositions; la ville lui accorde 76,000 fr. de subvention, et M. Singier est déjà de retour à son poste, où de nouveaux acteurs vont le joindre.

— Tout ce que la capitale renferme d'artistes assistait au convoi de notre illustre musicien Boïeldieu; le cortége s'est rendu à l'église des Invalides, où l'on a célébré la messe des morts et chanté le superbe *Requiem* de M. Cherubini. L'exécution a été excellente.

— Mme Fink-Lohr a débuté au Théâtre-Italien dans le rôle d'Adélaïde de *la Straniera*, et n'a pas obtenu de succès; espérons qu'elle prendra sa revanche. Elle ne manque pas de talent, mais sa voix est un peu agile et d'un timbre peu agréable. Rubini a fait merveille; jamais ce prodigieux chanteur n'avait montré tant de vigueur, de charme et de

légèreté ; ce nouveau triomphe efface tous les anciens, c'est à recommencer, et le public n'en est point alarmé. Tamburini est toujours admirable ; il dit sa cavatine d'une manière ravissante. On s'attendait mardi à la seconde représentation de *la Straniera ;* une indisposition de la *prima donna*, Mme Fink-Lohr, l'a retardée, et l'on a offert au public *il Barbiere di Siviglia,* chanté par Rubini, Tamburini, Santini et Mlle Grisi. Les *dilettanti* ont souscrit de grand cœur à l'échange ; l'exécution en a été charmante d'un bout à l'autre, et l'on a constamment applaudi la gaieté spirituelle de Figaro, la coquetterie malicieuse de Rosine, le chant des quatre virtuoses principaux ; ensemble délicieux, qui rend au *Barbier* toute la fraîcheur de la nouveauté.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Il y a aujourd'hui à élever en littérature un monument magnifique, et qui porterait bien haut dans les airs le nom de son architecte ; ce serait un livre de critique. Il ne s'est peut-être jamais opéré à l'occasion des arts un mouvement semblable à celui dont nous sommes témoins et parties ; et ce mouvement, personne encore ne l'a sincèrement étudié, suffisamment compris, expliqué. La presse a livré généreusement le bas de son commerce et de sa politique aux amis de la littérature ; ils n'ont pas voulu ou ils n'ont pas pu s'en servir. Quelques-uns, les plus spirituels, ceux qui avaient dans l'ame le germe de la poésie et des bonnes idées, ont pris la chose en plaisantant ; ils ont considéré la lisière du feuilleton comme un falbalas de robe qu'on leur donnait à broder, et ils y ont jeté en profusion les charmans dessins et les charmantes roses. Après les épagneuls sont venus les ânes, qui ont aussi brodé, mais comme les ânes brodent. Maintenant le feuilleton, en général, est un misérable fouillis, fort méprisé, et qui mérite ce mépris. C'est donc aujourd'hui un instrument qu'ont souillé bien des mains peu propres, et qu'ont gauchi bien des mains peu exercées ; habile serait entre tous celui qui en ferait désormais une besogne honnête et de quelque valeur.

Il est bien entendu que nous ne nous portons pas cet ouvrier. Nous voudrions équarrir notre moellon au monument de tout à l'heure, en toute modestie et humilité. Il y a tant et tant à faire, que le plus pauvre manœuvre peut s'y employer utilement. Nous laisserons à d'autres l'honneur de fuseler les colonnes, de percer les roses, de denteler les clochetons ; qu'on nous permette de creuser la terre du fondement, et de jeter dans le gouffre quelqu'une de ces masses informes qui restent éternellement ignorées, et qui

n'ont d'autre gloire que leur abnégation. De tout ceci, il sort d'une manière manifeste que nous croyons à la possibilité d'une critique superbe. Nous pensons devoir insister là-dessus, parce qu'il ne se passe guère de jour où les feuilletonniers ne se lamentent de ce qu'il n'y a plus de littérature, ni de poésie, ni de drame; auquel cas il se concevrait sans peine que ces choses n'existant pas, la critique qui les prend pour objet n'existerait pas davantage. Nous sommes persuadé, nous, que la littérature, la poésie et le drame existent, d'une existence forte et brillante, et nous n'en voudrions pour preuve, entre mille, que le dîner, le loyer et l'habit qu'en retirent ces messieurs, qui proclament leur agonie et leur mort. Si nous étions jamais abonné à l'un de ces journaux littéraires qui annoncent ainsi la disparition de toute littérature, nous nous empresserions d'écrire la lettre suivante au directeur : Monsieur, je lis dans votre dernier numéro que le sort des lettres est désespéré, et que nous sommes arrivés au moment de leur catastrophe inévitable ; je prends une part bien vive à cette désolation des arts et de l'intelligence; mais comme votre journal littéraire devient désormais sans objet, je vous annonce que je cesse mon abonnement; vous priant, si la littérature venait à renaître, de vouloir m'en faire prévenir.

Ce n'est pas que les feuilletonniers, niant la littérature, soient aussi bêtes qu'ils en ont l'air; mais comme la littérature suppose des littérateurs, et que s'ils se mettaient à dire un beau matin : Il s'est joué hier un drame qui fait honneur au pays et au siècle ; il a paru aujourd'hui un roman qui sera traduit dans toutes les contrées de l'Europe intelligente; nous venons de parcourir des poésies qui sont chaudes d'élan est suaves de parfum; on ne manquerait pas de leur dire : Qui a construit ce drame, écrit ce roman, laissé s'échapper cette poésie? Alors la gloire, la reconnaissance, le bruit iraient à cet homme ou à ces hommes, et le feuilletonnier serait quelque peu oublié, ce qu'il ne veut pas. La peur qu'il a d'édifier des renommées lui ferme la bouche, ou le fait mentir ; il fait, mais pour d'autres motifs, comme ces valets poltrons de comédie, que leur maître envoie quérir son bonnet de nuit dans quelque chambre obscure, et qui, après avoir décrit un cercle sur leurs talons, s'en viennent dire : Monsieur, il n'y est pas.

Le feuilletonnier fait un faux calcul. La plus sûre manière d'exister aujourd'hui par la littérature, ce serait de s'y attacher

par le côté de la critique. Il a beau s'écrier qu'elle n'existe pas; elle croît, elle s'élève, et quand elle sera faite et grandie, il aura la douleur tardive et stérile de n'y avoir pas gravé son nom. La littérature sera comme le Christ, elle niera qui l'aura niée.

Et quelle matière pour la critique, à l'heure qu'il est! D'un côté, la langue française qui se renouvelle de fond en comble, et dont il faudrait fixer la constitution et l'avenir; de l'autre, le drame, qui opère le grand envahissement prévu par quiconque a deux idées, c'est-à-dire l'envahissement de la tragédie, de la comédie et de l'opéra, monnaie de la même pièce, parties du même tout, provinces du même royaume, élémens de la même synthèse; par ici, la poésie qui multiplie ses formules, combine ses rhythmes, habille magnifiquement son langage; par-là, le roman qui se plie aux mille besoins de la pensée, qui se fait historique pour les archéologues, héraldique pour les chroniqueurs, mystique pour les natures molles et indécises; et puis ces trois rameaux à lier au même tronc, le drame, la poésie, le roman; l'unité à porter dans la multiplicité des œuvres, parce que l'ame est une au milieu de la multiplicité des sentimens.

Nous le répétons, la critique à faire est superbe. Nous en ferons ce que notre force nous permettra. Nous accueillerons religieusement tous les livres qui s'adresseront à notre justice; grands, petits, graves ou légers; et de temps à autre, le plus régulièrement qu'il nous sera possible, nous en rendrons compte à nos lecteurs, avec l'impartialité ferme et droite qu'une pareille tâche nous semble exiger. Nous ignorons ce que c'est que la camaraderie et l'indulgence; une opinion complaisante est une justice qui n'est pas juste, c'est-à-dire une monstruosité. Quand nous dirons qu'un livre est bon ou mauvais, cela voudra dire, non pas qu'il est en effet l'un ou l'autre, mais qu'il nous le paraît. Nous aurons soin de placer toujours à côté du jugement la loi qui lui sert de base, afin que chacun la lise, et, après l'avoir lue, l'accepte ou la récuse. La grande quantité de livres qui nous parvient, et le moment un peu tardif où nous mettons la main à l'œuvre, fait que nous nous trouvons passablement encombré. Nous allons procéder au déblayage sans rien omettre, nous étendant ou nous resserrant, selon l'ouvrage; jetant par ordre dans le bulletin tout ce qui n'exige pas expressément un grand développement d'idées, et consacrant

des articles spéciaux à tout ce qui se place notablement hors de ligne par des idées louables ou répréhensibles.

PHILOSOPHIE.

Essai sur l'Histoire de la Philosophie en France, au dix-neuvième siècle, par Ph. Damiron, professeur de philosophie à l'École normale.— Chez L. Hachette.

Nous n'en sommes pas à annoncer ce livre, déjà parvenu à sa troisième édition ; nous le recommandons à ceux qui veulent compléter leurs connaissances générales du côté des notions philosophiques contemporaines. Il arrive, en général, à tous ceux qui travaillent dans le but de s'instruire, de se mettre facilement au courant des choses anciennes, parce qu'elles ont fourni leurs histoires; mais il y a un moment où, en se rapprochant de nous, les documens deviennent mous, inconsistans, rares, et disparaissent. Il faut alors être du petit nombre de ceux qui ont vécu par eux-mêmes dans cette pénombre des trente dernières années, ou ignorer à peu près complètement l'intime et le meilleur de ce qui s'est fait, dit, ou pensé.

Sous ce point de vue, et dans les matières philosophiques, le livre de M. Damiron est excellent, très-curieux et fort bien fait. Rien n'était facile comme de s'instruire des choses importantes de la philosophie ancienne et moderne jusqu'au dix-huitième siècle; les histoires de Bruker, de Tiédémann et de Tennemann en présentaient toutes les évolutions, décrites sous l'influence de trois principes divers ; mais restaient les travaux exécutés en France depuis trente ans, et M. Damiron y a pourvu.

Outre le but de ce livre, nous en aimons le plan. Non pas que la classification générale des philosophes en *école sensualiste, école théologique, école éclectique* nous paraisse très-rigoureuse ; les généralisations, œuvre et témoin de la faiblesse de notre esprit, qui a besoin de concentrer les individualités pour les étreindre, sont presque toujours trop grandes ou trop petites, c'est-à-dire qu'elles admettent à tort certaines spécialités, ou qu'elles en rejettent injustement certaines autres. Du reste, le mal est moins grand ici que partout ailleurs, parce que M. Damiron ne tire aucune sorte de conséquence importante de sa classification, et n'a

d'autre intérêt à la proposer, que de faire de ses divisions autant de têtes de chapitres. Mais nous trouvons une chose fort commode, nette et profitable, d'avoir pris les écrivains philosophiques un à un, et d'avoir éclairci réciproquement leur doctrine par leur histoire et leur histoire par leur doctrine.

M. Damiron suit deux procédés vis-à-vis de chaque philosophe; il le raconte et il le critique. Pour raconter, c'est tout simple, il s'agit seulement de savoir les faits; pour critiquer, c'est plus difficile, il faut avoir une doctrine préalable qui serve de criterium. M. Damiron a-t-il réellement une doctrine toute faite, pour l'opposer invinciblement à tous les côtés faibles des théories qu'il examine? Non, certes; et pourtant oui. Non, car M. Damiron aurait trouvé ce qui ne se trouvera certainement jamais, l'explication du monde matériel et moral, la cause des causes : oui; car lisez les raisons qu'il allègue contre quelques philosophes, et vous resterez convaincus qu'elles sont excellentes. Cela vient de ceci :

Toute la philosophie, passée, présente et future, raisonne sur deux faits, la matière, l'esprit. Le désaccord vient de la façon de considérer ces deux faits primitifs, l'un vis-à-vis de l'autre. Tel veut que l'esprit soit réellement la cause de la matière, et la contienne comme une conséquence, ou bien qu'il en soit le tout, et la domine comme sa partie; tel autre veut que la matière soit le seul fait existant, et que ce que l'on appelle l'esprit, ne soit que la matière modifiée, comme par exemple mise en mouvement; ceux-ci, indépendamment de l'esprit et de la matière dont ils conçoivent l'homme formé, veulent qu'il y ait un autre principe duquel tout procède; ceux-là, que l'esprit de l'homme soit la cause réelle de tout, du monde comme de Dieu, en ce sens que par ses opérations il les découvre, et par conséquent les détermine à être. Supposez encore tous les systèmes que vous voudrez. A moins d'être imaginés par des fous, ils auront chacun une partie raisonnable et vraie, qu'elle soit grande ou petite. Maintenant vous allez concevoir comment un homme d'esprit peut les juger tous sainement, sans avoir pour cela un système complet qui lui appartienne en propre.

Nous avons supposé que ces systèmes étaient l'œuvre de gens sensés, c'est-à-dire qu'ils contenaient des parties claires, nettes et raisonnables; soit donc un premier système à examiner; on en adopte la partie notoirement raisonnable; on procède ainsi vis-

à-vis du second et des autres, et l'on se forme de cette manière une sorte de criterium, qui n'en est pas moins sûr, pour être fait de pièces de rapport. Par exemple, les spiritualistes ayant fouillé davantage les fonctions de l'intelligence, sont mieux à même d'en connaître les lois ; on les adopte par ce côté. Les sensualistes ont étudié et distingué les sensations mieux que les autres ; on leur prend cette portion de leur travail ; les mystiques ont vécu dans les choses les plus subtiles du sens moral, on les adopte dans ce qu'ils en ont rapporté de mieux établi. Ainsi de suite. C'est une méthode sage, prudente, sensée, et qui a l'histoire de tous les systèmes pour base essentielle ; c'est l'éclectisme.

Le livre de M. Damiron est donc fait du point de vue éclectique. Depuis quelque temps, c'est une grande mode parmi les jeunes philosophes de se moquer des éclectiques, qui le leur rendent bien, et qui ont raison en cela. Cette haine a deux causes, l'une mauvaise, l'autre déraisonnable. Celle-là, c'est que les éclectiques sont au pouvoir; celle-ci, c'est que les jeunes philosophes sont encore tout frais de leur voyage en Allemagne. Nous ne disons rien de la première; quant à la seconde, les jeunes philosophes ont certainement raison d'être impatiens de voir naître un grand système philosophique qui soit vrai ; mais parce qu'ils sont pressés, ce n'est pas une raison d'abord pour s'en prendre aux éclectiques ; ensuite pour vouloir nous faire accepter à toute force les systèmes allemands. Cette jeunesse philosophique devrait faire une réflexion, que toutes les personnes sages et compétentes font pour elle, à savoir que les éclectiques ont étudié aussi profondément qu'elle la philosophie allemande, et qu'en étant pour le moins aussi bons juges, ce n'est pas et ce ne peut pas être sans raison qu'ils ne l'ont pas proclamée. Ce peut être une bonne chose d'attaquer M. Cousin ; mais c'en serait une excellente de faire des livres qui vaillent mieux que les siens. Qui démolit sa maison et n'en construit pas une autre, reste à l'air et à la pluie.

PHILOLOGIE.

Notions élémentaires de Linguistique, par Charles Nodier, de l'Académie-Française. — Chez Eugène Renduel.

Ce travail a été destiné par l'auteur, premièrement, à former un

volume; secondement, et subsidiairement, à servir d'introduction à l'Alphabet à la Grammaire et au Dictionnaire que vous savez. Nous sommes tous ici-bas nous exagérant chacun sa chose. l'Académie et les académiciens s'exagèrent leur Dictionnaire, et ils répètent bien loin et bien haut que c'est une œuvre à peu près impossible, pour se justifier de nous en donner une à peu près détestable. Il y a peu d'écrivains aujourd'hui plus spirituels que M. Charles Nodier, s'il y en a, et il y en a moins encore qui aient plus de lecture. Cependant, avec toute cette finesse d'aperçus et avec tout ce savoir, nous ne voyons pas qu'il ait de beaucoup désembourbé son coche. Son plan de Dictionnaire est aussi enfondré que jamais. Qu'il nous soit permis de lui appliquer ce mot du marquis de Mirabeau sur l'Italie, à savoir qu'il sent un peu son fagot délié. Ceci sans mauvaise intention, et seulement pour rendre notre idée.

M. Charles Nodier écrit depuis vingt ans au moins sur les dictionnaires, et certes il en a dit des choses très-vraies, très-curieuses et surtout très-piquantes. Cela nous produira-t-il un dictionnaire meilleur? Nous en doutons. Nous demandons bien pardon à notre aimable philologue de lui parler ou de parler de lui sur ce ton, nous qui n'avons ni son esprit, ni sa lecture, ni son âge; mais nous le savons assez juste pour ne pas exiger de nous que nous ayons acquis toutes ces choses, avant de rendre compte de ses livres; il n'arriverait jamais à ce terme, et nous non plus. Nous disions donc que ses travaux sur les dictionnaires ne nous paraissent pas aller au but, ou plutôt qu'ils n'ont pas clairement la conscience de leur but. Il nous semble qu'à tout prendre, un dictionnaire est un répertoire, et rien de plus. Ce n'est ni une grammaire, ni un traité de logique; mettez-y des mots, et placez vos idées ailleurs. Dès-lors, il suffit qu'on trouve les mots dans un dictionnaire, qu'on les y trouve promptement et complètement. Pour cela, le classement alphabétique est excellent, pour deux raisons. La première, c'est que l'alphabet étant très-court, le nombre des clefs est très-borné : la seconde, c'est que toute personne qui sait lire sait l'alphabet, et connaît d'avance d'une manière très-sûre l'économie du dictionnaire. L'ordre alphabétique est donc un moyen de connaître promptement les mots et de les connaître tous; on ne peut pas souhaiter autre chose. Se rompre la tête à trouver un ordre étymologique, un ordre philosophique et autres pareils, nous paraît une maladie fort gratuite; indépendamment de ceci,

que ces ordres-là ne seraient pas plus expéditifs, et que toute personne qui voudrait user du dictionnaire en connaissance de cause, serait obligée de comprendre cette base, chose difficile à tous, impossible au plus grand nombre.

Nous croyons que M. Charles Nodier, comme les autres, a pris la question par le mauvais côté, par le côté oiseux, et qu'il eût mieux valu laisser de côté l'ordre des mots, pour s'occuper des mots eux-mêmes. On ferait cinq ou six dictionnaires aussi gros que celui de l'Académie, avec les mots et les locutions de la langue française qui ne sont pas dans ce Dictionnaire français. Il est vrai que nous prenons la langue française là où elle est, c'est-à-dire dans notre histoire, depuis la moitié du douzième siecle jusqu'à ce jour; l'Académie ne la prend que dans son sein, ce qui est un peu plus borné. Vous allez voir une chose bien curieuse d'ici à six mois : M. Guizot va faire publier, entre autres documens relatifs à notre pays, deux volumes *in-quarto* de lettres des rois et des reines de France depuis l'an mille à peu près. La plupart des mots de ces lettres ne se trouveront pas dans le Dictionnaire; d'où il suivra que les rois et les reines de France ne parlaient pas français. La veuve de saint Louis, la reine Marguerite; Philippe-le-Bel, Charles VII, Louis XI, Anne de Bretagne, François Ier, ne parlaient pas francais! O Académie! vous seriez bien naïve si vous n'étiez pas si sérieuse!

Donc nous trouvons qu'un dictionnaire français devrait contenir tous les mots français, passés et présens, qui ont ou qui ont eu une existence notoire et constatée. Tous les mots n'ayant pas la même date d'installation dans la langue, chacun d'eux devrait être accompagné d'un certificat indiquant le moment de son entrée, sa forme orthographique et sa signification première. Il faudrait ensuite le suivre d'époque en époque, décrire toutes ses variations matérielles ou morales, et s'il disparaît, signaler sa mort, et en noter l'année. Il nous semble que c'est par-là que les dictionnaires sont à refaire; quant à l'ordre alphabétique, qu'on le laisse tranquille; c'est une bonne et vieille chose; on ne trouverait rien de mieux.

Ce que nous venons de dire est la condamnation implicite du livre dont nous rendons compte aujourd'hui, car c'est une thèse destinée au dictionnaire et dont celui-ci n'a pas besoin. Qu'importe, en effet, à celui qui cherche la signification d'un mot de savoir si le mot a été matériellement révélé à Adam par Dieu lui-

même, ou bien si Adam apprit à le former en entendant croasser les corbeaux, caqueter les poules, piauler les poussins, mugir les bœufs, rugir les lions, ou parler en leur langue le reste des volatiles et des quadrupèdes? Ceci nous semble exactement la fameuse thèse des moines espagnols, à propos du potage: Peut-on dire, ne peut-on pas dire que ce potage est réellement à nous? — Mangez-le, excellens moines; et quand vous aurez fini, la question sera bien avancée. Les principes sur la formation du langage nous paraissent donc tout-à-fait hors de cause en fait de dictionnaire; car les dictionnaires appartiennent, non pas aux temps où l'on apprenait à parler, mais à ceux où l'on parlait. Pour faire un dictionnaire, prenez une langue.

Il est vrai qu'il peut être fort intéressant en soi de savoir au juste si Dieu a révélé matériellement la langue au premier homme ou bien si celui-ci l'a apprise des animaux. M. Charles Nodier se décide pour ce dernier cas, d'où il suivrait que les bêtes de la création auraient rédigé le premier dictionnaire. Ainsi présentée, la question a un intérêt réel et peut être débattue. Ce n'est pas que nous ayons envie de l'entamer, Dieu nous en préserve! mais enfin M. Charles Nodier nous permettra bien d'en dire deux mots.

Il a une répugnance fort vive à admettre que Dieu ait révélé directement et matériellement sa langue au premier homme, et il cite là-dessus le Cratyle, Lucrèce et saint Grégoire, aimant mieux que l'homme ait appris à parler avec les serpens, les ours, les oiseaux, les arbres et les fontaines. Nous avons une fort grande admiration pour Platon, un respect tout aussi grand pour saint Grégoire et une excellente volonté pour M. Nodier; quant à Lucrèce, nous le prisons pareillement à un très-haut degré, quoique nous ne l'ayons pas lu dans la traduction de M. de Pongerville, et probablement à cause de cela; mais, malgré toutes ces autorités, estimables à divers titres, nous nous en tenons à la croyance catholique, et nous pensons, avec M. de Bonald, que la langue a été matériellement révélée. Le raisonnement que nous faisons pour cela est simple; le voici:

Celui qui créa l'homme n'en créa pas qu'un seul: il en créa deux; il ne leur fit pas seulement le corps, il leur fit l'ame. Or, qu'est-ce que l'ame? Ce sont des idées et des sentimens; et les idées et les sentimens, quelque peu nombreux qu'ils soient, supposent une méthode pour les classer et les exprimer, c'est-à-dire une langue. Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu dut avoir

créé tout ce qu'il leur fallait pour vivre à la condition d'homme et de femme, c'est-à-dire d'êtres religieux et intelligens. En leur donnant la main, il leur apprit à saisir; en leur donnant le pied, il leur apprit à marcher; en leur donnant la langue, il leur apprit à parler; en un mot, il leur donna la réalité de tout ce que comportait leur état présent et la possibilité de tout ce que comportait leur état futur. Sans cela, l'homme et la femme seraient morts de faim, d'isolement et de stérilité, avant d'avoir appris des bêtes à manger, à s'aider et à se reproduire. Pourquoi, du reste, ne croirions-nous pas cela? Est-ce que Dieu, qui a créé, n'a pas pu instruire? Que veulent dire ces plaisanteries, que Dieu n'était pas fait pour s'installer maître de grammaire? M. Nodier le fait bien pour nous, qui ne sommes pas nés de sa volonté. Est-ce qu'un langage à créer ne valait pas un *fiat?* Certes, si Dieu en donna un au soleil, qui est la lumière des corps, il ne dut pas le refuser au langage, qui est la lumière des ames.

Système pour système, nous aimons donc mieux celui qui donne Dieu pour père à la parole, que celui qui lui donne les animaux; mais nous avons déjà rassuré le lecteur, en lui disant que nous ne voulions pas discuter la question, et nous lui tenons parole. Passons ailleurs. Il y a un seul point sur lequel nous demandons d'insister avant de finir: c'est la poésie. M. Nodier touche la poésie, dans son travail; et, à notre avis, il l'a touchée comme il a touché les dictionnaires, c'est-à-dire un peu par côté. Après avoir montré comment la langue italienne est limpide, parce qu'il y a des cascatelles en Italie, et les langues américaines sifflantes, parce qu'il y a des serpens en Amérique, M. Charles Nodier, comparant ce qu'il appelle les langues pauvres et les langues riches, établit que la poésie est impossible avec les langues riches, et, trouvant la nôtre opulente, en conclut que toute poésie est morte parmi nous et est désormais impossible. Les raisons qu'il donne de cela nous ont paru singulières: vous allez en juger.

Quand les langues sont pauvres, dit en substance M. Nodier, le mot propre manquant, on détourne d'autres mots, et on décrit avec la parole un cercle autour de l'idée, qui reste déliée, insaisie, et qui flotte. Quand on a le mot propre, on l'emploie, et adieu la figure, et partant la poésie; car M. Charles Nodier met la poésie dans les mots. Aujourd'hui, poursuit-il, il n'y a guère d'idée qui n'ait son terme correspondant et propre; il est im-

possible de périphraser : donc la poésie est morte et impossible.

Nous reconnaissons qu'il est fort chanceux de n'être pas de l'avis des hommes d'esprit. Cependant nous nous risquons. Nous trouvons, nous, que la poésie n'est nullement dans les mots, et qu'il importe fort peu que les langues soient pauvres ou riches, ajoutant que nous ne comprenons pas ce que c'est que la pauvreté ou la richesse des langues ; car une langue n'a jamais que les mots qui lui sont rigoureusement nécessaires, à une époque donnée, et on n'est ni pauvre ni riche, quand on possède le nécessaire absolu. A notre avis, la poésie est dans les idées, ou dans les rapports que l'ame établit entre les objets. Expliquons-nous. Soit donné l'homme : comparez-le avec ses habitudes de chaque jour, et il en naîtra des idées sur ses devoirs quotidiens, sur ses allures familières, c'est-à-dire des idées qui ne surprendront, ni ne toucheront, ni n'enflammeront notablement l'esprit ; comparez-le avec ses aïeux les plus reculés, avec sa postérité la plus éloignée, avec Dieu, d'où il vient, avec Dieu, où il va, et il en naîtra des idées saisissantes et grandioses, qui exalteront ou toucheront l'intelligence et le cœur, qui passeront de là jusqu'aux organes, et qui nous rempliront tout entiers. Voilà la poésie. Maintenant expliquez ces idées comme il vous plaira, en prose ou en vers, avec la parole, la peinture, l'architecture ou la musique, avec des langues sifflantes ou limpides ; ce sera toujours de la poésie.

La poésie est donc dans la pensée. En fait d'expression, la plus rigoureuse est la meilleure. Le mot qui colle à l'idée et qui en accuse fortement les contours, est celui qu'il faut choisir. La périphrase est absurde ; c'est un luxe qui meurt de faim ; la périphrase, c'est un pauvre charlatan qui amuse par ses gentillesses le public des rues, après dîner, et qui est à jeun pour son propre compte. Il est expressément défendu à tout écrivain de se servir de la périphrase, à moins d'être de l'Encyclopédie ou de l'empire, de se nommer M. de Saint-Lambert, M. Jacques Delille ou M. Casimir Delavigne. Mais de la périphrase à la métaphore, il y a aussi loin que d'ici à Sirius. L'esprit d'un poète qui compare les objets sous des faces fécondes en rapports touchans, gracieux ou terribles, les aperçoit dans une foule de situations analogues avec les choses terrestres, humaines ou divines. Dès-lors ces objets participent en quelque sorte à la nature et aux prérogatives de ces choses ; et le poète exprime les premiers avec les formes et les couleurs

qui sont propres aux secondes; de là cette variété, cette abondance, cette pompe de l'expression; mais il n'y a là ni circonlocution ni périphrase; c'est un langage aussi rigoureux que l'algèbre, et qui contient tout ce qu'il annonce. Ces mots flottans, ce sont des mots nécessaires; ces mots figurés, ce sont des mots vrais.

La poésie est donc immortelle, parce que les choses ont des rapports infinis, et que chaque croyance nouvelle est un point de vue qui rajeunit le monde. Les langues n'y peuvent rien. La conviction personnelle de celui qui écrit ceci est que nous touchons à une magnifique époque de poésie, fille de la sympathie actuelle pour toutes les choses passées de la famille, de la patrie et de la religion. Les grands poètes n'ont jamais chanté que les ruines. Troie, et puis Homère. Dieu sait que les ruines ne manquent pas à la France. Du reste, il nous vient en idée, un peu tard, que nous avions un argument sans réplique pour prouver que la poésie ne meurt pas; le libraire Eugène Renduel imprime un volume de vers de M. Victor Hugo. Celui-là grandit pour le salut de bien des choses.

HISTOIRE.

Histoire du seizième siècle en France, par Paul L. Jacob, bibliophile, chez Mame.

Nous allons être fort sévère pour ce livre; nous prions l'auteur de voir en cela une preuve de l'estime que nous faisons de lui.

Le principal reproche que nous croyons devoir faire à cet ouvrage, c'est son titre; et comme son titre, c'est le livre lui-même, c'est reprocher à l'ouvrage sa propre existence Nous avons dit que nous serions fort sévère. Qu'est-ce que le seizième siècle? Nous avouons naïvement que nous n'en savons rien, et nous ajoutons que nous serions étonné de voir quelqu'un que le sût. On n'a rien dit en effet, quand on a expliqué que le seizième siècle c'est la somme des années qui s'écoulent de 1500 à 1600, parce que, durant ces années, il s'est passé tant de choses et d'ordres si divers, qu'il faut nécessairement ajouter quelle est la série d'événemens dont on s'occupe. Voulez-vous les prendre tous? à la bonne heure. Voulez-vous en choisir quelques-uns? passe encore; mais, au nom de Dieu, prévenez-nous.

Le livre actuel a la prétention de circonscrire un peu sa matière, en indiquant qu'il n'embrasse que le seizième siècle en France; mais nous ne savons pas comment cela s'est fait; car pendant les deux volumes, nous ne sommes presque pas sortis de l'Italie. Il y a encore un autre embarras. Toutes ces guerres d'Italie, qui ne sont pas encore à leur fin, ont pour cause des événemens de succession antérieurs au seizième siècle, et vers lesquels l'esprit est nécessairement forcé de se replier; si bien que dans cette histoire du seizième siècle en France, on est les trois quarts du temps hors du seizième siècle et hors de France.

Tout ceci nous confirme dans ce que nous avions l'honneur d'écrire à l'auteur, en le remerciant de l'envoi de son livre, à savoir, que nous ne comprenions pas trop une histoire qui se jette à l'improviste au milieu des événemens, et qui a la prétention de s'occuper de son affaire, sans se mêler ni de ce qui précède ni de ce qui suit. Les historiens ont beau faire, ils sont toujours les très-humbles serviteurs des événemens qu'ils sont obligés de suivre de çà, de là, dans leurs ramifications, dans leurs caprices, dans leurs causes, dans leurs effets. Vous voulez vous circonscrire dans une époque déterminée? vous avez tort, la plupart des événemens sortent de votre cadre; ils n'y sont pas nés, ils n'y mourront pas. En définitive, on ne peut pas faire une portion de l'histoire, il faut la faire toute. Ceci ne souffre qu'une exception, et cette exception est la règle elle-même. On peut détacher des annales d'un pays une certaine idée, un certain ordre de faits, la liberté individuelle, la forme du gouvernement, l'ordre de succession dans les familles; mais il faut poursuivre ces choses-là d'un bout à l'autre, de la source à l'embouchure; en un mot, il faut écrire toute l'histoire : n'en dire qu'une part, c'est n'en dire rien.

Ainsi donc, soit à lire le titre du livre qui nous occupe, soit à parcourir le livre lui-même, on ne sait ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut, ni où l'on va. Ce sont de certaines pages à propos de certains événemens. Du reste, aucun caractère. Pour ce qui est du seizième siècle, on apprend bien quelques-unes des choses qu'il a vues, mais à coup sûr, on n'en apprend ni la moitié, ni le quart, ni le centième, ceci n'est pas exagéré. Il y a aujourd'hui un préjugé assez singulier en matière d'études historiques, qui consiste à les partager en sections qu'on a soin d'isoler et de rendre indépendantes. Ainsi, par exemple, vous entendez dire que tel écrivain ne

s'occupe ni des lois, ni de la forme du gouvernement, ni du régime des villes, ni de la constitution des bourgs et villages, ni des corporations industrielles, ni des communautés religieuses, ni des ordres militaires, ni des études littéraires, juridiques, théologiques, ni de la circonscription géographique, ni des magistrats, ni des procédures, ni des sciences, ni des costumes, ni de l'architecture, ni de la peinture, ni de la sculpture, ni de l'agriculture, ni de la chasse; mais que cet écrivain s'occupe de l'histoire proprement dite? Mais qu'est-ce que l'histoire proprement dite? De quoi s'occupe-t-elle? que veut-elle? qu'enseigne-t-elle?

M. Paul Lacroix a écrit ainsi deux volumes d'histoire proprement dite. Vous y trouverez la mort de Charles VIII, la vie de Louis XII et d'Anne de Bretagne; deux ou trois batailles, autant de fêtes; voilà tout. Mais si vous aviez besoin par hasard de quelque chose de précis et d'approfondi sur les matières innombrables dont nous parlions tout à l'heure, ne l'y cherchez pas. Il se peut après tout que ces choses-là ne soient pas de l'histoire; mais alors il serait urgent d'inventer quelque science dont elles fussent; car nous sommes obligé de les savoir, pour connaître réellement le passé et le présent de la France.

Voilà ce que nous pensons du livre, quant au fond. Pour la forme, voici. M. Paul Lacroix transcrit fréquemment, presqu'à chaque page, des fragmens de mémoires contemporains; et lui-même, de temps en temps, après avoir raconté avec la langue actuelle, s'interrompt pour faire parler un personnage, ou selon qu'il a réellement parlé, ou d'après quelque pastiche plus ou moins bien réussi. Nous trouvons que c'est là un barriolage fatigant, et que rien n'est discordant comme un commencement de paragraphe du Bibliophile terminé par une fin de Commines, de Saint-Gelais, de Dutillet ou de Jean d'Auton. Nous pouvons nous tromper, mais c'est notre avis.

L'auteur a écrit les lignes suivantes dans sa préface : « Tout historien qui ne s'astreindra pas à la tâche simple et modeste de compilateur, ne fera qu'un roman inventé à plaisir. » Nous trouvons ceci un peu fort. Le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, dit Olivier de la Marche, ayant eu du mal à la tête, se la fit raser, et il fit vanter outre mesure, par ses grands officiers, le bonheur qu'il y avait à être chauve. Tous les chevaliers des deux Bourgognes et de la Flandre coupèrent leur chevelure, et se présentèrent le crâne pelé aux fêtes de Lille et de Bruxelles. Ils étaient affreux à voir,

mais ils aimaient mieux le duc que leur propre bonne grâce. Si le Bibliophile était duc, nous ne savons pas ce qui arriverait ; mais il n'est qu'homme d'esprit, et la compilation restera compilation.

Histoire de France, depuis l'invasion des Francs jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe Ier, par M. Émile de Bonnechose. — Chez Firmin Didot et L. Hachette.

Nous vous donnons ces deux volumes *in-dix-huit* pour l'un des plus mauvais griffonnages historiques qui aient été commis depuis Pharamond. Il paraît qu'on voudrait se mettre vis-à-vis de l'histoire comme vis-à-vis de la littérature, c'est-à-dire sur un pied de légèreté et d'irrévérence, que ne doivent pas souffrir ceux qui en connaissent les difficultés et qui en sentent le prix. Pour notre part, nous arracherons sans ménagement et sans miséricorde tous les chardons qui pousseront dans le champ historique, parce que la moisson qui y croît est encore si pâle et si faible, qu'il ne convient pas de permettre qu'on lui dispute sa place et son soleil. Si elle était grande et forte, ce serait autre chose ; semez la plus mauvaise herbe au milieu des chênes, leur ombre l'étouffera et la tuera ; les arbrisseaux, eux, n'ont pas cette puissance ; ils tendent leurs petites feuilles à la rosée, et leurs brins, loin d'ombrager et d'étouffer quelque chose, se plient et se rompent sous le poids de l'insecte qui les gravit. Laissez donc croître en paix nos arbrisseaux, et gare aux ronces et aux insectes.

C'est, en effet, une chose étonnante et merveilleuse que la façon avec laquelle certains jeunes gens traitent cela. Ont-ils quelque espérance par leur esprit ? Loin de s'enfermer seuls, de polir patiemment et longuement la parcelle de métal pur qu'ils ont découverte dans leur mine, les voilà qui se répandent la tête haute, comme s'ils portaient sur cent mulets les cailloux de Candide. Place à ces messieurs ! N'avez-vous pas une tâche à remplir dans votre journal ! Oh ! la plus insignifiante, la critique, par exemple ; ces messieurs rendront compte des livres et des théâtres ; les livres et les théâtres ? qu'est-ce que cela ?

Pardon, mes maîtres ; mais le monde ne peut pas aller ainsi. Nous avons tous été jeunes gens, et nous le sommes par l'âge ; mais nous vous disons ceci par droit de pair : la science et la littérature sont deux châtelaines amoureuses, de bonne vie et d'incorruptible hon-

neur; ce n'est pas de prime-abord qu'on obtient d'elles le baiser et l'écharpe ; il faut aller les mériter dans la poudre des champs clos et sous la pluie des courses lointaines. Jeunes et frais, vous serez serviteurs ; robustes et hâlés, vous serez maîtres. Il en est dans ce monde comme dans le monde de la noblesse d'autrefois ; la tête blonde y est pour la fête, la tête grise pour le combat; le page mène la monture, le chevalier mène la dame.

Ne craignez point d'arriver trop tard dans le monde de l'intelligence; arrive bien qui arrive à point. La jeunesse est longue. Enfermez-vous! enfermez-vous! Passez vos bonnes, vos fécondes années dans l'obscurité du travail, instruisez-vous par l'expérience des morts illustres. Si vous êtes pauvres, travaillez ; si vous êtes ambitieux, travaillez ; si vous portez au fond de votre cœur la joie de quelque mère ou de quelque amie, travaillez ; vous verrez qu'au jour de l'épreuve, les rangs s'ouvriront devant vous ; vous sortirez du fond de votre solitude robustes, aguerris, infatigables; vous manierez la pique comme d'autres l'éventail; vous frapperez au visape les pompéiens de Pharsale, et vous les disperserez devant vous. Alors toutes vos douleurs de jeunesse vous seront des souvenirs de joie; vous trouverez partout le respect et l'estime : l'estime, parce que vous aurez souffert ; le respect, parce que vous aurez vaincu.

Avant tout, soyez bien persuadés de ceci : à savoir, que la gloire est une bête plus rare que la licorne. Vous pouvez vous risquer à la chasser; mais pour cela ayez, comme a dit le maître, bon œil, bon pied, bonne main : bon œil, pour l'apercevoir, bon pied, pour l'atteindre, bonne main, pour la frapper. Ayez encore, et ceci est important, des vivres pour une longue route. Cette bête-là n'a pas les mœurs du lièvre; on peut bien la blesser au sortir du gîte, mais ne l'y attendez pas les mains dans vos poches, elle n'y viendra pas mourir.

A. Granier de Cassagnac.

MACHIAVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons dit qu'il y a dans Machiavel une énigme dont le mot est encore à trouver ; ce serait le sujet d'un livre intéressant ; M. Artaud en a choisi un autre qui a aussi son intérêt.

Apprenons de lui-même ce qu'il a voulu faire ; les premières lignes de son introduction nous le diront : « Machiavel » soutient depuis plus de trois cents ans, devant l'opinion » des hommes, un grand procès qui n'est pas encore jugé. » J'ai pensé qu'il pouvait être utile de mettre sous les yeux » du public européen toutes les pièces de ce procès, et de » les accompagner des détails et des discussions que demandait le sujet. — Tel est le but de cet ouvrage... Dans cet » homme universel qui a tant dit, il fallait bien tout juger. » Mais je me trompe, je ne suis que le rapporteur du procès ; c'est le public qui jugera. »

Le public aime assez les jugemens tout faits, surtout lorsqu'une cause est aussi épineuse que celle-ci, lorsqu'elle exige une étude si laborieuse, le rapprochement de tant d'élémens divers et la conciliation de tant d'opinions contradictoires. Mais enfin, ce jugement, M. Artaud n'a pas voulu le donner, et la critique ne doit lui demander compte que de ses promesses. Il n'a prétendu être que juge d'instruction, et cette magistrature il l'a exercée en homme consciencieux et fidèle, en y mêlant peut-être quelque peu de la bienveillance d'avocat ; les matériaux, les pièces du procès, ont été recueillis en grand nombre, et discutés avec soin : si nous ne parta-

geons pas toujours le sentiment que le résultat de cette discussion inspire à M. Artaud, nous pouvons du moins rendre toujours justice à sa sincérité.

La vie de Machiavel se divise en deux parties fort distinctes : celle où, depuis la chute des Médicis et jeune encore, il fut secrétaire du *conseil des Dix,* suprême magistrature de la république, et en même temps l'un des agens diplomatiques les plus actifs du gouvernement de Florence; l'autre où, après la restauration des Médicis, Machiavel, forcément condamné à une retraite qui fit le malheur de sa vie, composa les ouvrages qui en ont fait la gloire. Il est probable que si Machiavel fût toujours resté dans la vie active des emplois, s'il eût obtenu cette joie vulgaire si ardemment désirée par lui, il l'eût payée au prix d'une renommée qui connaît peu d'égales; il n'aurait eu ni le temps, ni peut-être la pensée d'être un grand écrivain; il n'eût laissé que des écrits pareils à ce qu'on nomme LES LÉGATIONS; et ce recueil de dépêches officielles serait très-certainement resté enseveli dans la poussière des archives de Florence, avec tous les autres documens du même genre. C'est le nom seul et l'illustration de Machiavel écrivain qui les en ont fait sortir; car les négociations dont le secrétaire Machiavel fut chargé ont, pour la plupart, trop peu d'importance dans l'ordre général des faits historiques, pour qu'on eût jamais songé à les publier, quel que fût d'ailleurs le talent du négociateur.

Le livre de M. Artaud se composant d'une suite d'analyses, l'analyse n'en est pas possible. Notre tâche doit donc se borner à faire connaître les matériaux que l'auteur fournit à l'éclaircissement de la grande cause qu'il instruit.

Conformément à l'ordre des dates, qu'il suit judicieusement, M. Artaud examine d'abord LES LÉGATIONS. Les premières sont sans intérêt, et M. Artaud passe rapidement; mais il accorde à la mission de Machiavel auprès de César Borgia toute l'attention qu'elle mérite. Le secrétaire florentin avait déjà été pleinement justifié de la calomnie qui lui imputait d'avoir pris part à l'infâme trahison de Sinigaglia, ou seulement de l'avoir approuvée; et M. Artaud a résumé avec soin les raisonnemens déduits en sa faveur. Mais s'il est certain que Machiavel n'a point trempé dans le complot, il n'est

pas moins évident qu'il en a considéré l'exécution avec cette calme indifférence, avec cette impassibilité sans conscience, qui sont le caractère de la moralité italienne de l'époque. M. Artaud tente vainement ici de séparer Machiavel de son siècle.

« Pour cette circonstance, dit-il, je présenterai une explication qui excusera peut-être Machiavel. Il est possible qu'il n'ait demandé si souvent à se retirer que pour quitter une cour perfide, où il ne croyait pas qu'il fût de la dignité de son gouvernement de conserver un agent politique. »

Cette supposition est tout-à-fait gratuite. Dans la pensée de Machiavel, la dignité ne venait que bien loin derrière l'utilité, et il était bien évident, pour lui, qu'il était utile à la république d'avoir un résident auprès d'un homme de l'importance du duc de Valentinois. Non-seulement il ne jugeait pas, avant le crime de Sinigaglia, qu'il fût indigne de Florence d'avoir un simple agent diplomatique près de César Borgia; mais, le crime commis, il conseille à son gouvernement d'envoyer *un des principaux citoyens de Florence* en qualité d'ambassadeur, *à l'occasion de ce nouvel événement;* il écrit lettre sur lettre pour presser la république de faire *complimenter* le prince, de lui adresser quelques propositions *honorables et avantageuses*, et de lui témoigner *toute l'amitié possible*, en laissant de côté les lenteurs et *toutes les considérations*. Il excite la seigneurie de Florence à *se réjouir* de ces assassinats, dont elle aussi doit profiter; il exalte les termes pleins de *sagesse* dans lesquels le tyran s'exprime, et il remarque comme la chose du monde la plus simple l'*air de satisfaction* de Borgia, tout radieux du meurtre de ses ennemis attirés dans un lâche guet-apens.

Machiavel, dans le cours de cette mission, avait demandé plusieurs fois à sa république qu'on lui envoyât de l'argent, comme une espèce de condition de son séjour près de César Borgia. Ses instances, en effet, étaient pressantes. « Je me recommande à vos seigneuries, écrivait Machiavel; je les prie de m'envoyer de quoi manger. J'ai trois serviteurs et trois bêtes sur les épaules et je ne puis vivre de promesses. J'ai commencé à faire des dettes: demandez encore au *cavallaro*, le garçon qui a été avec moi. » M. Artaud veut considérer

cela comme un détour, une finesse de Machiavel, pour se faire rappeler et quitter une mission qui alarme sa conscience. M. Artaud sait bien, et il l'a plus d'une fois remarqué, que telle est l'habitude constante de Machiavel; il n'y a pas une seule de ses missions où il ne supplie qu'on lui envoie quelques ducats; c'est comme la formule obligée de la fin de toutes ses dépêches officielles.

Si l'on pouvait supposer un motif qui eût fait désirer à Machiavel de voir finir sa maison auprès du Valentinois, c'est qu'il s'impatientait de ne pouvoir pénétrer le mystère qui l'environnait. Sa grande sagacité se trouvait en défaut vis-à-vis d'un des hommes les plus astucieux qui aient conduit quelque affaire politique. On comprend que pour un diplomate chez qui la finesse était une prétention aussi bien jusfiée, il pouvait être quelque peu humiliant de rester court à toutes les questions que ne cessait de lui adresser son gouvernement. On comprend qu'un homme comme Machiavel devait se trouver tout déconcerté d'être obligé de dire continuellement à la seigneurie: « Comme je vous l'ai écrit plusieurs fois, ce seigneur-ci est très-secret, et je ne crois pas qu'un autre que lui sache ce qu'il a à faire. Ses premiers secrétaires m'ont souvent certifié qu'il ne communique jamais une chose que quand il en ordonne l'exécution; il ne l'ordonne que quand la nécessité l'y force, sur le moment, et non autrement. Ainsi je supplie vos seigneuries de m'excuser, et de ne pas imputer à négligence si je ne vous instruits pas par des avis, puisque le plus souvent je ne satisfais pas *etiam* à moi-même. »

Si donc Machiavel avait eu sincèrement l'envie de quitter la cour de César Borgia, c'eût été uniquement une affaire d'amour-propre dépité et non de conscience timorée; mais nous sommes convaincus qu'il n'a pas eu cette envie: il nous semble même beaucoup plus vraisemblable que les difficultés de la mission devaient piquer le génie entreprenant du secrétaire florentin, et qu'il n'a pas soutenu sans quelque intime plaisir la lutte de pénétration qu'il avait engagée contre un homme impénétrable.

Nous croyons donc que c'est de la part de M. Artaud une erreur ingénieuse peut-être, mais assurément une er-

reur manifeste, de s'imaginer avoir démontré la répugnance de Machiavel à rester près de Borgia ; et c'est une pure illusion que ce résumé de ses raisonnemens : « Il a témoigné un vif désir de quitter la cour du duc ; il a sollicité l'envoi d'un ambassadeur, homme de rang, pour obtenir son remplacement ; il a déprimé jusqu'à lui-même ; il a écrit qu'il fallait *un homme de plus de paroles, de plus de réputation, et qui s'entendît mieux que lui aux choses du monde.* Il a peut-être exagéré l'état de détresse où il s'est vu dans cette mission : il a *pleuré misère,* comme un véritable enfant ; il a manifesté le plus opiniâtre empressement de sortir de cet enfer. »

Quelques mois après avoir rempli cette mission auprès du Valentinois, au comble de ses prospérités, Machiavel, chargé d'une autre mission à la cour du nouveau pape, y retrouve César Borgia, que la fortune avait laissé tomber de ses mains, dépouillé de ses principautés et prisonnier du pontife, le corps en proie à la maladie et l'ame au désespoir. Quelle sera la conduite de Machiavel dans cette nouvelle position ?

Il va épier la marche progressive des désastres de Borgia, pour aider à le précipiter plus vite. Cet homme qu'il fallait envoyer naguère *complimenter* par un des principaux citoyens de Florence, et auquel il fallait témoigner *toute l'amitié possible*, Machiavel détourne aujourd'hui la république de lui donner un sauf-conduit ; il conseille à son gouvernement de faire dévaliser un corps de troupes appartenant à Borgia, et qui devait traverser le territoire de Florence ; en même temps Machiavel écrit à la seigneurie : *Je l'ai assuré qu'il pouvait avoir en vous toute confiance.* Enfin il s'ouvre à son gouvernement du désir exprimé par le pape, que la république puisse donner à Borgia le *coup de grâce* (*che li si dia la pinta*). Alors on disait à Rome, tantôt publiquement que le pape avait donné l'ordre de le faire arrêter et de le confiner dans une prison, tantôt on se disait à l'oreille que le duc avait été jeté dans le Tibre par l'ordre de Sa Sainteté, et Machiavel ajoutait : Je ne puis nier ni certifier cette nouvelle ; je crois bien que ce qui n'est point arrivé n'est que différé, et l'on voit que notre pape commence à

payer ses dettes très-honorablement; il les efface avec le coton de son écritoire. Cependant chacun bénit sa main, et on la bénira d'autant plus qu'il ira plus avant. Mais puisque le duc est pris, qu'il soit mort ou vivant, on peut agir maintenant sans s'embarrasser de lui. »

Voici la conséquence que tire M. Artaud des faits que nous venons d'exposer.: « Quant à Machiavel, il est plus évident que jamais qu'il avait vu l'affreuse conduite du Valentinois avec un sentiment d'indignation. » Cette conclusion prouve l'ingénuité d'un cœur honnête, bien plus que l'indignation de Machiavel. Ce qui nous semble évident, à nous, c'est que Machiavel avait passé du côté de la fortune, et se montrait parfaitement conséquent dans son système de l'*utile*. Après le crime de Sinigaglia, Borgia était puissant et redoutable à la république : il fallait être pour lui; à Rome, il était tombé entre les mains de Jules II, qui voulait le détruire, et dont la république recherchait l'amitié : il fallait être contre lui. Non-seulement cette politique était avouée, mais on en tirait vanité. Si Machiavel pouvait lire ses avocats, il s'étonnerait bien qu'on songeât à l'en défendre.

Nous ne pouvons laisser non plus sans observation un jugement de notre auteur concernant César Borgia : « Ce monstre, né en Espagne, dit-il, élevé en Italie, titré en France, n'appartient ni à l'Espagne, ni à l'Italie, ni à la France. Ces trois pays l'ont répudié. » César Borgia est, au contraire, hautement réclamé par l'Italie du quinzième siècle ; il en est la personnification fidèle, comme l'a dit l'auteur d'un article remarquable publié il y a quelques années dans la REVUE D'ÉDIMBOURG, sur *Machiavel et son siècle*, article où le siècle est admirablement apprécié, mais où l'homme nous semble jugé avec beaucoup moins de profondeur et d'originalité, ainsi que nous aurons bientôt l'occasion de le prouver ; maintenant nous ne voulons qu'opposer à l'assertion de M. Artaud celle de cet article, M. Macauley, sur César Borgia, « homme, dans lequel, a dit le critique anglais, la moralité politique de l'Italie était si fortement personnifiée, mêlée en partie des traits les plus énergiques du caractère espagnol [1]. »

[1] Man in whom the political morality of Italy was so strongly

C'est dans la vie spéculative et dans la vie privée de Machiavel, bien plus que dans sa vie active et d'ambassadeur qu'il faut chercher les principes de sa morale politique; ils sont dans ses livres et dans ses lettres particulières beaucoup plus que dans ses dépêches diplomatiques. Aussitôt que la restauration des Médicis fut assise sur les ruines de la république, Machiavel fut éloigné des emplois, et, à son grand regret, il se trouva relégué dans son existence littéraire. Ce César Borgia, auprès duquel il avait été ambassadeur douze ans auparavant, il en fit le sujet de ses plus hautes méditations, et le type qu'il voulait présenter aux gouvernans dans son livre DES PRINCIPAUTÉS. Cet homme abominable devint son héros, la règle de sa politique, et l'exemple qu'il prit à tâche de donner aux autres princes. « Je ne saurais (dit-il, ch. VIII) donner à un prince nouveau de meilleurs préceptes que ceux qui sont offerts par les actions du duc. » Et cette intention, formellement consignée dans son livre, Machiavel la confirme dans la pensée intime d'une lettre à l'un de ses meilleurs amis, Francesco Vettori: « Le duc de Valentinois, dont je citerai toujours l'exemple lorsqu'il s'agira d'un prince nouveau. » Cette opinion de Machiavel était profondément établie dans son esprit, il y revient sans cesse, il la présente sous toutes les formes. Les revers mêmes de son héros ne l'instruisent pas, il les rejette tous sur le hasard, sur des accidens au-dessus de toute prévoyance: « Toutes les actions du duc mises ensemble (dit-il, pour conclusion d'un examen détaillé de la conduite de Borgia), je ne saurais le reprendre; au contraire, il me semble qu'on doit, comme j'ai dit, proposer de l'imiter à tous ceux qui, par le secours de la fortune et des forces des autres, ont acquis le pouvoir. Animé d'un grand courage et d'une haute ambition, il ne pouvait se conduire autrement; et l'exécution de ses desseins ne put être arrêtée que par la brièveté de la vie de son père Alexandre, et par sa propre maladie. » Ainsi, selon Machiavel [1], Borgia est

personified, partially blended with the sterner lineaments of the spanish character.

[1] Il faut remarquer, pour affaiblir sur ce point l'autorité de

absous de toutes manières par les événemens aussi bien que par les principes.

Placé entre la morale qu'il respecte, et Machiavel qu'il aime, M. Artaud est dans un embarras visible; il s'efforce de concilier des choses inconciliables; il avoue les torts de Machiavel et tâche de les excuser; il commente, il interprète, il atténue. Si Machiavel dit en propres termes qu'il donne en exemple les *actions* de Borgia, M. Artaud fera une parenthèse pour dire : « Machiavel n'examine absolument ici que les *institutions.* » Ce cynisme de Machiavel « qui a fait crier *au loup* contre lui pendant tant de siècles », s'explique par « le caractère de bonne foi, de franchise et de brusquerie

Machiavel, que douze ans auparavant, en présence des faits, et aux prises avec eux, l'envoyé de Florence à Rome n'annonçait pas cette certitude d'opinion qu'il exprime lorsque, devenu publiciste, il s'est donné mission d'établir une théorie. A l'époque où il surveillait, pour le compte de la république, la conduite de César Borgia, et lorsque la perte du Valentinois était prochaine, Machiavel écrivait à son gouvernement : « L'on voit que le duc glisse peu à peu dans l'abîme..... C'est ainsi que *ses péchés ont peu à peu conduit le duc à la pénitence.* » Cette réflexion de Machiavel ambassadeur n'accuse-t-elle pas l'admiration de Machiavel publiciste? ne dément-elle pas à l'avance ce qu'il a dit plusieurs fois dans ses livres, que Borgia n'est tombé que par des causes qu'on ne pouvait prévoir? Malgré la morale de son siècle, malgré les faux principes qu'il en avait reçus lui-même, Machiavel fait ici, sans s'en apercevoir, amende honorable à la morale universelle; et la rectitude de son jugement triomphe un instant de l'erreur de ses préjugés. C'est le même instinct de raison qui faisait encore dire à Machiavel, peu de jours auparavant : « si l'on pouvait compter sur l'amitié d'un tel homme... rien ne serait plus utile que de le réintégrer dans la possession de ses états; mais avec le caractère dangereux qu'on lui connaît il est douteux que vous puissiez le soutenir, et vous courriez autant de risques que si les Vénitiens en étaient maitres. » Ainsi, d'après le témoignage même de Machiavel, témoignage arraché, pour ainsi dire, par la force de la vérité, et malgré son penchant pour le Valentinois, les perfidies de Borgia n'ont pas peu contribué à sa perte.

même qui le distingue. » Si Machiavel, dans son poème des Decennali, a raconté en vers mordans les assassinats commis par Borgia; dans son livre des Principautés, « il n'a pu entendre parler que des calculs de gouvernement employés par ce duc avant de si odieuses scélératesses. » Comme si l'on pouvait démentir par un mouvement de poète le sens si clair d'un livre de doctrines. Ajoutons que le Decennale Primo, où se trouvent les vers contre Borgia, ne fut composé qu'après la ruine du Valentinois, en 1504. M. Artaud prétend que si « de courts passages peuvent être réprouvés.... il y en a aussi qui mériteraient l'éloge sous le rapport de la morale et de la religion. » Ce ne sont pas de courts passages qu'il faut réprouver, c'est l'esprit de tout le livre ; les courts passages sont ceux qui renferment une autre morale. Si, dans un de ses chapitres, Machiavel peint en termes généraux l'inconstance des amis politiques, leur lâche empressement auprès de la fortune, leur lâche abandon dans l'adversité, M. Artaud y verra la peinture, en couleurs animées, des scènes qui précédèrent la ruine de Soderini, le gonfalonier de Florence, dont le gouvernement fut détruit par la restauration des Médicis, et il vantera le courage de Machiavel : « La crainte d'inquiéter les Médicis, dit-il, qui actuellement avaient à gouverner de pareils hommes, n'arrête pas un instant Machiavel, se montrant ici un intrépide moraliste. » Voilà sans doute du courage et de l'intrépidité à bon marché! C'était au contraire une des grandes frayeurs de Machiavel, d'être soupçonné par les Médicis, dont il sollicitait alors la faveur, d'avoir conservé quelques relations d'amitié avec le gonfalonier banni ; et cette gloire de la fidélité aux puissances tombées en face des puissances victorieuses, Machiavel n'y prétendait guère; nous le prouverons bientôt par son propre aveu. Si M. Artaud a surpris Machiavel en flagrant délit de flatterie, il dira : « Nous l'avons vu flatter Laurent II, Léon X, Clément VII, mais d'un ton agréable, élégant, gracieux et poétique; s'il s'abaissait un instant lui-même, c'était pour se relever sur-le-champ, avec plus de dignité et de noblesse. » On voit qu'on ne saurait trouver un censeur plus facile et un juge d'instruction plus complaisant.

Tantôt, pour échapper à la discussion, M. Artaud prétend que « l'on est dispensé d'attaquer avec amertume les principes du secrétaire, parce que la morale n'a plus ou presque plus rien à y voir aujourd'hui qu'il n'est plus permis de mentir; parce qu'un diplomate qui suivrait de telles maximes serait le jouet de son pays et des autres nations. Machiavel n'a plus de venin qui puisse désormais donner la mort : sa doctrine doit être renvoyée à sa date historique. » Outre que lorsqu'il s'agit d'une appréciation de la morale de Machiavel, c'est précisément à sa date qu'il faut la prendre, cet argument nous semble venir plutôt en accusation qu'en décharge au secrétaire. Tantôt pressé par les imputations qui de toutes parts s'élèvent contre Machiavel, et en présence de l'énergique franchise de ses principes d'immoralité, M. Artaud se réfugie dans une phrase de l'auteur DES PRINCIPAUTÉS : « Chacun comprend combien il est louable dans un prince de maintenir sa foi et de vivre avec intégrité et non avec astuce. » Et puis, après cette déclaration, Machiavel prouve par maint exemple que ce qui est *louable* peut n'être pas *utile;* que le succès est, avant tout, le but qu'on doit se proposer, à quelque prix qu'on puisse l'obtenir ; que de *son temps*, les princes ont fait de grandes choses par la perfidie, qu'ils ont triomphé des hommes qui avaient fait fond sur la loyauté ; et il ajoute formellement : « Il n'est donc pas nécessaire qu'un prince ait les qualités *ci-dessus rappelées,* mais il est bien nécessaire qu'il paraisse les avoir. » Et il continue sur ce ton, en faisant toujours l'éloge du bien, et en conseillant toujours le mal, dès que le mal peut être bon à quelque chose.

Fort de la première phrase que nous venons de citer, M. Artaud s'écrie : « Établissons d'abord que Machiavel ne » va parler que par exception, et que le vrai, le salutaire » principe, l'immuable, l'éternelle loi de l'honneur est le » premier sentiment qu'il énonce. » Appelez tant qu'il vous plaira *exception* la doctrine odieuse de Machiavel, et *règle* les maximes honnêtes qu'il y mêle; que m'importe, et qu'aurez-vous fait pour la justification de votre client, si, en morale, de pareilles exceptions tuent la règle, et s'il a lui-même conseillé de toujours sacrifier, au besoin, celle-ci à celle-là?

M. Artaud s'efforce de se persuader qu'une grande partie du venin du livre de Machiavel lui vient de son titre, méchamment falsifié. Machiavel l'avait intitulé : *des Principautés*, et à ces mots on a substitué : *le Prince*. « Un de ces titres a dévoré l'autre, et voici les conséquences de cette confusion. Dans un ouvrage adressé à un *vrai prince*, si on lui dit de gouverner pour son avantage, de mentir, de fausser sa foi, etc., il est certain qu'on peut être accusé de l'avoir excité à être un méchant, un tyran enfin. Dans un ouvrage intitulé : *Des Principautés*, on a beau conseiller les mêmes forfaits, on donne les leçons au pouvoir, on parle au grand nombre, ou au petit nombre, on ne peut pas sortir d'une question d'intérêt politique, collectif.... Si le titre des Principautés eût survécu, il est évident qu'on n'aurait jamais accusé Machiavel d'avoir formé un tyran, il faudrait dire au moins des tyrans. » Nous en demandons pardon à M. Artaud, mais nous ne voyons pas trop ce que son client gagne à cette distinction ; nous avouerons même que le titre qu'il préfère, et qui est effectivement le véritable, nous semble plus accusateur que l'autre. Une instruction particulière se trouve ainsi transformée en une sorte de professorat public, et la culpabilité de Machiavel n'en devient que plus grande. Mais, au reste, ce n'est pas sur le titre qu'il faut juger l'esprit du livre, c'est sur l'intention de l'auteur ; or, il l'a formellement exprimée lui-même ; c'est au moment de la restauration des Médicis qu'il l'a composé, c'est à l'instruction du prince restauré qu'il le destine, et c'est à ce *vrai prince* qu'il l'envoie. Nous citerons bientôt les paroles de Machiavel ; devant ce témoignage toute discussion du titre est frivole.

Lorsqu'il n'y a nul moyen d'absoudre la doctrine, M. Artaud s'étudie encore à trouver un échappatoire à l'homme ; s'il ne lui reste aucune illusion sur la moralité des préceptes, il en cherche à plaisir dans les intentions qu'il suppose : « La doctrine de Nicolas, jetée parmi les particuliers, dit-» il, renverserait tout système de paix, de délicatesse, et » détruirait la possibilité de toute transaction de commerce » et de famille. Vue sous l'aspect politique, elle est peut-» être, dans l'intention de Machiavel, une injonction for-

» melle faite par *ce grand précepteur du pouvoir*, à tout
» prince, à tout gouvernement, soit dans une principauté,
» soit dans une république, de prendre bien garde à ce qu'il
» promet, plutôt qu'elle n'est un conseil direct de perfidie....
» Croyons donc que Machiavel a véritablement eu plus en
» vue d'inculquer à ses élèves les leçons de discrétion et de
» tempérance de paroles, qu'il n'a pu leur conseiller si crû-
» ment de mentir, d'engager sa foi, et de ne pas la tenir,
» et de tâcher d'arriver au succès par tous les moyens. »
Il serait inutile de multiplier les citations ; celles-ci suffisent pour montrer dans quel esprit est écrit tout l'ouvrage.

Ce n'est pas nous assurément qui contesterons à M. Artaud sa bonne foi, et la grande étude qu'il a faite de Machiavel ; mais nous ne pouvons dissimuler la surprise que nous cause une pareille appréciation d'un tel homme, des suppositions si légères en présence d'imputations si graves, des justifications si clairement illusoires devant des faits si positivement accusateurs. M. Artaud a éprouvé ce chagrin qui navre toute ame honnête à voir les hautes facultés du génie infectées par la contagion d'un esprit corrompu ; à se sentir contraint de ne pas estimer ce qu'on admire. Il a voulu échapper à ce tourment en cherchant à excuser la moralité de Machiavel sans compromettre sa propre moralité ; bien résolu de ne point capituler avec la vertu, il a capitulé avec l'évidence ; forcé de reconnaître les faits, il allègue des intentions ; il se fait un Machiavel à sa fantaisie qu'il ne peut sauver de terribles reproches, mais qu'il munit d'excuses imaginaires. Il condamne à moitié, il justifie à moitié ; enfin, il résulte de tout ce travail une appréciation équivoque et indécise de Machiavel, où ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'auteur ne donne pas une idée nette de ce qu'il veut persuader au lecteur et de ce qu'il s'est persuadé à lui-même.

L'énigme de Machiavel, nous l'avons déjà dit, n'est donc point résolue par le livre de M Artaud ; la morale du temps de Machiavel était odieuse et empoisonnée, le publiciste florentin en a formulé les maximes en code, il en a quintessencié le poison à l'usage des gouvernemens ; il a prouvé en même temps qu'il connaissait une autre morale, qu'il aurait

pu professer une autre doctrine. Il s'agit donc d'expliquer comment, en admettant dans toute leur gravité les accusations portées contre Machiavel, on peut encore sauver sa mémoire de l'horreur profonde dont elle est depuis si longtemps chargée ; et comment un homme meilleur, au fond, que bien d'autres, a pu professer tranquillement les plus exécrables doctrines qu'on ait jamais enseignées, tout en sachant bien qu'elles étaient exécrables.

Nous allons tâcher d'indiquer l'explication qu'une étude sérieuse de Machiavel nous a suggérée. Disons auparavant pourquoi le livre de M. Artaud, quoiqu'il n'ait pas, selon nous, expliqué Machiavel comme il doit l'être, mérite cependant toute l'attention des hommes qui désirent connaître en détail le grand publiciste florentin.

M. Artaud a passé une grande partie de sa vie en Italie, il y a rempli des fonctions diplomatiques qui l'ont mis en relation habituelle avec les hommes les plus distingués des divers états où il a résidé. Une observation assidue, des goûts studieux, l'ont initié à la connaissance des mœurs et de la littérature de cette contrée ; enfin, des recherches faites de longue main ont mis à sa disposition tout ce qui a été écrit sur Machiavel.

M. Artaud range les divers ouvrages de son auteur dans un ordre chronologique, il les analyse tous ; et les plus importans il les examine sous le point de vue moral et littéraire, quelques-uns avec grand détail, comme l'*Histoire de Florence*, à laquelle il consacre plus de soixante pages ; d'autres trop superficiellement, par exemple les *Comédies*. Les dépêches du diplomate, les livres de l'historien, les traités du publiciste, les chants du poète, les badinages du conteur, les inventions du comique, même quelques lettres particulières, passent tour à tour et à leur rang sous les yeux du critique ; chacun est apprécié à part, et l'ensemble du livre de M. Artaud forme ainsi une suite de jugemens partiels, dont toutefois il reste encore au public à tirer une sentence générale. M. Artaud cite de longs fragmens de Machiavel, et le laisse ainsi se produire lui-même devant les lecteurs, en accompagnant ses citations de développemens propres à en donner la pleine intelligence. Il fait marcher

de front l'histoire de l'homme et celle de ses écrits, il expose les circonstances historiques qui se rapportent aux diverses missions dont Machiavel fut chargé, il éclaircit ainsi des doctrines par des faits ; car les actions d'un tel homme ne renferment pas moins d'instruction que ses livres ; enfin, il explique brièvement quel était le gouvernement de Florence et la situation de la république aux différentes époques où Machiavel se trouve mêlé aux affaires, où il compose ses principaux ouvrages. On voit que notre auteur ne néglige rien de ce qui peut faire connaître l'homme et ses œuvres.

Après que M. Artaud a suivi ainsi Machiavel dans tous ses travaux, dans toutes ses actions, jusqu'à sa mort, il demande aux autres des témoignages, pour achever l'instruction de ce grand procès dont il s'est constitué rapporteur. Il fait comparaître les amis comme les contempteurs de Machiavel; partout où il les trouve, il les interroge, il expose leur sentiment et il le juge. Il pousse même quelquefois son exactitude à cet égard jusqu'au scrupule. Il est de si absurdes critiques (celle de Gentillet, par exemple) contre lesquelles c'est peine perdue de défendre Machiavel. Il y a aussi des apologies tout-à-fait ignorées que M. Artaud met en lumière. Il donne une analyse et d'assez longs extraits d'un manuscrit de la Bibliothéque du Roi, dont l'auteur est inconnu, et qui est resté inachevé. Ce manuscrit, intitulé *Apologie pour Machiavel*, est, selon M. Artaud, l'ouvrage d'un homme de talent exercé à traiter les matières politiques, et qui y a déployé une érudition immense. Cependant l'anonyme prend la défense de Machiavel avec un enthousiasme si exagéré, que M. Artaud craint que cette chaleur de parade ne fasse tort à la cause de son client, et n'indispose le lecteur. L'auteur déclare que *le temps présent, sa qualité et sa condition*, ne lui permettent pas de se nommer. M. Artaud essaie de soulever ce voile, il pense que ce mystérieux écrivain pourrait bien être Naudé, le bibliothécaire de Mazarin, et même il est tenté de nommer Pascal, tant il admire la profondeur de la pensée et la puissance du style.

Cette réunion d'une foule de témoignages pour ou contre Machiavel, témoignages demandés à toutes les époques, à

tous les pays, donne à ce livre un intérêt spécial, et offre, pour ainsi dire, le résumé de l'opinion universelle sur le grand publiciste.

M. Artaud a enrichi son livre de deux pièces de vers encore inédites, qui n'offrent qu'un médiocre intérêt poétique, mais dont l'importance est grande pour l'histoire de Machiavel, ainsi que nous le ferons bientôt remarquer. Elles furent adressées à Julien de Médicis, par le publiciste, du fond de la prison où il gémissait enchaîné, dans le dessein de toucher le nouveau maître de Florence et d'en obtenir sa liberté.

Une notice sur les meilleures éditions de Machiavel, quelques détails sur ses portraits les plus authentiques, sur ses armoiries, sur sa famille, complètent les renseignemens dus aux soigneuses investigations de notre auteur.

M. Artaud a poussé le soin d'éclaircir l'histoire de Machiavel, et de donner la complète intelligence de tout ce qui le touche, jusqu'à faire expliquer et rétablir, à Florence, une formule de pilules dont Machiavel faisait usage, formule dont le texte, altéré dans toutes les éditions italiennes de l'auteur, offrait une prescription inintelligible. M. Artaud a obtenu d'un médecin une consultation sur ces pilules, et en a fait composer de pareilles par un pharmacien de Paris. On ne saurait se montrer interprète plus minutieusement exact et commentateur plus curieux.

Le livre de M. Artaud contient plusieurs chapitres qui n'ont aucun rapport ou ne présentent qu'un rapport fort indirect à Machiavel, mais qui offrent des dissertations historiques ou littéraires dont l'intérêt toujours varié est quelquefois piquant.

Il va jusque dans l'Orient chercher l'origine de la fable de *Belphégor*, qu'il nous raconte. A l'occasion d'une boutade philosophique, où Machiavel donne aux animaux le pas sur l'homme, M. Artaud établit une sorte de parallèle entre Plutarque, Machiavel, Fénélon et La Fontaine. Un chapitre consacré à Anne de Bretagne offre de curieux détails historiques; un autre traite succinctement de cette violation du droit des gens dont l'Angleterre a donné plus d'un exemple, et qui consiste à commencer les hostilités et les dépré-

dations maritimes avant déclaration de guerre ; un autre enfin présente une discussion sur l'unité italique, et des réflexions judicieuses sur l'impossibilité d'arriver à cet immense résultat. Ailleurs, M. Artaud fait une excursion sur les relations des sultans avec la cour de France dans les quinzième et seizième siècles, à l'occasion de deux lettres de Soliman à François Ier, qui sont publiées ici pour la première fois, avec le texte turc ; enfin, une curieuse lettre de François Ier à Michel-Ange est imprimée ici également pour la première fois. M. Artaud nous donne des *fac simile,* des textes imprimés en lettres gothiques ; son livre est orné de jolies vignettes ; l'exécution typographique en est fort belle ; l'auteur a mis quelque coquetterie à justifier sa qualité de président de la société des bibliophiles français ; et son ouvrage mérite ainsi, à divers titres, une place distinguée dans la bibliothéque des curieux.

Nous avons cru devoir nous appliquer avec d'autant plus de soin à faire connaître tout ce qui peut mériter au livre de M. Artaud l'attention des hommes graves et des amateurs de curiosités littéraires, que nous sommes obligés de juger ce même livre avec quelque sévérité, lorsque nous le considérons dans son objet principal, la connaissance intime de Machiavel.

Le secrétaire florentin est peut-être l'un des écrivains sur lesquels on a le plus écrit, et qui ont été le sujet de plus de controverses. La matière n'est pourtant pas épuisée. Le siècle de Machiavel, son génie d'écrivain, son habileté d'homme d'état, ont été souvent expliqués par des hommes d'une pénétration profonde et d'une éminente sagacité. Une seule chose nous semble avoir échappé à cette curieuse investigation d'un siècle fameux et d'une grande renommée, c'est Machiavel lui-même ; c'est l'homme dépouillé de ce magnifique vêtement de gloire et de génie, l'homme débarrassé de ce masque effrayant dont on l'a si long-temps couvert, l'homme intérieur, l'homme de Perse, *intus et in cute.* L'énigme que présente cette nature étrange et si féconde en contrastes était pourtant fort simple, et peut-être est ce sa simplicité même qui a empêché d'en dire le mot.

Ce mot, c'est que le grand écrivain n'était qu'un homme

vulgaire; c'est que, sublime par le génie, Machiavel était petit par le cœur.

Dans cet homme, à bon droit si illustre, il y avait une intelligence profonde, une pensée hardie, des sentimens fiers, et une honteuse servitude à tous les appétits grossiers. Il fallait de l'or à Machiavel, parce qu'il était avide de toutes les jouissances matérielles; vivre de peu, dans la paisible solitude d'une campagne, dans les douces joies de la famille, dans un loisir studieux, c'était pour lui le comble de l'infortune; homme de méditation, il aimait pourtant à vivre hors de lui-même; le mouvement des affaires, les ébats de l'aisance, les folies de l'amour, c'était là le besoin de sa vie; à cinquante-cinq ans, en cheveux gris, vieil époux, père d'une nombreuse famille, il se plaisait à l'extravagance de ces passions, folies d'adolescent. Il fallait à Machiavel la faveur des grands, parce qu'il avait besoin de l'éclat et de la fortune qu'elle donne. Être un grand homme était peu pour lui, c'était tout de paraître quelque chose; il composait une œuvre de génie, non pour la gloire, mais pour une place. Il fallait des emplois à Machiavel pour repaître une vanité commune. Il avait horreur de la médiocrité et une faiblesse d'enfant pour tout ce qui lui rappelait ses dignités ainsi que la modeste situation qui le désolait. Il se parait de son habit de cérémonie et des marques de son ancienne dignité pour écrire sur les *Décades* de Tite-Live; il tombait dans un désespoir à faire pitié en songeant que les années s'écoulaient, et que les princes le laissaient languir dans son obscurité. Républicain dans le secret de sa pensée et de son inclination, il imagine des moyens de corruption pour flatter le penchant de Léon X à la domination, et il l'engage à tromper Florence par d'hypocrites institutions, qui, sous des semblans de liberté, donneront réellement un maître à sa patrie. Enfin, un mot suffit à peindre Machiavel : il fut mis à la torture par les Médicis, il fut ensuite oublié par eux; il ne sut pas supporter leur oubli.

Frappé des étranges contradictions que présente Machiavel, l'auteur de l'excellent article de la *Revue d'Édimbourg* que nous avons cité, pense les expliquer en expliquant l'Italie : « C'est dans l'état des sentimens moraux des Italiens de cette époque, dit-il, que nous devons chercher l'éclair-

cissement de ce qui semble le plus mystérieux dans la vie et les écrits de cet homme remarquable. » Mais le tableau de ce temps, si bien tracé par M. Macauley, ne donne pas l'explication qu'il cherche ; il donne le secret de la moralité de Machiavel, non celui de ses contradictions ; cette dernière explication, c'est en lui-même qu'il faut la chercher.

Et ce n'est pas Machiavel dans les emplois qu'il faut étudier ; là son caractère propre tend à s'effacer au contact, et n'a plus les mêmes saillies ; c'est un diplomate rusé, pénétrant, profond, qui est de son métier et de son siècle, et qui ne se distingue de la foule des autres diplomates que par le génie. Mais nous allons le prendre lorsqu'il est redevenu lui-même, lorsque, dépouillé d'emplois, il n'est plus homme d'état, mais homme privé, lorsque n'ayant plus à s'occuper de la république, il ne s'occupe que de lui. Nous allons le prendre, non plus joutant de finesse et d'habileté avec les rois et les ministres, mais luttant avec un plus rude jouteur, l'adversité.

Machiavel entra dans les affaires publiques en 1494, quelque temps après l'expulsion des Médicis ; il avait alors vingt-cinq ans. Après une espèce de surnumérariat d'environ quatre années, il fut nommé secrétaire du *conseil des Dix*, suprême magistrature de la république. En cette qualité, il prit part au gouvernement intérieur de l'état, mais surtout aux affaires étrangères de Florence, qui le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Après quatorze ans d'exercice, la restauration des Médicis vint, en 1512, dépouiller Machiavel de ses emplois ; et la méfiance des princes nouveaux à son égard se mesura sur le zèle qu'il venait de déployer pour la république dans la lutte qui lui avait donné des maîtres. Plus tard, et peu de temps avant sa mort, Machiavel verra la restauration de la république, et il sera également dédaigné par elle, à son tour, pour avoir été solliciteur trop pressant et courtisan trop assidu auprès des Médicis.

A peine la république est tombée, et la première pensée de Machiavel est pour lui-même. Il n'y a pas moyen de sauver la liberté, mais peut-être il pourra sauver son emploi. Il s'empresse d'écrire à une dame, qui, selon cette lettre, était intimement liée aux Médicis, et qui même, s'il faut en croire une conjecture du neveu de Machiavel, Julien de' Ricci,

possesseur des manuscrits de son oncle, était Mme Alfonsine, mère du second Laurent de Médicis, qui sera bientôt l'un des oppresseurs de Florence. Voici les paroles de Machiavel :

« Très-illustre dame, puisque votre seigneurie désire connaître les nouveaux événemens arrivés en Toscane ces jours passés, je me ferai un plaisir d'autant plus grand de vous en rendre compte, qu'en satisfaisant à vos désirs, je vous montrerai le triomphe de vos amis et celui de mes protecteurs (*padroni miei*); deux circonstances *qui suffisent pour effacer tous les motifs de tristesse*, quelque nombreux qu'ils soient, que la suite de mon récit va mettre sous vos yeux. » Le récit finit par la promulgation de « la loi qui rétablissait les Médicis dans tous les honneurs et dignités qu'avaient possédés leurs ancêtres. » Et Machiavel termine ainsi : « La cité jouit de la plus parfaite tranquillité; elle espère ne pas vivre moins honorablement sous leur tutèle que dans les temps passés, lorsque leur père, le magnifique Laurent, de glorieuse mémoire, la gouvernait... Je n'ai pas voulu toucher certaines choses qui pouvaient vous déplaire, ou de peu d'importance; si j'ai satisfait aux désirs de votre illustrissime seigneurie, je suis assez récompensé; dans le cas contraire, je vous prie de me pardonner. »

Ceux qui considèrent Machiavel comme un républicain austère et un grand citoyen trouveront peut-être qu'il s'est un peu promptement consolé de la ruine de la république, ils seront peut-être un peu étonnés de ce style. Quant aux Médicis, ils en furent peu touchés. La lettre à la mère de Laurent fut écrite en septembre, et le 8 novembre, un décret prononça la destitution du secrétaire et sa radiation du tableau des fonctionnaires. Deux jours après, un autre décret le relégua dans un exil, et le soumit à fournir une caution. Bientôt une conspiration ourdie contre les Médicis fut découverte; Machiavel, qui, selon toutes les apparences, n'y avait nullement trempé, fut néanmoins jeté en prison et mis à la torture. Il se montra fort au milieu des tourmens, et la douleur ne l'accusa pas. Mais cette ame si fière en face des bourreaux vint aussitôt s'abaisser devant le prince qui avait armé les bourreaux; et, encore tout brisé par la torture, le républicain se mit à composer des vers supplians pour le

prince que les armes étrangères venaient de rétablir sur les ruines de la république. Machiavel l'appelle *buon padre*, et il charge les muses d'aller lui faire ses excuses, *far mie scuse*. Une première pièce n'ayant produit que peu d'effet, Machiavel en envoie une seconde. Il peint avec énergie et en paroles de poète les souffrances du cachot infect où il languissait, et, au milieu de cette sombre peinture, il y a des traits touchans, inspirés au poète par sa déplorable position, plus que par son génie, peu enclin à l'attendrissement (1). M. Artaud dit, à cette occasion, que Machiavel « eut l'idée bizarre d'adresser un sonnet à Julien ; » et cette idée bizarre, il l'approuve d'autant plus facilement qu'il attribue aux vers du prisonnier la brièveté de sa prison. Une telle approbation condamne encore. M. Artaud excuse Machiavel comme on excuserait un homme ordinaire ; mais cette justification ne va pas à un républicain, à cet homme d'un caractère si fortement trempé ; elle le range impitoyablement parmi les hommes vulgaires. Julien de Médicis gouvernait alors despotiquement Florence ; la liberté des citoyens était livrée à son caprice ; il fait emprisonner et torturer Machiavel : Machiavel lui adresse des vers pour obtenir sa liberté. Quoi de plus simple ? Il n'y a d'étrange ici que le nom du suppliant.

A peine sorti de prison, Machiavel ne perd pas de temps ; il s'empresse d'écrire à Francesco Vettori, son ami, et qui était dans les bonnes grâces des Médicis, afin d'obtenir d'eux quelque emploi. Jean de Médicis, le frère de Julien, venait de monter au trône pontifical, sous le nom de Léon X, et F. Vettori était alors ambassadeur du nouveau gouvernement de Florence auprès du pontife. L'occasion de solliciter était bonne ; Machiavel ne s'en fait faute. Les termes de sa lettre à Vettori sont pressans. « Je ne vous répéterai

(1) M. Artaud a imprimé ces vers, qui ne se trouvent point dans les éditions de Machiavel. Ils lui ont été communiqués par un Florentin, M. Aiazzi, qui les a trouvés écrits, de la propre main de Machiavel, sur deux feuillets placés dans un volume anciennement imprimé. Le propriétaire du livre en tira copie et vendit ensuite ces originaux à un Anglais. Ce précieux monument de l'histoire de Machiavel doit être maintenant à Londres.

pas la longue histoire de mon malheur ; il suffit de vous dire que l'injure de la fortune m'a frappé de tous côtés ; mais, grâces à Dieu, c'est fini. J'espère qu'à l'avenir je serai à l'abri de pareille infortune, car je serai plus prudent (*più cauto*)... Recommandez-moi, si vous pouvez, au souvenir du Saint-Père ; s'il lui plaisait de m'employer, lui ou les siens, à quelque chose que ce fût, je suis convaincu que je ferais honneur à vous et du bien à moi. » Cinq jours après, Machiavel écrit encore à F. Vettori : « S'il convient à mes protecteurs (les Médicis) de ne pas me laisser à terre, j'en serai bien heureux, et j'espère me conduire de manière qu'eux-mêmes auront des motifs de s'en applaudir. S'il ne leur convient pas, je vivrai dans ce monde comme j'y suis venu : je suis né pauvre, et, avant ma prospérité, j'avais pris les leçons du malheur. » Cette généreuse résolution, Machiavel manqua de force pour l'exécuter. Sa correspondance intime, pendant les années qui suivent, est remplie des plus tristes lamentations ; c'est presque du désespoir. Toutefois, avant de s'abandonner lui-même, il avait songé à tirer parti de son expérience et de son génie. Les Médicis venaient d'être restaurés ; Julien était maître de Florence : Machiavel prend aussitôt la résolution de composer un livre pour lui enseigner l'art de se maintenir au pouvoir. C'est la véritable pensée du livre du *Prince* qui a été l'objet de tant d'extravagantes conjectures et d'explications forcées. Dans une célèbre lettre écrite au même F. Vettori, auquel il raconte son genre de vie, après avoir parlé de ses lectures, Machiavel ajoute : « J'ai noté tout ce qui m'a paru important, et j'en ai composé un opuscule : *De Principatibus*. Je me plonge profondément et de mon mieux dans les pensées du sujet... Un tel ouvrage doit être apprécié par un prince, surtout par un prince nouveau ; c'est pourquoi je le dédie à la magnificence de Julien... J'ai consulté pour savoir s'il est bon d'en parler ou de n'en pas parler, de le donner ou non, et, dans le premier cas, s'il convient que je le porte moi-même ou que je vous l'envoie... C'est le besoin qui me pousse à l'offrir ; car je me consume, et je ne puis rester long-temps dans cet état sans que la pauvreté ne m'expose au mépris. Je voudrais bien qu'ensuite ces seigneurs Médicis commen-

çassent à m'employer, quand même ils devraient commencer par me faire rouler une pierre; et si ensuite je ne parvenais pas à gagner leur bienveillance, je n'aurais à me plaindre que de moi... Chacun devrait tenir à se servir d'un homme dont l'apprentissage est fait aux dépens des autres; et quant à ma fidélité, on n'en doit pas douter, car j'ai toujours été fidèle. »

Cependant Julien ayant quitté le pouvoir pour vivre à Rome, auprès de Léon X, son frère, ce fut Laurent, le fils de ce Pierre, banni à la révolution de 1494, qui devint maître de Florence. Alors Machiavel change de pensée, ou plutôt persévère dans la pensée d'offrir son livre à un prince nouveau et qui puisse en faire son profit pour fonder solidement sa domination. Ce n'est plus à Julien, c'est à Laurent qu'il dédiera son livre, et il le lui envoie, en effet [1], avec toutes les marques du plus humble dévouement : « Que votre magnificence accepte donc ce modique présent, dans le même esprit que je le lui adresse. Si elle l'examine et le lit avec quelque attention, elle y verra éclater partout l'extrême désir que j'ai de la voir parvenir à cette grandeur que lui promettent la fortune et ses autres qualités; et si votre magnificence, du faîte de son élévation, *abaisse quelquefois ses regards sur ce qui est si au-dessous d'elle*, elle verra combien peu j'ai mérité d'être la victime continuelle d'une fortune injuste et rigoureuse. » Cette dédicace était une pétition; elle n'eut point de succès. Il est probable que Laurent ne lut pas le livre de Machiavel. A peine âgé de vingt ans, ce prince, qui fut le père de la Catherine de la Saint-Barthélemy, avait les inclinations d'un tyran : il était ambitieux, méfiant, vindicatif; c'étaient là ses principales *qualités*, et il n'était pas d'humeur à rien faire pour un ancien serviteur de la république.

Machiavel cependant était trop habile pour exciter la moindre défiance d'un pouvoir jaloux; il s'était bien promis d'être prudent, et en effet, il poussa la prudence jusqu'aux limites de la pusillanimité. F. Vettori l'avait engagé à

[1] Quand il est question du livre *de Principatibus*, c'est toujours du manuscrit qu'il s'agit. Il ne paraît pas que Machiavel ait songé à le faire imprimer; et il ne fut publié que quelques années après sa mort, en 1532.

venir près de lui, à Rome; Machiavel lui répond : « J'irais volontiers; mais ce qui me retient en suspens, c'est que les Soderini sont à Rome, et qu'en y allant, je serais forcé de les visiter et de leur parler. Or je craindrais beaucoup qu'à mon retour, en croyant descendre chez moi, on ne me fît descendre en prison. » Soderini, qui avait été le chef de la république et le protecteur de Machiavel, pouvait, en effet, être suspect aux Médicis; mais cette famille, à qui Machiavel n'ose plus *parler*, il songeait encore à réclamer sa protection, six mois auparavant, lorsque, malgré la chute de la république, il croyait pouvoir encore en espérer quelque chose. Il écrivait alors à F. Vettori : « J'apprends que le cardinal Soderini fait force embarras auprès du pape. Donnez-moi un conseil : est-il à propos que je lui écrive pour qu'il me recommande à Sa Sainteté? est-il mieux que vous me rendiez le service de parler vous-même au cardinal? ou bien faut-il ne faire ni l'un ni l'autre? Répondez-moi deux mots à ce sujet. »

On voit comme Machiavel était alerte à saisir toutes les occasions de se raccrocher à quelque chose, et avec quelle dextérité il évitait tout ce qu'il supposait pouvoir le compromettre. Mais d'humiliantes supplications, des précautions plus humiliantes encore, n'y faisaient rien; ses livres n'étaient pas lus, ses prières n'étaient pas écoutées; l'intrigue ne réussissait pas mieux que le génie. C'est alors qu'un profond découragement s'empara de Machiavel; et ce n'est point une conjecture que nous faisons; c'est de sa bouche même que nous en tirons l'aveu. Il écrivait à F. Vettori, le 10 juin 1514 : « Je resterai donc ainsi dans ma misère, sans trouver une ame qui se souvienne de mes dévoués services (*della mia servitù*), ou qui pense que je puis être bon à quelque chose. Mais il est impossible que je reste dans cet état; car je me consume, et je vois que si Dieu ne prend pitié de moi, je serai, au premier jour, forcé d'abandonner ma maison et de me placer comme substitut ou greffier de quelque podestà [1], si je ne peux faire mieux, ou de me planter

[1] C'est la traduction de M. Periès. Il y a dans le texte : *Repetitore o cancelliere di un conestabile*, et M. Artaud traduit plus fidèlement : *receveur ou secrétaire d'un conestabile.* Ces

dans quelque pauvre pays pour apprendre à lire aux enfans, laissant ici ma famille, qui pourra bien me regarder comme un homme mort. » Et, quelque temps après, Machiavel, écrivant, en latin, à ce même Vettori pour lui recommander un ami, termine ainsi sa lettre : « Quant à ce qui me concerne, si vous m'aimez comme par le passé, vous n'apprendrez pas sans indignation quelle vie obscure et misérable je mène (*vitæ rationem sordidam ingloriamque*); mais ce qui plus me tourmente et me désespère, c'est de voir qu'au milieu de tant et de si grandes félicités de la magnifique maison des Médicis et de notre cité, je reste seul parmi les ruines de Pergame. »

Mais si l'ame de Machiavel était abattue par son infortune, son génie semblait y puiser de nouvelles forces. Ce fut alors qu'il composa et son immortelle *Mandragore* et ses immortels *Discours sur Tite-Live.* Ses divers ouvrages (dont aucun ne fut imprimé de son vivant, hormis celui qu'il composa, plus tard, sur l'art de la guerre) étaient toujours pour lui un moyen de se ménager des protections, protections toujours impuissantes. Aussi son découragement ne faisait que s'accroître, et il écrivait à un jeune homme nommé Vernaccia, qu'il aimait et traitait comme son fils, avec cette confiance qui laissait voir tout l'abattement de son ame : « Mon bien cher Giovanni, si je ne t'ai pas encore écrit jusqu'à présent, il ne faut en accuser ni moi ni personne; ne t'en prends qu'aux temps, qui ont été et qui sont tels encore qu'ils m'ont fait perdre jusqu'au souvenir de moi-même (*sdimenticare di me medesimo*). » Il lui disait une autre fois : « Les malheurs qui m'ont accablé et qui m'accablent encore m'ayant forcé de me confiner à la campagne, je suis quelquefois des mois entiers sans me retrouver moi-même. Ce n'est donc pas merveille que je néglige de te répondre. » Ceci était écrit en 1517; ainsi rien n'est mieux constaté : Machiavel ne trouvait aucune consolation à la douleur qu'il éprouvait de l'oubli où le laissaient les nouveaux maîtres de Florence.

Et ce qui ne mérite pas moins d'attention pour apprécier

mots désignent des fonctions qui n'existent plus aujourd'hui. Le *conestabile* était un capitaine de deux ou trois cents hommes d'infanterie.

fidèlement ce caractère, c'est qu'un homme comme Machiavel cherchait constamment à étourdir son désespoir, non-seulement dans le tumulte des passions, mais dans les distractions des voluptés banales et au milieu des passe-temps de cabaret.

Dans cette précieuse lettre déjà citée, où il peint son genre de vie, nous le voyons, aussitôt qu'il a pris en famille son modeste dîner, courir à l'hôtellerie voisine. « Là sont ordinairement, dit-il, l'hôte, un boucher, un meunier et deux chaufourniers; je m'encanaille (*m'ingoglioffo*) avec eux tous les jours, en jouant à cricca, à tric trac; mille disputes s'élèvent, mille paroles injurieuses sont lancées par le dépit : le plus souvent c'est pour un liard (*un quatrino*) que l'on se querelle, et on nous entend crier de San-Casciano (bourg voisin). Ainsi vautré dans cette bassesse (*viltà*), je sauve mon cerveau de la moisissure, je donne carrière à la malignité de la fortune, satisfait qu'elle me foule aux pieds pour voir si elle n'en aura pas honte. » Dans la lettre même où Machiavel annonçait à F. Vettori sa sortie de prison et la torture qui lui avait été infligée, il lui dit : « Chaque jour nous allons chez quelque fille pour retrouver des forces ; et, hier encore, nous avons été voir passer la procession dans la maison de la Sandra di Pero. Ainsi, je profite du temps et me livre à tous les plaisirs, jouissant de ce reste de vie qui me paraît un songe. » La plupart des lettres de Machiavel, celles où il se lamente misérablement, celles où il discute avec une admirable profondeur les problèmes de la politique du temps, sont elles-mêmes remplies des témoignages de cette vie licencieuse que menait l'ex-secrétaire en compagnie d'une foule d'amis dont les mœurs, qu'aujourd'hui nous appellerions infâmes, sont peintes par lui avec une franchise qui ne décèle pas le moindre scrupule. A la vérité Machiavel se défend de partager ces sales débauches qui, dans l'Italie moderne, semblent l'héritage de la corruption de l'Italie antique ; mais elles sont à ses yeux sans dégoût comme sans scandale.

Machiavel mêlait à ses passe-temps licencieux de profondes, d'ardentes passions. Et pour les raconter il échange un instant sa plume vigoureuse et sévère contre la plume

molle et prétentieuse de Marini : écoutez, et vous croirez entendre le *Caloandro fedele :* « Il faut que je vous dise les commencemens de cet amour, avec quels filets il me prit, où il les a tendus, et quels puissans filets c'étaient. Vous verriez que c'étaient des filets d'or, tendus parmi des fleurs, tissus par Vénus même, et si gracieux et si doux que je ne voulus pas les rompre, un cœur sauvage seul eût pu le faire; pour moi, je me plongeai dans leurs voluptés, si bien, que ces fils si délicats sont devenus plus solides et se sont hérissés d'indissolubles nœuds.... Qu'il vous suffise de savoir que déjà voisin de cinquante ans, je brave les ardeurs du soleil, la fatigue des chemins escarpés, et les obscurités de la nuit.... et quoique je sache très-bien que je me prépare de grands chagrins, j'y trouve tant de douceur, que pour tout au monde je ne voudrais pas reprendre ma liberté. »

Mais l'âge, le malheur et l'amour lui-même ne pouvaient détourner Machiavel de cette vie dissolue qui était pour lui une seconde nature. A cinquante-six ans, il était encore le boute-en-train d'une société (*brigata*) d'amis libertins. Durant un voyage qu'il fit à Venise, en 1525, pour les affaires de quelques marchands de Florence, un de ses intimes, Filippo de' Nerli, lui écrivait : « Maintenant que vous êtes absent, on n'entend plus parler ni de jeu, ni de taverne, ni de certaines autres bagatelles... le plus souvent nous n'avons pas d'endroit convenable ; il nous manque tantôt les invitations, tantôt un tiers ; mais toujours notre société manque d'un... parce que vous nous manquez. » Un mot est effacé, il était leste, on peut aisément le suppléer. D'autres mots ont ainsi disparu avant l'impression, les manuscrits ayant passé entre les mains d'une personne timorée qui a cru faire œuvre pie en les grattant.

Il paraît au reste qu'à Venise aussi Machiavel menait joyeuse vie : « Dépêchez-vous, lui écrit le même Nerli, car ces marchands font grand bruit; ils se plaignent que vous vous amusez à leurs dépens, dans la société de vos lettrés, et ils ont besoin d'autres choses que de chanteurs de fables. » On sait que c'était là une vieille habitude de Machiavel; ambassadeur de la république, il n'écrivait pas trois dépêches sans demander de l'argent.

Dans une autre mission chez des moines de Carpi, on le voit se délecter à la seule pensée des festins succulens, des lits somptueux, et de toutes les délices au milieu desquelles ils se sent tout ragaillardi (*Pasti gagliardi*, *letti gloriosi, e simili cose, dove io mi sono già tre dì rinfantocciato.*)

Ainsi livré à tous les goûts de dissipation, de plaisir, de bonne chère, il n'est pas étonnant que Machiavel criât toujours misère. « Je suis habitué à la dépense, dit-il dans une lettre à F. Vettori, et je ne puis vivre sans dépenser. » Aussi était-il expert dans l'art de tirer de l'argent des princes; il en a donné à Guicciardini, le célèbre historien, de curieuses leçons. Guicciardini avait des filles à marier, il voulait leur donner de grosses dots, et il avait grande envie de profiter de la faveur dont il jouissait auprès de Léon X, pour tirer quelque bonne lettre de change sur le trésor du pape; mais il ne savait trop comment s'y prendre décemment. Machiavel lève ses scrupules : « Voici ma façon de penser, lui dit il, c'est que l'on se trompe tout aussi bien par excès de délicatesse que par excès d'indiscrétion, et même ce dernier défaut est bien souvent le plus profitable. J'attaquerais le pape dans tous les sens, » ajoute-t-il; et puis il cite à Guicciardini l'exemple de ceux à qui le pape a fait de pareils dons; il lui envoie le modèle de lettres qu'il serait bon de faire écrire par des tiers secrètement, et sans que le pape pût se douter de la ruse. Tout consiste, selon Machiavel, « à demander avec audace, et à montrer de l'humeur en cas de refus. » Il faut lire les diverses lettres écrites à Guicciardini sur ce sujet pour se faire une idée de l'esprit de finasserie et de ténacité dont Machiavel fait preuve quand il s'agit de mettre les princes à contribution.

Cependant il fit pendant plus de dix ans le métier de solliciteur sans rien obtenir pour lui-même. Il avait flatté Julien de Médicis, il avait flatté Laurent, fort inutilement; il réussit mieux auprès de Léon X, qui dirigea le gouvernement de Florence après la mort de Laurent. C'est alors que Machiavel fut chargé d'une mission insignifiante auprès des frères mineurs de Carpi; le rusé Florentin se moquait des bons pères à leur barbe, et il y a peu de scènes aussi divertissantes et d'un aussi bon comique que le récit qu'en fait

Machiavel. Il fut chargé, à cette époque, par le cardinal, frère de Léon X, d'écrire l'histoire de Florence; on lui assigna un traitement pour ce travail, et l'on voit que son courage redoublait à mesure que le cardinal augmentait son traitement.

Malgré les appointemens, Machiavel n'a pas sacrifié toute son indépendance d'historien; toutefois son embarras était grand, et il a fait plus d'une capitulation avec la sévérité du devoir. Il écrivait en 1524 à Guicciardini qui était alors au service de Léon X : « Étant sur le point d'aborder certaines particularités, j'aurais besoin de savoir de vous si je ne cours pas risque de déplaire soit en rehaussant, soit en rabaissant les événemens; au reste, je prendrai conseil de moi-même, et je m'ingénierai afin que, tout en disant la vérité, personne ne puisse se plaindre. »

Cette résolution de plaire à tout le monde en racontant des faits contemporains, les luttes des partis, et les vicissitudes des révolutions, est caractéristique de l'esprit de Machiavel; et c'est là, certes, une particularité dont ne se doutent guère ceux qui pensent le mieux connaître ce caractère singulier. Mais la tâche était trop rude, même pour un homme aussi délié que le secrétaire florentin; la mort l'a surpris avant qu'il se fût décidé à écrire l'époque où il avait vécu, et pour laquelle il avait pourtant réuni des matériaux.

Aussi bien que la conscience de l'historien, celle de l'homme d'état était très-flexible chez Machiavel; c'est un des traits les plus saillans, et jusqu'ici les moins accusés de ce portrait toujours si infidèlement dessiné.

Après la mort de Laurent, qui n'avait point laissé d'héritier, Léon X, qui voulait conserver sur Florence l'influence qu'avait si long-temps exercée sa famille, demanda à Machiavel un mémoire sur les institutions qu'il convenait d'établir dans cette vue.

Le mémoire que Machiavel composa pour le pape, et qu'il intitula *Discours*, est un monument curieux de politique cauteleuse. Il s'agissait pour Machiavel de tracer un plan de gouvernement tel qu'il pût convenir au peuple de Florence, qui à la mort de Laurent avait de nouveau tourné

ses yeux vers la liberté ; et, en même temps, à Léon X qui prétendait asseoir sur ce fantôme de république l'autorité de sa famille. Machiavel s'acquitta de cette tâche avec une rare dextérité. Et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la franchise avec laquelle l'ex-républicain expose des principes tout empreints de mensonge et de déception.

Machiavel commence par établir que si l'on consulte le sentiment du peuple, une république seule est possible à Florence; et puis, comme c'est une institution monarchique que veut Léon X, Machiavel s'arrange de manière à mettre la république dans les apparences, et la monarchie dans la réalité : « Votre Sainteté verra, dit-il au pape, comment dans mon *Projet de République*, non-seulement je conserve son autorité tout entière, mais je l'augmente encore. » Il expose son plan, et il ajoute : « Si j'examine ces diverses institutions tandis que Votre Sainteté et monseigneur le cardinal (le frère de Léon X) existent encore, j'y vois *une monarchie véritable;* car vous commandez aux armées, vous présidez aux jugemens criminels, vous avez l'initiative des lois, et je ne sais ce qu'un chef peut désirer de plus dans un état. » Et plus bas il insiste : « Votre Sainteté a dans ses mains les armées et le glaive de la justice, les lois *in petto*, et tous les chefs de l'état sont à elle. » En effet, selon ce plan, les grands conseils sont à la nomination du pape. Quant au peuple, voici sa part : Il choisit pour représentant un *conseil des mille*, et ce conseil nomme à tous les emplois, à toutes les magistratures, excepté aux grands conseils ; mais cette apparente participation du peuple n'est qu'un leurre. Machiavel ménage au pape une fraude au moyen de laquelle il nommera qui bon lui semblera : « Et pour que vos partisans fussent certains d'être mis dans les bourses, lorsqu'il serait question d'aller aux suffrages dans le conseil, Votre Sainteté pourrait désigner trois scrutateurs qui, *dépouillant les votes en secret, pourraient faire tomber le choix sur ceux qu'ils voudraient.* »

Une remarque nous reste à faire. Machiavel s'est appliqué constamment à rechercher l'amitié et le patronage des hommes les plus dévoués aux Médicis ; et, par une déplorable fatalité, ses protecteurs, avec qui il entretenait des liaisons

intéressées, étaient ou devaient être de cruels oppresseurs pour sa patrie. Ainsi, nous avons vu ses intimités avec F. Vettori et F. Guicciardini. Or, voici comme en parle l'auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes*: » Ce furent eux qui versèrent le sang et qui confisquèrent les biens des plus vertueux citoyens, qui réduisirent à un exil perpétuel ceux qu'ils feignaient d'épargner, qui ruinèrent par des taxes arbitraires ceux qui avaient montré de l'attachement à la liberté. » Enfin, dans une des dernières lettres que Machiavel ait écrites (1527), lettre adressée à son fils Guido, et toute remplie de sentimens paternels, nous lisons: « Outre les grandes amitiés que j'ai obtenues, j'ai gagné nouvellement l'amitié du cardinal Cibo, et si intime, que moi-même je m'en étonne; tu en pourras profiter. » Or, ce cardinal Cibo, neveu de Léon X, était alors un des triumvirs en soutane qui exerçaient leur tyrannie sur Florence. Il avait été adjoint par le pape Clément VII aux cardinaux de Cortone et Ridolfi pour gouverner l'état au nom d'Hippolyte de Médicis, fils naturel de Julien, et à peine âgé de douze ans. Voici en quels termes en parle M. Periès, l'historien de Machiavel: « Ces trois prélats, loin de chercher à gagner l'affection des Florentins par une conduite modérée, ne se servirent du pouvoir que pour se livrer, sans obstacle, à la licence et aux plus violentes extorsions. Assurés de l'impunité, ils ne rougissaient d'aucun crime, et ils étendaient la même impunité sur les violences de leurs partisans. » Voilà où Machiavel choisissait des amis et des patrons, voilà où il mettait son espoir.

Et ces traits épars que nous rassemblons pour en recomposer la figure de Machiavel, est-ce à un peintre jaloux ou passionné, est-ce à un ennemi que nous les empruntons? Non, c'est Machiavel lui-même qui les a fournis, et si notre portrait ne ressemble pas à ceux que l'on connaît, c'est que nous avons saisi l'homme intime, surpris dans le sanctuaire de sa pensée, tandis qu'on s'est trop souvent contenté de nous montrer l'homme dans sa vie extérieure et dans sa pensée d'apparat.

Maintenant, croira-t-on avec J.-J. Rousseau (*Contrat Social*), que « le livre *du Prince* est le rêve du républicain! »

avec Roscoe (*Vie de Léon X*), que Machiavel « a supporté son malheur comme un nouvel Aristide; » avec Mackintosh (*Mélanges de Philosophie*), que Machiavel « endura mille maux pour la liberté de sa patrie... qu'il était le plus ardent des républicains.... qu'il se dévoua pour le bien public.... que les doctrines du livre des *Principautés* ne lui furent inspirées que par le mépris des hommes qui avaient trahi la liberté; » avec M. Macauley (article de la *Revue d'Edimbourg*), « qu'il est notoire que Machiavel fut, dans tout le cours de sa vie, un zélé républicain; qu'il fut le martyr de la liberté.... que les misères n'avaient pu abattre son ame.... qu'un peuple opprimé avait dû à sa patriotique sagesse sa dernière chance de liberté.... qu'il mérite cette vénération qu'on doit aux vertus d'une grande ame; » avec M. Lerminier (*Philosophie du Droit*), que Machiavel, qui était poète comique, qui a égayé Florence par *la Mandragore*, a bien pu continuer la comédie dans le livre des *Principautés*, et « froid ricaneur, couronner son œuvre par un immense éclat de rire; » avec M. Artaud enfin, que « les joies, les amusemens et les fêtes de Machiavel n'étaient nécessairement qu'une autre série de travaux.... qu'il était parcimonieux et même un peu avare? »

Nous ne finirions pas si nous voulions réunir la plupart des appréciations erronées qui ont été faites, par les plus graves penseurs et les plus habiles écrivains, du caractère privé de Machiavel; nous avons dû nous borner aux plus récentes, à celles qui sont comme le résumé de toutes les autres, et qui ont pour elles l'autorité de noms distingués parmi les auteurs qui se sont spécialement occupés de Machiavel. Nous terminerons par ce singulier passage de M. Macauley: « L'enthousiasme de Machiavel, banni de sa carrière de prédilection, semble avoir trouvé une issue dans une légèreté désespérée. Il savourait un plaisir vengeur à outrager les opinions d'une société qu'il méprisait. Il devint indifférent à ces bienséances qu'on s'attendrait à voir respecter par un homme si haut placé dans le monde littéraire et politique. L'amer sarcasme de sa conversation rebutait ceux qui aimaient mieux accuser sa licence que leur propre dégradation, et qui étaient incapables de concevoir quelles

profondes émotions se cachaient sous ces gaietés d'un infortuné, sous ces folies d'un sage. »

Tout cela est imaginé et loin de la réalité; on fait des tours de force, de subtilité et de finesse pour arriver au faux; on trouverait la vérité à moins de frais. La légèreté et la licence étaient au fond du caractère et dans les mœurs natives de Machiavel; il était bien lui-même dans sa vie privée, et nullement cet être de fantaisie que se compose à plaisir M. Macauley.

Restons dans la vérité; elle est toujours plus instructive. Abandonnons enfin cette éternelle fable de Machiavel républicain austère, martyr de la liberté, irréconciliable ennemi des maîtres de sa ville, orné de toutes les vertus du grand citoyen, et près de briser les chaînes de ses compatriotes. Machiavel sera pour nous un homme de génie aux affaires comme dans ses livres; il sera bon père, ami dévoué, patriote passionné pour l'indépendance italienne; républicain fort peu pratique assurément, il exposera pourtant avec un admirable enthousiasme les théories républicaines sous les beaux ombrages des jardins de Ruccellaï, entouré de jeunes hommes ravis de cette noble éloquence, avides des trésors de cette expérience du génie. Et puis, interrogeant le secret de sa vie, nous trouverons un homme à qui le patriotisme a dicté de belles pages et des pensées sublimes, sans lui inspirer les nobles actions et les beaux dévouemens; un homme occupé avant tout du soin de sa fortune, des vœux de son ambition; il aime la patrie, mais, bien loin de lui faire aucun sacrifice, il ne demande pas mieux que de profiter de ses désastres; il désire la liberté, mais quand la liberté est la proie des tyrans, il tâche, lui aussi, d'emporter son lopin de l'oppression de Florence; il cultive avec soin l'amitié des complices de la tyrannie, et il n'ose venir dans une ville où il sera obligé de serrer la main à un ami de la liberté. Enfin, le nom de Machiavel réveille l'idée de l'austérité, et nous le trouvons, jusqu'à la fin de sa carrière, ami de ses aises et des voluptés, libertin, livré à toutes les illusions de l'âge de la folie, gémissant en désespéré d'une disgrâce, ayant horreur de la médiocrité, dépensier, et professant l'art de demander aux puissans.

Ce n'est pas avec de telles mœurs qu'on brise les chaînes des nations, ce n'est pas sans désintéressement, sans abnégation de soi-même qu'on mérite le titre de grand citoyen.

Lorsqu'on a bien étudié Machiavel, on ne s'étonne plus qu'il ne se soit pas élevé au-dessus de la corruption de son temps. Si son cœur eût été aussi noble que son génie était sublime, il aurait plané bien haut par-delà cette fange; il aurait pu être l'oracle de la vertu, il n'a été que celui de la politique; et ce n'est pas sans justice qu'on a nommé précepteur des tyrans l'homme que, dans ces temps funestes, son génie appelait au titre de bienfaiteur de l'humanité.

M. Avenel.

UNE VISITE

A

LA MÈRE DE L'EMPEREUR.

La semaine-sainte de 1834 sera mémorable à Rome.

Jamais, depuis Brennus, Rome n'avait vu autant de Gaulois : les idiomes de la Seine, de la Loire, du Rhône, de la Durance, se croisaient depuis le pont Ælius jusqu'au tombeau de la fille de Crassus le Crétois. Au Capitole, les chiens et les oies nous regardaient amicalement passer sur la plate-forme où veillent Castor et Pollux. Cette fois, il est vrai, nous ne venions pas incendier le temple de Jupiter Capitolin, ni massacrer les sénateurs sur leurs chaises curules, ni bouleverser les sépulcres de Romulus et de Numa. Pélerins pacifiques et pieux, Gaulois dépouillés de l'anneau de fer et de la francisque, nous arrivions à Rome sans chef, sans esprit de conquête, ne nous souvenant plus de l'étendard du gui sacré au coq essorant. Nous arrivions par centuries bourgeoises, avec un fracas inouï de roues et de chevaux, par la route d'Anxur, par le lac de Trasimène, par les gorges de l'Étrurie, par les antiques domaines de Porsenna, et par la mer Thyrrénienne sur des galères à roues qui fumaient comme des volcans. C'était un concours immense comme aux fêtes d'Olympie; on eût dit que le monde entier était invité par Rome à l'inauguration d'un cirque, d'une naumachie, d'un tom-

beau. Les hôtelleries regorgeaient de barbares, les étables manquaient aux chevaux; les plus indigens de ce pélerinage universel avaient établi leurs pénates d'argile sous les portiques des dieux.

Le jour que j'y arrivai, avec deux de mes meilleurs amis, Rome n'avait pas un seul lit à nous donner; et cela me fit éprouver un sentiment bien agréable : il me fut doux de penser que je ne profanerais point mon arrivée à Rome par les soins vulgaires de la table d'hôte et de la chambre à coucher. Des hôtelleries, il y en a partout à Rome; il y a dix lieues de chambres à coucher sous les arches des aquéducs; c'est un dortoir généreusement offert au premier arrivant, un vaste caravansérail d'alcôves ruinées plus solides que nos monumens neufs. Ainsi mon souci d'arrivée fut bientôt calmé. Si les mille maisons dont parle Ovide me refusaient l'hospitalité d'une nuit, mon parti était pris; je me couchais sous un linceul de lierre, sur quelque matelas granitique tombé d'une ruine, ou bien je montais au Capitole, je m'enveloppais de mon manteau comme César, et je m'endormais, plus heureux que lui, malgré les ides de mars, à quelques pas de la statue de Pompée, sous l'alcôve que Michel-Ange avait bâtie pour moi.

Il était fort tard, et je me promenais dans Rome comme si je l'eusse habitée toute ma vie, tant cette ville m'était connue. J'avais laissé mon modeste matériel de voyage sous le péristyle d'Antonin-le-Pieux. Pardon, Antonin! ta basilique est une douane! Je n'avais gardé que mon manteau, car la nuit était fraîche, et, serpentant de rues en rues, j'étais arrivé sur la place de Venise, au pied du Capitole. Là, je m'arrêtai.

Voilà, me dis-je, la via *San-Romoaldo*, qui conduit à l'ambassade française; voilà le palais de Venise, édifice immense, bâti avec une rognure du Colysée; et voilà... non, je ne me trompe point..... à l'angle du *Corso* et de la place... voilà le palais de la mère de Napoléon!

Et je me mis à regarder l'imposante prison où dormait la plus illustre des mères, cette femme que la mort semble avoir oubliée, cette ruine vivante si majestueuse dans la ville des ruines! La place était déserte; la lune la remplissait de sa clarté douce : le palais de Venise, moitié dans l'ombre, moitié blanchi par la lune, avec son architecture sévère, ses sombres murailles à talus, sa corniche de château-fort, contrastait singulièrement avec l'élégance italienne des autres édifices. Rien ne ressemblait moins à ma

ville de Rome que cette décoration de place publique. Un bruit de cloche descendit du haut d'une tour jusqu'à moi, c'était la cloche du Capitole; le murmure de l'airain roula quelque temps le long des murs du palais de Venise; un silence sublime revint ensuite. Ni la majesté de ce silence, ni la cloche qui me parlait du Capitole, ni le fracas lointain des grandes eaux où Rome s'abreuve, ni la pleine lune aimée de Rome, astre qui ne semble avoir été créé que pour elle, rien dans cette première nuit tant désirée ne me jeta dans ces rêveries d'antiquité, dans ces chaudes extases auxquelles je m'étais préparé toute ma vie: je ne pensais qu'à la femme qui fit Napoléon; je sentais quelque orgueil à me dire que, cette nuit, j'étais le seul homme qui prononçait le nom de cette femme devant la maison où elle dormait, à l'heure où quelque rêve lui montrait son fils vivant et son jeune petit-fils, malheureux prince que la cloche de ce Capitole avait salué roi comme le canon des Invalides. Par intervalles, quand les rayons de la lune ne resplendissaient plus sur les vitres du palais, je suivais les mouvemens d'une lumière intérieure qui venait subitement éclairer quelque magnifique salon, quelque boiserie éclatante, quelque large cadre de tableau, ou faisait tournoyer au plafond l'ombre de la rampe dans la nudité grandiose d'un immense escalier. Il y avait bien du charme pour moi à cette curiosité d'enfant; j'étais si heureux de mon espionnage, que je craignais de voir s'entr'ouvrir une des larges croisées et apparaître un fantastique majordome qui me crierait le *Perge viam* en italien. J'avais peur des sbires aussi; on m'avait tant parlé des sbires : ma station sur cette place, à heure indue, devait être suspecte aux sbires; les sbires ne parurent pas. La liberté romaine me laissa rêver toute la nuit sur la place de Venise. Noble veillée, qui me préparait à la visite du lendemain!

Le jour que je quittai Florence, le prince de Montfort m'avait remis une lettre de recommandation pour M. le chevalier Bohle, à Rome. Cette lettre m'était bien précieuse, parce que j'avais lieu d'espérer qu'elle me donnerait accès auprès de la mère de l'empereur. Je me rendis donc en toute hâte chez M. Bohle. Je trouvai chez lui la cordialité la plus franche; il me dit qu'il se mettait à ma disposition pour tous les services que je pourrais lui demander. J'aurais pu vous en demander un hier, lui dis-je, mais il était trop tard. J'ai trouvé Rome envahie par l'univers, et j'ai été

la victime de cette réaction : l'hospitalité romaine m'a fait défaut; j'ai passé ma nuit à me promener. Aujourd'hui, mes amis, mes compagnons de voyage ont découvert quelque chose qui ressemble à un gîte; ils ont passé notre bail à vingt francs par jour. J'accepterai bien tout ce que vous m'offrez de gracieuse hospitalité, mais je ne puis me séparer de mes amis. Il s'agit en ce moment d'une autre faveur que j'attends de vous : M. le prince de Montfort, si affable, si bon pour tous les Français qui passent à Florence, m'a donné droit d'espérer que je serai présenté à la mère de Napoléon... — Comment! me dit avec chaleur M. Bohle, c'est une affaire arrangée! vous verrez Madame mère aujourd'hui même; aujourd'hui; non... mais demain, demain, vous pouvez y compter; j'irai chez vous demain matin; donnez-moi votre adresse...

M. Bohle fut exact au rendez-vous.

En allant à la place de Venise, il me dit une chose bien touchante pour moi et dont je serai toujours fier comme Français : Rome, me dit-il, est en ce moment visitée par toute l'aristocratie voyageuse de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Allemagne; chaque jour, des hommes de haute naissance sollicitent la faveur d'être admis un instant auprès de Madame mère; mais dans l'état de faiblesse où elle se trouve, vous concevez que tant de visites, la plupart de curiosité, lui seraient accablantes. Aussi Madame mère a pris le sage parti de ne recevoir personne; mais lorsque j'ai prononcé votre nom, le nom d'un Français, elle s'est empressée de me dire qu'elle vous recevrait avec le plus grand plaisir.

Nous arrivâmes à la place de Venise.

Ce qui me frappa d'abord en entrant dans le palais, ce fut le silence qui régnait dans une aussi somptueuse demeure. L'escalier était désert; je traversai des appartemens et des galeries solitaires. M. Bohle ouvrit une porte et m'introduisit, en prononçant mon nom, dans un salon magnifique tout resplendissant de soleil; à l'angle de la cheminée, une femme était couchée à demi sur une chaise longue : c'était la mère de l'empereur! Un sourire éclaira sa majestueuse figure; elle répéta mon nom et me désigna un fauteuil à son côté gauche. Je m'assis.

—Vous venez de Florence, n'est-ce pas? me dit-elle; vous avez vu mes enfans, je le sais : Louis était malade : comment se porte-t-il maintenant? — Le comte de Saint-Leu m'a paru assez

bien se porter; je n'ai eu l'honneur de le voir qu'une seule fois.— Et Julie?—Mme la comtesse de Survilliers est toujours souffrante, sa maison est encore frappée d'un deuil si récent!—Ah! oui, pauvre Charlotte! veuve si jeune!...Et Jérôme, et Caroline? —Le prince de Montfort, sa famille et Mme la comtesse de Lipona jouissent d'une santé parfaite; il n'est pas de maisons à Florence plus agréables et plus hospitalières aux Français que les leurs.— Je le sais, je le sais.. Comptez-vous séjourner long-temps à Rome? —Hélas! non, madame, deux ou trois semaines seulement; je suis pressé d'arriver à Naples; c'est un voyage que j'ai entrepris dans l'intérêt d'un livre auquel je travaille.—Le séjour de Rome vous plairait beaucoup... on y vit long-temps, comme vous voyez... Il y a vingt ans que je l'habite.

Je ne pus me défendre d'une exclamation comme si j'eusse ignoré la grande date historique de la chute de notre empire. — Vingt ans! répétai-je d'un air étonné. — Oui, monsieur, vingt ans!

Et elle secoua la tête avec une expression de souvenir mélancolique.

Dans un assez long intervalle de silence que je n'osai interrompre, je descendis à quelques observations de détail.

Une seule dame de compagnie était auprès de Madame mère; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre privée de ses enfans et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure n'avait conservé qu'un pâle épiderme: ses yeux, bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme: le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu; et le hasard des révolu-

tions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pélerin, qui n'avais reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir.

Lorsque ses lèvres se rouvrirent avec effort pour parler, elle prononça le mot de France et le nom de son fils. Jusqu'à ce moment elle avait été une femme ordinaire, une mère chargée d'ans qui demande avec simplicité au voyageur des nouvelles de sa famille absente. Mais après, à ses paroles, à ses gestes, à la miraculeuse énergie qui galvanisa tout-à-coup ce squelette de femme, je reconnus la mère de Napoléon. Un moment surtout elle me parut sublime. Non, il ne sera jamais donné à un autre homme d'entendre ce qui fut dit par une femme brisée par l'âge, la douleur, l'exil, et dit avec une fermeté d'accent, un bonheur d'expressions, une vigueur de gestes qu'on admirerait dans une héroïne de vingt ans. Je n'affaiblirai point ces paroles en les écrivant, parce que la froideur de la lettre ferait tort au sublime de l'image, et que d'ailleurs je ne crois pas avoir droit ni mission pour les publier. Si ces paroles ont été prononcées pour demeurer secrètes, je me souviendrai que je les ai entendues à quelques pas du temple où Rome avait placé la statue qui tenait un doigt levé sur ses lèvres.

J'avais besoin de retomber aux familiarités de la conversation, car tout ce que j'entendais d'historique me faisait mal sortant des lèvres de la femme dans le sein de laquelle l'histoire s'incarna. Il me serait impossible de traduire mes impressions lorsqu'elle me parlait de son enfant, lorsqu'elle entrait dans ces minutieux détails de vie privée, d'anecdotes domestiques dont les histoires graves ne parlent pas, et qui pour cela même ont tant de charme. Oh! il faut que le climat de cette île de Corse bronze l'épiderme de ses enfans et perpétue leur force intelligente jusqu'à l'heure précise de leur mort; car, dans ce corps de femme où le mécanisme matériel du mouvement semble s'être arrêté, bouillonne encore tant de sang chaleureux, tant de puissance de facultés morales! Les muscles se sont affaiblis, les nerfs détendus; la chair se dissout, parce que les ressorts d'organisation physique ne jouent que leur temps donné; mais c'est merveilleux de voir chez cette femme combien l'esprit est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien la dé-

crépitude se rajeunit sous la virilité des idées, de la parole, des sensations, des souvenirs. Et en a-t-elle vu, de sa vie, de ces choses qui brûlent la vie! A-t-elle souvent tremblé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze ans! A-t-elle parcouru l'échelle complète des émotions dévorantes, inouïes jusqu'à elle dans les fastes de la maternité, depuis le coup de canon du sacre impérial, depuis le *Te Deum* de Notre-Dame, jusqu'au *Dies iræ* de Waterloo et de Sainte-Hélène? L'autre jour encore, il n'y a pas bien longtemps, elle avait mis la plus grande part de ce qui lui restait d'affections sublimes sur le plus beau des enfans des hommes, sur le fils de son fils; elle, prisonnière sur le Tibre, lui sur le Danube; elle, envoyant chaque matin ses baisers maternels au roi de Rome, par le vent qui souffle du Capitole. Il ne lui avait jamais été accordé ce qui réjouit la vieillesse morose des aïeules, d'embrasser une seule fois son petit-fils. On lui parlait de lui quelquefois à l'oreille; on lui en parlait souvent, et elle tressaillait de joie, la pauvre femme!

Un jour on ne lui en parla plus... C'est elle qui a pu dire alors: « O vous qui passez par ce triste chemin, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne! » Niobé, Rachel, Marie, toutes les mères inconsolables, voilà ses patronnes: et elle n'a pas fléchi sous la douleur! Plus virile que son fils sur le roc de Sainte-Hélène, elle s'est cramponnée au roc Tarpéien; le désespoir ne l'en a pas précipitée; elle a voulu vivre long-temps, le front chargé de la couronne du malheur; elle a voulu long-temps lutter avec les fortes ruines qui sont de l'autre côté du mont. La chair s'est éteinte; mais la vie s'est réfugiée dans l'esprit. Chaque jour le génie rongeur qui va donner son coup de faux à la colonne de Phocas, passe devant la vitre impériale et s'incline. Pour cette femme, l'automne n'a plus de fièvres, les marais Pontins sont à sec. On dirait que Rome entoure de tout sa puissance de conservation la mère qui créa le dernier des demi-dieux.

Je l'écoutais parler sous l'obsession de ces idées; elles ne m'arrivaient pas une à une, méthodiquement formulées, mais toutes ensemble, toutes d'un bloc, comme une flamme à mille rayons. Et je me demandais par quelle fatalité heureuse je me trouvais là, le dépositaire des réflexions suprêmes de cette femme; à quel titre j'étais assis à sa gauche comme un confident, lorsque le pavé de la

place grondait sous le tonnerre continuel de tant de brillans équipages qui avaient droit de s'arrêter partout dans Rome, hormis devant le seuil de ce palais. Aussi, après plusieurs heures d'entretien, je regardai ma visite comme excédant les bornes des convenances, et je me levai pour sortir.

— Vous partez déjà ? me dit-elle avec un accent plein de bonté; vous allez sans doute aux *fonctions* de la semaine-sainte? — Oui, madame, je vais à la chapelle Sixtine. — Avez-vous vu Fesch? — Je n'ai pas encore eu cet honneur. — Ah ! je vous recommanderai à Fesch ; vous aurez du plaisir à le connaître ; il vous montrera sa belle galerie de tableaux. Croyez-vous trouver une place à la chapelle Sixtine ? — Je l'espère, en y arrivant un des premiers. — Si vous aviez eu le temps de voir Fesch, il vous aurait fait placer, mais il est un peu malade aujourd'hui ; je crois même qu'il n'ira pas aux fonctions. — Je me ferai un devoir d'aller chez le cardinal Fesch après les fêtes de Pâques. — Oui, oui, il aura plus de loisir.

Elle me salua de la main ; je m'inclinai en balbutiant quelques mots décousus de remerciemens. Son secrétaire, officier français de beaucoup d'esprit et de belles manières, M. Robagli, qui était entré vers le milieu de notre conversation, m'accompagna jusqu'à la porte et me dit : Eh bien ! comment l'avez-vous trouvée ? Je ne répondis que par les signes expressifs de l'étonnement et de l'admiration.

Délivré d'un bonheur qui m'était devenu cuisant, tant je suis faible pour supporter des crises de ce genre, je remontais lentement, et avec fatigue, la rue du *Corso*. En jetant au hasard les yeux sur l'angle de la rue *delle Murate*, je vis une affiche de spectacle. Elle annonçait la prochaine ouverture du théâtre *di Valle*, et l'opéra l'*Elixir d'amour*, de Donizetti. Pour la première fois de ma vie, je fus insensible à l'annonce d'une première représentation d'un opéra nouveau. C'était un autre spectacle, un autre théâtre qu'il me fallait. Par les rues sinueuses qui rayonnent du cirque *agonale*, je me dirigeai vers Saint-Pierre. Le jour était propice aux douleurs d'un grand deuil ; Rome portait un crêpe ; ses mille cloches étaient muettes ; son peuple courait aux églises, c'était le Vendredi-Saint. Le hasard ne pouvait mieux choisir mon jour : il me fallait toutes les lamentations des prophètes, tous les gémissemens de la mélopée hébraïque pour accom-

pagner mes plaintes intérieures. Lorsque j'entrai à Saint-Pierre, un son lugubre de l'orgue répondit à ma pensée; une voix chantait dans la chapelle du chœur, et, dans le cri de latinité sonore qui roula sous les voûtes, je distinguai ce verset mélancolique : *Elle pleure, et personne ne vient pour la consoler !*

MÉRY.



LE

DIABLE DANS UN BÉNITIER.

Ce château ruiné, qui se mire dans le Rhin, au-dessous de Kaub, n'a pas toujours exclusivement servi de quartier-général aux chouettes et aux corbeaux du Palatinat. Sa cour d'honneur, envahie maintenant par mille graminées sauvages, n'a pas toujours ressemblé à une savane, ni la plate-forme du donjon à une forêt vierge, où le frêne, le houx, le coudre et l'arbousier surgissent capricieusement des interstices de la pierre. Un vaste manteau de chèvre-feuille et de lierre n'a pas toujours enveloppé l'abside de cette chapelle, où près d'un porche saxon, cintré, massif, écrasé, s'élançaient les sveltes piliers de l'architecture des croisades. Cette enceinte désolée brilla long-temps de toute la pompe des solennités du culte ; elle passe aujourd'hui pour un pied à terre infernal; c'est à peine si la fileuse attardée ose y jeter un regard furtif : elle craindrait trop d'y voir les fées danser au clair de lune, boire la rosée suspendue aux feuilles du nénufar, et dresser le couvert sur le chapeau des champignons. — C'est que, voyez-vous, le positif de la vie n'a pas encore ruiné, dans ces contrées, les superstitions fantastiques, si puissantes sur nos aïeux. Sauf les villes à esprits forts, l'Allemagne croit encore aux lutins, aux fées, aux *dames blanches* (*witte wiwen*); et dans nombre de villages, on a grand soin de leur faire politesse en arborant quelque linceul blanc dans la chambre des accouchées. Les *dames blanches*

présagent encore les événemens potitiques, et tous les paysans du Guggisberg vous diraient qu'en 1830, une apparition annonça la révolution de juillet, comme une autre avait pronostiqué, seize ans auparavant, la chute de Napoléon. Partout on vous raconte l'histoire de la *dame blanche* de Rosenberg, qui ne manquait jamais de se montrer lorsque quelque grande maison était à la veille de perdre un de ses membres. Elle se produisait encore à l'occasion des mariages et des naissances, mais tout en blanc ; tandis que pour annoncer la mort elle portait des gants noirs. Erasme assure qu'un comte de Rosenberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunswick, de Brandebourg, de Bade et de Bernstein, la *dame blanche* favorisa ces maisons de ses présages, dont on tirait vanité, de même que les chefs de clan s'enorgueillissaient de l'apparition du Bodag-glass, dont la grande figure prête un intérêt si sombre aux derniers momens de Mac-Ivor. La *dame blanche* de Rosenberg, fort bonne princesse du reste, ne se permettait d'autres espiègleries que d'ouvrir et de fermer quelquefois les portes avec fracas pendant la nuit. Pourvu qu'on ne la maltraitât pas en paroles, lorsqu'elle parcourait le château, un trousseau de clefs à la ceinture, elle faisait des révérences fort gracieuses à ceux qui se trouvaient sur son passage. Elle poussa même la courtoisie jusqu'à aller avertir le prieur des jésuites de Neuhaus d'apporter le viatique à Ralph de Neuhaus, que venait de frapper une apoplexie foudroyante. A une autre époque, elle fit un vacarme effroyable, jusqu'à ce qu'on eût distribué aux pauvres le *repas de la bouillie*, espèce de redevance octroyée aux serfs de la châtellenie, pour les dédommager d'avoir concouru à la construction du manoir. Enfin, un soir qu'une baronne de Neuhaus demandait l'heure à sa femme de chambre qui la déshabillait, la *dame blanche*, sortant de la boiserie, répondit : *Minuit, ma chère.* La baronne en mourut de peur, mais on n'en admira pas moins tant de prévenance et d'urbanité.

Qu'on ne croie pas, du reste, que ces traditions merveilleuses soient étrangères à la France du dix-neuvième siècle. Au fond de plus d'une de nos campagnes, ces magiques épopées dont on berça notre enfance existent encore comme

au moyen âge, et, quoique cédant insensiblement au temps, elles constituent toujours une véritable mythologie, qui a ses dieux et son culte de terreur. Dans nos campagnes de l'Alsace, de la Bretagne et de la Normandie, le lutin servant, le capricieux *Gobelin*, visite chaque nuit les écuries, caressant son cheval favori, dont il tresse les crins et grossit la ration aux dépens de ses voisins. Arthus et ses piqueurs infernaux parcourent à grand bruit les vallons des Pyrénées. Les *kéryons*, nains difformes, blottis sous les pierres druidiques de la Bretagne, surgissent de ces retraites séculaires pour former leurs rondes inégales au sein des brouillards; et, nouvelle Titania, la reine *Habonde* commande à ce peuple de farfadets. — Avec tant d'élémens d'intérêt, avec cette ferveur moyen-âge qui nous a valu, depuis quelques années, tant d'ogives, de ballades et de moustaches, c'est même une singularité que la mythologie toute traditionnelle qui créa l'Olympe des romanciers de cette époque, attende encore un historien. Quoique reposant sur un sujet futile en apparence, ce panthéon aurait cependant plus d'un résultat désirable; le poète et le romancier y trouveraient de nombreuses traditions orales, comparables, pour l'intérêt et le vaporeux, aux légendes que Walter Scott a jetées avec tant de bonheur dans *Waverley*, *le Monastère, la Fiancée de Lammermoor* et *l'Officier de fortune*. Le dramaturge serait certain d'y rencontrer des sujets aussi frais que saisissans; le peintre y puiserait de curieux motifs; le philologue, l'observateur des mœurs, y suivraient enfin, dans leurs filiations variées, ces idiotismes singuliers, ces fables bizarres, dont le type se retrouve sur les rives du Gange, comme au bord des lacs d'Écosse et dans les gorges du Kinast.

Je reviens à mes ruines.

Donc, en 1504, ces ruines étaient un « fort châtel » à deux fins « moitié casque et moitié froc, » dit assez irrévérencieusement la chronique d'Hildesheim. Résidence du prince évêque de Gluckstadt, munie de reliques célèbres, cette enceinte avait vu long-temps affluer un immense concours de fidèles et de pélerins accourus de tous les coins de l'Allemagne, pour présenter aux puissances du ciel des pétitions que celles de la terre n'avaient pas pu apostiller, mais

grâces aux fatigues et aux excès de la route, ces excursions produisaient souvent un effet un peu différent de celui que s'en promettaient les intéressés. Tel allait demander à quelque bienheureux de rétablir ses finances, qui avait mangé son dernier kreutzer à la première halte. Plus d'un borgne était revenu aveugle, plus d'un boiteux cul-de-jatte. Telle vierge folle avait vu s'éteindre dix fois sa lampe au milieu des hasards de cette excursion pénitentiaire ; aussi la ferveur diminuait sensiblement, et quoique Luther n'eût pas encore publié ses quatre-vingt-quinze propositions, cet indice, joint à mille autres, présageait déjà le moment où il suffirait d'un moine crapuleux pour bouléverser l'Europe, briser l'œuvre de Charles-Quint, et faire chanceler la tiare au front de Léon X. D'un autre côté, les prétentions de quelques seigneurs laïques du voisinage, l'exercice de ce singulier droit public, qu'on appelait naïvement LE DROIT DU POING (*der faustrecht*), c'est-à-dire du plus fort, le demi-désordre qui précéda le moment où l'appel au futur concile retentit du Rhin à l'Oder comme un coup de tam-tam, tous ces motifs obligeaient le prélat à entretenir, outre son contingent fédéral, un corps nombreux d'archers. Quand il sortait c'était

> Précédé d'un porte-croix,
> Suivi de plus d'une lance.

Ainsi, dans les murs de Gluckstadt on voyait confondus la lance et le goupillon, l'étole et la cuirasse. Le chanoine coudoyait le landskennet ; l'office succédait à l'exercice, l'orgue à la trompette : singulier mélange, amalgame bizarre, qui faisaient tout à la fois de l'édifice une caserne et un monastère.

Le maître spirituel et temporel de ce domaine, Gédéon de Stolberg, onzième évêque de Gluckstadt, venait de se mettre au lit par un soir d'automne. Il murmurait une dernière prière, quand il entendit tirer brusquement les rideaux de drap d'argent de la couche épiscopale.

— Sus ! Gédéon de Stolberg, dit une voix métallique... Sus... Les patenôtres sont bonnes, mais on peut les re-

mettre à demain sans crainte qu'elles ne refroidissent.

— *Sed libera nos à malo*, dit l'évêque ; et il se signa, en ouvrant la bouche pour appeler son premier heyduque.

— Un moment donc, reprit la voix métallique. Tout à l'heure tu appelleras ton grand vicaire et le capitaine de tes archers ; mais écoute avant ce que je viens tout exprès t'annoncer. Le comte de Ruthweil vient de faire passer son frère de vie à trépas, et, au moment où je te parle, c'est à peine s'il essuie sa dague sur son gantelet de chamois.

— Ruthweil a tué son frère ! dit le vieil évêque tout troublé de l'avis et de la manière dont il arrivait.... Le malheureux ! Mais qu'y ferais-je ? Après celle de Dieu, c'est l'affaire du corps germanique...

— C'est la tienne, Gédéon de Stolberg.

— La mienne ?

—Oui, la tienne. Ne vois-tu pas que le comte va être mis au ban de l'empire et que ses domaines appartiendront au premier occupant?... Et que dirais-tu, Gédéon de Stolberg, s'il te survenait ainsi pour voisin quelque palatin comme il y en a tant entre la Meuse et le Rhin, un de ces Philistins sans foi ni loi, qu'on ne cautionnerait pas pour les œufs d'un poulaillier ? Avant huit jours ils arrêteraient et rançonneraient tes pélerins, chasseraient tes daims à ne pas te laisser une peau pour couvrir ton rituel, et pêcheraient tes viviers jusqu'à la dernière carpe, quoique prêtre sans poisson soit comme poisson sans eau. Tu me diras peut-être que ton vidame et tes archers pourraient les mettre à la raison : mais tu sais, comme moi, que ces détrousseurs-là ne craignent guère plus les soldats de l'Église que ses excommunications...

—Il n'est que trop vrai, dit l'évêque, ces renards de Satan ne se gênent guère pour manger les raisins de la vigne du Seigneur ; mais qu'y faire ?

— Qu'y faire ?... Être le premier occupant et t'emparer des domaines du fratricide avant que personne ait eu le temps d'y songer... Ce ne sont pas ses *schwartz-reiters* qu'il laissait mourir de faim, eux et leurs chevaux, qui pourraient faire résistance, ils sont trop las de ce service ; ses *landskennets* ne sont pas mieux disposés, et tes gens prendraient le château de Ruthweil à coups de goupillon ; mais

hâte-toi, don Kyrie-eleison... le flambeau qui va devant éclaire toujours mieux que celui qui suit !

— Soit, reprit l'évêque, tout-à-fait décidé ; mais toi, qui que tu sois, païen ou chrétien, clerc ou gendarme, homme ou vision, je t'adjure par le sel du baptême de me dire comment tu te trouves à ce moment en cette chambre.

— Je suis Leskin, reprit la voix, lutin servant du comte de Ruthweil. Voilà treize mois que je suis près de sa personne, et j'y serais encore sans le beau coup de dague qu'il a fait cette nuit ; mais je ne me soucie pas de relever de chrétiens qui soient plus diables que moi : j'ai voulu changer de condition, et, comme de tous les palatins du voisinage aucun ne vaut guère mieux que le Ruthweil, j'ai songé à toi, Gédéon de Stolberg, et, pour payer ma bienvenue, je me suis pressé de venir te donner un bon avis.

— Serf de Satan, dit l'évêque, je te connaissais déjà pour appartenir au comte ; mais sous quelle figure oserais-tu te présenter devant un prince de l'Église ?

— Sous celle-ci.

Et une lueur bleuâtre éclairant par degrés l'appartement, l'évêque vit dans la ruelle un adulte aux yeux gris, aux cheveux roux, à la peau cuivrée, et vêtu d'un tabar mi-parti rouge et noir; à son bras gauche brillait l'écusson de la maison de Ruthweil. Tout-à-fait rassuré, l'évêque, prenant le sifflet d'argent pendu à son chevet, appela l'heyduque, donna des ordres, et le soleil n'était pas encore levé que la bannière épiscopale flottait sur la tour de Ruthweil. Le comte, effrayé de son propre crime, s'était enfui à travers champs comme un homme privé de sa raison ; et depuis on n'entendit pas plus parler de lui que du dernier manant qui se serait noyé au passage d'un gué. Il n'en fut cependant pas moins mis au ban de l'empire, et ses domaines échurent à l'évêque, qui reconnaissant du bon office de Leskin, l'admit au nombre de ses serviteurs. L'embarras fut de lui trouver un emploi.

On le mit d'abord aux écuries; mais aucun des chevaux ne voulait se laisser approcher du nouveau palefrenier ; tous ruaient, hennissaient, comme s'ils eussent flairé l'enfer : il fallut quitter l'écurie.

A la vénerie, les chiens ne parurent pas disposés à vivre en meilleure intelligence avec Leskin. Il parvint cependant à se mettre dans les bonnes grâces de l'écuyer, en lui promettant d'apprendre la lecture et le plain-chant à un loup qu'il élevait au château; l'écolier parut d'abord assez bien profiter de ses leçons. Il prononça bientôt l'A d'assez bonne grâce; mais, à la lettre qui suivait, ce fut bien autre chose. A force d'entendre son maître lui répéter BBB, il crut être en un parc, et, prenant les enfans de chœur qui revenaient du catéchisme pour un troupeau de moutons frais tondus, il se jeta dessus et, du premier bond, en étrangla deux. On le chassa de la vénerie et on voulait le chasser du château; mais le bon évêque, qui l'avait pris en amitié, voulut qu'on lui fît essayer de nouvelles fonctions.

Il entra aux cuisines comme pourvoyeur.

Là, le maître-queux s'amusa d'abord assez de le voir retourner les charbons ardens avec ses doigts, écumer la marmite avec sa main et attiser le four avec son pied; mais un beau jour, à la suite d'une querelle, il lui arriva de débarbouiller un marmiton avec de l'eau bouillante, et toute la cuisine se déchaîna contre lui, parce qu'on était jaloux de lui voir faire en une heure la besogne d'un jour.

« Ses légumes sentent le soufre, dit le maître-queux; il va bien sûr les chercher au potager du diable, à cheval sur une baguette de coudrier.

« Il a fait servir l'autre jour au prince-évêque une omelette d'œufs de corbeau et de graisse de pendu, dit le maître-saucier.

» Ses fruits sont pleins de vers et de limaçons, reprit le maître d'office.

« Et sa venaison provient de la chasse infernale, s'écrie le hâterôt, car tous ses chevreuils ont une patte noire et les naseaux fendus. »

Si bien qu'un jour que l'évêque était convié au festin du chapitre de Benfeld, on saisit le pauvre Leskin qui dormait dans le four, et on le mit à la broche après l'avoir piqué et lardé comme un quartier de chevreuil; puis, croyant bien le tenir, on le fit tourner devant un feu à rôtir en trois tours le veau d'Éphraïm et les sept vaches grasses de Pharaon.

Peine perdue! Toute cette valetaille oubliait qu'autant valait essayer de faire cuire une Salamandre. Aussi Leskin ne faisait que s'ébaudir à la flamme, et, profitant d'un moment où un seul marmiton était resté à tourner la broche, il dégagea doucement son bras gauche, et saisissant un gros brandon ardent, il en frappa au front le marmiton, qui tomba à la renverse dans une friture de carpes du Rhin qu'on venait de retirer des fourneaux. Aux cris de l'infortuné marmiton, tout le monde d'accourir; mais Leskin s'était déjà débroché. Faisant de la broche une lance et de la lèchefrite une rondache, il maintint ses ennemis à distance en même temps qu'il battait en retraite vers la porte du château. Cette habile manœuvre allait réussir; il avait déjà traversé la cour d'honneur et franchissait le pont levis, quand il se trouva sur les bras, ou, pour mieux dire, sur les talons toute une légion de nouveaux ennemis.

C'était la meute du château qui, alléchée par le bon fumet des bardes de lard demi-cuites, accourait gueule béante pour s'en donner curée. A elle se joignirent bientôt tous les mâtins du voisinage, et ce fut avec cette escorte que Leskin traversa l'avenue seigneuriale, au moment même où l'évêque y arrivait, de retour de son banquet de Benfeld. Or à ce banquet, tout en portant les santés d'usage à la prospérité de leur hôte, messieurs les chanoines avaient quelque peu glosé de ce qu'un prince de l'Église tenait à son service un vassal de l'enfer, et l'évêque, poussé à bout, avait promis de s'en débarrasser par les armes spirituelles. Aussi, du plus loin qu'il aperçut Leskin, il rassembla toute sa force d'esprit pour trouver quelque puissant exorcisme; mais il resta court, soit qu'il hésitât à expulser son favori, soit que messieurs les chanoines lui eussent fait trop largement boire de ce *vin théologique* que les vignobles du Rhin réservaient pour l'Église. Mais son grand-vicaire qui n'avait guère vidé que deux cruches de vin de Volixheim, tira immédiatement son étole, et, de la voix grave d'un dominicain espagnol qui chanterait le *Salve regina* sous la potence, il entama le psaume : *Exsurgat Deus.*

Leskin n'en attendit pas davantage. Espérant encore échapper au redoutable grand-vicaire, il alla se jeter dans

une mare voisine couverte d'algues de conferves et de lenticulaires. Là, blotti dans la vase jusqu'aux oreilles, et n'alongeant que de temps en temps le nez au milieu des roseaux. il croyait avoir dépisté ses ennemis bipèdes et quadrupèdes. Tous avaient en effet perdu sa trace, et renonçaient à le poursuivre, quand un bruit singulier parti de la mare appela de ce côté toute leur attention. Leskin avait avalé par mégarde une grenouille, et les efforts qu'il faisait pour s'en débarrasser venaient de le trahir.

L'intrépide grand-vicaire, bien sûr alors de tenir son adversaire, s'approcha du bord de la mare, et, étendant la main sur les eaux, il les bénit en prononçant ces paroles du samedi-saint :

« Je te bénis, créature d'eau, par le Dieu vivant, par le Dieu véritable, par le Dieu saint, par le Dieu qui, dès le commencement du monde, te sépara d'avec la terre par une seule parole ; par le Dieu dont l'esprit était porté sur toi.

« *Amen*, dit l'assistance. »

A ces mots, qui faisaient de la mare un bénitier, on vit Leskin se débattre convulsivement au milieu de ce bain lustral ; on entendit des hurlemens affreux, on vit la mare se couvrir d'une écume rougeâtre, et, quand on voulut y repêcher le lutin, on ne retrouva que la broche et la lèchefrite qui furent placées en guise d'ex-voto dans la chapelle de Glœkstadt.

— Comme, en pareille matière, il importe de citer ses autorités, je dirai que ces faits sont attestés par un grave annaliste, l'auteur de la *Chronique Hirsaugienne*. Becker les rapporte fort au long dans son *Monde enchanté*. Puis ils m'ont été confirmés traditionnellement par un vieux brigadier trompette de l'armée de Mayence, qui ne comprenait pas qu'on pût les révoquer en doute, car on lui avait montré la broche et la lèchefrite à Kaub.

EMILE MORICE.

LE TRÉSOR DE NUMISMATIQUE

ET DE GLYPTIQUE.

Le *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, en est déjà à sa vingtième livraison. L'opinion peut se former en connaissance de cause sur cet immense ouvrage qui excita, en apparaissant, le vif intérêt de tous les hommes occupés d'art et d'histoire, et qui a conquis depuis leur sympathie la plus ardente; il est temps que la critique s'en occupe et vienne le signaler au public.

Un procédé de gravure a été découvert au moyen duquel M. Collas, son inventeur, peut graver toute espèce de bas-relief avec une exactitude si scrupuleuse, une fidélité de reproduction si extraordinaire, que ce n'est plus une copie, mais un véritable fac-simile qu'il obtient! Il est si peu de personnes aujourd'hui qui n'aient pas vu quelque épreuve de cette merveilleuse gravure, que nous n'avons plus à dire son inconcevable effet de relief. La mécanique, cette puissance nouvelle que je suis parfois tenté d'appeler divine, cette force étrange qui envahit le monde et le couvre de bienfaits, surpasse ici, dans ses limites, tout ce que l'expérience, l'habitude et le génie ont pu enfanter de plus beau; admirable précision, détails d'une parfaite délicatesse, jeu de lumière même, aucune des meilleures conditions de l'art ne manque aux résultats de la gravure Collas.

Une semblable invention ne pouvait exister long-temps, on le pense bien, sans qu'on en tirât parti : le *Trésor de Numismatique* fut conçu, et l'entreprise est telle que c'eût été folie d'oser même la tenter, si la découverte de M. Collas n'était venue la rendre fa-

cile; il ne s'agit rien moins que de reproduire tout ce qu'on connaît d'intéressant en médailles, pierres gravées, ciselures, etc., etc., c'est-à-dire, de renfermer dans deux ou trois volumes in-folio, peu dispendieux, tous les trésors de l'Europe en ce genre.

L'œuvre est commencée, et elle se poursuit avec un si beau succès, que certainement elle s'accomplira.

Les éditeurs ont divisé leur travail en trois classes, monumens antiques, monumens du moyen âge et de l'histoire moderne, puis monumens de notre histoire contemporaine, c'est-à-dire choix de médailles antiques, de camées et de pierres gravées, iconographie grecque et romaine puisée aux sources les plus pures, collection de sceaux et de monnaies depuis les Mérovingiens jusqu'à nous; enfin, recueil de toutes les médailles de la révolution et de l'empire. On voit qu'il n'y avait pas d'exagération de notre part à avancer que cet ouvrage est immense : ajoutons que son utilité est peut-être plus grande encore. N'est-ce pas, en effet, une excellente chose que cette série de pièces, lumières infaillibles dispersées dans les dépots publics ou dans des cabinets particuliers en France et à l'étranger, et qui vont être rassemblées de façon à ce que chacun les puisse posséder dans sa bibliothéque et consulter à son aise? N'est-ce pas réellement un trésor ouvert aux plus pauvres, un trésor versé à pleines mains sur notre ignorance que ce recueil de monumens authentiques, portant tous leur date précise inscrite de la main même des siècles les plus reculés? Comme source de renseignemens historiques, c'est donc une œuvre d'une incontestable utilité qu'un pareil ouvrage : il ne l'est pas moins comme renseignemens d'art, puisqu'il fournit la contre-épreuve de l'original avec ses défauts, ses beautés, son ensemble et, chose plus précieuse encore, avec son *faire*, ainsi qu'on dit dans les ateliers, ou, pour nous exprimer autrement, avec la manière intime dont il est traité. — Par le temps de recherches et de fouilles investigatrices où l'on est si heureusement arrivé de nos jours, les avantages d'une telle exactitude sont inappréciables.

Dans les vingt livraisons que nous avons sous les yeux, nous remarquons que les éditeurs ont publié plusieurs morceaux que ne possède pas la Bibliothéque royale; nous citerons particulièrement dans ce nombre plusieurs médailles du Pisan et une grande quantité de pièces de la révolution française. Il paraît certain qu'ils ont poussé leurs recherches jusqu'en Allemagne et en Italie, et il est à

notre connaissance qu'ils ont aussi obtenu plusieurs pièces inédites appartenant à des particuliers, dont leurs grandes relations et leurs instances pleines d'amour de l'art pouvaient seules leur faire gagner une épreuve. On sait en effet que les faiseurs de cabinets n'ont point en général des idées fort larges; ils poussent le sentiment de la propriété jusqu'à son excès le plus mesquin, et la gloriole singulière qu'ils attachent à posséder une pièce unique, à pouvoir dire dans leur joie d'égoïste : « Moi seul j'ai cela, » les amène souvent à enfouir chez eux des monumens d'une extrême utilité. — Il n'est pas, hélas! de bonne passion qui n'entraîne son vice avec elle. — Ces hommes, qui méritent tant de reconnaissance pour avoir découvert des reliques d'un prix infini, qui auraient été sans eux dévorées par la poussière et l'oubli, manquent au dévouement que nous devons tous à la société, en gardant, comme des avares jaloux, sans les montrer à peine, les richesses qu'ils doivent à leurs savantes investigations. Le *Trésor* est parvenu à vaincre quelques répugnances de cette nature, en sorte qu'il ne donnera pas seulement les médailles que contiennent tous les cabinets publics; mais aussi plusieurs pièces cachées dans les collections particulières, pièces authentiques, nous le répétons, qui pourront peut-être bien mettre sur les traces de la vérité de points d'histoire encore contestés.

Nous avons déjà dit comment cet ouvrage est divisé en trois grandes classes : subsidiairement chaque classe a encore été divisée en plusieurs séries qui sont toutes indépendantes les unes des autres à raison de ce qu'elles contiennent des ouvrages tout-à-fait distincts.

Il est annoncé que l'on peut souscrire séparément à chacune des séries. Ainsi, pour donner un exemple qui nous fasse comprendre du premier coup de tous les lecteurs, ceux qui voudraient avoir l'Iconographie grecque pourront se dispenser de souscrire à l'Iconographie romaine, de telle sorte que celui qui n'aura pas la faculté d'acheter ce vaste répertoire de toutes les sciences et de tous les arts, aura du moins celle de se procurer à peu de frais un recueil complet de tous les monumens qui se rattachent à son genre d'étude spéciale. Idée généreuse, terme de publication loyal que nous aimons voir introduire dans le commerce, et qui sont loin de ces honteuses pratiques au moyen desquelles on compromet trop souvent les souscripteurs dans des dépenses qu'ils ne pouvaient prévoir.

Il nous vient ici le besoin de demander qu'on ne s'étonne pas de nous voir descendre, contre nos habitudes, à ces questions de détail, et enregistrer complaisamment les moindres mérites de la nouvelle publication. C'est que, il faut l'avouer avec franchise, nous voudrions que notre voix servît à la répandre partout, car elle nous semble destinée, en appelant l'attention générale sur les chefs-d'œuvre de la gravure en médailles, à relever un art que nous avons toujours aimé de prédilection, un art trop dédaigné de nos jours, et qui, tombé sous l'empire dans la dégradation, ne pourra bientôt plus se relever, quoi qu'il fasse, si l'on ne vient promptement à son secours. Déjà la gravure sur pierres fines, une de ses plus belles parties, est complètement perdue, et vous ne trouveriez qu'à grand'peine aujourd'hui en France un homme capable de vous tailler un cheval ou des lambrequins dans une cornaline. Mais, puisque l'occasion s'en présente, interrompons-nous pour dire un mot de la gravure en médailles. C'est une chose qui ne sera pas sans intérêt de rechercher quelles sont les causes de sa décadence, et quels moyens on peut employer pour y mettre un terme. Le *Trésor* nous guidera dans cette entreprise; avec sa rapide machine, il nous a déjà mis en quelques pages presque toutes les pièces sous les yeux.

Je voudrais bien ne pas avoir l'air de remonter jusqu'au déluge, mais je suis cependant obligé de parler des Grecs. Depuis ces types de médailles qu'ils nous ont laissés, types qui ne furent jamais surpassés, même par les Romains, la gravure déclina jusqu'au quinzième siècle, où elle commença à se relever, comme pour apporter sa pierre au splendide édifice de la régénération universelle. On n'en trouve que des traces à peine perceptibles au moyen âge, dont toute la numismatique est renfermée dans de fragiles empreintes de sceaux qui nous occuperont tout-à-l'heure. Durant le quinzième siècle, on vit se multiplier les médaillons fondus et ciselés. L'art d'enfoncer les coins d'acier, art connu des Grecs et des Romains, était encore perdu; ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle que Victor Camelio le retrouva, et qu'on se servit du balancier. Les principaux événemens et les grands personnages du temps furent ainsi représentés par des hommes dont les noms, pour la plupart, sont restés ignorés. Les artistes alors daignaient à peine signer leurs œuvres : c'était le siècle qui travaillait. Il semble qu'ils ne s'en considérèrent que comme les ouvriers. On sait d'un autre

côté que, dans la force primitive et toute-puissante de leur génie, ils étaient souvent à la fois peintres, sculpteurs, poètes, architectes, musiciens. Nous pouvons donc penser qu'ils firent tous des médailles, et il n'y a plus à s'étonner que les plus belles se trouvent signées par le Pisan, qui était peintre, et par ce terrible spadassin Benvenuto Cellini, qui était orfèvre, sculpteur, joueur de flûte et admirable écrivain. Plusieurs années après, l'histoire de nos compatriotes Dupré et Varin, dont le génie égale celui des Italiens, nous enseigne que la gravure en médailles était devenue un art spécial; mais il n'importe. Toujours est-il qu'il suffit de consulter les planches du *Trésor* pour voir que les uns et les autres, connus ou inconnus, produisirent des chefs-d'œuvre.

La France, autant que nos études aient pu nous en apprendre, était la seule nation qui fît encore de belles médailles au dix-septième siècle. Les graveurs de Louis XIV vinrent ensuite, mais furent peu dignes de l'école d'où ils sortaient. Ils renoncèrent aux médaillons ciselés, et aimèrent mieux profiter des perfectionnemens du balancier, qui leur permettaient de frapper de grandes médailles. La décroissance de talent qui commence à se faire sentir dans leurs ouvrages, et qui a continué avec une effrayante rapidité jusqu'à nous, ne provient pas seulement du goût qui s'était perverti sous l'étouffante protection du grand roi, mais aussi des changemens introduits dans la manière d'exécuter. D'abord, en ne demandant plus aux graveurs les médaillons ciselés que faisaient les maîtres, on leur enleva des mains leur plus noble outil, le *ciselet*, celui avec lequel ils fouillaient le bronze pour y chercher la vie, et par suite ils perdirent l'occasion fréquente de voir, d'étudier et de copier la nature; puis Louis XIV, qui voulait que tout se fît avec apparat sous son règne, même le travail des artistes, ordonna que les compositions de médailles leur seraient données par l'Académie. Il supposait apparemment que l'Académie réunie en séance solennelle trouverait de bien plus beaux motifs pour retracer ses hauts faits, qu'un graveur livré dans le silence à l'inspiration de son génie. — On aurait peine à croire à cet ordre absurde et visiblement imprégné de l'orgueil le plus fou, si toutes les œuvres d'art de ce temps-là ne portaient le cachet de pompeuse contrainte qui les éloigne tant de l'humanité. — Quoi qu'il en soit, les graveurs abandonnèrent bientôt le dessin, devenu inutile pour eux; et rien ne paraît plus simple qu'une fois réduits à cet état d'i-

lotisme, ils se soient laissé gagner peu à peu par la paresse, et que, devenus tout-à-fait étrangers à l'étude, ils aient fini par demander leurs figures en relief aux sculpteurs, se contentant d'achever les coins, et changeant ainsi leur bel art de graveurs en un métier de coupeurs d'acier.

Nous ne savons point expliquer autrement l'incroyable imperfection des médailles de la révolution que nous offre le *Trésor*. Cependant vers cette époque, Duvivier, l'ancien et le nouveau Dupré sortirent de ligne. Ce dernier fut un homme du plus rare mérite, et, pour en donner un témoignage facile à vérifier pour tous, nous rappellerons seulement un de ses moindres ouvrages, le ravissant génie de la loi qui décore les pièces de 30 sous. Par malheur, un artiste ferme et fier comme l'était Dupré ne pouvait convenir au petit despote naissant qu'enfantait la république; il fut renvoyé après une visite du premier consul à la Monnaie, et M. Tiollier prit sa place. Il n'est pas nécessaire d'avoir vu beaucoup de collections pour savoir que l'art retomba plus bas que jamais sous le consulat et l'empire. Les médailles de cette époque ne sont plus de la gravure, c'est quelque chose comme de la mauvaise bijouterie bien grattée, bien frottée, bien polie; il était digne de l'Académie d'appeler dans son sein ceux qui excellèrent dans ce misérable métier, tandis qu'il fallut que Dupré s'entêtât à vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans pour recevoir la croix avec Henriquet Dupont, peu après la révolution de juillet, quand, sous l'impression des belles générosités du peuple, on se préoccupait encore d'idées de justice pour décerner les récompenses. Et vérité, il y a des gens qui doivent avoir de singuliers vertiges et être pris par d'étranges fous rires lorsqu'ils rentrent en eux-mêmes, sondent les profondeurs de leur nullité, et voient les honneurs qu'on leur distribue dans le monde. Je suis sûr que plus d'un académicien se moque de la société, et prend pour elle un large mépris lorsqu'il se regarde assis sur les bancs de l'Institut à la place de gens de mérite. — Les graveurs de l'empire furent Galle, Andrieu, Brenet, Droz, Gatteaux père, et aussi Jeufroy, qui leur était bien supérieur à tous, mais pas assez cependant pour ne point mourir étouffé sous leur médiocrité.

Ce ne fut que vers le commencement de la restauration qu'on vit quelques nouveaux graveurs prendre leur art au sérieux. MM. Gayrard et Depaulis furent les premiers qui osèrent négliger

la manière convenue pour s'occuper de dessin et de modelé. Beaucoup d'autres les imitèrent, parmi lesquels survivent glorieusement Barre et Domarre. Il nous reste ainsi trois ou quatre hommes de mérite qui sont en état de rendre à la gravure sa splendeur, si on veut leur donner du travail et les encourager. Malheureusement le public ne peut rien pour eux; à peine suffit-il, aujourd'hui que nous sommes devenus si modestes que l'on n'a plus le droit de faire faire son médaillon à moins d'avoir un nom, à peine suffit-il pour alimenter la belle galerie que fait M. David. Nous avons beau avoir plus de grands hommes que jamais, il n'y a pas de quoi faire vivre quatre graveurs. Vous verrez qu'il faudra que le peuple s'en mêle encore. On a bien eu, il y a quelques années, le caprice de médailles, et ce fut alors qu'on publia les collections métalliques des grands hommes français et des grands hommes universels; mais cela passa comme un caprice et ne servit qu'à ajouter au mal en faisant de tous les graveurs de cachets du Palais-Royal autant de graveurs de médailles qui demandent à être de l'Institut, et qui en seront, si Dieu leur prête vie. La masse du public a repris son dédain pour les médailles; des gens même qui ont des cabinets de tableaux, les regardent à peine comme des jetons bons à marquer les points à la bouillote. Grande erreur que ne justifie pas à nos yeux l'état d'infériorité où elles sont long-temps restées. En effet, la gravure en médailles est un art aussi éminent que la sculpture ou la peinture. Cela ne peut être mis en doute, aucun artiste ne viendra le nier. Il faut qu'un graveur fasse de la chair, de la barbe, du cuir, des étoffes avec du bronze, comme un sculpteur avec du marbre. Les difficultés sont les mêmes. Le génie nécessaire pour les vaincre demande autant de force, et les beautés qu'il enfante ne charment pas moins tout ce qu'il y a dans l'homme de sensible aux délicieuses conventions artistiques. Il est donc urgent, si l'on ne veut pas laisser retomber cet art dans la médiocrité, qu'il soit spécialement encouragé. Au lieu de cela, disons-le, il trouve aujourd'hui moins d'aide que jamais dans le gouvernement. La chambre, en liant, par une de ces décisions inconsidérées qu'elle laisse échapper avec une aimable nonchalance, en liant, dis-je, le musée des médailles à la monnaie des espèces, en l'attachant ainsi au ministère des finances comme à un corps mort, l'a voué à sa perte. Les graveurs ne savent plus où s'adresser. A quelque porte qu'ils frappent, eux qui ont plus besoin que

tous autres d'être soutenus par l'état, puisqu'ils exercent, comme nous venons de le démontrer, un art sans gloire dans le public et sans dédommagement pécuniaire, on leur répond : « Nous n'avons pas d'argent pour vous. » D'un autre côté, je vous laisse penser si le ministre des finances, leur protecteur naturel, comprend un mot à ce qu'ils lui disent pendant qu'il cherche à se tirer d'affaire avec son milliard.

Le fait est que depuis la révolution de juillet, on n'a commandé que trois médailles!

Il est à désirer que la chambre revienne vite sur son vote, et que la gravure rentre dans le département des beaux-arts pour vivre à son budget. Il ne faut pas la laisser périr; c'est par elle que les principaux événemens d'un pays se transmettent à la postérité. Les médailles sont des extraits du *Moniteur* frappés en or, des allégories où les nations qui suivent savent trouver un sens parfaitement clair, une histoire métallique que l'on vient consulter quand le temps a dévoré quelque partie de celle écrite dans les livres. Nous regardons la numismatique comme tellement essentielle, que nous voudrions qu'on s'en occupât spécialement. D'abord, il faudrait la détacher de la monnaie des espèces; le directeur de la Monnaie n'a rien à faire avec les médailles, c'est un fermier exploitant le balancier de l'état; pas autre chose. Pourvu qu'il frappe beaucoup, peu lui importe ce que ce soit, boutons de culottes ou médailles; il n'y voit et ne doit naturellement y voir que ce qu'il en retire. Une autre amélioration encore serait d'arracher au gouvernement le droit qu'il s'est arrogé de frapper seul des médailles, sous on ne sait quel vain prétexte de garantie.

Après la révolution de juillet, chacun reprit la faculté de frapper à son loisir, et l'administration ne dit mot; mais aujourd'hui que tout ce peuple révolté est rentré dans l'ordre, on prétend qu'elle s'occupe de regagner son ancien privilége. Nous voudrions qu'elle pût seulement stipuler que ses commandes seraient frappées à l'Hôtel des Monnaies. Il n'y a pas plus de raison pour que le gouvernement garde le monopole du balancier, qu'il n'y en aurait pour qu'il gardât celui des presses à imprimer ou à lithographier. C'est une absurdité de prétendre que cela est exigé par la tranquillité publique; une médaille n'est pas plus dangereuse qu'une brochure ou un dessin, et les tribunaux, que l'on ne ménage guère pour ces sortes d'affaires, condamneraient tout aussi bien qu'un article du *National*,

le coin qui tendrait au renversement du gouvernement du roi. Si l'on vient dire que l'état perdra alors le droit, qu'il ne doit certainement pas perdre, de vérifier le titre de l'or et de l'argent employés dans les médailles, nous répondrons que cette vérification ne sera pas plus difficile que celle du métal des bijoux, et pourra, sans aucune espèce d'inconvénient, s'exercer de la même manière. Il se présente ici d'ailleurs une question de bonne foi, car il ne faut pas perdre de vue que le monopole exercé par le fermier de la Monnaie le met à même, non-seulement de soigner aussi peu une médaille que nos pièces de 100 sous, mais encore d'en taxer la fabrication au prix qui lui convient. À ce propos, nous demanderons où l'administration prend le droit de retenir pour les bibliothéques de S. M. Louis-Philippe, sur toutes les médailles que l'on fait frapper, six épreuves en sus des quatre épreuves voulues par la loi; il nous semble qu'elle use un peu de l'argument du loup.

Nous pourrions fournir, pour motiver les encouragemens à donner à la gravure, des raisons d'une importance presque politique; il ne s'agit pas uniquement de la dignité du pays, faible considération pour nos hommes d'état qui auraient honte sans doute de transmettre par la numismatique leurs actes à la postérité, il s'agit aussi de la sécurité publique et commerciale. Un gouvernement financier ne devrait pas ignorer que les monnaies, les billets de banque, les poinçons, les timbres, les contrôles d'or et d'argent sont du domaine de la gravure en creux, et que plus les artistes auxquels ces travaux sont confiés seront habiles, plus les contrefaçons seront difficiles.

Avant d'en finir sur ce sujet, nous exprimerons le vœu que l'on établisse au Musée une collection d'empreintes de médailles antiques et modernes, où le public et les artistes pourront aller s'inspirer et s'instruire, comme dans les galeries du Louvre, par la statuaire et la peinture. C'est sans doute parce que l'on s'est toujours si peu occupé chez nous de faire connaître l'art numismatique, que le public l'apprécie aussi mal. M. Ch. Lenormant a déjà commencé à la Bibliothéque une collection dans le genre de celle que nous désirons; mais elle est bornée aux possessions de la Bibliothéque et nécessairement incomplète; elle n'est d'ailleurs connue que du petit nombre d'initiés admis dans le sanctuaire, dont on cache les plus précieuses reliques les jours où l'on veut bien permettre au public d'aller voir; il faut ajouter aussi que la valeur de toutes

ces pièces, presque toutes d'or ou d'argent, les rend d'une communication fort difficile, tandis qu'un cabinet de belles empreintes en plâtre ou en soufre offrirait à tout le monde des moyens d'étude qui nous sont refusés. N'oublions pas de faire remarquer, en terminant, que ces monumens de tous les âges, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, donneraient des renseignemens exacts sur le costume et les personnages historiques dont les médailles représentent l'effigie. Il est à craindre que la parcimonie et l'insouciance ne nous privent long-temps des avantages qu'aurait la réalisation d'une pareille idée; le *Trésor de Numismatique* y suppléera pour les particuliers, et il aura le mérite de renfermer dans un volume peu considérable tous les matériaux qui, disposés chronologiquement dans un Musée, occuperont, nous l'avouons, une très-grande place.

Nous voici revenus au *Trésor*. Il est en pleine marche, il a attaqué ses trois grandes catégories : la première, par la série des bas-reliefs du Parthénon, la seconde, par la série des sceaux et des médailles françaises et italiennes; la troisième, par le recueil de celles de la révolution. La beauté de travail des médailles françaises et italiennes est extraordinaire; ce sont là de nouvelles et superbes choses, généralement ignorées du public, et dont nos médailles contemporaines ne peuvent, comme nous l'avons dit, donner aucune idée. Ces pièces ont d'autant plus de prix, que chacune d'elles est accompagnée de son revers. Or, le revers est la partie capitale d'une médaille; c'est dans la composition de ces sortes de tableaux que l'artiste peut donner carrière à son génie, se livrer à son imagination et montrer les ressources de son savoir. Avec une certaine habitude de métier, on peut arriver à tailler convenablement une tête; mais il n'en est pas de même d'un revers : il faut là de l'invention et de l'exécution libre; aussi est-ce toujours là que se dévoile le talent des uns et l'impuissance des autres. Cependant on ne s'occupe en général que des têtes, parce qu'elles sont portraits. Pour vingt faces que l'on trouve dans une collection, il n'y a quelquefois pas deux revers, et encore ne sait-on souvent pas à quels personnages elles appartiennent; les éditeurs ont compris ce qu'il y avait d'inexact, de fâcheux, dans une semblable méthode, et ils donnent leurs médailles complètes. Ce soin prête à l'ouvrage un attrait que nous ne nous attendions pas à y trouver; il y a tel revers qui a presque un parfum de chronique

la flatterie de l'artiste ou la vanité du modèle y sont écrites d'une manière indélébile. N'ont-ils pas osé, par exemple, comparer Henri III à Alexandre, et dire de Charles IX qu'il serait plus grand qu'Hercule? Les siècles ont beau passer, les hommes restent les mêmes!

La série des sceaux rendra fort heureux ceux qui, dévoués aux recherches de l'art, trouvent des jouissances infinies à étudier ses premiers pas dans les œuvres antérieures. La reproduction de ces magnifiques ouvrages est réellement merveilleuse; les exquises finesses que les artistes du moyen âge prodiguaient dans leurs moindres travaux, sont rendues comme par miracle, et ont tant de relief qu'il vous semble parfois avoir une empreinte sous les yeux.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure dans l'espèce d'histoire de la gravure que nous avons essayée, on trouve, entre les monnaies des empereurs d'Occident et les médaillons du quinzième siècle, une lacune qui ne peut être remplie que par les sceaux; c'est là qu'il faut aller prendre la numismatique du moyen âge. — L'usage des sceaux remonte à la plus haute antiquité: c'étaient d'abord des cachets employés pour conserver le secret des lettres ou des portes sur lesquelles on les apposait; puis ils devinrent une représentation de l'autorité ou de la foi de celui qui scellait; les Francs adoptèrent cet usage, et le *Trésor* donne des empreintes qui remontent de la manière la plus authentique jusqu'à Thierry III (*Téoderik*), année 670, c'est le plus ancien sceau que l'on ait découvert. Rois, évêques, abbés, comtes, monastères, communes, chevaliers, tout le monde eut un sceau, et l'on conçoit que des recherches faites avec habileté dans les archives des provinces et des couvens puissent fournir une suite nombreuse de pièces entièrement inédites, aussi utiles pour l'histoire que pour l'art. Sous ce point de vue, nos chancelleries et nos archives sont des mines encore vierges et abondantes, malgré les pertes énormes en ce genre que nous avons faites de toutes les manières. On sait qu'au temps des malheurs de la patrie, que je ne voudrais pas rappeler, les Russes se chauffèrent pendant trois jours avec la cire des chartes de la ville de Dijon.

Il n'y avait que les bulles de papes, d'empereurs et de rois, qui fussent en or, toutes les autres étaient en cire, et M. Depaulis est le premier, je pense, qui, songeant à l'intérêt que pouvaient avoir ces monumens, se soit occupé de conserver, par le moulage, les pré-

cieux restes que leur fragilité fait disparaître chaque jour ; il a aussi rassemblé tout ce qu'il y a de plus curieux, comme personnages historiques, costumes, blasons et détails d'ornemens. Le *Trésor*, avec ses vastes relations, poussera plus loin encore ses investigations, et il commence, en attendant, par donner les sceaux de tous les rois et reines de France. Ceux de Thierry, de Clovis III, de Childebert III et de Chilpéric II, sont des têtes de face à longue chevelure, et, quoiqu'ils soient du travail le plus sauvage, nous les préférons à ceux de Charlemagne et de ses successeurs, qui ne sont autres que des pierres antiques, dont ces princes, de leur autorité de barbares, ont tout simplement fait leurs portraits; ce qui donne à croire que les germes d'art aperçus sous les premiers conquérans, avaient péri faute d'êtres fécondés. On est forcé d'en venir à Robert, second roi de la troisième race, pour trouver un sceau du temps et du pays. C'est donc de 996 qu'il faut dater la mise en marche de l'art national, et encore sommes-nous obligés de reconnaître qu'il a tout-à-fait le style du Bas-Empire jusqu'à Louis VIII. La plus belle période de notre gravure en creux commence à Louis IX; elle se développe tout-à-coup magnifiquement, et l'on verra que les sceaux de Philippe-le-Hardi et de Philippe-le-Bel possèdent un caractère de simplicité et de grandeur admirables; ceux de Marie, femme de Philippe III, et de Jeanne, première femme de Philippe IV, ont tant de pureté dans les poses, tant de grâce dans les ajustemens, qu'il est impossible de rien voir de plus charmant au monde. Nous nous souvenons ici que M. Depaulis, lorsqu'il nous montrait sa collection, nous fit remarquer, en nous mettant nombre de preuves sous les yeux, que les œuvres d'Angleterre, d'Allemagne et d'Aragon, rivalisaient alors de grand goût avec la France. C'est effectivement à cette époque que l'art chrétien était à son apogée, et que le treizième siècle envoyait par toute la terre ces colonies de prodigieux ouvriers qui, en bâtissant les cathédrales de Cologne, de Milan, de Strasbourg, d'Anvers et de Cantorbéry, laissèrent tomber dans les miniatures sculptées dont nous nous occupons, tout ce que le gothique a d'élégance et de suavité.

Plus tard, le style conserve de la noblesse; mais il se fait moins large et moins sévère à mesure qu'il approche de Louis XIV et de Louis XV, sous lequel il devient faux et maniéré.

Rien de plus attrayan à suivre que ces phases diverses de l'art

français; c'est une étude où nous avons réellement trouvé du charme. On s'attache à ce travail, auquel tant de siècles viennent apporter leur tribut ; on vit ainsi dans le passé, et pour moi je rends particulièrement grâce au *Trésor* d'avoir donné les empreintes telles que le temps les a transmises, usées ou non, dans toute l'intégrité de leur naïve facture. Ceux qui veulent de l'amusant partout se plaindront peut-être d'avoir quelques planches où l'on distingue à peine une tête ou une draperie; il n'y a pas à les écouter. Il eût été bien facile, il est vrai, de faire des restaurations; mais heureusement les éditeurs ne l'ont point osé, ou plutôt, disons mieux, à en juger par le beau sentiment dont leur ouvrage est relevé, ils n'en ont pas été tentés; ils voulaient faire œuvre d'artistes et non d'arrangeurs. Ils gravent la médaille fruste, floue, effacée, ou conservant à peine de trace selon qu'elle arrive à leurs mains, telle qu'elle est enfin; et ce respect religieux pour tous les morceaux qu'ils publient fera du *Trésor de Numismatique* un ouvrage réellement infaillible, et que l'on pourra consulter comme renfermant la vérité absolue.--Toute restauration dans les choses d'art n'est toujours et ne peut toujours être qu'une conjecture, et lorsqu'on songe à l'imagination exubérante des artistes du moyen âge, ou à la majestueuse solidité des anciens, on reconnaît qu'il est déraisonnable de vouloir se mettre à leur place. Il faut regretter amèrement ce qui est perdu, mais il faut garder sans y porter une main sacrilége ce qui est conservé. — On ne pouvait donc mieux comprendre que l'ont fait les éditeurs du *Trésor*, et leur propre intérêt, et celui de l'art; cela est si vrai, que la série des bas-reliefs du Parthénon est la moins intéressante de toutes, malgré le magique effet de son exécution. Les restitutions consommées en Angleterre sur ces admirables marbres sont souvent trop défectueuses, et nous sommes persuadé que si l'on avait opéré une réduction exacte des bas-reliefs purs, la publication de cette série aurait eu une valeur qu'elle est d'autant plus loin d'avoir, qu'elle n'offre en définitive que la copie d'une copie.

Il nous reste à parler des médailles de la révolution; elles sont plus précieuses comme souvenirs contemporains que de toute autre manière. Sous le rapport de l'art, nous avons déjà dit ce que nous en pensons, c'est par leur extrême imperfection qu'elles excitent la curiosité. D'après toute apparence, chacun faisait alors une petite médaille à son usage particulier, selon que l'événement du jour ou le rêve de la nuit l'inspirait, et il faut convenir que leur

grossièreté une fois admise, elles ont une grande valeur historique. Quoi de plus étrange que le buste d'un père Duchesne royaliste! car il y eut beaucoup de pères Duchesne. Quoi de plus étrange que celui-là, une hache sur l'épaule, un pistolet dans la ceinture, une pipe à la bouche, et portant pour exergue : « Le père Duchesne, f....., bon patriote ! » Ou bien encore cet homme couché devant la Bastille, et disant, en se dégageant des fers dont il est chargé : « Ma finte, il était temps que je m'éveilise, car l'opresion de mes fers me donions le cochemar ! » Beaucoup de ces pièces sont en plomb provenant de la Bastille; d'autres sont de véritables pamphlets coulés en bronze, où l'instinct populaire éclate avec énergie et se révèle par des saillies d'une trivialité fort originale, comme dans celle frappée sans doute à propos des états-généraux, qui montre d'un côté les trois ordres représentés par un guerrier, un prêtre et un laboureur, et de l'autre des chats qui se battent, avec cette légende : « C'est ici que les chats se peignent! ». C'est de l'histoire en veste.

Si aucune critique n'est venue se mêler à nos éloges, c'est que le *Trésor* nous paraît réellement remplir toutes les conditions du bien; d'ailleurs quelques détails manquant parfois de finesse, une trop grande uniformité de ton, quelque chose d'un peu monotone et plombé dans l'aspect général, sont les seuls reproches qu'on puisse lui adresser; mais de tels défauts ne sont-ils pas inévitables, ne tiennent-ils pas aux perfections même de ce genre de gravure; n'est-ce pas le vice fatalement attaché à toute qualité, le cachet de notre misère humaine qui ne laisse rien sortir de complet de nos mains, un nouveau témoignage enfin de l'infirmité native qui se montre dans les moindres œuvres de l'homme, et qui ne lui fait toujours acheter le bien qu'au prix du mal? Aurait-on pu sauver ce qu'il y a de désagréable dans l'inflexible rigidité de la mécanique, en imprimant d'une teinte différente les pièces d'un métal différent? Nous n'en savons rien, et nous nous contentons de livrer cette observation à l'examen réfléchi des éditeurs. Après cela, il nous reste une dernière remarque à faire : chaque planche est accompagnée d'un texte explicatif de son contenu; or, de la nécessité où l'on était de se borner à des notices très-succinctes, il est résulté une sécheresse et une aridité que nous aurions voulu voir pallier davantage. Heureusement le texte n'est qu'une partie très-secondaire d'un pareil ouvrage, et doit être regardé comme une table raison-

née des matières. Au reste, c'est peut-être parce qu'on a voulu faire plus que de besoin, qu'il est devenu fautif. M. Ch. Lenormant atteindra mieux le véritable but, en ménageant son incontestable savoir, en se gardant, par exemple, de citer le traité d'équitation de Xénophon à propos des bas-reliefs du temple de Minerve.

Résumons-nous : nous considérons le *Trésor de Numismatique* comme digne d'être placé à côté des livres du siècle d'Henri Estienne; la pensée de libéralité artistique avec laquelle il est dirigé répond à toutes nos sympathies, et la haute intelligence que l'on y sent présider assure un véritable monument élevé à l'art de tous les temps et de tous les pays. Nous nous félicitons qu'il ait été conçu et qu'il s'exécute dans le nôtre, et nous nous réjouissons surtout que la découverte de M. Collas permette de mener à fin, pour un prix proportionnellement très-modéré, une entreprise utile, essentielle, excellente, que les vingt premiers graveurs de l'Europe réunis n'auraient pu même aborder.

V. Schoelcher.

JACQUELINE DE BAVIÈRE,

DRAME EN CINQ ACTES.

Deux faits littéraires, fondemens d'un art belge, se sont produits simultanément : un drame national et un public national. Le drame, l'intelligence d'un seul, qui n'est qu'un accident, était moins difficile à rencontrer que le public, l'intelligence de tous, qui est une civilisation entière.

Nous disons l'intelligence de tous : l'artiste trouvera désormais, dans son pays, la sympathie qui vient de l'appréciation : il y aura réaction électrique entre la foule et lui : il ne s'épuisera plus à donner son magnétisme sans en recevoir. Cette réciprocité, cette correspondance entre celui qui crée l'impression et ceux qui la reçoivent, entre l'ame législatrice de l'artiste et les ames obéissantes des masses, est pour nous, il faut le dire, une innovation sociale.

En Belgique la population francisée, l'élément littéraire grossit de jour en jour et tend à déborder complètement l'élément qui n'a que de l'esprit naturel : leur borne de séparation que l'instruction déplace sans cesse, marque les empiétemens graduels de ce public qui a prodigué au drame nouveau reconnaissance et estime. La population des *non-liseurs* diminue, la population des salons, des cabinets de lecture, des cours du musée augmente dans une proportion relative. L'imprimerie en ajoutant à l'une, le temps en retranchant de l'autre, travaillent en concurrence pour la civilisation.

Avec la majorité qui s'en va, l'appui cherché par l'écrivain n'était pas possible. Un mot moderne manque dans son dic-

tionnaire, celui de producteur immatériel et surtout de producteur littéraire : que la pensée poétique puisse frapper ses *banknotes*, avoir sa monnaie légale, il faudrait toute une révolution intellectuelle pour en pénétrer son entendement. Cette majorité comprend le producteur avocat, marchand, militaire, mais le producteur homme de lettres est à ses yeux plus qu'une fiction, c'est un non-sens , disons plus, une déloyauté. L'idée que l'esprit puisse être une création de valeurs , dérangeant toutes ses notions sur les échanges , la voiture de M. Scribe , le tilbury de M. Janin doivent lui sembler à la lettre de véritables larcins , des délits contre la propriété. Aussi le belge des anciens jours regarde-t-il l'homme de lettres , le comédien et l'escamoteur non autorisé par M. le bourgmestre , comme trois variétés de la souche parasite : il va jusqu'à leur appliquer une épithète identique , vague dans son esprit , mais qui doit cependant avoir à peu près la signification des Bohémiens de Béranger : agréable mélange de la vie aventureuse , inconsidérée et désavouée des individus dont le rôle se joue sur les grandes routes et dans les carrefours, et se dénoue sur la place publique. Cette épithète est celle de poète, *poët* en flamand. L'homme qui montre le diorama, celui qui ramasse un gros sou avec la bouche , Talma , Vilmain ou Paganini (si son imagination pouvait se peindre ces trois derniers) sont pour lui indistinctement des *poët*. *Poët* est l'expression la plus avancée de son mépris , comme *avocat* est l'expression la plus avancée de son admiration , l'étiquette qu'il place sur toutes les grandeurs humaines. Parlez-lui de Bonaparte : Oh ! Bonaparte , répondra-t-il , c'était une forte tête; c'était un avocat !

Pendant que se préparait cette transformation nationale , un jeune belge , avec cette audace que donne une vocation , accomplissait , dans l'isolement de sa pensée, l'œuvre qui devait mettre ce public à l'essai. A cette hardiesse il en ajoutait une autre, celle de demander un succès à un parterre usé d'émotions , au moyen d'une intrigue peu pathétique , d'une principale passion prise dans la réalité, mais dans l'exception; en un mot , à l'aide d'un intérêt plutôt poétique que populaire. Acceptant le drame nouveau, avec sa société complète, sa bigarrure de rangs , de sentimens et de langages , ses nouvelles études historiques, la virilité plus forte de ses caractères et ses

grand s mouvemens de scène, mais faisant des portraits plutôt que des bas-reliefs, mettant l'analyse du cœur au-dessus de ses tortures, caractérisant l'action au lieu de l'incidenter, en un mot, s'inspirant plus de Victor Hugo que d'Alexandre Dumas. Cette épreuve faite, il a pu se dire : Au lieu de surprendre le cœur de mon public, j'ai captivé sa tête; donc je sais peindre les hommes et colorer ma pensée : pensée et style, c'est tout un artiste. Quelques mots sur le mécanisme de son drame prouveront qu'en effet il n'a pu se placer au-dessus du charlatanisme des émotions fortes, qu'à la condition de savoir imaginer, observer et écrire.

Il y a dans cette pièce un amour et un événement politique : l'événement politique a pour fond le tableau des mœurs contemporaines. Les mœurs chevaleresques et municipales de l'époque ; l'intervention de la cité, des corporations, dans les démêlés des princes, la peinture de cette bravoure prodiguée, de ce mépris de la vie des autres et de la sienne, espèce de tempérament typique de ce temps et d'antithèse du nôtre : tout ce pittoresque,toutes ces dépenses de l'imagination étaient indispensables pour attacher à une action qui touche peu le spectateur. Au fond il lui est assez indifférent, dramatiquement parlant, que les états de Marguerite deviennent la proie du Bavarois ou de Philippe de Bourgogne. Le spectateur n'en veut pas non plus beaucoup à l'époux de Marguerite. Au théâtre les poltrons ont tort, c'est vrai; mais au fond le duc est un sybarite assez aimable, un élève anticipé du 19e siècle, qui croit que la vie humaine n'a que deux pivots, une maitresse et un cuisinier; il est saint-simonien et gastronome, voilà tout. Mais ce contraste ingénieux entre la femme virile et l'homme efféminé, ce contre-sens de sexes aide à la vraisemblance du véritable nœud de la pièce, qui réside dans la passion partagée de Marguerite et Franz de Borsell, dans les vicissitudes de cet accord un peu métaphysique entre deux ames qui se séduisent mutuellement par leur force.

Ce caractère fondamental de Franz démontre les similitudes de talent qu'a l'auteur avec Victor Hugo plutôt qu'avec Alexandre Dumas. Dans Borsell, le chevalier est théâtral et en dehors, un peu Porte-St.-Martin ; mais au fond se trouve une passion d'analyse, des révélations de notre nature intime, qui res-

semblent bien plus aux procédés microscopiques de Marivaux qu'aux grands coups de brosse de nos faiseurs de noir. Aux grands coups de brosse, les émotions des masses.

La popularité des caractères de Dumas est bien plus grande aussi que celle des caractères de Victor Hugo; non qu'ils l'emportent en vérité, mais en généralité commune; tout le monde s'est passionné comme eux et peut se passionner comme eux. Tout au contraire des personnages de Victor Hugo. Une sympathie sincère avec eux vient de ce que soi-même on a vécu, pensé, souffert, aimé, à part de la foule. Prenons pour exemple l'une de ses moindres créations, Triboulet.

Triboulet est pris dans l'humanité, mais dans l'humanité exceptionnelle: on trouve de ces sensibilités maladives et, pour ainsi dire, clandestines; de ces malheureux qui ont tout cautérisé de leur cœur, excepté un seul point sur lequel la vie refoulée tout entière, agit avec une énergie de concentration effrayante. Cyniques, insensibles sur le reste, touchez le point excepté de la mort générale, le point qui aime, qui souffre, qui s'exalte, et vous réveillez les sentimens les plus sublimes et les plus redoutables. Victor Hugo a mis des paradoxes vrais sur la scène, comme Rousseau a mis des paradoxes vrais dans les livres. Chez Victor Hugo, il y a plus de profondeur, plus d'intimité, plus de nouveauté dans les passions et les caractères, plus de poésie, en un mot. Chez Dumas, il y a des alternatives plus terribles sur la scène, plus d'anxiété dans la salle, plus de drame enfin. M. Noyer a préféré le pinceau de l'auteur de Cromwell.

Nous ne dirons rien de l'action politique de la pièce à laquelle l'intrigue de passion s'incorpore et s'individualise pour l'échauffer et la faire mouvoir, parce que nos confrères ont rempli cette tâche et parce que le drame de M. Noyer étant un début, nous nous sommes occupé bien plus de son talent que de son œuvre : car il y a dans cet œuvre, plus encore d'avenir que de succès. C'est pourquoi nous avons tâché de montrer qu'il a soutenu l'intérêt plutôt avec les seules ressources de l'art qu'avec les ressources d'un sujet passionné. Ses tableaux du passé amusent constamment l'imagination, ses développemens du cœur humain attachent toujours la pensée : s'il n'attendrit pas à un égal degré, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

Nous sommes charmé pour l'auteur qu'il en soit ainsi. Il fera sangloter quand il le voudra, sûr de savoir, dans tous ses sujets, se montrer peintre et écrivain. Quant au style, nous répéterons un jugement qui nous paraît juste et complet. Sa manière est la couleur de sa pensée : il est pittoresque sans cesser d'être naturel.

CHRONIQUE DE PARIS.

— 24 AOUT. —

Nous avons parlé, dans notre précédent volume, de l'attaque du *Constitutionnel* contre M. Villemain. Voici comment s'y est pris ce journal, pour procéder à cette nouvelle immolation à ses dieux classiques.

Le Constitutionnel a supposé qu'il avait vu, le 19 août 1834, une femme pleine de grâce dans l'esprit et dont les jugemens sont d'une justesse exquise. Que le Constitutionnel, lui constitutionnel qu'il est, ait vu pareille femme et l'an de grâce 1834, c'est pure supposition, vous le pensez bien. Toutefois, la fiction admise, écoutez quel colloque eut lieu entre cette femme pleine de grâces et le Constitutionnel. La scène eût fait à elle seule la fortune du vaudeville-monstre.

La femme pleine de grâces, je vous en dois prévenir, nourrissait quelque estime pour le talent de M. Villemain. Afin de la guérir de ce travers, voici la ruse à laquelle eut recours le malin Constitutionnel.

— « Vous avez, dit-il d'abord avec bonhomie, entendu parler, madame, de boutiques d'épiciers. »

Le Constitutionnel, qui a sa droguerie rue Montmartre, demandant en la même année de grâce 1834 si l'on a entendu parler de boutiques d'épiciers, n'est-ce pas impayable? Mais laissons-le poursuivre.

— « Vous avez entendu parler, madame, de boutiques d'épiciers! Eh bien! un de mes amis a découvert, non pas dans une boutique, mais dans le fond d'une vieille armoire, un manuscrit autographe des Précieuses Ridicules qui renferme deux scènes

de cette pièce, que Molière a retranchées avant sa représentation. »

Certes, vous ne le nierez pas, les boutiques d'épiciers venaient bien inutilement dans la ruse du CONSTITUTIONNEL, et on voit clairement qu'il n'en a parlé que par pure sympathie pour elles.

Quoiqu'il en soit, la dame pleine de grâces et de curiosité aussi demanda instamment que le manuscrit de Molière lui fût communiqué.

— « Je ne l'ai pas sur moi, dit LE CONSTITUTIONNEL.

— Mais vous devriez savoir au moins les deux scènes, reprit la dame pleine de grâces et d'impatience.

— J'ai mauvaise mémoire, répondit LE CONSTITUTIONNEL, ouvrant sa tabatière, je me rappelle seulement quelques mots de Madelon qui m'ont frappé.

— Voyons, voyons, s'écria la dame ne se possédant plus.

— C'étaient ceux-ci, je crois, dit LE CONSTITUTIONNEL, se frappant le front. « La religion a ajouté une corde de tristesse à notre ame. » — « La poésie est plus une ame qu'un langage. » — « Le » roman de Walter Scott, *l'Abbé*, est plus vrai que l'histoire. » Et il se mit à se moquer de ces phrases avec toute la finesse de raillerie qu'on lui sait. Puis il se tut.

— Que Madelon eût dit que la religion avait ajouté une corde de tristesse à notre ame, et que la poésie est plus une ame qu'un langage, c'étaient là de belles et simples pensées qui ne pouvaient scandaliser bien fort Mme M... (La femme pleine de grâces est Mme M... maintenant.) Que Madelon eût dit aussi du temps de Molière que *l'Abbé* de Walter Scott était plus vrai que l'histoire, peut-être la chose semblait-elle plus singulière à Mme M...; mais elle n'y paraissait point songer, et sans doute elle se demandait où LE CONSTITUTIONNEL en voulait venir. Mais elle se taisait aussi.

Ce double silence durerait peut-être encore à l'heure qu'il est, si LE CONSTITUTIONNEL n'avait pas souri. Or (il l'avoue lui-même), il devait y avoir dans son sourire plus d'embarras que de triomphe. Mme M... s'en aperçut et lui en demanda la cause.

LE CONSTITUTIONNEL n'eut pas la force de dissimuler davantage.

— Eh bien! oui, madame, dit-il se levant, je souris du succès de ma supercherie. Les mots qui vous ont paru avec raison si étranges ne se trouvent point dans une pièce inédite de Molière,

mais bien dans le cours de littérature de M. Villemain, pages 24, 30 et 33.

A cette foudroyante déclaration, Mme M..., observe LE CONSTITUTIONNEL, fut interdite d'étonnement.

Cette honnête dame qui, malgré son intimité avec LE CONSTITUTIONNEL, n'est pas, j'imagine, totalement dépourvue de tact et d'esprit, dut être étrangement surprise en effet de ce que son vieil ami eût pris de si perfides détours pour se défaire de M. Villemain, et surtout de ce qu'il eût choisi comme argumens décisifs contre lui les trois plus belles lignes peut-être qu'ait jamais écrites cet habile professeur.

Dans cette inestimable conversation, dont je vous ai seulement extrait la substance, LE CONSTITUTIONNEL a bien encore trouvé moyen de donner, chemin faisant, quelques coups de pied à MM. Victor Hugo et Lamartine, cruauté fort gratuite de sa part, selon moi; attendu qu'il avait déjà tué, de longue date, ces deux chétifs poètes! Mais où LE CONSTITUTIONNEL a prouvé le moins de finesse, c'a été au dénouement de son feuilleton dramatique, lorsque, résumant ses griefs contre l'auteur du COURS DE LITTÉRATURE, il lui a ingénuement fait un crime d'avoir cherché à rabaisser et à effacer les grands écrivains que la France possédait à l'aurore de la restauration, et de n'avoir point alors combattu pour des principes et des renommées qui lui devaient être également sacrés. Ah! CONSTITUTIONNEL, vous avez montré là un bon bout d'une bien longue oreille! C'est vrai, si M. Villemain eût dit en Sorbonne que la littérature impériale avait ajouté une corde d'inspiration à notre poésie; — que JOCONDE était plutôt une élégante moralité qu'un opéra-comique grossièrement obscène; — que MARIUS A MINTURNES ou GERMANICUS étaient plus vrais que l'histoire, ou quelque chose d'approchant, vous n'eussiez point assimilé cela au langage de la Madelon des PRÉCIEUSES RIDICULES, vous n'eussiez point brûlé sans pitié M. Villemain sur le même bûcher où vous aviez fait un si magnifique feu de joie de toute la littérature romantique.

RÉIMPRESSION DE CLAUDE GUEUX.

Quelques semaines après la publication de *Claude Gueux,* nous avons reçu la lettre suivante :

« Dunkerque, le 30 juillet 1834.

Monsieur le Directeur de la REVUE DE PARIS,

» CLAUDE GUEUX, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre
» livraison du 6 courant, est une grande leçon ; aidez-moi, je
» vous prie, à la faire profiter.

» Rendez-moi, je vous prie, le service de faire tirer autant d'exem-
» plaires qu'il y a de députés en France, et de les leur adresser
» individuellement et bien exactement.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» CHARLES CARLIER, *négociant*. »

Pour nous, ces quelques lignes constatent un fait immense, le progrès des idées. Ce que tant d'esprits prévenus avaient qualifié jusqu'ici de rêves et d'utopies, paraît vouloir se réaliser. Les idées marchent et pénètrent.

Nous croyons inutile de faire observer la noble simplicité qui règne dans la lettre de M. Carlier. Il a raison, *Claude Gueux* est une grande leçon. Mais sa lettre est peut-être une leçon plus grande encore. M. Carlier a mis son titre de négociant au bas d'une sérieuse et digne chose; il a signé l'alliance de deux forces toutes-puissantes.

Le grand poète auteur de *Claude Gueux*, a été justement flatté de cette nouvelle marque de la sympathie qui escorte tous ses travaux. C'est en effet le plus beau triomphe qui soit réservé à l'écrivain, que de voir la pensée qu'il sème, s'élever aussi vite et porter des fruits aussi inattendus. Tant de théories justement louables ont passé dans ce monde sans obtenir l'attention, et encore moins les honneurs de la pratique, qu'on doit ne pas considérer comme un médiocre événement, l'accueil empressé qui se fait aujourd'hui à toutes les intentions loyales et pures de réformer et d'améliorer, de sauver et de conserver.

Les idées resserrées jusqu'ici dans un cercle inflexible, gagnent de tous côtés. Considérées jusqu'à présent comme le domaine de quelques-uns, on n'avait garde d'y porter la main. On se plaisait, pour s'en venger peut-être, à les laisser à l'état de vapeur. Mais une révolution préparée depuis long-temps s'accomplit de fond

en comble. Chaque classe sent qu'il est de son honneur de ne pas rester étrangère désormais à ce vaste mouvement de l'intelligence de notre siècle. Chaque classe sent que la véritable philantropie ne réside pas dans tous ces vains projets, dont l'ont bercée d'avides charlatans; mais dans une prompte et sage propagation des lumières qui instruisent, conseillent et moralisent. Mettre chacun à portée d'une science réelle et conforme à son état, c'est nous mettre tous à portée du bonheur.

Il appartenait à une des classes de la société, qui n'ont pas toujours témoigné une vive sympathie à ces nobles et bienfaisantes ambitions, de donner à cette heure une marque aussi précieuse de son retour vers les intérêts spirituels. La lettre de M. Carlier est véritablement une grande leçon, un avertissement important. Dans ce moment surtout, où les membres des deux Chambres se vouent si exclusivement aux intérêts matériels, cette lettre d'une négociant qui montre une si vive et si touchante sollicitude pour une pensée, ne saurait manquer de frapper et de faire beaucoup réfléchir ceux qui ont l'œil fixé sur le pays. Ce négociant est électeur sans doute; et n'est-ce pas un progrès national, immense, lorsque ceux qui font les législateurs, voient plus loin que les législateurs eux-mêmes?

C'est aussi un symptôme curieux de la haute influence que conquièrent chaque jour les capacités. Si ceux qui gouvernent, et parmi lesquels nous reconnaissons avec plaisir des volontés fortes et intelligentes, daignent y prendre garde, nous ne doutons pas qu'ils ne lisent, comme nous, dans ce simple fait, la nécessité d'ouvrir leurs rangs à des hommes que la France adopte d'elle-même, et si largement. Il ne faut pas oublier que l'intelligence aussi nomme ses députés, et qu'il serait plus habile encore que généreux, d'absorber dans un centre commun, pour les diriger et les cultiver, ces royautés qui s'exercent au dehors, la plupart du temps dans un but hostile ou individuel.

Pour notre part, nous remercions sincèrement M. Carlier de la confiance dont il a bien voulu nous honorer. Ce qu'il attend de nous, nous l'accomplirons religieusement. Nous aussi, nous comprenons que notre rôle n'est pas d'être spectateur, que nous avons beaucoup à faire; et que dans un temps où les pouvoirs sont si mal définis, s'il est vrai que chaque voix de la presse peut autant pour le bien que pour le mal, notre devoir, à nous, est d'écarter les

tentatives coupables et de coopérer, en les aidant de notre publicité, à tous les efforts généreux des hommes intelligens.

— 31 AOUT. —

C'est chose assurément curieuse que de considérer ce qu'est devenue l'histoire entre les mains de certains fabricans en gros qui font dans le drame historique. Voici une pièce nouvelle, intitulée CHARLES III ET L'INQUISITION, que vient de nous donner la Porte-Saint-Martin, une pièce, non pas en dix tableaux, mais en quatre bons actes, dont la représentation ne dure guère moins de cinq heures; en somme, une pièce de l'aunage ordinaire de celles de ce théâtre. Charles III et l'inquisition! certes, le champ était vaste et digne d'être exploité! Et il ne s'agissait pas ici d'une époque obscure et lointaine, où l'écrivain, qui va chercher les matériaux de sa fable, peut s'autoriser de la distance et de l'incertitude des faits pour leur substituer parfois le caprice de son invention! Charles III, après avoir occupé le trône d'Espagne vingt-neuf ans, est mort en 1788, à la veille de notre révolution. C'est bien là vraiment de l'histoire contemporaine, et il ne faut même pas être octogénaire comme M. de Talleyrand, que nous avons très-vivant à Paris à l'heure qu'il est, pour avoir suivi du regard les mouvemens politiques de ce règne. Nous comptons en notre chambre des pairs et en notre chambre des députés, toute jeune que soit cette dernière, bon nombre d'honorables vieillards qui vous conteront volontiers quelle surprise causa en notre France très-chrétienne encore alors l'expulsion des jésuites du territoire de l'Espagne très-catholique, par un fils de Philippe V, en 1767, et bien d'autres événemens de même date accomplis sous leurs yeux au-delà des Pyrénées.

Il était donc raisonnablement permis d'espérer que la Porte-Saint-Martin, après tant de fantastiques excursions dans le domaine historique, en abordant le siècle dernier, daignerait nous montrer enfin un peu de simple vérité; et, quoique l'on sût d'avance que l'ouvrage nouveau qu'elle nous allait produire avait été manufacturé sous la raison d'Épagny et compagnie, nous n'avions pas absolument renoncé à y trouver quelque chose qui ressemblât, tant mal que bien, à Charles III.

Cet honnête Charles III, si vous avez vu par hasard quelque

portrait ou quelque statue de lui, ou bien seulement une pièce de monnaie où ne soit point trop effacé son profil, certes, ses traits seront demeurés profondément gravés en votre mémoire. Son nez surtout, ce nez démesurément long, trompe véritable, qui lui eût été si funeste s'il eût vécu en un temps de souveraineté populaire et de liberté de la caricature, son nez sera venu vous visiter souvent en vos nocturnes cauchemars.

D'ailleurs, malgré cet interminable nez et ces gros yeux à fleur de tête qui la font, au premier aspect, si grotesque, vous aimez cette excellente physionomie où se peint toute la bonté ingénue du caractère de ce prince.

Charles III ne fut nullement un philosophe, ainsi que l'ont si légèrement prétendu certaines éruditions à la violette. S'il se laissa entraîner à quelque prévention contre quelques ordres des moines, il s'en fallut de beaucoup qu'il se prît d'aversion pour l'espèce en général. Ce ne fut pas sans de longues hésitations, sans une résistance prolongée qu'il sacrifia les jésuites à leurs ennemis. Ses penchans humains et clémens ne s'accommodaient guère de l'esprit cruel et envahissant de l'inquisition; fit-il pourtant contre elle beaucoup plus que n'avait fait son prédécesseur et que n'ont fait ses héritiers? Il l'empêcha, comme eux, de rallumer les bûchers, voilà tout; mais osa-t-il toucher à son tribunal et ouvrir ses cachots? Jamais. Loin de là, il la laissa suivre publiquement ses procédures. Il lui livra ceux mêmes qu'il avait choisis pour coopérateurs dans ses plans de réforme administrative et philantropique. Ce fut ainsi qu'il souffrit qu'Olavide, son agent et son protégé, le fondateur de la Caroline et des autres colonies de la *Sierra-Morena*, fût saisi par elle, jugé, condamné et relégué dans un couvent! Et tout le crime de cet homme avait été de ne point admettre de couvent dans ces oasis d'industrie et d'agriculture qu'il avait semées sur le sol fécond, mais inculte de la Haute-Andalousie. N'admirez-vous pas aussi avec quelle ingénieuse équité le saint tribunal avait appliqué en l'espèce, la loi du talion? Mettre en un cloître celui qui n'avait pas voulu mettre de cloître en ses villes. C'était le mieux punir qu'en le brûlant!

Non, l'inquisition n'a point été frappée à mort par Charles III. Trois révolutions populaires l'ont trouvée debout encore en ce siècle sur le sol de la Péninsule, et il est bon d'attendre l'issue de la lutte qui s'y livre maintenant pour savoir si le glaive san-

glant planté par saint Dominique au pied de la croix à côté de l'olivier, est bien tout-à-fait déraciné.

Non, Charles III ne fut non plus rien moins qu'un esprit fort. Étudiez un peu sa vie privée, vous l'y trouverez constamment de foi scrupuleuse et de dévotion étroite, plein de confiance naïve aux reliques et aux miracles. Je vous conterais ici, si j'en avais le loisir, tout ce qu'il dépensa de trésors pour la châsse de san Isidro, ce bienheureux laboureur, le patron de Madrid, auquel il avait voué un culte de prédilection.

Les saints authentiques espagnols bien constatés dans la Légende, quoique le nombre en soit certes fort raisonnable, ne lui suffirent même pas toujours, tant il se sentait le besoin de ces intercesseurs sacrés! Il y eut plus d'une vénérable personne en bonne opinion, *en buena opinion*, qu'il prit sous sa protection de leur vivant, et qu'il n'épargna rien pour faire placer au ciel après leur mort.

Ce serait une bien divertissante histoire à vous dire que celle de ce frère lai, le saint de son temps à la canonisation duquel il mit le plus d'effort et d'amour-propre. Une nomination de saint, vous ne vous en doutez point, ne s'obtient pas d'emblée en cour de Rome. Cela coûte fort cher d'abord. On passe *vénérable* plus aisément et à meilleur marché. Et puis, pour peu que l'on soit desservi près du saint-siége, on a beau avoir de l'or et des protections, on n'arrive jamais. Ce fut le sort du frère lai, le candidat de Charles III. L'affaire se traita longuement et par ambassadeurs. Jamais tant de courriers n'avaient été expédiés à Rome. Toute cette diplomatie ne mena à rien. Le roi de l'Espagne et des Indes ne put obtenir du pape pour son frère lai un *exequatur* de saint dans le ciel.

Ce furent au surplus les jésuites qu'on accusa d'avoir entravé les négociations; et plus tard ce grief habilement exploité les perdit peut-être à Madrid.

D'ailleurs, c'est justice de le reconnaître, Charles III est le seul prince de la dynastie des Bourbons qui ait fait à l'Espagne quelque bien matériel un peu durable. Que si, voyageant en ce pays de communication difficile, au milieu de ses chaînes de montagnes continues vous allez sûrement (sous le bon plaisir des voleurs toutefois), par une route solide taillée dans le roc vif, et suspendue sur les précipices; si, au lieu d'en être réduit à passer un torrent à la nage, vous le pouvez traverser sur un beau pont de granit, re-

merciez hardiment Charles III. Les vieux chrétiens, — *los cristianos viejos*, — s'écriaient en ces dernières années que Ferdinand VII avait perdu le pays en y souffrant l'introduction des diligences. Charles III alors est le grand coupable ; c'est lui qui avait frayé cette voie de perdition en faisant des ponts et des chemins.

Le Charles III de MM. d'Épagny et Desyeux est un écervelé moitié fanatique moitié philosophe dans lequel il serait assez malaisé de reconnaître notre véritable Charles III. Mais ce personnage si *inconsistant* sera-t-il au moins quelque peu dramatique ? Nous verrons bien.

Le voici d'abord en un beau palais gothique tout doré, bien que le palais royal de Madrid, bâti par Philippe V, soit rigoureusement moderne, et qu'aucun édifice gothique, si ce n'est l'église du couvent de *San-Geronimo*, n'ait survécu en cette capitale à l'extinction de la dynastie autrichienne. Mais ceci n'importe guère : les palais gothiques ne sont pas encore tout-à-fait hors de mode au théâtre ; pourquoi donc Charles III n'aurait-il pas comme un autre son palais gothique ?

Charles III s'est soudain trouvé si vivement épris de l'inquisition, qu'il a congédié son premier ministre, dont tout le tort était de ne point partager cette sympathie. Mais à qui va-t-il confier à présent le portefeuille ? On lui apprend qu'un jeune homme passe justement dans la rue, condamné à mort, et mené au supplice, pour avoir tué un moine. Voici précisément le premier ministre qu'il fallait à Charles III. Le condamné reçoit à la fois sa grâce et le portefeuille.

Qu'arrive-t-il pourtant ? Ce que le roi eût bien dû prévoir, s'il eût eu l'ombre du sens commun. Ce jeune tueur de moines n'a pas le moindre goût non plus pour l'inquisition, et au contraire se prononce contre elle plus rudement encore que son prédécesseur.

Le roi se fâche de cette résistance, mais il se calme promptement : son caprice d'inquisition lui passe aussi vite qu'il lui était venu. Manuel, le nouveau président du conseil, est comblé par son maître de titres et de dignités. Le roi le fait coup sur coup noble, duc, grand d'Espagne de première classe. Un *baise-main* est même improvisé à son bénéfice, baise-main, par parenthèse, fort incorrect, attendu qu'à la cour espagnole, où l'on ne plaisante pas sur l'étiquette, on n'a jamais baisé les mains royales debout et cavalièrement, comme font messieurs les *hidalgos* de la Porte-

Saint-Martin. Ce n'est qu'à genoux et avec contrition que de nos jours encore à Madrid on est admis à cet honneur.

Mais une femme vêtue de noir avait assisté à cette cérémonie. Cette femme, c'est Mariana, qui fut la première maîtresse de Charles III, et la mère de Manuel. Mariana reconnaît Manuel; Manuel reconnaît sa mère; Charles III reconnaît sa maîtresse et reconnaîtra plus tard son fils; triple reconnaissance dont votre imagination peut évaluer la somme d'intérêt et de pathétique.

Le roi ne se possède plus de contentement. Il répudiera sa femme pour épouser sa maîtresse! Il déshéritera son fils légitime, l'infant don Philippe, et lui substituera Manuel, son fils naturel.

Ce n'est pas là toutefois le compte du grand-inquisiteur don Telesforo, qui était aux écoutes et a tout entendu. L'infant don Philippe est frappé depuis son enfance d'imbécillité; mais il a grandi dans la crainte de Dieu et d l'inquisition. Ce ne serait pas l'inquisition qui souffrirait que don Manuel usurpât les droits de ce saint enfant.

Aux grands maux les grands remèdes. Une conspiration est immédiatement organisée par le grand-inquisiteur et le grand-*camarero* du palais.

Nous voilà transportés dans les redoutables souterrains de l'inquisition, au milieu des roues, des chevalets et de l'appareil complet de la torture. La conspiration marche. Les inquisiteurs et leurs familiers, grands d'Espagne et autres, sont réunis en comité général. L'infant don Philippe est introduit et couronné. On se défera de don Manuel au moyen d'un ingénieux cachet qui perce d'une piqûre empoisonnée la main qui s'en sert pour fermer une lettre.

Charles III, sa maîtresse et son fils couraient de gros risques, n'eût été un certain Diégo, brave Andalou, qui, poursuivi de toits en toits pour avoir tué son moine aussi, est tombé dans les caves de l'inquisition par un de leurs soupiraux. Diégo, caché derrière une horloge, est devenu le confident involontaire de toutes ces trames. C'est par lui qu'elles seront révélées et punies. A défaut de plume, d'encre et de papier, avec son poignard, trempé dans sa veine, il écrit rapidement un billet au roi sur un lambeau qu'il arrache de la bannière de l'inquisition. Un second soupirail, communiquant à la rue, est la boîte aux lettres à laquelle Diégo confie son billet qu'un passant ramasse et porte à son adresse. Charles III, averti à temps, accourt, suivi de sa garde. Toute la conspiration est traquée et prise en son souterrain comme en une souricière. Est-ce

là tout? non pas. Manuel se pique bien encore en se servant du cachet, mais il n'en meurt pas, attendu qu'on avait oublié d'y mettre le poison. Diégo, afin de compléter ses bonnes œuvres de la journée, éventre le grand-inquisiteur d'un coup de poignard. Le grand-inquisiteur éventré, il est évident que l'inquisition ne pouvait plus subsister en Espagne, et voilà pourquoi Charles III achève la comédie, en décrétant l'abolition à perpétuité du saint tribunal.

Cette pièce, en somme, si scandaleusement absurde et injurieuse à l'histoire qu'elle soit, ne manque pas d'un certain agencement vulgaire, d'une sorte d'habileté de contexture; avec un style passable, peut-être eût-elle été du goût de cette portion de public honnête qui se réjouit sincèrement encore à la peinture des crimes d'un prêtre. Mais le moyen, telle philosophie que l'on ait, de prendre au sérieux un pareil drame écrit et joué surtout comme il est! S'il en veut décidément tirer quelque parti, je ne vois, quant à moi, pour M. Harel, d'autre ressource que de faire franchement de CHARLES III ET L'INQUISITION un second tome à L'AUBERGE DES ADRETS.

— LE FILS DU PRINCE, qui s'est joué à l'Opéra-Comique le lendemain de la représentation de CHARLES III ET L'INQUISITION, n'avait pas au moins annoncé par son titre beaucoup de prétention historique; aussi le public n'en a-t-il rapporté nul désappointement. Le fils du prince! quoi de plus vague? Le fils de quel prince? Le fils du prince que vous voudrez. Choisissez vous-même.

Destiné par son père à un illustre mariage de convenance, ce fils du prince c'est épris d'une pauvre bergère, et l'a en secret épousée. De son côté, le neveu du prince ne se sent pas le moindre penchant pour une autre grande dame à laquelle on a promis sa main. Il n'a pas toutefois dérogé comme son cousin, car c'est la fiancée de ce dernier qu'il aime et dont il est aimé.

Avant que les quatre amans aient réussi à désarmer le courroux du prince et à se marier heureusement selon leur inclination, ainsi qu'il convient au dénoûment de tout véritable opéra-comique, mille petits incidens surviennent qui embrouillent tellement l'action que chacun est bien en vérité de l'avis des acteurs lorsqu'ils se mettent à chanter tous ensemble vers la fin du second acte un fort joli morceau où l'on n'entend autre chose que : *Quel est donc ce mystère?* Quel est donc ce mystère? Avez-vous vu jamais,

dites-moi, en votre vie, un opéra-comique où l'on ne chantât pas en quelque finale : *Quel est donc ce mystère ?*

Féréol, dans le rôle d'un gouverneur bouffon, a égayé parfois cette petite pièce, conduite et intriguée avec adresse, mais où l'on n'a guère retrouvé la gaieté douce et fine que M. Scribe sème d'ordinaire si abondamment en ces légers ouvrages.

La musique, qui est de M. le duc de Feltre, n'a pas non plus toujours satisfait complètement. Gracieuse et vive parfois, bien étudiée dans ses accompagnemens, on y eût désiré en général plus de verve et d'originalité. C'est là cependant un noble début d'amateur.

— Le petit théâtre du Palais-Royal, qui sait son public insatiable de nouveautés, vient encore de découvrir à la fois toutes ses batteries, et nous a donné coup sur coup trois vaudevilles nouveaux en moins de huit jours. La chance n'a fait défaut à aucun d'eux. LES DEUX BORGNES, LA FEMME, LE MARI ET LE VOLEUR ont réussi sans opposition, et fourniront très-décemment leur carrière de quatre ou cinq semaines.

Une vogue plus durable est assurée à JUDITH ET HOLOPHERNE, que les *dilettanti* ont classé tout d'abord au niveau des chefs-d'œuvre du genre.

Un nombre raisonnable de gaillardises aussi peu vêtues que possible; Mlle Déjazet, fort légèrement vêtue elle-même, et montrant de son mieux sa fine jambe, Mlle Déjazet en Judith, ne voilà-t-il pas en effet réunis tous les élémens d'un éclatant et solide succès au Palais-Royal ?

L. L.

LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX, PAR Mme SOPHIE GAY.

A part tout le mérite littéraire et historique de cet ouvrage, on y trouve, il me semble, une courageuse volonté de réhabilitation bien rare de nos jours.

Dès long-temps, il était assez généralement convenu dans un certain monde, que tout roi qui avait une maîtresse, était un tyran, un débauché, un Sardanapale, et que toute maîtresse de roi était de nature un monstre d'avarice, d'ambition et d'impureté.

Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que *généralement* aussi ceux qui écrivaient ces belles choses, et vitupéraient si furieusement la corruption des cours, menaient d'ordinaire une vie fort re-

prochable, et qu'ils n'allaient pas chercher leurs maîtresses dans les meilleurs lieux.

Je ne sais qui, le premier, a fait cette burlesque distinction de l'homme politique, de l'homme privé, et de l'écrivain. Mais cela m'a toujours paru aussi absurde qu'immoral.

Je suis encore à comprendre comment on peut être malhonnête homme privé, et honnête homme public ; et je voudrais savoir quelle autorité morale peut imposer l'homme public, quand on sait toutes les turpitudes de sa vie privée ; quelle foi on peut avoir dans l'indignation de l'écrivain contre le vice ou la tyrannie des grands, quand on sait que cet écrivain est brutal et crapuleux, et qu'il écrit sur ce thème comme il écrirait sur tout autre.

Ces réflexions me viennent au souvenir des pamphlets dégoûtans qui ont sali la France vers le milieu du XVIIIe siècle, au sujet des amours de Louis XV, et particulièrement de la duchesse de Châteauroux.

Dieu sait de quelle sorte ces méchans livres se faisaient. Un de ces pamphlétaires compilait quelques ordures contre *la favorite*, il s'en allait en Hollande, et de là envoyait un manuscrit, menaçant d'imprimer, si on ne lui donnait quelques écus. Ordinairement on lui donnait quelques écus, et il imprimait malgré cette aumône. Le livre se répandait, se vendait en France sous le manteau, et l'opinion se formait de telle sorte qu'à Metz, par exemple, les habitans furent sur le point de massacrer Mme la duchesse de Châteauroux, lors de la maladie de Louis XV.

Je n'entends pas par là qu'on nie ou qu'on excuse les faiblesses des rois. Seulement je voudrais, par une pensée toute libérale et CONSTITUTIONNELLE, qu'ils rentrassent un peu dans le droit commun, et qu'en les jugeant, on se rappelât davantage ce mot de M. de Montmorency (je crois) à son perruquier pendant la terreur : *Mais citoyen, nous sommes égaux*!

Je sais que de notre temps cette hardiesse est rare, et qu'on est mal venu de parler de passions royales et d'amours poétiques et chevaleresques, à notre bonne grosse bourgeoise d'époque qui s'entend à cela comme Mme Jourdain aux galanteries de Dorante ; mais il est d'un esprit élevé de dire fièrement : *Le vrai est ce qu'il peut*, et de ne s'inquiéter du reste.

Or, le nouvel ouvrage de Mme Gay est conçu dans cet esprit d'indépendance ; Louis XV y est montré tel que le montre l'histoire,

non l'histoire d'antichambre, mais l'histoire *vraie*, authentique, et mise en œuvre avec une haute intelligence et une noble impartialité.

Mme de Châteauroux est un de ces êtres d'exception à qui rien ne manque, depuis les plus grandes joies humaines jusqu'aux plus désespérantes douleurs. Elle a de hautes vertus pour accomplir de nobles choses, et une faiblesse pour avoir un sacrifice à faire, et des remords à souffrir..... Elle est adorée d'un roi beau, spirituel et brave..... et elle est presque foulée aux pieds par la populace de Paris. Elle est belle à être idolâtrée, et elle meurt toute jeune..... Elle meurt d'une mort affreuse ou sublime, par le poison, ou par le saisissement d'un bonheur trop imprévu..... Mais dans cette vie aussi, rien de pâle, rien de vulgaire..... Joies et peines, tout est immense. Parfois elle souffre bien..... elle pleure des larmes bien cruelles..... Mais aussi pouvoir se dire : C'est grâce à moi que le roi règne ; c'est parce que je l'ai aimé qu'il est roi par lui-même au lieu de l'être pas ses ministres ! J'ai failli..... mais la France *le* bénit... Les miens me reprochent ma faiblesse..... mais l'Europe admire et redoute le roi de France !.....

Que cela est magnifique, quelle grande et forte résolution dans cette jeune femme si jolie, si délicate, dans cette ravissante tête à longs cheveux blonds et tout cela avec cet air si doux, si touchant et si noble à la fois et tout cela sans conseil que son cœur et son instinct; et tout cela d'elle seule, la pauvre veuve orpheline, retirée chez cette fière duchesse de Mazarin.

Après cela, après cette admirable figure que le génie humain n'aurait pas inventée, il y a quelque chose de bien touchant aussi, c'est l'amour du roi. Maintenant que j'ai lu ce livre, je ne crois pas qu'il y ait au monde quelqu'un de plus malheureux qu'un prince qui aime avec délicatesse !..... Que de craintes de blesser par un faux semblant d'autorité ! Quelle frayeur que ces dépits, ces caprices, ces boutades inséparables d'un violent amour, ne passent pour l'expression d'une tyrannie arrogante et brutale...... et puis enfin, quelle arrière-pensée écrasante que celle-ci..... ce n'est pas à moi..... c'est au *roi* qu'on a cédé !

Encore une fois ; lisez, lisez ce livre, et vous souffrirez de tous les chagrins de Louis, obligé de contraindre ses pensées, de sacrifier aux lois de l'étiquette de cour, ces sentimens de préférence

si doux à témoigner, de faire, pour ainsi dire, oublier son amour et de trouver un prétexte à ces fêtes splendides qui étaient pour elle seule, et qu'il semblait donner à d'autres..... à ces grâces, à ces faveurs qu'il étendait sur toute une famille, afin de pouvoir lui faire agréer un souvenir de lui.

Il y a surtout l'histoire d'un simple éventail d'ivoire, et d'un bouquet d'héliotropes qui est un chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse. Et cette belle scène si pure et si chaste de la nuit de Choisy, et ces soupers ravissans faits en tiers avec le duc de Richelieu, ce libertin si fidèle ami, ce roué si plein de cœur, si dévoué pour une femme dès qu'elle n'était pas sa maîtresse; Richelieu si grand seigneur et si spirituel là..... type vivant et vrai comme Voltaire, comme M. de Noailles, comme le cardinal, comme ce vieux chevalier de Mailly si brusque et si bon..... comme cette pauvre Mlle Flebert, comme..... comme tous les personnages qu'on trouve dans cette histoire naïve et vraie d'une époque si élégante et si splendide.

Car, après tout, le nouvel ouvrage de Mme Gay n'est pas un roman : c'est un beau fragment de l'histoire de France, une représentation pittoresque, animée, de quelques-unes des plus belles années du siècle de Louis XV.

Une dernière louange nous reste à faire, puérile selon les uns peut-être, mais importante suivant nous : presque tous les écrivains qui ont placé la scène de leurs œuvres dans les hautes régions de la société ont rarement connu ce monde, ou de fait, ou par tradition. Souvent, les contre-sens les plus grotesques, les inconvenances les plus ridicules, la plus complète ignorance des usages, viennent contrarier l'intérêt. Dans ce livre de Mme Gay, au contraire, tout est de si bon goût, de si haute et si excellente compagnie.....

— 7 SEPTEMBRE. —

LES VACANCES. — LA BOURSE.

Passe encore pour les écoliers. Ce n'est pas que nous approuvions, même en leur faveur, les vacances universitaires. Leurs études ne sont pas tellement fortes le long de l'année, qu'une indemnité de repos leur soit due. L'ignore-t-on? On met moins de temps à oublier qu'à apprendre, et deux mois de vacances sur douze, c'est plus d'un sixième d'année perdu pour l'instruction. Je dési-

rerais que les professeurs de mathématiques d'Henri IV et de Louis-le-Grand comprissent cette vérité. Cependant, et ceci peut passer pour une raison, il est juste que les enfans de la province reçus dans nos colléges revoient une fois par an leurs familles, et trouvent dans leurs foyers un écho encourageant de leurs triomphes à Paris : la couronne n'a de prix qu'au clou domestique. Accordons ceci.

Mais quelle couronne de houx ou de chêne remportent les juges, les avocats, la justice, je le demande, pour que les avocats, les juges, la justice, entrent en vacance pour deux mois? Voyez-vous ce vieux président, qui sent le besoin d'aller respirer ses foins et de refouler le raisin dans le pressoir. Thémis fait vendange. Et, comme par contre-coup, une fois la justice absente, l'avocat, ne peut décemment exercer, l'avocat va aussi, lui, rêver à l'ombre des hêtres, le Code pénal sous le bras, pêcher dans les étangs ou tuer la canard au vol.

C'est l'âge d'or, s'il y a encore de l'or. Que veulent de plus les poètes, s'il y a encore des poètes? Que fait ce juge? il chasse aux papillons; ce substitut? il bine ses allées; ce procureur du roi? il vanne; ce bâtonnier? il émonde. Soyez bénie; ô nature du temps de Rhée! demain les ruisseaux de lait couleront dans les plaines; les Faunes danseront avec les membres de la Cour de cassation, ceux-ci avec leurs robes, ceux-là avec leurs cornes. L'avocat Corydon adorait Alexis.

Fatalement ces réminiscences mythologiques ne nous sont pas rendues complètes; les traducteurs et les hommes ont tout gâté. L'âge d'or a été fondu à la Monnaie, le lait s'est aigri dans les canaux; on a mangé les Satyres en guise de chevreuils. Mais l'homme du moins est-il resté meilleur? Oui, en tant que juge, procureur du roi, auditeur, conseiller, substitut, président; non, comme marchand, négociant, trafiquant, actif ou inoccupé. Le juge est pur, virginal; mais l'homme, combien ne s'est-il pas corrompu! Il trouble la famille par l'adultère, par l'inceste, par le parricide, par le fratricide; la société par le vol, par le brigandage, par l'assassinat sous toutes les formes. Donc l'équilibre s'est rompu : le juge est du temps de Romulus, l'homme du temps d'Héliogabale; voilà pourquoi je ne comprends pas les vacances judiciaires.

Ah! si le voleur respectait vos montres, vos épingles d'or, vos foulards des Indes, les serrures de vos coffre-forts, le ressort de

vos portefeuilles, si le voleur entrait en vacance le 1er septembre; bien! Si encore l'adultère faisait trève à la pureté du toit domestique, au lit conjugal, jusqu'au 15 octobre; admirable! — Si les assassins de grandes routes fourraient leurs couteaux dans la gaine et prenaient du bon temps sur l'herbe tendre, cinquante jours durant: divin! — S'il n'y avait plus de sang répandu, plus de poison versé, plus de faux billets de banque, plus de fausses nouvelles à la Bourse; incomparable! — Je dirais dans ce cas: Allons tous aux champs folâtrer sous la treille, juges et bandits, procureurs du roi et bigames, présidens et infanticides; ou plutôt je dirais: Ne retournons plus à la ville, ou plutôt encore passons-nous de procureurs du roi, comme nous nous passons de voleurs et de juges, puisque nous n'avons que faire des scélérats.

Le contraire étant; le voleur volant pendant que M. Séguier fait ses confitures de mirabelle, l'assassin égorgeant au moment même où M. Dupin joue aux ricochets sur la Nièvre; Paris étant livré comme de coutume aux industries des truands, tandis que les avocats bêlent et paissent, je soutiens que les vacances sont une perfide lacune où nous pouvons laisser la fortune, la vie, l'honneur, ou tout au moins nos montres.

Il y a plus: tous les prévenus ne sont pas coupables; tous les coupables ne sont pas criminels; tous les criminels ne le sont pas au même degré. Pourtant même renvoi de la justice pour tous jusqu'à l'expiration des vacances. Je puis être innocent, Dieu m'en tiendra compte dans l'autre monde, mais dans celui-ci, il faut que j'attende pour mon acquittement que Pan ne carresse plus Syrinx, que les naïades timides soient glacées dans leurs canaux; que le juge, pour m'absoudre, que l'avocat, pour me défendre, soient de retour des champs. Rendez-moi ma liberté! — Patience! Le juge rapporteur est aux eaux de Baden-Baden. — Réhabilitez mon honneur! — Modérez-vous! La cour et aux eaux des Pyrénées. — Faites-moi justice! — Laissez d'abord faire le vin doux à la cour d'assises en vacance.

Sérieusement parlant, c'est une chose barbare, sauvage, honteuse, que ces vacances de la justice pendant cinquante jours, dans un pays où chaque heure a son crime.

De quel si grand labeur après tout se repose la justice? A moins que ce ne soit de la rendre, que répondre? La plupart des magistrats ne siégent jamais, beaucoup s'asseient sur le velours trois

mois sur douze. Les plus occupés sont ceux qui dorment pendant neuf mois. Est-ce que les maçons se reposent ? est-ce que les négocians, le teinturiers, les marchands ont des vacances ? O goutteuse justice éclopée comme la vengeance !

La littérature imite la toge sans lui céder. Les bibliothéques publiques ferment : quelle fatuité ! Comme si elles étaient jamais ouvertes !

Il semblerait que ces dépôts, où l'on engraisse à loisir des élèves de l'école des chartes, contens d'être fermés quatre jours sur sept, dix-neuf heures sur vingt-quatre ; satisfaits d'avoir régulièrement quatre jours de réparation dans le mois, deux autres de démolition pour cause majeure, une vingtaine dans l'année pour célébrer la Saint-Philippe, le Vendredi-Saint, Pâques, Noël, le Nouvel-An, Quadragésime et Sexagésime, car rien n'est catholique, paresseux et romain comme un bibliothécaire ; il semblerait, disons-nous, que ces dépôts devraient avoir la pudeur de repousser le bénéfice des vacances, pour le laisser aux écoliers de quatrième et à la justice. Le bibliothécaire ne repousse rien, excepté le lecteur. En règle générale, un bibliothécaire n'a jamais l'ouvrage qu'on lui demande. Dès que vous le regardez, il vous dit : « Non, monsieur. » On peut définir une bibliothéque un collége où sont élevés des jeunes gens de quarante à soixante ans aux dépens du budget et des contribuables. Ces messieurs s'instruisent : celui-ci sait le chinois à nos dépens, celui-là dévore du moyen âge dans le trou où il se cache ; cet autre prend des indigestions de sanscrit. Voyez, ils sont tous gras comme des moines ! Ce sont des moines, nous mendions à la porte de leur couvent. Par un sachez les autres. Qui a vu une bibliothéque les a toutes vues. La bibliothéque Mazarine n'a qu'un livre à votre service, c'est l'*Encyclopédie*, rangée autour de sa sphère grise, mappemonde des mouches ; l'Arsenal a un poète l'hiver, et M. S... l'été sur son balcon. Nous excepterons pourtant de l'anathème la bibliothéque de la Ville, toujours propre, toujours officieuse, bien fréquentée : aussi n'a-t-elle pas de livres. On se borne à l'enrichir chaque année de l'*Amanach royal* et de la *Liste du Jury du département de la Seine*.

Pour justifier l'utilité des vacances affectées aux bibliothéques publiques, on se rejette sur le départ des étudians pour la province, et sur la nécessité d'épousseter les livres ; deux prétextes peu spécieux, les étudians composant la classe la moins assidue aux

séances des bibliothéques, et les livres n'étant jamais déplacés, par la raison qu'ils ne sauraient l'être. Ni deux mois ni deux ans ne suffiraient à une telle besogne.

A côté de l'avantage particulier que retirent des vacances *messieurs* les bibliothécaires, mettons les nombreux inconvéniens dont les études sont frappées par cette suspension trop prolongée. On ne fait des livres malheureusement qu'avec des livres, de la science qu'avec la science, des tableaux qu'avec les dessins légués par les maîtres. Livres, manuscrits, estampes, sont à la Bibliothéque-Royale, dont je m'occupe ici plus particulièrement. Si l'on mure la Bibliothéque pendant deux mois, l'on paralyse les travaux de l'intelligence pour un temps égal. Je pose en fait que cinq cents ouvrages au moins dans tous les genres demeurent accrochés par cette mesure. De là il résulte, la conséquence est forcée, que l'auteur arrêté arrête son libraire, que le libraire se voit gêné dans ses publications, et que tout le commerce en souffre. Je parle d'argent, écoutez-moi. Comme l'écrivain, le peintre, privé de recherches, laisse son tableau inachevé : ruine pour l'art, dommage pour l'existence. Nous ne tenons pas compte des dégoûts que produit infailliblement cette lacune dans un travail de suite et d'inspiration. Les meilleurs esprits ne se refroidissent pas impunément; que sera-ce donc des autres, de la foule si prompte à se décourager!

Ensuite il est honteux, je le crois du moins, de fermer les portes de nos archives nationales aux étrangers, au moment même où la belle saison les attire à Paris. Combien ne viennent nous visiter qu'après avoir mis en ligne de compte le plaisir intelligent de parcourir nos bibliothéques, de lire quelques manuscrits rares, d'emporter un document dont l'autorité est indispensable à une grande publication! La politesse, la raison, le goût, exigeraient qu'on sacrifiât le bibliothécaire sybarite, amateur des pipeaux et des prairies, à l'étranger, à l'Allemand, à l'Anglais, au Russe, qui a traversé les mers, souffert le froid ou le chaud, pour s'asseoir à la Bibliothéque du roi, cette Mecque de l'Occident, ce tombeau du prophète; car la science est aussi une pierre noire adorée.

Les maisons de jeu sont ouvertes depuis janvier jusqu'en décembre; la loterie royale de France ne chôme pas; les maisons de prostitution ne ferment jamais; mais en France la justice a deux mois de vacance, les bibliothéques ont deux mois de répit.

J'admets un cataclysme : tout disparaît les histoires et les hommes. Un voyageur découvre au milieu des ruines de Paris un monument, il le croit un temple grec d'abord ; mais des tuyaux de poêle et des paratonnerres l'avertissent de son erreur. Ce fut une église, suppose-t-il ensuite ; et il cherche une croix et un bénitier : pas de trace de ce qu'il cherche. C'était un musée, ajoute-t-il; mais où plaçait-on les tableaux? une demeure royale ; mais où sont les appartemens du roi ? un tombeau ; où est l'épitaphe ? et l'archéologue se damnera de ne pouvoir assigner une destination à ce monument, si beau et si nul ; si grand et si incommode, si grec et si français.

Plus heureux, nous avons un nom pour ce monument, nous en avons même deux : *Bourse et Tribunal de commerce.*

La Bourse est donc, quant à la forme, un monument qui tient de l'église, du temple, du palais, quant au fond, c'est une halle.

Deux divisions composent la Bourse ; le parquet et la coulisse, double sanctuaire, où les femmes, par une interdiction peu courtoise, n'ont pas le droit de pénétrer, la banqueroute étant interdite à leur sexe. Un beau jour le tentateur leur ouvrit la porte du mal par l'entrée du tribunal de commerce, et elles s'introduisirent dans ses salles sous le prétexte légal d'assister aux séances et aux assemblées de faillites. De concession en concession, on les vit bientôt établir le siége de leurs spéculations dans la galerie du premier étage de la Bourse, et l'usurpation fut constatée. C'était Sixte-Quint jetant ses béquilles. Elles arrachèrent leur gants, relevèrent leur manches, et s'écrièrent : « Et nous aussi, nous jouons ! »

C'est vers cette époque qu'on vit venir à la galerie Mme Dulistel, ce type avec lequel une actrice célèbre s'est si bien identifiée, en esprit, sur la scène française. Mme Dulistel n'était pas, dans ces momens de préoccupations financières, la femme élégante et belle, la coquette perlée, que Mlle Mars nous a fait applaudir sous ses traits : c'était une façon d'agent de change en robe sombre, à l'œil terne, aux lèvres convulsivement agitées, jouant le drame avec beaucoup plus de bonheur, s'il est permis de le dire, que son interprète de la rue Richelieu. Il est vrai qu'elle ne s'occupait pas du parterre, de l'art de l'attendrir par un coup d'œil. On n'attendrit personne à la Bourse. Elle s'informait avec une anxiété banale et le naturel d'une cuisinière du 3, du 5 pour cent, de l'emprunt

du pape, de celui des cortès et de celui du roi légitime Ferdinand VII. Mme Dulistel, comme beaucoup d'autres dames, avait un état-major de petits jeunes gens, pages ou icoglans, rangés en cercle autour de son foyer de spéculation. Point de distraction, point d'hommages silencieux; c'était la géométrie en communication avec l'algèbre; on soupirait chiffre, et on pleurait *différence.* Ces jeunes gens étaient tout dressés pour avoir les cours, porter les ordres, les recevoir, pour commander leur report, pour les délier, pour acheter ou vendre à prime : là se bornait leur office.

On sait ce que sont le parquet et ses soixante agens de change avec leur charge de 700,000 fr. et leur caution de 125,000; on sait du fil à la corde ces véritables gentilshommes de la féodalité financière, hauts-barons des écus, titrés pour ruiner les banquiers, les jeunes-gens de famille, ou se ruiner eux-mêmes faute de mieux. Pour 700,000 fr. ils n'achètent pas, comme autrefois cela s'achetait, le droit d'avoir haute et basse justice sur des vassaux, le droit d'être juge au parlement et de faire donner la question aux prévenus; ces messieurs n'en veulent ni à nos épaules, ni à nos os; ils sont plus humains; ils se contentent, après nous avoir vidé les poches, de nous laisser brûler nous-mêmes la cervelle au pied du grand escalier de la Bourse. C'est presqu'un titre; tel haut-banquier peut dire à son confrère : j'ai eu, dans l'exercice de ma charge, dix cervelles brûlées; et vous?

Nous ne dirons pas non plus les coulissiers, espèce d'officiers de fortune de la Bourse, faisant la fausse nouvelle sans patente de 700,000 fr., ne relevant de personne, si ce n'est du procureur du roi; gens qui ont gazé le mot de banqueroute sous celui de *malheur.* Lors de leur premier malheur ils ont marié leur fille; ce fut à l'époque de leur second malheur qu'ils achetèrent le château où ils passent l'été. Mais le *parquet* et la *coulisse* sont connus. Passons.

La galerie des femmes, dont nous avons montré l'introduction frauduleuse, se composait de sages-femmes retirées, de portières, de ravaudeuses, d'*épouses* de cochers de fiacres, au milieu desquelles tranchait le madras de la femme de chambre, venue là pour le compte de sa maîtresse, et pour lui rapporter, entre trois et quatre heures, ce qu'avait fait *monsieur* leur agent de change ou leur *courtier* maron affidé. Quel abus de la femme de chambre! Et faut-il vivre dans notre siècle pour être témoin de cette décadence! La femme de chambre, cette figure charmante de notre société fran-

çaise, qui nous représente à l'étranger comme autrefois les maîtres de danse et les perruquiers; la femme de chambre, cette copie gracieuse de la maîtresse, quand elle n'en est pas la copie flattée; qui s'habille sans désavantage des robes de sa maîtresse; qui essaie, lorsqu'elle est sortie, les diamans, les bonnets, et quelquefois les amans de sa maîtresse; cette héritière des traditions de rouerie des femmes de chambre de Faublas, et qui n'a rien perdu du legs du dix-huitième siècle, si ce n'est la poudre et les paniers; toujours bonne, un peu faible, compatissante et sensible, eh bien! la femme de chambre allait à la Bourse se débattre, dans les intérêts de sa maîtresse, pour *5 centimes*, pour *un quart!* O Louvet de Coupvray! qu'a-t-on fait de tes femmes de chambre? Il est vrai que Mme de Lignolles n'eut guère plus de dignité dans l'affaire des piastres; histoire de larmes, de ruines et de désespoir, que cette affaire des piastres! Demandez à Mme Dulistel; elle en verse des pleurs qui ne sont pas joués.

Glorieuse et superbe comme une Castillane qu'elle est, *la piastre,* dans ces derniers temps, avait pris un mouvement ascensionnel extraordinaire, elle avait touché le cours de 80; c'était toucher le ciel. On bénissait alors la piastre, qui, ayant long-temps été à 50, 55, donnait alors 10 pour 100 d'intérêt, les *femmes actionnaires* s'étaient passionnées pour les piastres, comme les femmes se passionnent pour tout. On achetait la piastre de toutes mains; pour en avoir, on vendait des propriétés au soleil et des portraits enrichis de diamans; le souvenir du cœur tournait à la piastre d'une manière effrayante. Tout y passait; on aurait converti l'amant en piastres, si les amans étaient de quelque valeur sur la place. Dix pour cent! c'étaient des actions de grâce sans fin pour l'Espagne, cette patrie des piastres, cette patrie où elles naissent, mais où elles ne vivent pas; on souhaitait encore de longs jours à la reine Christine, à son règne qui en a tant besoin; car on disait, pour la durée de bonheur de la piastre, que la reine Christine était heureuse; que le peuple était heureux sous Christine, laquelle serait appelée, dans l'histoire de la finance, *Christine-la-Piastre,* pour la distinguer des autres Christine. On disait aussi, et c'était la cause première de cette joie, que don Carlos était prisonnier en Angleterre, d'où il ne sortirait jamais. Non; le bonheur des *femmes actionnaires* ne se rend pas. Les sages-femmes, devenues grandes dames, ne voulurent plus faire des accouchemens, les ravaudeuses

allèrent aux eaux d'Enghien, près Paris; les femmes de chambre furent sur le point de prendre des caméristes; les portières payèrent des commissionnaires pour tirer le cordon.

La joie est passagère, et la piastre est trompeuse. Qu'un grain de sable se place dans l'urètre de Cromwell, et Charles Ier est sauvé; Cromwell meurt, dit Pascal. Le grain de sable, don Carlos, se place dans l'urètre de la politique, et vous allez voir.

On apprend que Carlos est débarqué en Espagne, à Elisondo; M. Jauge publie en même temps sa fameuse lettre dans les journaux. La fortune chancelle, tout « se confond, la victoire se lasse, » la paix s'éloigne, le courage des *femmes actionnaires* est abattu » par la douleur et ranimé par la vengeance; toute la Bourse de- » meure immobile. » Ce n'est plus qu'un cri, et cri de femme, cri de lionne: « Jauge le scélérat! Jauge l'infâme! à mort Jauge! » S'il se fût présenté, on l'eût mangé comme un Torreno. On arrête M. Jauge; mais on ne peut arrêter la baisse. Et ce fut ensuite un triste spectacle de voir ces femmes, naguère si satisfaites, se tordre et pleurer. Les cuisines furent désertes, les chevaux de fiacre erraient à l'aventure, privés de la main de leurs Automédons, ruinés par leurs épouses. J'ai nommé Torreno, ce Jauge espagnol. Son décret fut une apoplexie universelle: si bien que lorsqu'on demandait à un portier: « Monsieur tel, quel étage? » il répondait: « 45. »

Terminons par l'arrêt brutal du président du tribunal de commerce, rendu contre les *femmes actionnaires*. Fatigué de leur voisinage bruyant, comme si les courtiers marons étaient des rossignols pour l'harmonie, monsieur le président défendit aux dames de stationner dans les galeries du haut. Il fallut vider le lieu de céans. Ce fut un exil, l'expulsion d'un peuple. Où aller? Les affaires commencées ne pouvaient, à cause du caprice d'un président, rester en suspens. On s'établit d'abord dans la rue, pierre angulaire de toute révolution. La chaîne se forma; les femmes se nouèrent par la main, et ces jeunes gens officieux dont nous avons parlé plus haut parcoururent la ligne, donnant le cours de la Bourse, où en qualité de mâles, il avaient le droit salique d'entrer.

Mais survint la pluie, l'orage, et il fallut chercher un abri. Quel abri? L'hôtel de Niort était là offrant son nº 36, rue Notre-Dame-des-Victoires. On s'installa dans l'hôtel de Niort d'où

l'on se mit en communication directe avec la rue des Filles Saint-Thomas et la Bourse ; et naturellement l'esprit de l'arrêt du tribunal de commerce fut violé.

Il y a trois hommes auxquels nous ne conseillons pas de sortir la nuit : M. Torreno, si jamais il vient à Paris pour y courtiser de nouveau les doublures de la Comédie-Française ; M. Jauge, quand il ne sera plus en prison ; enfin, monsieur le président du tribunal de commerce. La femme ne redoute pas l'homme, la *femme actionnaire* l'étrangle.

L. G.



TABLE DES MATIÈRES.

